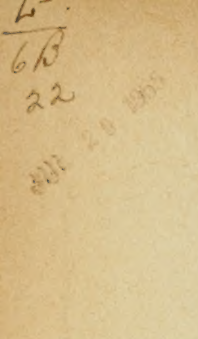
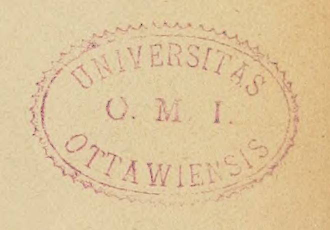

U d'/of OTTAWA
39003002519451








UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Joseph de Maistre

Coulommiers. — Imp. P. Brodard. — 807-1900.

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES
des
Grands Écrivains

Joseph de Maistre

Avec une introduction par Henri POTEZ



PARIS
Librairie Armand Colin
5, rue de Mézières, 5
1901

INTRODUCTION

I

Joseph de Maistre[1] naquit en 1754 à Chambéry. Les États sardes étaient alors en Europe une fort curieuse nation. On n'y lisait guère, on y pensait moins encore. Elle dormait saintement à l'ombre du passé. Les livres condamnés par l'Index étaient arrêtés. Les rois n'étaient ni beaux-esprits, ni philosophes : Victor-Amédée III méprisait les vers, les « demi-lignes », comme il les appelait. Le « Salomon de Potsdam », la « Sémiramis du Nord » les eussent fort scandalisés. Ils protégeaient soigneusement leurs sujets contre les idées nouvelles. Placés entre la France et l'Italie, les sévères Piémontais, les rudes Savoyards ne ressemblaient ni aux Français ni aux Italiens. Ils n'avaient point, comme les uns, une perpétuelle inquiétude, un goût du mouvement, une impatience d'esprit qui les inclinât sans cesse aux nouveautés : ils ne s'endormaient point, comme les autres, dans une paresse voluptueuse. Sans cesse menacés dans leur indépendance, ils étaient par nécessité de durs militaires, et n'avaient guère le loisir de réfléchir ou de rêver. Les commandants de place, en qui les documents révèlent d'extraordinaires imbéciles, faisaient peser sur les villes un véritable état de siège. « Donnez-nous à qui vous voudrez, même au sophi de Perse, s'écriaient les peuples foulés, mais délivrez-nous des majors piémontais. »

La Savoie était, dans ce royaume si bien défendu contre les influences du dehors, un pays encore plus clos et plus rebelle aux changements. Chambéry était moins remuant que

1. Lire sur Joseph de Maistre l'importante et pénétrante étude que lui consacre M. Emile Faguet, *Politiques et Moralistes*, 1re série.

Turin, qui l'était fort peu. La noblesse de Savoie, sérieuse et hautaine, s'était gardée des élégantes frivolités non moins que des curiosités dangereuses. Les chefs des grandes familles, soldats énergiques et vigoureux pendant la guerre, bons laboureurs pendant la paix, faisaient songer aux patriarches des anciens jours. La hiérarchie des parentés avait un caractère sacerdotal. Autour d'eux les vassaux, plus conservateurs que leurs suzerains, veillaient avec un soin jaloux sur le maintien des vieilles mœurs, par qui, pensaient-ils, la patrie se tenait debout.

Ces races robustes et fécondes multipliaient leurs descendants. Quinze enfants, dont dix vécurent, naquirent du président Maistre, marié à quarante-quatre ans. C'était un terrible homme. Son buste, conservé au château de Bissy, montre une face draconienne, une moue effrayante de la lèvre inférieure, un implacable froncement des sourcils. Il semble dire : « Je pends toujours, et je ne me trompe jamais ». Il envoya au gibet un nommé Brunier pour un vol de trois cents francs. Joseph de Maistre, dans sa jeunesse, fut soumis à une austère discipline. A vingt ans, étudiant à Turin, il ne lisait aucun livre sans le congé de son père. Pour sa mère, qui paraît avoir été une personne distinguée, il eut un véritable culte. On lit dans une de ses lettres à son frère Xavier : « Les souvenirs de l'enfance me ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et en écrivant ceci je pleure comme un enfant ». Abîmé dès le berceau dans les études sérieuses, il s'instruisit sans relâche. Il prit l'habitude de la gravité, de l'autorité ; et, en parlant de lui, il faut restituer à ces mots toute la force et la plénitude de sens qu'ils avaient en latin.

De tout cela se forma une âme roide, capable de résister sans défaillance aux plus rudes épreuves. Mais son heure vint tard. « Membre d'un sénat gallican pendant vingt ans », il habite Chambéry jusqu'à la Révolution française. C'était pour lui un piètre destin. Il lui échappa de s'en plaindre en termes assez vifs : « Ne voyant autour de notre cercle étroit... que de petits hommes et de petites choses, je me disais : « Suis-je donc donc condamné à vivre et mourir ici comme une huitre attachée à son rocher? » Alors je souffrais beaucoup : j'avais la tête chargée, fatiguée, *aplatie* par l'énorme poids du *rien*. » Il voulait « en savoir plus que les bons Allobroges ». Evidemment, il faisait peu d'état de ses concitoyens, et sans doute il ne prit point garde de le leur cacher. Il est ainsi fait. Il ne sait point dissimuler ce qu'il

a sur le cœur. Il l'avoue lui-même : « Croyez-vous que je ne sache pas que je bâille quand on m'ennuie; qu'un certain sourire mécanique dit quelquefois : *Vous dites une bêtise.* Il y a en lui de l'Alceste, de l'ours montagnard. Un jour, à Lausanne, Mme de Staël lui fit les honneurs de son imagination vive, enthousiaste et fleurie, se mit en frais, crut le charmer. Le comte savoyard s'endormit. Il prit dans sa petite ville ce tour ironique et agressif que donne aux gens d'esprit le commerce habituel des gens médiocres. Sa franchise, son ton net, cassant, et, comme aurait dit Montaigne, « résolutif », n'étaient pas pour plaire à tout le monde. Par une étrange ironie du destin, il était suspect de libéralisme. Il est vrai qu'il s'affilia à une loge maçonnique et qu'il rédigea, d'accord avec Xavier, un prospectus pour l'ascension d'un aérostat. Il se fit sans doute dès lors beaucoup d'ennemis. Il les retrouva dans toute sa carrière. Ils ne se lassèrent jamais. Ils avaient cet acharnement qui est particulier à la sottise lorsqu'elle se venge de l'esprit.

Il vécut chez lui, ne sortit plus, même pour se promener, s'enferma dans sa librairie. Sa femme veillait pour lui à la vie domestique. Elle ne lui ressemblait en rien. Il l'aimait beaucoup, en la raillant un peu. Il la nommait Mme Prudence, pour son extrême circonspection. Il l'appelle un jour, dans une de ses lettres, une « poule mouillée ». Mouillée est de trop : elle savait défendre ses petits et s'exposer pour eux aux pires dangers. Joseph de Maistre, en son réduit, étudie les langues, les sciences, la philosophie, mais de haut, pour retrouver Dieu partout, non point en sceptique amusé et curieux. Il ne se divertit point, comme fit Montesquieu, aux menues expériences. L'athéisme est souvent sorti des cabinets de physique; d'ailleurs, manier des cornues, des alambics, cela sent l'homme du commun. « Bacon s'est rendu extrêmement ridicule pour avoir ignoré cette vérité. Je doute qu'il y ait au monde un spectacle plus risible que celui du chancelier d'Angleterre disputant à son cuisinier les marmites et les coquemars pour faire des expériences sur la forme de la chaleur, et pesant l'air dans l'air avec une balance d'épicier ». Il ne se départit point ainsi de son caractère, excepté, peut-être, le jour du ballon! Il siégeait au milieu des livres, toujours digne, dans une attitude rigide et monastique. Les gens qui vivent beaucoup avec eux-mêmes deviennent facilement systématiques et absolus. Ce fut son cas. Muni de doctrines arrêtées dans tous leurs détails, appuyé sur des principes inébranlables, lorsqu'il combattit

ses adversaires, il se montra impatient et dédaigneux de l'objection, il les écrasa sans trop se préoccuper de les discuter. Des loisirs fort occupés, un isolement laborieux avaient meublé son esprit, trempé sa volonté, bandé tous les ressorts de son âme. Quand l'orage éclata, il était prêt à lui faire face.

En septembre 1792, les grenadiers de Montesquiou entrèrent en Savoie. Chambéry acclama l'armée républicaine. Les tragiques événements qui eurent lieu jetèrent Joseph de Maistre à Turin, puis en Suisse, à Genève, à Lausanne. En ce pays, il connut Raynal, un libéral renégat, le prince de Ligne, Haller, les Necker, Gibbon, Mallet du Pan, et aussi le petit monde pétulant et frivole de l'émigration. Il en fit peu de cas. Il eut pour ces brouillons pleins de vains complots et de projets stériles le mépris qu'aurait eu pour les Importants et les Frondeurs un grand homme d'action du XVI[e] siècle, un Montluc, un d'Aubigné. Avec M[me] de Staël il noua une amitié qui n'allait point sans quelque réserve ironique. Il trouvait à Corinne le cœur bon, mais l'esprit faux. Il ne voulait rien entendre à ses vagues et magnifiques aspirations. Le cardinal Maury, qu'il rencontra en 1799 à Venise, l'édifia fort peu et l'amusa beaucoup. Il nous a laissé quelques pages de haut goût où s'étalent complaisamment la naïveté, l'ignorance, l'étourderie et la fatuité du bon prélat. Malgré son goût très réel pour la France, l'Italien du Nord, roide et grave, goûta peu les Français que la Révolution avait chassés hors de chez eux.

En 1799, il fut nommé régent de la grande chancellerie en Sardaigne. Triste séjour! En 1812, il écrit de Russie à un de ses successeurs : « Votre peinture de la Sardaigne est de Rembrandt, noire et vraie ». Joseph de Maistre aime les peuples primitifs, qui sont près de leur céleste origine, mais non les sauvages, déchus et dégénérés. Or « le Sarde est plus sauvage que le sauvage... Il est dépourvu du plus bel attribut de l'homme, la perfectibilité... Le Sarde regarde stupidement une pompe aspirante... et va épuiser un bassin à force de bras et de seaux emmanchés... La faux, la herse, le rateau lui sont inconnus comme le télescope d'Herschell. Il ignore le foin qu'il devrait cependant manger... » Le poste était mauvais, embarrassant quelquefois, pénible toujours. Joseph de Maistre était mal en cour. On l'avait desservi auprès du roi. Son franc-parler faisait peur aux timides. Ses audaces scandalisaient les bureaux et les gens en place. En 1803 on l'envoya en Russie comme ministre plénipotentiaire. Alors son martyre commença.

Il partit pour son long voyage dans un carrosse vermoulu qu'on fut obligé de réparer plusieurs fois en chemin, Victor-Emmanuel, qui l'avait acheté deux cents piastres, s'était fait voler. Sa femme et ses trois enfants ne purent l'accompagner et durent rester éloignés de lui pendant de longues années : la Révolution l'avait ruiné, il ne pouvait subvenir aux frais de la route. Son roi, qui ne l'aimait pas, le maintenait dans le dénùment. Arrivé à Saint-Pétersbourg, il vit dans la gêne la plus cruelle. Il ne peut sortir à pied, n'ayant que la pelisse grossière qui sert pour le carrosse. Le ruban de sa croix est usé : il ne peut le remplacer. Il a peine à se loger : il reprend l'appartement d'un dentiste, puis celui d'un chanteur d'opéra. On lui refuse l'habit de chambellan. On ne lui accorde qu'à la dernière extrémité la grande croix des saints Maurice et Lazare, qu'on lui devait. Ses lettres sont pleines de détails lamentables : « Lorsque je mange chez moi, la femme d'un soldat qui sait à peine faire une soupe me présente deux plats de domestique suffisants pour exister... Je ne bois chez moi que d'assez mauvaise bière et un petit verre de porto à la fin du repas comme nous buvons les liqueurs ». Il se refuse « jusqu'à une tasse de café ». On lui envoie son fils comme gentilhomme de légation sans lui donner de grade, et il est indispensable en Russie d'en avoir un. « C'est à peu près, dit Joseph de Maistre, comme si on m'ordonnait de le présenter en chemise un jour de gala. » Ce sont tous les jours de nouveaux affronts, des humiliations nouvelles. Il est traité « comme un polisson ramassé dans une antichambre ».

Ce n'est pas tout. La cour se défie de lui. Elle lui ôte toute liberté d'action. « Un chasseur qui écrirait chez lui pour savoir s'il faut tirer le gibier qui passe à tire-d'aile serait moins risible que moi, si j'attendais pour présenter mes notes des instructions de Rome ou de Londres. » Pourtant la volonté du roi l'y contraint, on le met en tutelle. On lui impose la direction de M. de Front, ambassadeur en Angleterre. M. de Front use et abuse du pouvoir qui lui est accordé : pour un esprit médiocre, c'est toujours une joie divine que de pouvoir opprimer un esprit supérieur. Souvent la patience échappe à Joseph de Maistre. Il offre une démission que toujours on refuse. Mais, héroïquement, il reste dans le devoir. En vain l'empereur Alexandre, qui l'apprécie, lui fait des offres brillantes pour l'attacher à sa personne : il se ruine, lui et sa famille, au service d'un roi qui ne lui sait aucun gré de ce sacrifice. Il se dévoue sans compter à une

œuvre qu'il juge sainte. Il veut, autant qu'il est en lui, gagner à son maître de persévérantes amitiés, lui rendre les États de terre ferme alors qu'il est réduit à la seule Sardaigne, et contribuer, pour sa part virile, à refaire sa patrie morcelée.

L'ingratitude et la malveillance de la cour, la pauvreté, les blessures d'amour-propre étaient ses moindres souffrances. Il avait pour les siens une affection ardente et profonde, et il était séparé d'eux. Son fils Rodolphe le rejoignit en 1805. Mais Mme de Maistre et ses deux filles, Adèle et Constance, n'arrivèrent qu'en 1814. Il vit alors, pour la première fois, Constance âgée de vingt ans. Dans son exil, le souvenir des absents associé au souvenir des morts l'entretient dans une perpétuelle tristesse. « Les idées poignantes de famille me transpercent. Je crois entendre pleurer à Turin : je fais mille efforts pour me représenter la figure de cette enfant de douze ans que je ne connais pas. Je vois cette fille orpheline d'un père vivant.... Mille noirs fantômes s'agitent dans mes rideaux d'indienne. » Amer et découragé, il « regarde les minutes qui tombent l'une après l'autre dans l'éternité ». Une mélodie lui fait monter les larmes aux yeux. Le son du clavecin le trouble. Le sentiment de l'irrévocable pèse sur lui. « Le *jamais* ne plaît *jamais* à l'homme. Mais qu'il est terrible lorsqu'il tombe sur les amis, la patrie et le printemps! » J'aime à me figurer le vieil homme d'état dans sa chambre solitaire, assis au milieu de ces livres austères où il se plaît, de ces cahiers célèbres où il amasse du savoir humain ce qui convient le mieux à sa pensée. Les harmonies du soir, bruit lointain des cloches, murmures vagues de la grande ville qui s'endort, arrivent jusqu'à lui. Sa vue est fatiguée. Il cesse de lire un moment. Aux lueurs douteuses du crépuscule, il se met à songer. C'est l'heure de la nostalgie. Les souvenirs des jours évanouis renaissent en foule dans sa mémoire. Autour de lui planent des ombres augustes et chéries. Il revoit ceux qui ne sont plus et ceux qui sont si loin. Et son âme est brisée et triste jusqu'à la mort.

Cependant il demeure au poste qui lui est confié. Il souffre, mais il ne se révolte pas. Il pratique la résignation. Il accepte sans murmurer la destinée qui lui est faite. Il se courbe sous la main de Dieu qui l'éprouve. Au jour du Jugement, il pourra se présenter sans crainte. Né d'un sang fidèle à la couronne, il est assuré que les races choisies sont obligées par leur noblesse même. Se donner la peine de naître ne suffit pas : il faut se montrer digne de sa naissance. Il fait son métier

de gentilhomme comme Louis XIV faisait son métier de roi. Alfred de Vigny a-t-il pensé à lui lorsque, dans un des plus beaux écrits de notre langue, il créait la majestueuse figure de l'amiral Collingwood? Le vieil homme de mer, pour obéir aux lois de son pays, chargé d'honneurs, chargé d'années, vivait dans un isolement plus sinistre encore, au milieu des grandes eaux, loin de ses deux filles qu'il adorait et que peut-être il ne reverrait plus.

L'effrayante distance qui le sépare de ses filles semble aviver sa tendresse. Comme elle se fait ingénieuse, souriante, émue, inquiète! Autrefois, de Cagliari, il écrivait à sa fille Adèle, alors au couvent : « Si l'on ne t'avait sagement exceptée de la loi du décachètement, je me serais servi de voies détournées pour t'écrire; je ne veux point que des profanes viennent mettre le nez dans nos petits secrets ». Plus tard, il la plaisante galamment : « Te voilà à peu près convaincue d'une bonne inclination pour un vieux radoteur de cinquante ans, ce qui est bien, sauf respect, l'excès du ridicule ». Et quelles jolies gronderies amicales lorsqu'il voit poindre chez ses filles un peu de coquetterie, un grain de vanité, un soupçon de prétention ou de bel esprit! « Mais, dis-moi, petite vaurienne, petite-fille d'Ève, que signifie cette grande crainte que le portrait ne me paraisse moins joli que toi? Est-ce que tu aurais de la vanité, par hasard, ou la prétention d'être jolie? Pas possible! Jamais une demoiselle n'a eu de pareilles idées. » Voilà de quel air il leur écrit. Il les adore en toute simplicité. Il le leur dit d'un ton cavalier qui leur sied à ravir. Il a le bon goût de n'être ni sentimental ni larmoyant. On ne songe en le lisant ni à Marmontel, ni à Diderot, ni aux tableaux de Greuze. C'est à la fin du XVIII[e] siècle un rare mérite. Il vaut mieux être un homme de cœur qu'un « homme sensible ».

Il veille constamment sur ses filles, leur donne des conseils, les guide dans leurs études. C'est un excellent directeur, d'un bon sens aiguisé. Il a sur l'éducation de la femme des dées très justes, qui aujourd'hui plus que jamais seraient de saison et mériteraient d'être méditées. Il rejoint Molière, Fénelon, M[me] de Maintenon. C'est dire qu'il est en fort bonne compagnie. La femme ne saurait avoir les hautes visées de l'homme, ou alors elle force son talent et sort de son rôle. Elle est avant tout une épouse et une mère. Mais qu'on y prenne garde : si Joseph de Maistre semble se souvenir des *Femmes savantes*, il ne part point du même sentiment que Molière. Les Gaulois de race et de tempérament — et notre grand poète comique en était un — tiennent l'esprit de la

femme en médiocre estime, et font peu de cas de ses lumières. Il n'est pas bien honnête qu'elle étudie beaucoup. C'est un être changeant, capricieux, enclin au mal, et dont il faut brider la fantaisie pour l'empêcher de faire des sottises. Je ne serais point surpris qu'au fond Molière fût de l'avis de Chrysale. Joseph de Maistre, au contraire, avait beaucoup de respect pour les femmes vraiment femmes. Il sait au Christianisme un gré infini d'avoir réhabilité nos sœurs. Les peuples qui les tiennent dans l'abaissement et la servilité sont par là même avilis. Il célèbre les veuves chastes et pieuses qui tinrent une si grande place dans le Christianisme naissant. Rien ne vaut l'éducation maternelle. Dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, le comte dit au chevalier : « Si la mère.... s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais ». Et plus loin : « Je crois... voir à vos côtés madame votre mère, couverte d'un vêtement lumineux, qui vous montre du doigt cette terrasse où nous vous attendons ». Il vénère la femme qui reste près de son mari, au milieu de ses enfants. Il la veut pareille à ces graves matrones de l'antiquité que d'altières et modestes épitaphes louent d'avoir gardé le logis, filé de la laine et connu un seul maître.

L'affection qu'il porte à son fils Rodolphe est chaude et virile. Joseph de Maistre n'est pas un père du XVIIe siècle, maître inflexible, abusant de ses droits, vrai tyran domestique. Mais il ne pèche pas non plus par l'autre excès. Il est pour son fils un ami indulgent, empressé, vigilant : il ne se croit pas tenu d'être son camarade. Il ne pense pas que le respect nuise à l'amour filial. Au contraire il lui communique un charme de discrétion et de réserve. Il semble que de ce côté nous soyons allés trop loin. Nous ne nous croyons plus le droit d'assombrir l'enfance, de combattre en elle, par de durs châtiments, le péché originel, et de la discipliner rudement pour la mener au salut. Nous avons raison. Aussi bien, que pouvons-nous affirmer sur le fond mystérieux des choses et sur l'incertaine destinée de nos âmes? Cependant il ne faut pas non plus, par un optimisme aveugle, tromper ceux qui entrent dans la vie sur son véritable caractère. Qu'ils le sachent bien, c'est Joseph de Maistre qui le leur dit : « Ce monde-ci est une gène perpétuelle, et qui ne sait s'ennuyer ne sait rien ». Le métier d'homme est pénible et difficile, qu'il faille aller à Dieu ou conquérir laborieusement l'infini. Ce serait une duperie que de compromettre, par une fai-

blesse extrême, les espérances les plus sacrées de notre espèce.

Rodolphe de Maistre est un soldat. Chevalier-garde dans l'armée russe, il prend part aux combats les plus meurtriers du premier Empire. Son père ne vit plus : ce sont des angoisses perpétuelles. Après Friedland, il croit Rodolphe mort. Seul, avec un valet de chambre qui pleure devant lui, il se jette comme un fou tantôt sur un lit, tantôt sur un sopha. Pendant les campagnes de 1812 et de 1813, il sent les mêmes appréhensions. Cependant il lui envoie toujours de mâles conseils. « Allez bravement votre chemin, mon cher Rodolphe. Vive la conscience et l'honneur! *Cetera dis permittenda.* «

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux,

disait le vieil Horace. Le comte de Maistre fait songer ici au père de la tragédie cornélienne.

Ce n'est point non plus un ami médiocre. Ses sentiments ne sont point de surface : ils viennent des profondeurs les plus intimes de l'âme. Ils sont plus larges que ses idées. Il a un commerce assidu avec des protestants genevois, avec des schismatiques russes. Son départ de Saint-Pétersbourg est un déchirement. « En quittant des amis de quinze ans, je ne saurais exprimer... ce que j'ai éprouvé. Je donne à cette séparation éternelle le nom d'amputation. » Les égoïstes, au XVIIIe siècle, avaient trouvé une excellente méthode pour se rassurer sur leur propre bonté. Ils se déclaraient les amis du genre humain et se dispensaient des affections particulières qui auraient été des injustices. Je ne suis pas sûre que la race ait disparu. Au contraire, Joseph de Maistre connaissait les faiblesses et la misère de ses semblables. Il ignorait ce qu'était la conscience des coquins : celle des honnêtes gens suffit à l'épouvanter. Et cependant il aime les hommes. Il les aime activement, ce qui est la meilleure manière. Il s'emploie pour eux, leur rend mille bons offices. Quand il parle de l'amitié, jamais il ne reste froid. Il est moins attendri que son frère Xavier; mais son accent est bien sincère, pénétrant et chaleureux.

Peu à peu, il s'est accoutumé au pays étranger qui l'a gardé si longtemps. Quand il les a quittées, les « glaces du pôle » ne l'effrayaient plus. C'est qu'il y avait noué de solides et cordiales relations. Il n'aimait pas seulement les Russes, il aimait aussi la Russie. Il n'était point homme à la traiter avec une légèreté méprisante. Il en fait, dans *le Pape*, un

grand éloge : « Ce peuple est éminemment brave, bienveillant, spirituel, hospitalier, entreprenant, heureux imitateur, parleur élégant, et possesseur d'une langue magnifique, sans mélange d'aucun patois, même dans les dernières classes. » Et en effet les bons Slaves, avec leur absolu dévouement et leur religieuse obéissance, n'étaient pas pour lui déplaire. Il salue ces nouveaux venus dans la civilisation européenne. Malheureusement ils y sont entrés par une mauvaise porte. C'est le XVIIIe siècle incrédule et perverti qui a fait leur éducation. Autre disgrâce, et des plus fâcheuses, leur Église est séparée de Rome. Joseph de Maistre, en maint endroit, déplore l'avilissement du clergé russe, ce qui est, selon lui, l'inévitable résultat du schisme.

Il fait le plus grand cas de l'empereur Alexandre. Mais pourquoi un mauvais destin lui a-t-il donné pour précepteur Laharpe? Et pourquoi s'avise-t-il d'être novateur? Joseph de Maistre en est tout scandalisé. Il cite de lui des mots qui le font frémir. Un jour on présente à l'empereur une monnaie à son effigie. Il la rejette en disant : « Cette monnaie n'est pas à moi, mais à mon peuple ». Cela se peut-il supporter? et si les princes eux-mêmes sont atteints de philosophisme, où allons-nous? Cependant le sang des vieux tsars ne peut pas mentir. Ce descendant d'une race à demi orientale, ce chef mystique d'un peuple mystique se croit une sorte de mission. Et par là il attire Joseph de Maistre, pour qui d'ailleurs il a le goût le plus vif. Ils ont ensemble de longs entretiens. Le comte de Maistre en profite pour lui donner de bons avis. Il veut beaucoup de bien à la Russie, mais à sa manière. Et même il écrit un fort curieux mémoire pour montrer comment il entend que la grande nation soit gouvernée. Il ne faut pas trop encourager le développement des sciences positives, qui rendra l'homme impropre à l'action, impatient de l'autorité, ami des changements. Surtout si le culte national s'ébranle, qu'on ne laisse pas le protestantisme s'établir à sa place. Car du protestantisme on tombe dans le déisme, et du déisme dans le « riénisme » qui est la fin de toute religion et de toute société. Il n'y a pas dans ce mémoire, dit l'auteur, « un seul atome d'esprit de parti ». Cela se voit de reste. Et voilà le politique qu'on accusait à Cagliari de libéralisme et de jacobinisme!

La vérité, c'est que Joseph de Maistre, quelle que soit sa foi dans le passé, possède à un haut degré le sens du réel. — La Russie n'est point encore infectée du mauvais air : gardons-la saine et sauve. N'introduisons pas l'ennemi dans

la place. Ailleurs il faut compter avec la Révolution. On ne peut gouverner après comme avant. On doit faire la part du feu. Les chartes sont déplorables, mais il faut passer par là, en attendant mieux. Les temps veulent qu'on prêche « aux peuples les bienfaits de l'autorité, aux rois les bienfaits de la liberté ».

La nation russe l'intéresse donc grandement; restée par bien des côtés à demi barbare, souvent elle l'étonne, et quelquefois elle le choque. Sa correspondance nous montre qu'il en a bien saisi l'originalité. Le récit de la mort de Strogonoff est bien frappant. L'ancien favori de Catherine, dans ses derniers jours, couche encore à la façon ordinaire des Russes, sur une manière de lit de camp, dans le premier appartement venu de son palais. Il se fait transporter dans sa galerie de tableaux, pareil à Mazarin expirant, donne des conseils sur une copie qu'on exécute, se fait lire un morceau du *Voyage d'Anacharsis*, écoute une romance et l'applaudit. Cela sent son païen de la Renaissance. Mais quand il voit que son heure est venue, il envoie chercher les prêtres, et fait une fin qui édifie tout le monde, excepté Joseph de Maistre. Après la cérémonie de l'église de Casan, où le mort a été exposé, splendidement vêtu, sous un poêle de velours cramoisi chargé d'ornements en or, après l'enterrement au cimetière de Newsky, plusieurs assistants prétendent avoir vu l'âme de Strogonoff sous la forme d'une poule blanche et d'un grand et magnifique papillon. Benningsen, un des meurtriers du tsar Paul, est en grande faveur. Joseph de Maistre trouve ce spectacle intolérable, et il y a de quoi. Mais n'oublions pas, dit-il, « que nous sommes au milieu d'une race asiatique qui s'est avancée en Europe ».

A la cour, il étudie, il observe les hommes. Il fait de curieuses rencontres. C'est le plénipotentiaire français, le général Caulaincourt, « fort commun sous sa broderie », « raide en bonne compagnie comme s'il avait du fil d'archal dans les jointures ». Il affiche un luxe écrasant de parvenu, et par des propos de soudard scandalise les envoyés des vieilles nations monarchiques. C'est un malheureux ambassadeur de Perse qui est assuré d'avoir la tête tranchée à son retour si sa mission n'a pas de succès. C'est dans un grand bal, un négociant de Cachemire, qui parle à tout le monde sa langue comme si on pouvait l'entendre; et, dans le même lieu, un chef serbe, Georges le Maudit, assassin de son père et de son frère, véritable plante du « fumier musulman ».

Enfin le comte de Maistre assiste, quelquefois de fort près,

à la plus prodigieuse épopée des temps modernes. En 1812, la terreur des armes françaises arrive jusqu'à lui. Saint-Pétersbourg tremble, et tous ses habitants sont prêts pour la fuite. De là le singulier attrait de la *Correspondance diplomatique*. Quelle matière s'offrait à lui! Quelles scènes effrayantes et grandioses! D'abord la bataille des trois empereurs; puis les horreurs d'Eylau et les entassements de corps mal enterrés que le dégel soulève; enfin la grande campagne, la Russie tout entière prise d'un enthousiasme sombre et résignée aux plus farouches dévouements; la mêlée de Smolensk; le vertige de la défaite s'emparant déjà de Napoléon; ses impatiences et ses colères; un colonel polonais fusillé devant lui pour n'avoir pas avancé quand il le fallait; le vieux Kutusoff, devant Moscou, haranguant la troupe dorée, tandis qu'on promène dans les rangs l'image miraculeuse de Smolensk et qu'un aigle plane sur sa tête comme un présage de victoire; la boucherie de Borodino; la prise, et, pareil à l'incendie légendaire de Rome, l'embrasement de la ville sainte, dont on aperçoit, à quatre-vingts verstes de distance, le reflet sinistre dans les nuées; *Te Deum* chanté par un pope, au milieu des flammes, le jour de la naissance du tsar; Napoléon enfin dompté plus par la nature que par les hommes, et s'écriant, avec une rage de vaincu, devant les traînards de la Bérésina : « Que m'importent ces crapauds! » la désastreuse retraite; les drames atroces du froid et de la faim; des Français vautrés sur un cheval mort dont ils se repaissent; les vastes plaines couvertes « de cadavres, de corbeaux et de cosaques »; l'infatigable dévouement de la Grande Armée, qui à peine laisse entendre quelques murmures sur l'excessive ambition de son chef; son complet anéantissement; et les derniers bruits de notre ruine allant mourir aux rivages lointains de la mer polaire.

Joseph de Maistre est un témoin attristé et clairvoyant. Quoi qu'on en ait dit, il n'aime pas Napoléon, le « dæmonium meridianum ». En 1812, il l'appelle « un heureux brigand ». Il croit en 1815 qu'on a le droit de le tuer. Mais il le juge bien. Il met très haut son génie. Pour lui, comme pour les grands poètes du romantisme, c'est déjà « l'homme de la destinée ». Il voit nettement quel est son rôle, et que par lui la Révolution a été disciplinée et lancée sur l'Europe. « Le puissant usurpateur, écrit-il dans *le Pape*, ne se servait de l'esprit révolutionnaire que pour lui. Il savait le comprimer dans sa main de fer et le réduire à n'être qu'une espèce de monopole au profit de sa couronne. » Plus que ne le faisaient les

émigrés en général, il regarde l'Empire comme un fait considérable, et, si la maison de Bourbon est usée, peut-être définitif. Il songe même un instant à plaider auprès de Napoléon la cause de son roi.

D'ailleurs, il pressent l'avenir. Dès le premier jour, il voit quelle faute on a commise en donnant à l'empereur déchu l'île d'Elbe. « Bonaparte, écrit-il en mai 1814, n'est pas un homme qu'il faille laisser dans une petite île au centre de l'Europe. » Après Waterloo, il reconnaît que ses créations subsistent et que « rien ne peut faire rétrograder sa maison ». C'est avoir de bons yeux. Mais voici qui est plus remarquable encore. Il constate la naissance du mal militaire. « L'augmentation effrénée des armées sans proportion avec le revenu des États est un mal européen qui ne peut plus être guéri par la raison. Aucun prince n'a tort ; car quel est celui qui pourrait commencer la diminution sans se compromettre ? » Les inventions meurtrières se multiplient. « Tout perfectionnement dans l'art militaire est un malheur pur et simple, puisqu'il augmente les maux de l'humanité sans augmenter ni la puissance ni la sûreté d'aucune nation en particulier, d'autant que ces inventions deviennent communes en un clin d'œil. » Ces idées le touchent. Il y revient à plusieurs reprises. Très distinctement, il a la vision tragique d'une Europe future où les peuples, séparés par des haines violentes, sous la menace d'épouvantables cataclysmes, n'oseront se mesurer, et perpétueront sans remède leurs angoisses et leurs souffrances.

Joseph de Maistre quitta la Russie en 1817. Il revint à Turin usé et fatigué, quoiqu'il fût très robuste. Habitué à prendre un court repos chaque nuit, à peine trois heures, il était sujet, pendant le jour, à de subits et courts accès de sommeil. Nommé chef de la grande chancellerie du royaume, il n'exerça pas longtemps sa charge. Il fut atteint de paralysie, et rendit l'esprit le 26 février 1821. Il pouvait dire comme le vieux Michel Le Tellier : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*. Ses restes reposent dans l'église des Martyrs, à Turin, cette ville géométrique dont le plan, comme la pensée de Joseph de Maistre, a quelque chose d'impérieusement régulier et de romain. Il avait montré au monde la roideur des vertus des vieux âges. Il sortait de la vie beaucoup plus pauvre qu'il y était entré. Il avait immolé à son pays et à son roi ses plus légitimes affections, et subi toutes les tristesses d'un exil lointain et d'une séparation qu'il pouvait croire éternelle. Il avait aussi consacré les loisirs que lui laissaient d'impor-

tants devoirs à la défense des idées et des principes qui avaient dirigé sa conduite et qui, selon lui, devaient dominer le monde.

II

La Révolution française fit Joseph de Maistre écrivain. Elle le dépouilla, l'exila, et attira impérieusement ses regards. Sans elle, il menait tranquillement sa vie coutumière de magistrat et de savant; et, sans doute, il ne nous aurait pas donné les résultats de son vaste labeur. Après vingt ans d'immenses lectures, servi par une prodigieuse mémoire, admirablement informé, il allait appliquer son esprit à un fait qui se trouvait être le fait capital des temps modernes. Il avait vu s'amonceler les nuages : la tempête éclatait. Profondément troublé, attristé, éprouvé dans sa patrie, dans sa famille et dans ses biens par l'événement qui bouleversait l'Europe entière, il tâcha de l'expliquer, et de reconnaître la main terrible qui avait tout conduit. En 1797, les *Considérations sur la France* parurent.

La France est revêtue d'une magistrature. Elle est à la tête du système religieux. Son roi est le roi très chrétien. Or, en se laissant séduire par le philosophisme, elle a renié sa loi, contredit sa vocation et méconnu son véritable caractère. La Révolution est un jugement de Dieu : jugement sur le peuple qui, léger et frivole, est allé aux idées nouvelles sans regarder où on le menait; jugement surtout sur les nobles, trop favorables aux métaphysiciens et aux savants qui ont tout ébranlé, trop enclins à déserter les dogmes nationaux qu'ils avaient la mission expresse de défendre; jugement même sur le haut clergé trop porté au luxe et au relâchement, et chez qui bien souvent on trouve « sous le camail un chevalier au lieu d'un apôtre ». Joseph de Maistre est sévère, et n'épargne personne. Plus on est puissant, et plus on est comptable à Dieu de l'emploi qu'on a fait de la puissance. Mais des innocents ont souffert? mais Louis XVI était un saint? — Il n'importe. Il y a beaucoup plus de coupables qu'on ne l'imagine en général. D'ailleurs, « les individus qui composent les nations, les familles, et même les corps politiques sont solidaires ». Quand la tête de Louis XVI tombe, ce n'est pas un roi particulier qui est frappé, c'est le perpétuel roi de France. En outre, les innocents paient pour

les pervers, et c'est là le grand mystère du monde, et c'est là une idée qui obsédera Joseph de Maistre et qui fera le fonds même de sa philosophie. Les vengeances dureront jusqu'à ce que la nation cesse d'être aveuglée, jusqu'à l'heure de la miséricorde et du pardon. Dieu châtie les rois et les grands par les peuples et les peuples par eux-mêmes. Bossuet ne montre pas autrement, dans l'Oraison funèbre d'Henriette de France, le plan surnaturel de la révolution anglaise. Les rois ont failli en amenant la Réforme chez eux, et la fureur de disputer des choses divines. Ils ont eux-mêmes travaillé à s'aliéner leurs sujets. On ne borne pas à son gré l'esprit d'examen, et qui se révolte contre l'Église est bien près de le faire contre la monarchie. Le crime de Henry VIII a rejailli sur Charles Ier. Et dans les deux nations les bourreaux se sont égorgés entre eux, et — Joseph de Maistre eût pu le dire quelques années plus tard — toutes deux ont renié leurs maîtres légitimes pour courir à une plus étroite servitude. Dans les mêmes circonstances, la Providence suit souvent les mêmes voies. A coup sûr, on peut contester cette manière de voir : on n'en saurait méconnaître la singulière grandeur.

Descendons de ces hauteurs. A le prendre humainement, Joseph de Maistre a bien vu la grande faiblesse de la Révolution française : je veux dire le caractère artificiel et métaphysique de ses lois. Il y a eu d'autant plus de mérite qu'il part lui-même de conceptions absolues, et que la famille d'esprits où l'on peut le ranger n'est pas celle dont fait partie Montesquieu, mais bien plutôt celle dont Jean-Jacques Rousseau est chez nous le représentant le plus illustre. Comme l'auteur du *Contrat social*, la Révolution, fille de l'esprit classique, a cru que l'on pouvait faire une législation universelle, convenant à l'homme partout et toujours. Trop souvent elle a écrit la charte idéale d'un peuple chimérique. Elle a oublié qu'une nation est un être vivant, et, pour parler le langage d'aujourd'hui, un organisme dont on ne peut hâter l'évolution ni méconnaître les lois sans s'exposer aux plus graves désordres et aux plus décevants retours. Le goût de l'abstrait et du général peut mener loin. « La Constitution de 1795, tout comme ses aînées, est faite pour l'*homme*. Or il n'y a point d'homme dans le monde. J'ai vu dans ma vie des Français, des Italiens, des Russes ; je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan ; mais quant à l'homme je déclare ne l'avoir jamais rencontré de ma vie ; s'il existe, c'est bien à mon insu. » Aussi a-t-on bâti sur le sable. « Elle ne vit pas.

Quel appareil immense! Quelle multiplicité de ressorts et de rouages! Quels fracas de pièces qui se heurtent! » — Au contraire, « dans une œuvre de la nature », tout étant à sa place, il n'y a point de secousses, point d'ondulations : tous les frottements étant doux, il n'y a point de bruit, et ce silence est auguste. » Ce sont là de saisissantes images, et qui nous mettent devant les yeux, opposé à la tranquille harmonie d'un mécanisme habilement construit, l'assemblage monstrueux, l'engrenage fragile et gigantesque rêvé par un Piranèse en délire, et qui semble prêt à la ruine aussitôt qu'il entre en mouvement.

Il arrive souvent à Joseph de Maistre de parler comme l'histoire. Il sait que la Convention est un despotisme, mais il ne lui échappe pas que ce despotisme était nécessaire à la défense de la France attaquée sur toutes ses frontières. Il marque très bien l'allure générale de la Révolution. Elle « mène les hommes plus que les hommes ne la mènent ». Les acteurs du grand drame sont mus par une force supérieure à eux-mêmes, et irrésistible. Les intruments peuvent être médiocres ou indignes : l'œuvre s'accomplit quand même. C'est proprement un miracle, un acte inspiré d'en haut. Et par là il fait songer à un autre voyant, Michelet, qui lui aussi, se place à une sorte de point de vue théologique. Seulement Michelet écrit l'Évangile de la Révolution, Joseph de Maistre en écrit l'Apocalypse. Pour tous les deux, elle est divine : mais, pour l'un, elle est une malédiction et un châtiment; pour l'autre, un épisode magnifique de la marche de notre espèce vers le mystérieux avenir. Joseph de Maistre sent l'importance de la Révolution : dans le Discours à la Marquise de Costa, en 1794, il l'appelle une *époque*, et il entend évidemment ce mot au sens où le prenait Bossuet. Il en sent aussi la grandeur et la majesté : grandeur sombre et majesté sinistre à son gré; mais enfin il admire et s'étonne, et, dans un passage de son livre, la Convention, comparée au Pandémonium de Milton, apparaît transfigurée dans une lumière infernale, et comme vêtue de cette flamme sinistre qui empourpre les villes maudites de la Bible. Mais ce qu'il n'a pas vu, ce qu'il ne voulait pas et ne pouvait pas voir, c'est que la Révolution inaugurait un monde nouveau, détruisait pour créer, et qu'elle était véritablement un acte fondamental. Il ne la regarde que comme la catastrophe providentielle où devait s'abîmer un siècle de corruption et d'impiété.

Il trouve l'œuvre détestable, mais non point l'artisan. Il aime la France. Il ne veut pas qu'on la démembre. Ce serait

« ôter une planète du système planétaire ». Les émigrés doivent se réjouir de ses victoires. Il la comprend à merveille, avec ses défauts et ses qualités. D'ailleurs il ne la flatte pas. Les Français sont des badauds. Le récit imaginé d'une restauration possible, dans les *Considérations*, est un petit chef-d'œuvre, une excellente scène de comédie historique et qui pourrait être d'un Tacite en belle humeur. Quatre ou cinq personnes donnent un roi à la France. En s'éveillant, Paris apprend cette intéressante nouvelle : « Est-il possible? » s'écrie-t-on. Par quelle porte entrera-t-il? Il s'agit de retenir des fenêtres. Et tout le reste est à l'avenant. Les Français sont exagérés en tout; ils sont tout ensemble capables de l'extrême licence et de l'extrême servitude. « Rien n'égale la patience de ce peuple qui se dit libre. » Les maîtres que par caprice et entraînement irréfléchi il s'est une fois donnés le mènent où ils veulent. Voici qui est frappant, surtout si on songe que Joseph de Maistre écrivit ces lignes plusieurs années avant le Consulat : « Les Français réussiront toujours à la guerre sous un gouvernement ferme qui aura l'esprit de les mépriser en les louant, et de les jeter sur l'ennemi comme des boulets, en leur promettant des épitaphes dans les gazettes ». Que nous voilà bien, avec notre humeur à la fois changeante et docile, et notre goût pour le despotisme, même le plus pesant, lorsqu'il nous apparaît dans un décor glorieux! Malgré ces faiblesses, la France est à la tête de l'Europe, et son influence y est souveraine. Plus encore que par ses armes, elle règne par sa langue et par ses idées. On peut lui appliquer le mot d'Isaïe : « Chaque parole de ce peuple est une conjuration ». Ses épigrammes font le tour de l'univers. « La pointe française pique comme l'aiguille pour faire passer le fil. » L'esprit de prosélytisme anime la France tout entière, « depuis la marchande de modes jusqu'au philosophe ». Il a tout pouvoir, même d'imposer des sottises, Quel fléau redoutable, s'il est aux mains de l'erreur! mais quel merveilleux instrument, si la vérité en use! Si cette nation a reçu de pareils dons en partage, c'est qu'elle a une mission; et cette mission, telle que la France l'a entendue et remplie dans le passé, Joseph de Maistre la décrit à plusieurs reprises, et magnifiquement. On trouve la France partout devant ceux qui menacent l'Europe dans sa civilisation, dans son indépendance, devant Attila, devant les Sarrasins, devant Charles Quint. Elle marche vers l'Orient à la tête des Croisés. Elle ne doit point périr. Sa destruction amènerait « l'abrutissement irrévocable de l'espèce humaine ». Elle est l'ouvrière

de la Providence, et, comme l'a dit Shakespeare, le soldat de Dieu. De quelque façon qu'on le prenne, il n'est pas de plus bel éloge. De même que ceux-là seuls sortent de l'amas vulgaire des vivants inutiles qui se sont élevés au-dessus d'eux-mêmes pour suivre un idéal désintéressé, de même les peuples les plus grands devant l'histoire sont ceux qui, négligeant leur prospérité domestique, ont travaillé, lutté, souffert pour l'humanité prise dans son ensemble, et collaboré aux fins obscures de l'univers. Les nations, même composées d'individus fort policés, ne sont guère éloignées de la brutalité primitive. Ce sont, suivant un mot célèbre, des animaux de violence et de gloire, *animalia gloriæ*. Honneur à celles qui ont su sortir de la nature et avoir de belles heures de générosité! Il leur sera beaucoup pardonné par l'avenir. Que reste-t-il de Carthage? Le jour où le second Africain l'a prise, elle est morte tout entière. L'âme d'Athènes, l'âme de Jérusalem sont immortelles. C'est que la meilleure part des deux grandes cités n'était pas dans leurs murailles. Elle est dans le cœur et dans l'esprit des hommes. Elle voltige à tout jamais sur leurs lèvres.

Mais Joseph de Maistre n'aime pas seulement la France en elle-même. Il compte sur elle pour refaire son pays, lui donner une pleine existence, l'affirmer devant l'Europe. Il appelle de ses vœux ardents la reconstruction de l'Italie. Il croit que par la France seule s'accomplira cette œuvre, et, en dépit de la Savoie et du Piémont envahis, de ses biens confisqués et de son maître chassé de la terre ferme, il garde une foi inébranlable dans les auxiliaires futurs des rois Sardes. Il est partisan des groupements nationaux. En théorie comme en pratique, il est patriote. Un état n'est point le produit artificiel d'une délibération. C'est un être vivant. Il dirait volontiers avec Plutarque dans le traité qu'il a lui-même traduit : « Un état... est une même chose continuée, un tout, semblable à un animal qui est toujours le même, et dont l'âge ne saurait altérer l'identité ». Si on lui demandait ce qui constitue une nation, il répondait volontiers avec le poète :

C'est l'immémoriale et sévère hyménée
D'une race et d'un champ qui se sont faits tous deux.

Cette vérité avait été profondément méconnue par le XVIIIe siècle, et le crime de la Pologne partagée avait obtenu l'applaudissement des philosophes. Mais de toutes parts le sentiment national renaissait, en France, devant l'Europe con-

jurée, en Europe, devant la France victorieuse et à son tour menaçante.

Ce contrat qui engage, même malgré eux, ceux qui naissent sur une terre commune, qui l'empêchera de rester abstrait? qui le rendra réel et présent? qui le déclarera aux yeux des hommes? La monarchie. Qui assurera l'unité de la nation dans l'espace? sa continuité dans le temps? La monarchie encore. C'est le roi qui incarne la patrie; c'est par lui qu'elle est visible. On ne sait d'où viennent les familles destinées au trône. C'est que « Dieu prépare les races royales; il les mûrit au milieu d'un nuage qui cache leur origine ». Pour Joseph de Maistre, toutes les puissances qui dominent l'humanité ont une naissance obscure, pareilles aux grands fleuves sacrés dont les eaux larges et bienfaisantes baignent les cités illustres et dont on n'a jamais pu découvrir les sources ignorées. Les races royales sont données; jamais le peuple ne les a choisies. Elles ne sont pas royales parce qu'elles règnent; elles règnent parce qu'elles sont royales. Un roi a une existence supérieure à son existence personnelle; il est à la fois Louis XI, Henri IV, Louis XIV qui passent, et le roi de France qui ne meurt pas. « Le mort saisit le vif. » Cette identité même est quelquefois funeste aux créatures humaines qu'un décret d'en haut appelle au périlleux honneur de porter le sceptre, car Dieu châtie sur le roi les fautes du roi sans se préoccuper du nom qu'il porte. Il n'est pas moins absurde de supposer une lacune dans la vie du roi que dans celle de la patrie, car leur union est indissoluble comme celle de l'âme et du corps. Le roi, par un hasard, peut être un sot, ou un incapable, ou un monstre. Il n'importe : on doit s'incliner. Ce n'est pas au sot, ni à l'incapable, ni au monstre qu'on obéit, c'est à une réalité dont il est l'expression fugitive et qui est supérieure à lui-même. D'ailleurs n'envions pas trop ceux que Dieu a marqués de son signe : « Infortunés *Stylites*, les rois sont condamnés par la Providence a passer leur vie sur le haut d'une colonne, sans pouvoir jamais en descendre ». Ils ne sont point comme les autres hommes; et, s'ils ont vraiment conscience de leurs devoirs, souvent ils s'écrieront, las et découragés :

Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire :
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Les agents du roi participeront à sa réalité. Ils seront en quelque sorte ses prolongements, au lieu que, dans une république, la souveraineté est un être purement moral et sa

grandeur est incommunicable. Ceux que le roi doit appeler au partage de son autorité sont aussi désignés d'avance, et revêtus d'une investiture divine. « Les droits de l'aristocratie, du moins les droits essentiels, constitutifs et *radicaux*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'ont ni date ni auteurs. » Le patriciat doit être d'un difficile accès. Le souverain ne doit pas créer de nouveaux nobles par caprice et volonté personnelle : il ne peut que consacrer ceux que la nature lui présente. « Il y a des familles nouvelles qui s'élancent, qui se tirent de l'égalité d'une manière frappante, et s'élèvent entre les autres comme des baliveaux au milieu des taillis. » Oublions un instant que Joseph de Maistre est catholique. Ne croyons-nous point entendre un théoricien de la sélection naturelle? « L'élite victorieuse dans la concurrence vitale doit mener le monde. C'est un pur darwinisme. Aussi bien je ne sais aucune doctrine qui soit plus favorable aux aristocraties. La démocratie, au fond, vit de rêves spiritualistes, et, en vérité, on s'explique bien peu le penchant qu'elle a pour le naturalisme scientifique. Donc les fils des grandes races sont appelés au commandement. Les législateurs par excellence sont rois ou éminemment nobles : à cet égard il n'y a et il ne peut y avoir aucune exception. » Mais malheur à eux s'ils se rendent indignes de leur mission! Les grandes familles sont « les dépositaires du feu sacré ; il s'éteint lorsqu'elles cessent d'être vierges ». Joseph de Maistre a des phrases impitoyables sur « la dégradation morale » de la noblesse française. Tout ce qu'elle entreprend est marqué d'un caractère « d'impuissance et de nullité ». Il constate avec Bernardin de Saint-Pierre que, même pour la taille et la vigueur du corps, elle a dégénéré. Et lui-même, né patricien, il s'est fait de ses devoirs une idée singulièrement haute, et ce n'est pas pour lui un petit honneur que de l'avoir exactement remplie.

Le peuple est donc gouverné par les rois assistés des nobles. Il l'est aussi par la constitution. Mais qu'on y prenne garde, pas plus que la monarchie, le peuple ne se l'est imposée librement. Comme celle de la monarchie, son origine est obscure, parce qu'elle vient de Dieu. Elle sera d'autant meilleure qu'elle ne sera pas écrite. Écrite, elle sera d'autant plus forte qu'elle contiendra moins d'articles. Elle doit être plutôt un état d'esprit qu'une charte. Que son point de départ soit humble ; qu'elle soit l'œuvre, en apparence contradictoire, des générations successives qui auront travaillé sans s'asservir à une pensée commune : elle aura le

plus de chances possibles de durée. *Crescit occulto velut arbor ævo.* Elle a grandi lentement, comme du gland sort le chêne. Les hommes, en la construisant, ne se sont pas concertés et n'ont pas su ce qu'ils faisaient. Ou, s'ils ont cru le savoir, ils ont été de bonnes dupes. Véritables « outils de Dieu », ils n'ont pas senti quel ouvrier les maniait, ils sont pareils à « la truelle qui se croirait architecte ». C'est ainsi que se forme une bonne constitution. Au contraire, que Dieu, irrité contre les hommes, les livre à eux-mêmes, ils feront de belle besogne. Ils bâtiront des châteaux de cartes, qu'un souffle abattra. — On connaît, dira-t-on, les causes qui ont ruiné ces fragiles constructions, et désormais il sera possible de les réparer. Dieu ne les a point condamnées explicitement. — Quelle erreur! Dieu, quand il veut faire échouer nos desseins, a recours aux causes secondes. Il ne trouble point le cours ordinaire des choses. Il ne se donne point le divertissement de faire des miracles à tout propos. Il n'a pas besoin d'envoyer « des anges sous forme humaine, chargés de déchirer les constitutions ». Il les laisse se détruire par elles-mêmes, et c'est assez pour punir la sottise et la présomption de leurs auteurs. Tel est le déterminisme politique de Joseph de Maistre. Les constitutions viennent d'en haut. La fondation des empires est fatale, et la naissance des souverainetés est environnée de ténèbres. Laissons de côté la puissance cachée qui fait l'histoire, ne disputons point de sa nature. Il subsiste de tout cela que, dans l'état passé et même présent de l'univers, l'inconscience semble être la loi des grandes manifestations de l'activité humaine. Des forces auxquelles on ne peut résister, naturelles ou surnaturelles, nous mènent malgré nous et restreignent notre pouvoir d'agir. La grande erreur des idéologues du dernier siècle a été de croire l'homme trop lucide et trop maître de soi-même. Ils ont vu le calcul où il n'y avait que la spontanéité, la réflexion où il n'y avait que l'instinct. Il semble bien que tel soit le génie de notre race. Les héros de notre théâtre classique voient singulièrement clair dans leur âme, même lorsqu'ils sont égarés pour des passions furieuses. C'est ainsi que nos politiques ont souvent conçu les multitudes : ils se les sont représentées, parce qu'ils aiment trop à simplifier et aussi parce qu'ils sont doués d'un optimisme intrépide, comme des collections d'individus capables de se décider librement d'après des motifs raisonnables. Après les expériences souvent fâcheuses que nous avons faites, il a bien fallu en rabattre. Et c'est aussi en partant de cette logique superbe et dédai-

gneuse des faits, qu'on a perdu le sens du passé, méconnu l'importance des traditions et fait cette admirable découverte que, si nous trouvons des inconvénients à la maison qui nous abrite, il convient de la jeter incontinent par terre pour en bâtir une autre.

Cependant n'exagérons rien. Évidemment, Joseph de Maistre avait beau jeu. Jean-Jacques Rousseau, après avoir édifié son État idéal, avait avoué que, pour le faire subsister, il faudrait des dieux. — Soit, avait répondu la foule avec une belle confiance en elle-même, vous ne voulez que des dieux : c'est tout justement ce que nous sommes. — Les hommes s'étaient crus trop tôt parfaits et avaient agi en conséquence. Ils avaient bouleversé, taillé, tranché, pour donner à la société qui résistait la forme de leurs utopies. Mais, pour quelques expériences manquées, l'espoir est-il interdit? pour quelques faux départs, l'humanité est-elle condamnée à rester en place? et parce qu'on a souffert d'une excessive précipitation, doit-on s'interdire un effort même réglé? Ces questions, Joseph de Maistre ne pouvait se les faire à lui-même; le tour de son esprit et ses principes invariables ne le comportaient point : mais la sagesse d'un Montesquieu ou d'un Macaulay les lui aurait posées.

Le système religieux complète le système politique. L'homme est tellement mauvais que, s'il n'est discipliné par une croyance, il est nécessairement esclave ou révolté. Toute l'antiquité a cru à la légitimité de l'esclavage parce qu'elle était païenne, et Aristote en a été l'apologiste éclairé. La France, nation chrétienne qui a cessé de l'être, a été livrée aux pires désordres, et finalement asservie à « un gendarme corse ». C'est le christianisme qui a relevé la dignité de l'homme aux yeux de ceux qui sont les maîtres et qui leur en a enseigné le respect. D'autre part, c'est aussi le Christianisme qui ordonne aux peuples d'obéir aux rois et qui les retient dans le devoir. Mais les rois ne sont pas impeccables, et combien de pervers et de frénétiques n'a-t-on point vu sur le trône? Dès lors, quel recours? la sédition? l'assassinat? Ce dernier remède, fort goûté des Orientaux, est pire que le mal. La sédition, de même. Une constitution? une assemblée plus puissante que le roi, et capable de le contraindre à l'abdication? Alors le pouvoir royal, compromis une fois, l'est à tout jamais. Au contraire, qu'on suppose, en dehors de l'État, une souveraineté supérieure à l'État tout entier et au roi lui-même, parce qu'elle domine sur l'univers; qui présente, par son caractère même, de sérieuses garanties d'inté-

grité, et qui soit investie d'une juridiction suprême : alors on sortira d'embarras. Or cette souveraineté existe, et c'est l'Église. Il n'est rien de plus haut. C'est l'Église qui déposera les rois indignes.

Comme l'État est rendu visible par le roi, l'Église est rendue visible par le Pape. C'est le Pape qui décide en dernier ressort, assisté, non dirigé par le concile. Il est infaillible, comme toutes les souverainetés, qui sans cela ne seraient pas. Il faut toujours qu'on s'arrête à un tribunal au delà duquel il n'y ait rien. Sans quoi, d'appels en appels, on irait à l'infini. Mettre l'infaillibilité dans le concile, qui peut se partager en tant d'opinions diverses, c'est le morceler, et le souverain n'est plus un. Mettre l'infaillibilité dans le concile, qui ne peut se réunir que rarement, c'est la rendre intermittente, et le souverain n'est plus continu. Or « une souveraineté périodique ou intermittente est une contradiction dans les termes; car la souveraineté doit toujours vivre, toujours veiller, toujours agir. Il n'y a pour elle aucune différence entre le sommeil et la mort ». Contre l'infaillibilité, on ne peut arguer du pouvoir faible et contesté des premiers papes, car les grandes institutions ont d'humbles débuts; ni de quelques erreurs, fort rares et douteuses, comme celles de Libère et d'Honorius, car il ne faut pas chicaner sur le détail, mais regarder les résultats généraux. Or, entre les mains des papes, la tradition n'a jamais varié, et ceux-là même qui furent de « mauvais sujets », comme Alexandre VI, restèrent quand même dans la pure orthodoxie. Ainsi se complète l'organisation sociale rêvée par Joseph de Maistre. Le Pape est au sommet, et il est le lien entre l'univers et Dieu : il assure à tout instant de la durée l'unité de l'univers en Dieu. Le grand écrivain théocrate ressuscite les conceptions grandioses d'un Grégoire VII ou d'un Innocent III.

Dans un pareil système, quelle matière est proposée à l'activité humaine? La propagation de l'Évangile, qui nous a tirés de la barbarie. Il faut amener le règne universel du Christ. Quand il commandera partout, les hommes vivront paisiblement sous leurs rois patriarches. Ils seront protégés par les souverains pontifes. Le monde immobile attendra l'heure de Dieu. Nous avons une plus haute ambition. Sans doute il faut reconnaître et admirer les immortels services que le christianisme nous a rendus. Aidé de la conquête romaine et du stoïcisme, il a dilaté l'horizon étroit de la pensée antique. Il a mis au-dessus des cités humaines la cité

de Dieu. Nous nous sommes pour ainsi dire élevés au-dessus de nous-mêmes pour supprimer l'esclavage, rapporter un décret de la nature, et rendre quelque dignité aux races déchues. Dans l'adoration du Christ et dans la haine des Infidèles, des foules entières, plus vastes que des nations, ont communié. Enfin, en ouvrant devant nous les vastes perspectives de l'au-delà, il a donné à notre vie une haute signification et imprimé à nos cœurs un élan qui n'est pas près de s'arrêter. Mais rien n'est fixe ici-bas, pas même les symboles. L'univers est en marche vers un but obscur encore et bien lointain, relégué dans les profondeurs de l'Infini. Il faut que peu à peu notre rêve divin s'élargisse, et qu'il soit constamment égal à toutes nos découvertes et à toutes nos aspirations.

Contre les ennemis de l'unité dont il s'est fait le soutien et parfois le héraut solennel, Joseph de Maistre bataille vigoureusement. On a bien raison de dire qu'on se déteste surtout pour des nuances. Plus les ennemis restent proches de l'Église, plus il se montre intraitable. Le livre où il attaque le jansénisme, dans son ouvrage sur l'Église gallicane, est d'une violence inouïe, et le pamphlet contre Bacon semble par comparaison fort modéré. Cette secte, dit-il, « est la plus dangereuse que le diable ait tissue ». C'est un calvinisme hypocrite, d'autant plus funeste, et qui passe le temps à protester de son orthodoxie. Joseph de Maistre l'accuse de décourager l'homme et d'en faire un automate aux mains d'un Dieu capricieux; en quoi il n'a pas tout à fait tort. Et là-dessus, il s'emporte; il instruit le procès de Port-Royal « avec une suite enragée », comme aurait dit Saint-Simon, et il se livre à une diatribe épouvantable. « Je te vomirai », dit l'Écriture à la tiédeur. Elle le dit aussi à la médiocrité. C'est la plaie de Port-Royal. Et Joseph de Maistre nous montre dans les illustres solitaires des cuistres ennuyeux, secs, lourds, incapables d'onction et d'éloquence, et gonflant leurs livres indigestes de perpétuels plagiats. Voici une galanterie à l'adresse de la Mère Agnès Arnauld : il appelle son *Chapelet secret du Saint-Sacrement* un « livre pondu par une des grandes femelles de l'ordre ». Les religieuses ne sont que des « vierges folles ». Il dépense tout un grand chapitre à ravaler Pascal : il en fait un savant médiocre et peu scrupuleux, un écrivain condamnable, un sectaire têtu et impénitent. Louis XIV disperse Port-Royal : c'est encore un traitement trop doux. Racine déplore cet événement : Joseph de Maistre trouve son pathétique « impayable ». Louis XIV aimait mieux

un athée qu'un janséniste : bonne pensée! Napoléon I[er] emploie le mot janséniste comme un outrage : Joseph de Maistre déclare à ce propos que « le bon sens du démon quelquefois lui fait peur ». Enfin il reconnait la main du jansénisme dans les horreurs de la Révolution, et demande à la « serpe royale » d'atteindre la racine « de cette plante vénéneuse ». Jamais le parti pris n'a entraîné si loin Joseph de Maistre : jamais il n'a écrit avec un si furieux emportement. C'est merveille de voir ce que devient pour lui cette grande école de droiture morale et de probité littéraire.

Les gallicans ont aussi leur compliment. De même que les jansénistes sont des réformés qui n'avouent pas, de même les gallicans sont des jansénistes qui dissimulent. Cela est manifeste dans les Parlements qui sont à la fois fervents jansénistes et gallicans déterminés. Joseph de Maistre est fort habile à opérer ces réductions de proche en proche. Tout ce qui tend à s'éloigner du Pape est en marche vers le protestantisme. Tout à l'heure nous le verrons pousser le protestantisme au déisme pur. Et alors il pourra excommunier d'un seul coup tous les ennemis de l'unité catholique. Il a la plus solide estime pour Louis XIV; mais cela ne l'empêche pas de lui dire son fait. A propos du droit d'asile, Louis XIV a foulé aux pieds, dit-il, « toutes les lois de la justice, de la modération et de la délicatesse ». Il le rapproche de Philippe le Bel. Cette affaire a été comme la préface de la fameuse déclaration. Bossuet a été l'âme de cette néfaste assemblée de 1682. La gloire et le génie de Bossuet n'importent guère à Joseph de Maistre. « Vous avez fait en France, écrit-il à M. Deplace, une douzaine d'apothéoses au moyen desquelles il n'y a plus moyen de raisonner. En faisant descendre tous ces dieux de leurs piédestaux pour les déclarer simplement *grands hommes*, on ne leur fait, je crois, aucun tort, et l'on nous rend un grand service. » Avec un simple grand homme, on est à l'aise pour disputer. Joseph de Maistre ne s'en prive pas. Dans *le Pape*, dans l'*Église gallicane*, il s'évertue à diminuer Bossuet. Il y met quelque retenue, il ne va pas jusqu'à l'injure, jusqu'à l'invective. Mais il lui fait de fort impertinentes révérences. « J'en demande bien pardon à l'ombre illustre de Bossuet. » Il insinue, tout comme aurait pu le faire aux environs de 1860 un critique qui se serait piqué de libéralisme, que le grand prélat était aussi un grand courtisan, et qu'il a été gallican « parce qu'il avait des ménagements à garder ». Il lui fait âprement la leçon, avec

beaucoup d'amertume et d'ironie. Il va jusqu'à la taxer d'absurdité. Enfin, dans l'affaire de 1682, il le montre asservi au roi, « soumis entièrement aux hésitations de Louis XIV » ; impérieux à l'égard du clergé, « haïssant toutes les assemblées si d'avance il n'était pas sûr d'y régner » ; enfin n'osant pas publier la défense de la déclaration qu'il a écrite malgré lui sur l'ordre exprès de son maître, et que sans cesse il retouche et modifie. Et il réussit à mettre aux prises la conscience de Bossuet qu'il veut croire ultramontaine et sa haute situation qui l'oblige au gallicanisme ; à introduire l'incertitude, le trouble et le remords dans cette vie qui fut en réalité si une, si harmonieuse et si sereine. C'est un joli tour de force, et un des plus intéressants qu'ait exécutés Joseph de Maistre, qui s'y entendait à merveille.

Dans le protestantisme, contre lequel il a déployé un moindre effort, il voyait, avec Bossuet, un acheminement vers l'incrédulité. Dans les *Lettres sur l'Inquisition*, il définit les Protestants « des théistes perfectionnés par l'Évangile ». Quand le sens propre est substitué à l'autorité en matière de religion, l'on ne sait où l'on s'arrêtera : alors on peut tout craindre. L'hérésie de Luther n'est que le premier engagement de la grande guerre que, depuis tantôt trois cents ans, avec des armes diverses en apparence, mais au fond toujours les mêmes, l'ennemi du genre humain mène contre le catholicisme. Les ministres anglicans sont sceptiques au fond, incapables d'affirmation, mal considérés chez eux, impuissants à propager au dehors la bonne nouvelle. C'est qu'ils se sont séparés de la vérité, et que l'anathème les frappe. L'Église est construite sur un plan divin ; toutes ses parties s'appellent et se soutiennent : manque d'une, tout s'écroule. Il faut l'accepter ou la rejeter tout entière, et on ne fait sa part ni à la foi ni à l'incrédulité.

En bonne logique, Joseph de Maistre a raison. Le malheur, c'est que la nature se moque de la logique, et que, lorsqu'il s'agit d'êtres vivants, il convient de la laisser de côté. Au fond, le défaut capital de Joseph de Maistre est celui du siècle où il est né. Il raisonne comme les esprits classiques. De l'infinie complexité de la vie, il ne tient aucun compte. Il aime les vastes constructions à priori. Il n'admet pas les solutions moyennes, qui ne laissent pas de faire durer l'humanité. Pour lui, il faut être ultramontain ou incroyant. Il repousse le gallicanisme qui essaie de concilier l'indépendance du clergé français avec le respect dû au Saint-Siège. Pareillement il n'a que peu de confiance aux gouvernements parle-

mentaires qui tentent d'unir la liberté et l'autorité. Il bâtit son système religieux comme un jacobin bâtit une constitution. Mais précisément l'essence de la vie est dans le changement et l'association des contradictoires. La mort est dans l'immobilité aussi bien que dans le bouleversement. Joseph de Maistre a cependant bien compris la constitution anglaise, dont l'aspect est si composite et où tant de siècles et d'esprits divers ont travaillé. Il en exprime le développement complexe et majestueux dans une période ample, étoffée et soutenue. Les faits parlaient; et il s'inclinait devant eux. Une religion aussi, pourrait-on lui dire, est pareille à ces grands édifices que des âges successifs ont construits : au-dessus des lourds piliers romans, massifs, sombres et tristes, la nef gothique se dresse dans la lumière avec ses fines colonnettes; le portail fleuri tord ses flammes de pierre dans un élan désespéré. Toutes ces parties portent l'empreinte de génies bien différents; et cependant qui niera la beauté de l'ensemble? Toutes les générations ont parlé leur langage propre, et c'est une même prière, immobile et gigantesque, qui se dresse dans le ciel. Ainsi le Christianisme, pour ne point sortir de la forme catholique, a su admettre en son sein le mysticisme ardent des Orientaux, le goût du réel que l'on trouve dans le paganisme, les aspirations vagues et indéterminées qui appartiennent aux races septentrionales. Tour à tour classique et romantique, en France il a dogmatisé avec Bossuet et rêvé avec Chateaubriand. Qui sait, à le prendre dans son sens le plus large, de quoi il est capable? Il peut contenir l'infini. Tous les systèmes absolus sont mauvais, qu'ils partent d'un ami des nouveautés ou d'un conservateur. Je me demande si le double échec de la réforme et du gallicanisme n'a pas gravement compromis l'avenir religieux de notre pays, comme le caractère trop rigoureusement métaphysique de la Révolution a mis, pendant un siècle, dans sa vie politique, l'incertitude, l'hésitation et le trouble.

La rage du démon s'est tout entière déchaînée au XVIIIe siècle. Les sectes n'étaient que son coup d'essai. Joseph de Maistre a fort peu de goût pour le rationalisme et l'esprit scientifique, qui sont les deux grandes formes de la pensée humaine lorsqu'elle s'exerce indépendamment de toute religion, en s'appuyant sur la seule raison et la seule expérience. Jérusalem, d'où vient la foi, et Rome, d'où vient l'autorité, sont pour lui les deux grandes cités. Surtout Rome, avec son sénat loué par le Saint-Esprit, le remplit d'admiration. Mais la Grèce, la patrie des libres esprits, des artistes et des phi-

losophes, ne trouve pas grâce à ses yeux. Il n'aime les grands écrivains de l'hellénisme que dans la mesure où ils ont subi l'influence de l'Orient. Il rencontre dans Platon des pages vraiment « mosaïques », et il exulte. Il sait un gré infini à Plutarque de ses superstitions. L'étonnante histoire de Thespésius le ravit. Pour avoir de si belles imaginations, il faut que Plutarque ait vécu dans le commerce des chrétiens. D'ailleurs, la Grèce est un ramas de rhéteurs et de sophistes. Les Athéniens sont « légers comme des enfants et féroces comme des hommes, espèces de moutons enragés, toujours menés par la nature, et toujours par nature dévorant leurs bergers ». Cicéron a bien raison de les ajuster comme il fait dans le *Pro Flacco*. Joseph de Maistre s'associe aux colères de Juvénal contre le *græculus*. Un seul peuple en Grèce mérite quelque considération, et ce sont les Lacédémoniens. Toujours prêts à la division, les Grecs sont les auteurs du premier schisme. C'est à cette occasion que Joseph de Maistre exhale la haine qu'il leur porte : haine de catholique, sans doute, mais surtout haine d'autoritaire. Les griefs sous-entendus sont plus forts que les griefs exprimés. Les Grecs sont responsables de l'Église russe : et c'est peu; mais ils sont aussi responsables de la sagesse païenne, qui est une sagesse laïque : dans leurs livres, l'esprit humain, au XVIe siècle, est allé chercher ses franchises : et c'est beaucoup.

Mais l'impiété moderne a trouvé un instrument redoutable que l'antiquité n'a pas connu. C'est la science positive. Sans doute, à prendre les choses dans la grande rigueur, la physique est moins funeste au surnaturel que l'exégèse, et cela n'avait pas échappé au regard perçant de Bossuet. Mais, en fait, elle est responsable de l'incrédulité chez les esprits moyens, et c'est par elle que M. Homais n'écoute plus son curé. Joseph de Maistre voit avec raison dans la méthode expérimentale inaugurée par Bacon l'origine de la philosophie naturelle et du matérialisme scientifique. On passe aisément de cette idée, que Dieu est à l'origine des choses, à cette autre, que les choses sont par elles-mêmes, immuablement. Les sciences positives, en reculant Dieu, tendent à le faire disparaître. La notion du déterminisme universel et des lois nécessaires s'établit. On voyait au moyen âge le miracle partout, et l'apparition d'un saint, plus rare sans doute, n'était guère plus étonnante que l'éclosion d'une fleur ; on ne voit plus le miracle nulle part. Peu à peu le surnaturel émigre. Aussi Joseph de Maistre, qui a bien étudié les progrès

du fléau et saisi la filiation qui unit, en passant par les sensualistes du XVIII[e] siècle, Bacon et Cabanis, a-t-il dirigé contre le père de l'expérience, le plus acerbe et le plus violent des pamphlets. Bacon, dans son livre, devient un docteur de farce, une manière de charlatan bizarre et saugrenu, un ambigu d'Épicure et de Diafoirus. J'avouerai que ce long réquisitoire est fort injuste; mais j'avouerai aussi qu'il est parfois bien amusant.

Cette vaste enquête sur les causes secondes à laquelle se livrent les modernes a quelque chose de mesquin dans son allure et ses procédés. « Sous l'habit étriqué du Nord, la tête perdue dans les volutes d'une chevelure menteuse, les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, elle se traîne souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre. » Voilà ce que devient pour lui la Mélancolie du vieux maître allemand. C'en est proprement la caricature. Elle se traîne péniblement sur la route de la vérité. Hélas! il le faut bien! Mais aussi, n'est-ce point par là qu'elle est sublime? D'un tout autre air marche, selon Joseph de Maistre, la vraie science, la science primitive : « On la voit libre et isolée, volant plutôt qu'elle ne marche, et présentant dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel. Elle livre au vent des cheveux qui s'échappent d'une mitre orientale; l'*ephod* couvre son sein soulevé par l'inspiration; elle ne regarde que le ciel, et son pied semble ne toucher la terre que pour la quitter ». C'est une belle apparition à coup sûr, mais aussi décevante qu'elle est belle.

Joseph de Maistre est dur pour les savants, auxquels il préfère les alchimistes qui au moins avaient de la religion. Ce n'est point aux savants que revient l'empire du monde. Qu'on les confine dans leurs officines, et qu'on ne leur permette pas d'en sortir trop souvent. « Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'État d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices; d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien, ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel : les autres n'ont pas le droit de raisonner sur ces sortes de matières. Ils ont les sciences naturelles pour s'amuser. » La science a donc besoin non pas d'être protégée, mais d'être surveillée. De là l'utilité de l'Inquisition. Joseph de Maistre fait de cette institution une apologie passionnée, et s'évertue à prouver que les Inquisiteurs étaient de fort bonnes gens. Que n'ont-

ils étendu leur juridiction à toutes les nations européennes! On n'eût vu paraître ni Luther, ni Calvin, ni Voltaire. D'ailleurs il serait bon que la science fût aux mains des prêtres, seuls capables d'en réprimer les excès, d'étouffer une hypothèse trop hardie, ou de retarder l'éclosion d'une vérité dangereuse si elle est prématurément répandue. La religion inspire, modère la science, est « le grain d'aromate qui l'empêche de se corrompre ». On doit charger de l'instruction en Europe ceux-là même qui propagent la foi chez les sauvages; et ce sont les « janissaires sacrés » de la Compagnie de Jésus.

Tel est, dans son dessin général et avec ses défenses, le système religieux de Joseph de Maistre. Il semble bien que ce soit surtout un système de police sociale. A Dieu ne plaise que je révoque en doute la foi chrétienne de ce théologien laïque! Le paradoxe serait fort, assurément. Mais enfin sa religion n'est ni consolation, ni espérance, elle est discipline et bien plus discipline pour les nations que pour les particuliers. Évidemment, elle déconcerte; on y cherche en vain cette douceur et ces attraits célestes qui ont fait pendant tant d'années l'enchantement des hommes. Je ne saurais exprimer à quelle distance nous sommes du Sermon sur la montagne. Joseph de Maistre a écrit sur la prière des pages fortes, subtiles et ingénieuses : on ne voit pas qu'il sache prier. Il n'a pas avec le Christ ces dialogues intérieurs de l'*Imitation*, où l'âme tout entière semble se fondre. Il ignore la tendresse, l'effusion d'un saint Bernard, d'une sainte Thérèse, les nuits ardentes de Pascal, le mysticisme exquis et délicat de saint François d'Assise, environné, sur la montagne, de ses frères les oiseaux, et bénissant le Père des humbles créatures qui goûtent auprès de lui la vie et la lumière. A plus forte raison ne rencontre-t-on point chez lui ce christianisme sentimental, embelli de nature et de passé, qui est celui de Chateaubriand. Nous devons revenir à la religion catholique, non parce que de délicieuses nostalgies nous y ramènent, parce que nous regrettons le chant des cloches et la mélodie des cantiques d'exil qui flotte dans cette vallée de larmes, mais parce qu'il est nécessaire et terrible, parce qu'il s'impose à nous avec une évidence impérieuse, et qu'un effroyable décret d'anéantissement pèse sur les peuples qui s'en sont séparés.

Aussi son Dieu n'est pas le Dieu des miséricordes, mais le Dieu des vengeances. Joseph de Maistre affecte de ne voir en lui que le créateur du mal, et c'est par l'existence du mal qu'il prouve son existence. Le monde, dans son état pré-

sent, est absurde et mauvais. La raison en est que l'homme est déchu. Jamais, depuis Pascal, l'obsession du péché originel n'a été aussi forte sur une âme. De là son étrange conception des origines humaines. Au commencement, même après la chute d'Adam, les fils des Anges marchaient dans la lumière, plus forts, plus beaux, plus intelligents que nous. Ils avaient toute science, car ils voyaient directement les causes. Et c'est cette science surhumaine qui les a perdus. Comme ils savaient plus, ils pouvaient plus, et ils ont commis des forfaits monstrueux qu'a châtiés le déluge. Dans notre abaissement, nous portons la peine de crimes mystérieux dont nous n'avons pas l'idée et qui n'étaient possibles qu'en dehors de notre sphère d'action. — Mais il est injuste que nous souffrions pour les péchés des premiers hommes! — Outre que nous voyons tous les jours l'infamie héréditaire non moins que la gloire, pourquoi aurions-nous changé d'état avec le temps? Des êtres dégradés ne peuvent engendrer que des êtres dégradés. Les sauvages ne sont pas des hommes primitifs et plus près que nous de la nature, mais bien au contraire les descendants des races les plus coupables, ravalés par cela même à une abjection plus profonde que la nôtre. Donc Dieu nous frappe avec justice, et purifie dans toute l'humanité la souillure qui lui est inhérente. — Mais, dans les grands fléaux qu'il nous envoie, des innocents périssent! — La plaisante objection! Quel homme est innocent? Et d'ailleurs, le drame du Calvaire est là pour le prouver, les mérites des innocents qui souffrent sont reversibles sur les coupables.

Le péché originel n'a pas borné ses conséquences à l'homme, il a rejailli sur tous les êtres vivants. Le décret de la mort violente est écrit sur les frontières mêmes de la vie. La plante étouffe la plante. L'animal vit de carnage. Il est lui-même soumis aux caprices sanglants de l'homme, qui tue pour tuer. Mais contre l'homme qui exécutera l'arrêt céleste? Lui-même s'en charge, et par la guerre. Un illustre ennemi de la France a fait l'apologie de la guerre et l'appelle sainte : Joseph de Maistre, sans la justifier, essaie de l'expliquer et l'appelle divine. Il y a sûrement chez lui, si âpre que paraisse ici son génie, plus d'humanité. Sans l'action de Dieu on ne comprend pas la guerre. Il est puéril de prétendre que les rois seuls la désirent. Car ils ne peuvent rien contre l'opinion. Les hommes sont naturellement enclins à la pitié; or ils acceptent avec empressement l'ordre de se battre. Ils n'ont pas de haine contre leurs adversaires, et ils les massacrent avec fureur. Le meurtre d'ordinaire est un crime, et il est

environné de gloire. Les militaires de profession devraient être farouches et grossiers, et il n'est point d'âmes plus pures ni plus religieuses. Voilà bien des contradictions : comment en sortir, si l'on n'y reconnaît la main de Dieu? C'est la grande malédiction qui s'accomplit. « L'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe.... La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. » En lisant Joseph de Maistre, on peut se dire avec raison que le pessimisme est un christianisme décapité. Jamais le spectacle de la lutte pour la vie n'a fait écrire de pages plus sombres. Supprimez Dieu, laissez la nature aveugle à sa place, supposez que la grande énigme n'ait pas de mot, quel drame épouvantable se joue sous les cieux! à quelle profondeur de désespoir ne doit-on pas arriver! Devant l'épouvantable holocauste, on souhaitera la suppression de toute conscience, et l'anéantissement de l'univers.

Si cachés que soient ses desseins, le Dieu de Joseph de Maistre n'est pas un Dieu qu'on puisse aimer. C'est le Jaloux d'Israël; ce n'est pas le doux Nazaréen, penché sur la misère humaine. Il attire le blasphème. C'est celui auquel Kaïn, surgissant de sa tombe, lance une suprême invective et un suprême défi :

> Dieu de la foudre, dieu des vents, dieu des armées...
> Dieu qui mentais, disant que ton œuvre était bon....

Involontairement, on songe aux dieux féroces du Mexique, à Siva qui se réjouit des supplices, à Moloch, dévorateur de chair vive, au fond de son temple rouge. Cet Occidental, par goût du paradoxe, met en formules nettes, précises, éclatantes, des théories qui passent les imaginations les plus atroces de l'Orient mystique. La religion de Bossuet est austère : celle de Joseph de Maistre est terrible.

Il y a là de quoi étonner les chrétiens doux et paisibles pour qui la foi de leurs pères est un mol oreiller. Le vol hardi de cette pensée s'est un jour élevé bien haut. Comme Joseph de Maistre est un puissant logicien, et qu'il pousse jusqu'à l'extrémité les conséquences de ses raisonnements, on rencontre souvent, lorsqu'on le lit, des mots qui surprennent et qui donnent à réfléchir. Il semble qu'à certains moments le christianisme ne soit pour lui que la forme la

plus pure de la religion universelle déjà en germe dans le paganisme. Il paraît attendre une troisième révélation. Ailleurs, il a tout l'air de croire que les anges ne sont que des symboles. Et voici une étrange assertion : « Toute civilisation commence par des miracles, vrais ou faux, il n'importe ». Mais jamais il n'a été aussi audacieux que dans les pages des *Soirées*, où il laisse entrevoir la base métaphysique du christianisme, en soulevant un peu indiscrètement peut-être, et il le sent lui-même, le voile qui la cache aux regards des profanes. Déjà, dans les *Considérations sur la France*, il avait écrit : « Tous les êtres gémissent et tendent, avec effort et douleur, vers un autre ordre de choses ». Ne serait-ce pas qu'un Dieu, impatient d'exister, s'éveille en gémissant? Dans les *Soirées*, il va plus loin. Le mal semble venir d'une certaine division. Le bien viendra d'un certain retour à l'unité. Nous nous y efforçons perpétuellement, et cette tendance est souvent exprimée dans notre loi religieuse. Les innocents peuvent payer pour les coupables et c'est ce que le Christ a hautement signifié sur le Calvaire. Quelle est la raison de cette solidarité, sinon l'identité d'origine et d'être de tous les hommes? Dans le baiser de paix, les âmes tendent à s'unir. Lorsque nous communions, « ce pain et ce vin mystiques qui nous sont presentés à la table sainte, brisent le moi et nous absorbent dans leur inconcevable unité ». Saint Paul a dit : « C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être ». Malebranche : « Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps ». Mme Guyon « compare les intelligences humaines aux eaux courantes qui sont toutes parties de l'Océan, et qui ne s'agitent sans cesse que pour y retourner ». Cette unité une fois retrouvée toutes les barrières qui restreignent le moi en le précisant à lui-même une fois brisées, quand le Dieu multiplié qui souffre en chacun de nous se sera ressaisi tout entier, qu'arrivera-t-il? « Une infinité de spectres lumineux de même dimension, s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux; c'est un seul spectre infiniment lumineux. Nous aurons alors édifié le corps du Sauveur. » Nous serons tous « consommés dans l'unité ». Nous n'existons qu'en Dieu. De là à dire que nous constituons Dieu nous-mêmes, et qu'il n'existe qu'en nous, il n'y a pas loin. Et même, nous ne pouvons pas affirmer autre chose, puisque, après tout nous ne pouvons pas sortir de nous-mêmes. C'est un pur panthéisme. Joseph de Maistre recule devant l'abîme. Les aventures de son esprit

l'intimident. Mais il a beau se défendre et protester qu'il ne veut pas toucher à la personnalité. Une fois au moins en sa vie, à une heure extraordinaire, il a eu la claire et formidable vision de l'Infini, et, à travers les symboles et les rites catholiques, atteint les plus profondes conceptions d'un Spinoza ou d'un Fichte. Il dut paraître, à ceux même dont il s'est constitué le défenseur, pris d'un étrange vertige et comme saisi d'une fureur sacrée. *Nec mortale sonat.* Il y a là de quoi effrayer, non seulement les chrétiens, mais encore les simples spiritualistes. Ainsi toutes les unités dont il exige sévèrement le maintien, unité de famille, unité de patrie, unité de religion, vont enfin se fondre et mourir dans la grande unité divine.

III

Quand on a raconté la vie et montré la pensée de Joseph de Maistre, on l'a fait voir tout entier, ou peu s'en faut, et l'on ne peut exposer ses idées sans laisser au moins soupçonner le tour particulier de son esprit. Toutefois, il peut être intéressant de montrer, à côté du logicien vigoureux et subtil, le prestigieux écrivain. Il apparaît, dans son temps, fort isolé et profondément original.

Sans doute, on l'a souvent remarqué, par certains côtés, il appartient au XVIII[e] siècle, qu'il combat avec ses propres armes. Il a l'excessive logique de Rousseau, et parfois l'âcre et froide ironie de Voltaire. Il y a, dans les *Soirées*, un fort joli morceau sur le roi Menu qui rappelle la seconde manière de Fontenelle. Il excelle à faire servir à sa cause un fait d'autant plus significatif, semble-t-il, qu'il est plus bizarre et plus inattendu : n'y a-t-il pas quelque chose de cela chez Montesquieu ? Moins naturel que les écrivains du grand siècle, il va moins directement au but, et n'attrape pas tout de suite le fond des choses : il aime à circonvenir, à capter son lecteur, à se moquer de lui, à le terrifier, et même, quelquefois, de parti pris il l'agace et l'irrite. Non point dans les *Lettres intimes*, où l'on chercherait vainement l'écrivain et où l'on ne trouve que l'homme, qui est simple et charmant, mais dans ses ouvrages, il songe visiblement à l'effet qu'il produira ; il se regarde écrire, et jouit par avance de la mine effarée, scandalisée ou furieuse de son lecteur. Enfin ce défenseur des traditions a l'esprit fort peu traditionnel. Il

fait fi de la Grèce et de son génie; il a en aversion « la chaleur putride de Sapho et l'enthousiasme soldé de Pindare ». Il prend avec Pascal, avec Bossuet, de surprenantes privautés, Mais il a une haine implacable contre le XVIIIe siècle, et c'est tout justement à cause de cette aversion qu'on s'est diverti à retrouver le XVIIIe siècle en lui, autant qu'on a pu. A l'incurable optimisme de ce temps, il répond par le péché originel, qu'il voit partout. Pour ne pas avoir l'air de donner dans la larmoyante sensiblerie qui sévit alors, il se fait de propos délibéré dur et inhumain. Il n'a point de goût pour la poésie régnante; il semble l'ignorer, en quoi il a grandement raison : il y perd bien peu de chose. Sa rhétorique, qui lui appartient en propre, ne relève en presque rien de l'esprit classique qui avait depuis cent ans revêtu les idées neuves de formes non pas antiques, mais vieillottes, si je puis dire, et dont expiraient enfin les sourires flétris et les grâces surannées.

Il est encore moins du siècle qui commence. Il y a bien chez lui, et par là il se rapprochait des grands esprits romantiques, un vague messianisme et comme un pressentiment d'aurore. Mais c'est le seul trait qui lui soit commun avec eux. S'il est catholique, ce n'est pas pour les mêmes raisons qu'eux. Il n'a pas leurs inquiétudes mal définies. Le temps lui manque pour rêver et pour être mélancolique. Chateaubriand a ses heures de scepticisme et de désenchantement. Écoutez les lamentations sonores de René : « Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que pour le malheur, tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée ». Joseph de Maistre ne connaît rien de tel. Il est bien trop convaincu, trop dogmatique. Il n'a jamais douté. Le romantisme était épris de la nature et du passé. Joseph de Maistre sans doute avait lu Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, mais ils ne l'ont point engagé à regarder le monde extérieur. Au début des *Soirées*, on admire un long crépuscule septentrional : il est de Xavier. Joseph n'a pas le loisir de contempler la nature. L'univers spirituel l'attire davantage. Pareillement l'histoire n'est pas pour lui une source d'émotions, mais une collection de preuves et d'exemples. Du moyen âge il aime les lois, il ne regarde pas le décor. S'il oppose et préfère l'art chrétien à l'art païen, l'esthétique n'a rien à y voir, c'est pour des raisons morales.

Il est véritablement unique. Il a un accent qui n'appartient qu'à lui. Quand il dit que « son style a une espèce de timbre

qui le trahit toujours », il en donne fort bien le caractère. Si l'on compare Joseph de Maistre à Bossuet, combien on le trouvera différent du grand docteur! Il a bien moins de sérénité. Au temps où Bossuet parle, la monarchie est glorieuse et indiscutée; la religion nationale est universellement reconnue. Le libertinage d'esprit vient surtout de la légèreté ou de la mode. Au lit de mort, on se réconcilie avec Dieu. Au temps de Joseph de Maistre, l'armée des incrédules est imposante et redoutable. Ils sont légion. La mêlée gronde. Joseph de Maistre, installé dans le catholicisme comme dans une forteresse, défend vigoureusement ses positions. Il lutte, se débat, porte des coups violents. Aussi son œuvre est-elle singulièrement vivante. Nous le voyons aux prises avec ses adversaires : il les provoque, il les harcèle, il s'indigne, il s'irrite, il trépigne, il triomphe, il exulte. Pas un instant il n'est de sang froid.

L'impertinence est une de ses armes habituelles. Il l'avoue de bonne grâce. « Il faut de l'impertinence dans certains ouvrages, comme du poivre dans les ragoûts. » Ses écrits sont fort assaisonnés. Il ne recule pas devant les personnalités. « On n'a rien fait contre les opinions, tant qu'on n'a pas attaqué les personnes. » Voici de quel ton il malmène Bacon : « Brute, plus brute que les brutes auxquelles tu demandes des arguments ». Lorsqu'il déclare : « L'insulte est le plus grand signe de l'erreur », il faut bien se garder de le croire sur parole. Un écrivain de grande race est souvent plus hardi dans son langage et plus insolent qu'un bourgeois. Condé écrit à Mazarin comme à son laquais : sur l'adresse, il le traite de faquin. Saint-Simon a un merveilleux répertoire d'outrages. Fénelon, quand il s'en mêle, pratique supérieurement l'impertinence. Au contraire les gens de médiocre état ont plus de poids, de modération, de timidité. Ils sont arrêtés par des préjugés. Les grands seigneurs sont au-dessus de la multitude, et se croient volontiers dispensés des usages qui n'obligent que le vulgaire. Un goujat injurie parce qu'il est mal élevé : un grand seigneur, parce qu'il dédaigne les scrupules qui retiennent les petites gens.

Les livres de Joseph de Maistre sont proprement des livres de polémique. Il s'adresse toujours à un adversaire, réel ou supposé; et, même quand il affirme, il semble qu'il contredise. Aussi n'a-t-il point laissé de vastes ensembles, de superbes constructions logiques dont on puisse admirer la tranquille harmonie. Il procède par coups d'éclat, par surprises, par éclairs. A ceux qui veulent comprendre d'un

regard tout son système, d'ailleurs très cohérent, il donne le plaisir de le rebâtir. Aussi se trouve-t-il à l'aise dans le dialogue qui, moins que toute autre composition, est assujetti à un ordre rigoureux. Mais ce n'est pas le dialogue de Platon, où la pensée voltige, aérienne et légère, avec un bruissement d'ailes. Ce sont des paradoxes dédaigneux et hautains, des dogmes tranchants, des intuitions soudaines, des anathèmes pareils à ceux des Pères de l'Église. Dans ses solitudes de Turin, de Cagliari et de Saint-Pétersbourg, il a eu des entretiens confidentiels avec Dieu. C'est un illuminé en même temps qu'un raisonneur. Il prend souvent le ton d'un prophète.

Et c'est par là qu'il est un poète. Il ne l'est jamais tant que lorsqu'il cherche à nous terrifier. Il n'a d'images que pour faire surgir devant nos yeux des épouvantes bibliques. Il subit l'attrait de l'horrible. Il décrit avec complaisance les sacrifices les plus hideux, les grands massacres humains, l'appareil sanglant de la justice. Il aime cette attitude de grand-prêtre sombre, et il s'y complaît. Est-ce jeu d'esprit ? est-ce enthousiasme ? Les deux peut-être, et il est difficile de faire le départ entre l'humoriste et l'inspiré. Il semble bien qu'il se moque un peu de nous lorsqu'il fait exprès, pour justifier un aphorisme atroce, de nous citer comme autorité le roi du Dahomey. Dans le fameux portrait du bourreau, il se laisse aller à déclamer : mais le morceau sur la guerre est vraiment très beau, et notre littérature n'offre rien de semblable. Pour flageller l'humanité impie, il retrouve les versets de colère et de malédiction que Jéhovah courroucé soufflait aux voyants d'Israël.

HENRI POTEZ.

Janvier 1901.

PAGES CHOISIES

DE

JOSEPH DE MAISTRE

CONSIDÉRATIONS SUR LA FRANCE

(1797)

CARACTÈRE FATAL DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Joseph de Maistre voit fort bien que la Révolution a mené les hommes : c'est, pense-t-il, parce qu'elle a été décrétée par la Providence pour le châtiment de la France.

« Comment donc (s'écrie-t-on de tous côtés)? les « hommes les plus coupables de l'univers triomphent « de l'univers! Un régicide affreux a tout le succès « que pouvaient en attendre ceux qui l'ont commis! « La monarchie est engourdie dans toute l'Europe! « Ses ennemis trouvent des alliés jusque sur les trô- « nes! Tout réussit aux méchants! Les projets les « plus gigantesques s'exécutent de leur part sans diffi- « culté, tandis que le bon parti est malheureux et ridi- « cule dans tout ce qu'il entreprend! L'opinion pour- « suit la fidélité dans toute l'Europe! Les premiers « hommes d'État se trompent invariablement! les plus « grands généraux sont humiliés! » etc.

Sans doute, car la première condition d'une révolution décrétée, c'est que tout ce qui pouvait la prévenir n'existe pas, et que rien ne réussisse à ceux qui veulent l'empêcher. Mais jamais l'ordre n'est plus visible, jamais la Providence n'est plus palpable que lorsque l'action supérieure se substitue à celle de l'homme et agit toute seule : c'est ce que nous voyons dans ce moment.

Ce qu'il y a de plus frappant dans la Révolution française, c'est cette force entraînante qui courbe tous les obstacles. Son tourbillon emporte comme une paille légère tout ce que la force humaine a su lui opposer : personne n'a contrarié sa marche impunément. La pureté des motifs a pu illustrer l'obstacle, mais c'est tout ; et cette force jalouse, marchant invariablement à son but, rejette également Charette, Dumouriez et Drouet.

On a remarqué, avec grande raison, que la Révolution française mène les hommes plus que les hommes ne la mènent. Cette observation est de la plus grande justesse ; et quoiqu'on puisse l'appliquer plus ou moins à toutes les grandes révolutions, cependant elle n'a jamais été plus frappante qu'à cette époque.

Les scélérats même qui paraissent conduire la révolution n'y entrent que comme de simples instruments ; et dès qu'ils ont la prétention de la dominer, ils tombent ignoblement. Ceux qui ont établi la république, l'ont fait sans le vouloir et sans savoir ce qu'ils faisaient ; ils y ont été conduits par les événements : un projet antérieur n'aurait pas réussi.

Jamais Robespierre, Collot ou Barère ne pensèrent à établir le gouvernement révolutionnaire et le régime de la terreur : ils y furent conduits insensiblement par les circonstances, et jamais on ne reverra rien de pareil. Ces hommes, excessivement médiocres, exer-

cèrent sur une nation coupable le plus affreux despotisme dont l'histoire fasse mention, et sûrement ils étaient les hommes du royaume les plus étonnés de leur puissance.

Mais au moment même où ces tyrans détestables eurent comblé la mesure de crimes nécessaires à cette phase de la Révolution, un souffle les renversa. Ce pouvoir gigantesque qui faisait trembler la France et l'Europe ne tint pas contre la première attaque ; et comme il ne devait y avoir rien de grand, rien d'auguste dans une révolution toute criminelle, la Providence voulut que le premier coup fût porté par des *septembriseurs*, afin que la justice même fût infâme.

Souvent on s'est étonné que des hommes plus que médiocres aient mieux jugé la Révolution française que des hommes du premier talent ; qu'ils y aient cru fortement, lorsque des politiques consommés n'y croyaient point encore. C'est que cette persuasion était une des pièces de la Révolution, qui ne pouvait réussir que par l'étendue et l'énergie de l'esprit révolutionnaire, ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par la *foi* à la révolution. Ainsi, des hommes sans connaissances ont fort bien conduit ce qu'ils appelaient *le char révolutionnaire* ; ils ont tout osé sans crainte de la contre-révolution ; ils ont toujours marché en avant, sans regarder derrière eux ; et tout leur a réussi, parce qu'ils n'étaient que les instruments d'une force qui en savait plus qu'eux. Ils n'ont pas fait de fautes dans leur carrière révolutionnaire, par la raison que le flûteur de Vaucanson ne fit jamais de notes fausses.

Le torrent révolutionnaire a pris successivement différentes directions ; et les hommes les plus marquants dans la Révolution n'ont acquis l'espèce de puissance et de célébrité qui pouvait leur appartenir qu'en suivant le cours du moment : dès qu'ils ont

voulu le contrarier, ou seulement s'en écarter en s'isolant, en travaillant trop pour eux, ils ont disparu de la scène....

Enfin, plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la Révolution, et plus on trouve en eux quelque chose de passif et de mécanique. On ne saurait trop le répéter, ce ne sont point les hommes qui mènent la révolution, c'est la révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien, quand on dit qu'*elle va toute seule*. Cette phrase signifie que jamais la Divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer.

LA RÉVOLUTION A SAUVÉ LA FRANCE

Quelle que soit la haine que Maistre porte à la Révolution, il reconnait que, seul, le gouvernement révolutionnaire pouvait empêcher le démembrement de la France. Il n'a aucune illusion sur les sentiments des nations européennes à cet égard.

Qu'on y réfléchisse bien, on verra que le mouvement révolutionnaire une fois établi, la France et la monarchie ne pouvaient être sauvées que par le jacobinisme.

Le roi n'a jamais eu d'allié; et c'est un fait assez évident pour qu'il n'y ait aucune imprudence à l'énoncer, que la coalition en voulait à l'intégrité de la France. Or, comment résister à la coalition? Par quel moyen surnaturel briser l'effort de l'Europe conjurée? Le génie infernal de Robespierre pouvait seul opérer ce prodige. Le gouvernement révolutionnaire endurcissait l'âme des Français, en la trempant dans le sang : il exaspérait l'esprit des soldats, et doublait leurs forces par un désespoir féroce et un mépris de

la vie, qui tenaient de la rage. L'horreur des échafauds poussant le citoyen aux frontières, alimentait la force extérieure, à mesure qu'elle anéantissait jusqu'à la moindre résistance dans l'intérieur. Toutes les vies, toutes les richesses, tous les pouvoirs étaient dans les mains du pouvoir révolutionnaire; et ce monstre de puissance, ivre de sang et de succès, phénomène épouvantable qu'on n'avait jamais vu, et que sans doute on ne reverra jamais, était tout à la fois un châtiment épouvantable pour les Français et le seul moyen de sauver la France.

Que demandaient les royalistes, lorsqu'ils demandaient une contre-révolution telle qu'ils l'imaginaient, c'est-à-dire faite brusquement et par la force? Ils demandaient la conquête de la France; ils demandaient donc sa division, l'anéantissement de son influence et l'avilissement de son roi, c'est-à-dire des massacres de trois siècles, peut-être, suite infaillible d'une telle rupture d'équilibre. Mais nos neveux, qui s'embarrasseront très peu de nos souffrances, et qui danseront sur nos tombeaux, riront de notre ignorance actuelle; ils se consoleront aisément des excès que nous avons vus, et qui auront conservé l'intégrité *du plus beau royaume après celui du ciel.*

DE LA DESTRUCTION VIOLENTE DE L'ESPÈCE HUMAINE

Maistre voit dans la guerre une expiation nécessaire des crimes de l'humanité. En outre, il la croit utile au progrès de l'espèce. Il dirait bien avec le maréchal de Moltke que la paix perpétuelle est un rêve, et un mauvais rêve. — Nous avons ici un exemple de ces pages où il mystifie quelque peu son lecteur et se divertit à l'épouvanter.

Il n'avait malheureusement pas si tort ce roi de Dahomey, dans l'intérieur de l'Afrique, qui disait, il n'y a pas longtemps, à un Anglais : *Dieu a fait ce*

monde pour la guerre; tous les royaumes, grands et petits, l'ont pratiquée dans tous les temps, quoique sur des principes différents.

L'histoire prouve malheureusement que la guerre est l'état habituel du genre humain dans un certain sens; c'est-à-dire que le sang humain doit couler sans interruption sur le globe, ici ou là; et que la paix, pour chaque nation, n'est qu'un répit.

On cite la clôture du temple de Janus, sous Auguste; on cite une année du règne guerrier de Charlemagne (l'année 790) où il ne fit pas la guerre. On cite une courte époque après la paix de Ryswick, en 1697, et une autre tout aussi courte après celle de Carlowitz, en 1699, où il n'y eut point de guerre, non seulement dans toute l'Europe, mais même dans tout le monde connu.

Mais ces époques ne sont que des monuments. D'ailleurs, qui peut savoir ce qui se passe sur le globe entier à telle ou telle époque?

Le siècle qui finit commença, pour la France, par une guerre cruelle, qui ne fut terminée qu'en 1714 par le traité de Rastadt. En 1719, la France déclara la guerre à l'Espagne; le traité de Paris y mit fin en 1727. L'élection du roi de Pologne ralluma la guerre en 1733; la paix se fit en 1736. Quatre ans après, la guerre terrible de la succession autrichienne s'alluma, et dura sans interruption jusqu'en 1748. Huit années de paix commençaient à cicatriser les plaies de huit années de guerre, lorsque l'ambition de l'Angleterre força la France à prendre les armes. La guerre de Sept Ans n'est que trop connue. Après quinze ans de repos, la révolution d'Amérique entraîna de nouveau la France dans une guerre dont toute la sagesse humaine ne pouvait prévoir les conséquences. On signe la paix en 1782; sept ans après, la révolution commence : elle dure encore; et peut-être que dans

ce moment elle a coûté trois millions d'hommes à la France.

Ainsi, à ne considérer que la France, voilà quarante ans de guerre sur quatre-vingt-seize. Si d'autres nations ont été plus heureuses, d'autres l'ont été beaucoup moins.

Mais ce n'est point assez de considérer un point du temps et un point du globe; il faut porter un coup d'œil rapide sur cette longue suite de massacres, qui souille toutes les pages de l'histoire. On verra la guerre sévir sans interruption, comme une fièvre continue marquée par d'effroyables redoublements. Je prie le lecteur de suivre ce tableau depuis le déclin de la république romaine.

Marius extermine, dans une bataille, deux cent mille Cimbres et Teutons. Mithridate fait égorger quatre-vingt mille Romains : Sylla lui tue quatre-vingt-dix mille hommes, dans un combat livré en Béotie, où il en perd lui-même dix mille. Bientôt on voit les guerres civiles et les proscriptions. César à lui seul fait mourir un million d'hommes sur le champ de bataille (avant lui Alexandre avait eu ce funeste honneur); Auguste ferme un instant le temple de Janus, mais il l'ouvre pour des siècles, en établissant un empire électif. Quelques bons princes laissent respirer l'État; mais la guerre ne cesse jamais, et sous l'empire du *bon* Titus six cent mille hommes périssent au siège de Jérusalem. La destruction des hommes opérée par les armes des Romains est vraiment effrayante. Le Bas-Empire ne présente qu'une suite de massacres. A commencer par Constantin, quelles guerres et quelles batailles! Licinius perd vingt mille hommes à Cibalis, trente-quatre mille à Andrinople et cent mille à Chrysopolis. Les nations du nord commencent à s'ébranler. Les Francs, les Goths, les Huns, les Lombards, les Alains, les Vandales, etc.,

attaquent l'empire et le déchirent successivement. Attila met l'Europe à feu et à sang. Les Français lui tuent plus de deux cent mille hommes près de Châlons; et les Goths, l'année suivante, lui font subir une perte encore plus considérable. En moins d'un siècle, Rome est prise et saccagée trois fois; et dans une sédition qui s'élève à Constantinople, quarante mille personnes sont égorgées. Les Goths s'emparent de Milan, et y tuent trois cent mille habitants. Totila fait massacrer tous les habitants de Tivoli, et quatre-vingt-dix mille hommes au sac de Rome. Mahomet paraît; le glaive et l'alcoran parcourent les deux tiers du globe. Les Sarrasins courent de l'Euphrate au Guadalquivir. Ils détruisent de fond en comble l'immense ville de Syracuse; ils perdent trente mille hommes près de Constantinople, dans un seul combat naval, et Pélage leur en tue vingt mille dans une bataille de terre. Ces pertes n'étaient rien pour les Sarrasins; mais le torrent rencontre le génie des Francs dans les plaines de Tours, où le fils du premier Pépin, au milieu de trois cent mille cadavres, attache à son nom l'épithète terrible qui le distingue encore. L'islamisme porté en Espagne y trouve un rival indomptable. Jamais peut-être on ne vit plus de gloire, plus de grandeur et plus de carnage. La lutte des chrétiens et des musulmans, en Espagne, est un combat de huit cents ans. Plusieurs expéditions, et même plusieurs batailles y coûtent vingt, trente, quarante et jusqu'à quatre-vingt mille vies.

Charlemagne monte sur le trône, et combat pendant un demi-siècle. Chaque année il décrète sur quelle partie de l'Europe il doit envoyer la mort. Présent partout et partout vainqueur, il écrase des nations de fer comme César écrasait les hommes-femmes de l'Asie. Les Normands commencent cette longue suite de ravages et de cruautés qui nous font

encore frémir. L'immense héritage de Charlemagne est déchiré : l'ambition le couvre de sang, et le nom des Francs disparaît à la bataille de Fontenai. L'Italie entière est saccagée par les Sarrasins, tandis que les Normands, les Danois et les Hongrois ravageaient la France, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et la Grèce. Les nations barbares s'établissent enfin et s'apprivoisent. Cette veine ne donne plus de sang; une autre s'ouvre à l'instant : les croisades commencent. l'Europe entière se précipite sur l'Asie; on ne compte plus que par myriades le nombre des victimes. Gengis-Kan et ses fils subjuguent et ravagent le globe depuis la Chine jusqu'à la Bohême. Les Français qui s'étaient croisés contre les musulmans, se croisent contre les hérétiques : guerre cruelle des Albigeois. Bataille de Bouvines, où trente mille hommes perdent la vie. Cinq ans après, quatre-vingt mille Sarrasins périssent au siège de Damiette. Les Guelfes et les Gibelins commencent cette lutte qui devait ensanglanter si longtemps l'Italie. Le flambeau des guerres civiles s'allume en Angleterre. Vêpres siciliennes. Sous les règnes d'Edouard et de Philippe de Valois, la France et l'Angleterre se heurtent plus violemment que jamais et créent une nouvelle ère de carnage. Massacre des Juifs; bataille de Poitiers; bataille de Nicopolis : le vainqueur tombe sous les coups de Tamerlan qui répète Gengis-Kan. Le duc de Bourgogne fait assassiner le duc d'Orléans, et commence la sanglante rivalité des deux familles. Bataille d'Azincourt. Les Hussites mettent à feu et à sang une grande partie de l'Allemagne. Mahomet II règne et combat trente ans. L'Angleterre, repoussée dans ses limites, se déchire de ses propres mains. Les maisons d'York et de Lancastre la baignent dans le sang. L'héritière de Bourgogne porte ses États dans la maison d'Autriche; et dans ce contrat de mariage,

il est écrit que les hommes s'égorgeront pendant trois siècles, de la Baltique à la Méditerranée. Découverte du Nouveau-Monde : c'est l'arrêt de mort de trois millions d'Indiens. Charles V et François Ier paraissent snr le théâtre du monde : chaque page de leur histoire est rouge de sang humain. Règne de Soliman; bataille de Mohatz; siège de Vienne; siège de Malte, etc. Mais c'est de l'ombre d'un cloître que sort un des plus grands fléaux du genre humain. Luther paraît; Calvin le suit. Guerre des paysans; guerre de Trente Ans; guerre civile de France; massacre d'Irlande; massacre des Cévennes; journée de la Saint-Barthélemi; meurtre de Henri III, de Henri IV, de Marie Stuart, de Charles Ier; et de nos jours enfin la révolution française, qui part de la même source.

Je ne pousserai pas plus loin cet épouvantable tableau : notre siècle et celui qui l'a précédé sont trop connus. Qu'on remonte jusqu'au berceau des nations; qu'on descende jusqu'à nos jours; qu'on examine les peuples dans toutes les positions possibles, depuis l'état de barbarie jusqu'à celui de civilisation la plus raffinée; toujours on trouvera la guerre. Par cette cause, qui est la principale, et par toutes celles qui s'y joignent, l'effusion du sang humain n'est jamais suspendue dans l'univers : tantôt elle est moins forte sur une plus grande surface, et tantôt plus abondante sur une surface moins étendue; en sorte qu'elle est à peu près constante. Mais de temps en temps il arrive des événements extraordinaires qui l'augmentent prodigieusement, comme les guerres puniques, les triumvirats, les victoires de César, l'irruption des barbares, les croisades, les guerres de religion, la succession d'Espagne, la révolution française, etc. Si l'on avait des tables de massacres comme on a des tables météorologiques, qui sait si l'on n'en découvrirait point la loi au bout de quelques

siècles d'observation? Buffon a fort bien prouvé qu'une grande partie des animaux est destinée à mourir de mort violente. Il aurait pu, suivant les apparences, étendre sa démonstration à l'homme, mais on peut s'en rapporter aux faits.

Il y a lieu de douter, au reste, que cette destruction violente soit, en général, un aussi grand mal qu'on le croit : du moins, c'est un de ces maux qui entrent dans un ordre de choses où tout est violent et *contre nature*, et qui produisent des compensations. D'abord lorsque l'âme humaine a perdu son ressort par la mollesse, l'incrédulité et les vices gangréneux qui suivent l'excès de la civilisation, elle ne peut être retrempée que dans le sang. Il n'est pas aisé, à beaucoup près, d'expliquer pourquoi la guerre produit des effets différents, suivant les différentes circonstances. Ce qu'on voit assez clairement, c'est que le genre humain peut être considéré comme un arbre qu'une main invisible taille sans relâche, et qui gagne souvent à cette opération. A la vérité, si l'on touche le tronc, ou si l'on coupe en *tête de saule*, l'arbre peut périr; mais qui connaît les limites pour l'arbre humain? Ce que nous savons, c'est que l'extrême carnage s'allie souvent avec l'extrême population, comme on l'a vu surtout dans les anciennes républiques grecques, et en Espagne sous la domination des Arabes. Les lieux communs sur la guerre ne signifient rien : il ne faut pas être fort habile pour savoir que plus on tue d'hommes, et moins il en reste dans le moment; comme il est vrai que plus on coupe de branches, et moins il en reste sur l'arbre; mais ce sont les suites de l'opération qu'il faut considérer. Or, en suivant toujours la même comparaison, on peut observer que le jardinier habile dirige moins la taille à la végétation absolue qu'à la fructification de l'arbre : ce sont des fruits, et

non du bois et des feuilles, qu'il demande à la plante. Or les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles, tiennent surtout à l'état de guerre. On sait que les nations ne parviennent jamais au plus haut point de grandeur dont elles sont susceptibles, qu'après de longues et sanglantes guerres. Ainsi le point rayonnant pour les Grecs fut l'époque terrible de la guerre du Péloponèse; le siècle d'Auguste suivit immédiatement la guerre civile et les proscriptions; le génie français fut dégrossi par la Ligue et poli par la Fronde : tous les grands hommes du siècle de la reine Anne naquirent au milieu des commotions politiques. En un mot, on dirait que le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle *génie*.

PEINTURE FICTIVE D'UNE RESTAURATION

Un courrier arrivé à Bordeaux, à Nantes, à Lyon, etc., apporte la nouvelle que *le roi est reconnu à Paris*; *qu'une faction quelconque* (qu'on nomme ou qu'on ne nomme pas) *s'est emparée de l'autorité et a déclaré qu'elle ne la possède qu'au nom du roi : qu'on a dépêché un courrier au souverain*, *qui est attendu incessamment*, *et que de toutes parts on arbore la cocarde blanche.* La renommée s'empare de ces nouvelles, et les charge de mille circonstances imposantes. Que fera-t-on? pour donner plus beau jeu à la république, je lui accorde la majorité, et même un corps de troupes républicaines. Ces troupes prendront, peut-être, dans le premier moment, une attitude mutine; mais ce jour-là même elles voudront dîner, et commenceront à se détacher de la puissance qui ne paye plus. Chaque officier qui ne jouit d'aucune considération, et qui le sent très bien, quoi qu'on en dise, voit tout aussi

clairement que le premier qui criera : *Vive le roi*, sera un grand personnage : l'amour-propre lui dessine, d'un crayon séduisant, l'image d'un général des armées de *Sa Majesté Très Chrétienne*, brillant des signes honorifiques et regardant du haut de sa grandeur ces hommes qui le mandaient naguère à la barre de la municipalité. Ces idées sont si simples, si naturelles, qu'elles ne peuvent échapper à personne : chaque officier le sent; d'où il suit qu'ils sont tous suspects les uns pour les autres. La crainte et la défiance produisent la délibération et la froideur. Le soldat, qui n'est pas électrisé par son officier, est encore plus découragé : le lien de la discipline reçoit ce coup inexplicable, ce coup magique qui le relâche subitement. L'un tourne les yeux vers le payeur royal qui s'avance; l'autre profite de l'instant pour rejoindre sa famille : on ne sait ni commander ni obéir; il n'y a plus d'ensemble.

C'est bien autre chose parmi les citadins : on va, on vient, on se heurte, on s'interroge; chacun redoute celui dont il aurait besoin; le doute consume les heures, et les minutes sont décisives : partout l'audace rencontre la prudence; le vieillard manque de détermination, et le jeune homme de conseil : d'un côté sont des périls terribles, de l'autre une amnistie certaine et des grâces probables. Où sont d'ailleurs les moyens de résister? où sont les chefs? à qui se fier? Il n'y a pas de danger dans le repos, et le moindre mouvement peut être une faute irrémissible : il faut donc attendre. On attend; mais le lendemain on reçoit l'avis qu'une telle ville de guerre a ouvert ses portes; raison de plus pour ne rien précipiter. Bientôt on apprend que la nouvelle était fausse; mais deux autres villes, qui l'ont crue vraie, ont donné l'exemple, en croyant le recevoir, elles viennent de se soumettre, et déterminent la première qui

n'y songeait pas. Le gouverneur de cette place a présenté au roi les clefs de *sa bonne ville de*...... C'est le premier officier qui a eu l'honneur de le recevoir dans une citadelle de son royaume. Le roi l'a créé, sur la porte, maréchal de France ; un brevet immortel a couvert son écusson *de fleurs de lis sans nombre*; son nom est à jamais le plus beau de France. A chaque minute, le mouvement royaliste se renforce; bientôt il devient irrésistible. VIVE LE ROI ! s'écrient l'amour et la fidélité, au comble de la joie : VIVE LE ROI! répond l'hypocrite républicain, au comble de la terreur. Qu'importe? il n'y a qu'un cri. — Et le roi est sacré.

Citoyens! voilà comment se font les contre-révolutions. Dieu, s'étant réservé la formation des souverainetés, nous en avertit en ne confiant jamais à la multitude le choix de ses maîtres. Il ne l'emploie, dans ces grands mouvements qui décident le sort des empires, que comme un instrument passif. Jamais elle n'obtient ce qu'elle veut : toujours elle accepte, jamais elle ne choisit.

LA NOBLESSE FRANÇAISE ET LA RÉVOLUTION

Une des lois de la Révolution française, c'est que les émigrés ne peuvent l'attaquer que pour leur malheur, et sont totalement exclus de l'œuvre quelconque qui s'opère.

Depuis les premières chimères de la contre-révolution, jusqu'à l'entreprise à jamais lamentable de Quiberon, ils n'ont rien entrepris qui ait réussi, et même qui n'ait tourné contre eux. Non seulement ils ne réussissent pas, mais tout ce qu'ils entreprennent est marqué d'un tel caractère d'impuissance et de nullité, que l'opinion s'est enfin accoutumée à les

regarder comme des hommes qui s'obstinent à défendre un parti proscrit; ce qui jette sur eux une défaveur dont leurs amis mêmes s'aperçoivent.

Et cette défaveur surprendra peu les hommes qui pensent que la Révolution française a pour cause principale la dégradation morale de la noblesse.

M. de Saint-Pierre a observé quelque part, dans ses *Études de la nature*, que si l'on compare la figure des nobles français à celle de leurs ancêtres, dont la peinture et la sculpture nous ont transmis les traits, on voit à l'évidence que ces races ont dégénéré.

On peut le croire sur ce point, mieux que sur les fusions polaires et sur la figure de la terre.

Il y a dans chaque État un certain nombre de familles qu'on pourrait appeler *co-souveraines*, même dans les monarchies; car la noblesse, dans ces gouvernements, n'est qu'un prolongement de la souveraineté. Ces familles sont les dépositaires du feu sacré; il s'éteint lorsqu'elles cessent d'être *vierges*.

ESSAI SUR LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR

des constitutions politiques et des autres institutions humaines.

(1809)

—

CARACTÈRE PROVIDENTIEL DES CONSTITUTIONS

Maistre croit, avec raison, qu'on ne peut pas improviser une constitution. Les forces historiques auxquelles doivent se plier les législateurs deviennent pour lui des fatalités d'ordre théologique.

Parce que l'homme agit, il croit agir seul, et parce qu'il a la conscience de sa liberté, il oublie sa dépendance. Dans l'ordre physique il entend raison; et quoiqu'il puisse, par exemple, planter un gland, l'arroser, etc., cependant il est capable de convenir qu'il ne fait pas des chênes, parce qu'il voit l'arbre croître et se perfectionner sans que le pouvoir humain s'en mêle, et que d'ailleurs il n'a pas fait le gland; mais dans l'ordre social, où il est présent et agent, il se met à croire qu'il est réellement l'auteur direct de tout ce qui se fait par lui : c'est, dans un sens, la truelle qui se croit architecte. L'homme est intelligent, il est libre, il est sublime, sans doute; mais il n'en est pas moins un *outil de Dieu*, suivant l'heureuse expres-

sion de Plutarque dans un beau passage qui vient de lui-même se placer ici.

Il ne faut pas s'esmerveiller, dit-il, *si les plus belles et les plus grandes choses du monde se font par la volonté et providence de Dieu, attendu que, en toutes les plus grandes et principales parties du monde, il y a une ame; car l'organe et util de l'ame, c'est le corps, et l'ame est* L'UTIL DE DIEU. *Et comme le corps a de soy plusieurs mouvements, et que la pluspart, mesmement les plus nobles, il les a de l'ame, aussy l'ame ne faict, ne plus, ne moins, auscunes de ses operations, estant meuë d'elle-mesme; ès autres, elle se laisse manier, dresser et tourner à Dieu, comme il lui plaist; estant le plus bel organe et le plus adroist util qui sçauroit estre: car ce seroit chose estrange que le vent, les nuées et les pluyes fussent instruments de Dieu, avec lesquels il nourrit et entretient plusieurs creatures, et en perd aussy et deffaict plusieurs austres, et qu'il ne se servist nullement des animaux à faire pas une de ses œuvres. Ains est beaucoup plus vray-semblable, attendu qu'ils dependent totalement de la puissance de Dieu, qu'ils servent à tous les mouvements et secondent toutes les volontés de Dieu, plus-tost que les arcs ne s'accommodent aux Scythes, les lyres aux Grecs ne les haubois.*

On ne saurait mieux dire; et je ne crois pas que ces belles réflexions trouvent nulle part d'application plus juste que dans la formation des constitutions politiques, où l'on peut dire, avec une égale vérité, que l'homme fait tout et ne fait rien.

S'il y a quelque chose de connu, c'est la comparaison de Cicéron au sujet du système d'Épicure, qui voulait bâtir un monde avec les atomes tombant au hasard dans le vide. *On me ferait plutôt croire*, disait le grand orateur, *que des lettres jetées en l'air pourraient s'arranger, en tombant, de manière à former un poème.* Des milliers de bouches ont répété et célébré

cette pensée; je ne vois pas cependant que personne ait songé à lui donner le complément qui lui manque. Supposons que des caractères d'imprimerie jetés à pleines mains du haut d'une tour viennent former à terre l'*Athalie* de Racine, qu'en résultera-t-il? *Qu'une intelligence a présidé à la chute et à l'arrangement des caractères.* Le bon sens ne conclura jamais autrement.

Considérons maintenant une constitution politique quelconque, celle de l'Angleterre, par exemple. Certainement elle n'a pas été faite *à priori*. Jamais des hommes d'état ne se sont assemblés et n'ont dit : *Créons trois pouvoirs; balançons-les de telle manière*, etc.; personne n'y a pensé. La constitution est l'ouvrage des circonstances, et le nombre de ces circonstances est infini. Les lois romaines, les lois ecclésiastiques, les lois féodales; les coutumes saxonnes, normandes et danoises; les privilèges, les préjugés et les prétentions de tous les ordres; les guerres, les révoltes, les révolutions, la conquête, les croisades; toutes les vertus, tous les vices, toutes les connaissances, toutes les erreurs, toutes les passions; tous ces éléments, enfin, agissant ensemble, et formant par leur mélange et leur action réciproque des combinaisons multipliées par myriades de millions, ont produit enfin, après plusieurs siècles, l'unité la plus compliquée et le plus bel équilibre de forces politiques qu'on ait jamais vu dans le monde.

Or, puisque ces éléments, ainsi projetés dans l'espace, se sont arrangés en si bel ordre, sans que, parmi cette foule innombrable d'hommes qui ont agi dans ce vaste champ, un seul ait jamais su ce qu'il faisait par rapport au tout, ni prévu ce qui devait arriver, il s'ensuit que ces éléments étaient guidés dans leur chute par une main infaillible, supérieure à l'homme. La plus grande folie, peut-être, du siècle des folies, fut de croire que les lois fondamentales

pouvaient être écrites *à priori*; tandis qu'elles sont évidemment l'ouvrage d'une force supérieure à l'homme.

DE L'IMPIÉTÉ ET DE SON CHÂTIMENT

Maistre voit dans la Révolution française le châtiment de l'impiété du XVIIIe siècle.

Comme c'est le principe religieux qui a tout créé, c'est l'absence de ce même principe qui a tout détruit. La secte d'Épicure, qu'on pourrait appeler l'*incrédulité antique*, dégrada d'abord, et détruisit bientôt tous les gouvernements qui eurent le malheur de lui donner entrée. Partout *Lucrèce* annonça *César*.

Mais toutes les expériences passées disparaissent devant l'exemple épouvantable donné par le dernier siècle. Encore enivrés de ses vapeurs, il s'en faut de beaucoup que les hommes, du moins en général, soient assez de sang-froid pour contempler cet exemple dans son vrai jour, et surtout pour en tirer les conséquences nécessaires; il est donc bien essentiel de diriger tous les regards sur cette scène terrible.

Toujours il y a eu des religions sur la terre, et toujours il y a eu des impies qui les ont combattues : toujours aussi l'impiété fut un crime; car, comme il ne peut y avoir de religion fausse sans aucun mélange de vrai, il ne peut y avoir d'impiété qui ne combatte quelque vérité divine plus ou moins défigurée; *mais il ne peut y avoir de véritable impiété qu'au sein de la véritable religion*; et, par une conséquence nécessaire, jamais l'impiété n'a pu produire dans les temps passés les maux qu'elle a produits de nos jours, car elle est toujours coupable en raison des lumières qui l'environnent. C'est sur cette règle

qu'il faut juger le XVIIIe siècle; car c'est sous ce point de vue qu'il ne ressemble à aucun autre. On entend dire assez communément *que tous les siècles se ressemblent, et que tous les hommes ont toujours été les mêmes*; mais il faut bien se garder de croire à ces maximes générales que la paresse ou la légèreté inventent pour se dispenser de réfléchir. Tous les siècles, au contraire, et toutes les nations, manifestent un caractère particulier et distinctif qu'il faut considérer soigneusement. Sans doute il y a toujours eu des vices dans le monde, mais ces vices peuvent différer en quantité, en nature, en qualité dominante et en intensité. Or, quoiqu'il y ait toujours eu des impies, jamais il n'y avait eu avant le XVIIIe siècle, et au sein du christianisme, *une insurrection contre Dieu*; jamais surtout on avait vu une conjuration sacrilège de tous les talents contre leur auteur; or, c'est ce que nous avons vu de nos jours. Le vaudeville a blasphémé comme la tragédie; et le roman, comme l'histoire et la physique. Les hommes de ce siècle ont prostitué le génie à l'irréligion, et, suivant l'expression admirable de saint Louis mourant, ILS ONT GUERROYÉ DIEU ET SES DONS. L'impiété antique ne se fâche jamais; quelquefois elle raisonne; ordinairement elle plaisante, mais toujours sans aigreur. Lucrèce même ne va guère jusqu'à l'insulte; et quoique son tempérament sombre et mélancolique le portât à voir les choses en noir, et même lorsqu'il accuse la religion d'avoir produit de grands maux, il est de sang-froid. Les religions antiques ne valaient pas la peine que l'incrédulité contemporaine se fâchât contre elles.

Lorsque la *bonne nouvelle* fut publiée dans l'univers, l'attaque devint plus violente : cependant ses ennemis gardèrent toujours une certaine mesure. Ils ne se montrent dans l'histoire que de loin en loin et constamment isolés. Jamais on ne voit de réunion

ou de ligue formelle : jamais ils ne se livrent à la fureur dont nous avons été les témoins. Bayle même, le père de l'incrédulité moderne, ne ressemble point à ses successeurs. Dans ses écarts les plus condamnables, on ne lui trouve point une grande envie de persuader, encore moins le ton d'irritation ou de l'esprit de parti : il nie moins qu'il ne doute; il dit le pour et le contre : souvent même il est plus disert pour la bonne cause que pour la mauvaise.

Ce ne fut donc que dans la première moitié du XVIIIe siècle que l'impiété devint réellement une puissance. On la voit d'abord s'étendre de toutes parts avec une activité inconcevable. Du palais à la cabane, elle se glisse partout, elle infeste tout; elle a des chemins invisibles, une action cachée, mais infaillible, telle que l'observateur le plus attentif, témoin de l'effet, ne sait pas toujours découvrir les moyens. Par un prestige inconcevable, elle se fait aimer de ceux mêmes dont elle est la plus mortelle ennemie; et l'autorité qu'elle est sur le point d'immoler, l'embrasse stupidement avant de recevoir le coup. Bientôt un simple système devient une association formelle qui, par une gradation rapide, se change en complot et enfin en une grande conjuration qui couvre l'Europe.

Alors se montre pour la première fois ce caractère de l'impiété qui n'appartient qu'au XVIIIe siècle. Ce n'est plus le ton froid de l'indifférence, ou tout au plus l'ironie maligne du scepticisme, c'est une haine mortelle; c'est le ton de la colère et souvent de la rage. Les écrivains de cette époque, du moins les plus marquants, ne traitent plus le christianisme comme une erreur humaine sans conséquence, ils le poursuivent comme un ennemi capital, ils le combattent à outrance; c'est une guerre à mort : et ce qui paraîtrait incroyable, si nous n'en avions pas les

tristes preuves sous les yeux, c'est que plusieurs de ces hommes s'appelaient *philosophes*, s'élevèrent de la haine du christianisme jusqu'à la haine personnelle contre son divin Auteur. Ils le haïrent réellement comme on peut haïr un ennemi vivant. Deux hommes surtout qui seront à jamais couverts des anathèmes de la postérité, se sont distingués par ce genre de scélératesse qui paraissait bien au-dessus des forces de la nature humaine la plus dépravée.

Cependant l'Europe entière ayant été civilisée par le christianisme, et les ministres de cette religion ayant obtenu dans tous les pays une grande existence politique, les institutions civiles et religieuses s'étaient mêlées et comme amalgamées d'une manière surprenante; en sorte qu'on pouvait dire de tous les États de l'Europe, avec plus ou moins de vérité, ce que *Gibbon* a dit de la France, *que ce royaume avait été fait par des évêques.* Il était donc inévitable que la philosophie du siècle ne tardât pas de haïr les institutions sociales dont il ne lui était pas possible de séparer le principe religieux. C'est ce qui arriva : tous les gouvernements, tous les établissements de l'Europe lui déplurent, *parce qu'ils* étaient chrétiens; et *à mesure* qu'ils étaient chrétiens, un malaise d'opinion, un mécontentement universel s'empara de toutes les têtes. En France surtout, la rage philosophique ne connut plus de bornes; et bientôt une seule voix formidable se formant de tant de voix réunies, on l'entendit crier au milieu de la coupable Europe :

« Laisse-nous! Faudra-t-il donc éternellement trembler devant des prêtres, et recevoir d'eux l'instruction qu'il leur plaira de nous donner? La vérité, dans toute l'Europe, est cachée par les fumées de l'encensoir; il est temps qu'elle sorte de ce nuage fatal. Nous ne parlerons plus de toi à nos enfants; c'est à eux, lorsqu'ils seront hommes, à savoir si tu es,

et ce que tu es, et ce que tu demandes d'eux. Tout ce qui existe nous déplaît, parce que ton nom est écrit sur tout ce qui existe. Nous voulons tout détruire et tout refaire sans toi. Sors de nos conseils; sors de nos académies; sors de nos maisons : nous saurons bien agir seuls, la raison nous suffit. Laisse-nous. »

Comment Dieu a-t-il puni cet exécrable délire? Il l'a puni comme il créa la lumière, par une seule parole. Il a dit : Faites! — Et le monde politique a croulé.

DU PAPE

(1819)

LA FRANCE ET L'ÉGLISE

Il y a des nations privilégiées qui ont une mission dans ce monde. Celle de la France me paraît aussi visible que le soleil. Il y a dans le gouvernement naturel, et dans les idées nationales du peuple français, je ne sais quel élément théocratique et religieux qui se retrouve toujours. Le Français a besoin de la religion plus que tout autre homme; s'il en manque, il n'est pas seulement affaibli, il est mutilé. Voyez son histoire. Au gouvernement des Druides, qui pouvaient tout, a succédé celui des évêques qui furent constamment, mais bien plus dans l'antiquité que de nos jours, *les conseillers du roi en tous ses conseils*. Les évêques, c'est Gibbon qui l'observe, *ont fait le royaume de France* : rien n'est plus vrai. Les évêques *ont construit* cette monarchie, comme les abeilles construisent une ruche. Les conciles, dans les premiers siècles de la monarchie, étaient de véritables conseils nationaux. Les *Druides chrétiens*, si je puis m'exprimer ainsi, y jouaient le premier rôle. Les formes avaient changé, mais toujours on retrouve la même nation. Le sang teuton qui s'y mêla par la con-

quête, assez pour donner un nom à la France, disparut presque entièrement à la bataille de Fontenai, et ne laissa que des Gaulois. La preuve s'en trouve dans la langue; car lorsqu'un peuple est *un*, la langue est *une*; et s'il est mêlé de quelque manière, mais surtout par la conquête, chaque nation constituante produit sa portion de la langue nationale, la syntaxe et ce qu'on appelle le *génie de la langue* appartenant toujours à la nation dominante; et le nombre des mots donnés par chaque nation est toujours rigoureusement proportionné à la quantité de sang respectivement fourni par les diverses nations constituantes, et fondues daus l'unité nationale. Or, l'élément teutonique est à peine sensible dans la langue française; considérée en masse, elle est celtique et romaine. Il n'y a rien de si grand dans le monde. Cicéron disait : « Flattons-nous tant qu'il nous plaira, nous ne surpasserons ni les Gaulois en valeur, ni les Espagnols en nombre, ni les Grecs en talents, etc.; mais c'est par la religion et la crainte des Dieux, que nous surpassons toutes les nations de l'univers. » [*De Ar.*, resp. c. IX.]

Cet élément *romain*, naturalisé dans les Gaules, s'accorda fort bien avec le druidisme, que le christianisme dépouilla de ses erreurs et de sa férocité, en laissant subsister une certaine racine qui était bonne; et de tous ces éléments il résulta une nation extraordinaire, destinée à jouer un rôle étonnant parmi les autres, et surtout à se retrouver à la tête du système religieux en Europe.

Le christianisme pénétra de bonne heure les Français, avec une facilité qui ne pouvait être que le résultat d'une affinité particulière. L'Église gallicane n'eut presque pas d'enfance; pour ainsi dire en naissant elle se trouva la première des églises nationales et le plus ferme appui de l'unité.

Les Français eurent l'honneur unique, et dont ils n'ont pas été à beaucoup près assez orgueilleux, celui d'avoir constitué (humainement) l'Église catholique dans le monde, en élevant son auguste Chef au rang indispensablement dû à ses fonctions divines, et sans lequel il n'eût été qu'un patriarche de Constantinople, déplorable jouet des sultans chrétiens et des autocrates musulmans.

Charlemagne, le *trismégiste* moderne, éleva ou fit reconnaître ce trône, fait pour ennoblir et consolider tous les autres. Comme il n'y a pas eu de plus grande institution dans l'univers, il n'y en a pas, sans le moindre doute, où la main de la Providence se soit montrée d'une manière plus sensible; mais il est beau d'avoir été choisi par elle, pour être l'instrument éclairé de cette merveille unique.

Lorsque, dans le moyen âge, nous allâmes en Asie, l'épée à la main, pour essayer de briser sur son propre terrain ce redoutable croissant, qui menaçait toutes les libertés de l'Europe, les Français furent encore à la tête de cette immortelle entreprise. Un simple particulier, qui n'a légué à la postérité que son nom de baptême, orné du modeste surnom d'*ermite*, aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, souleva l'Europe, épouvanta l'Asie, brisa la féodalité, anoblit les serfs, transporta le flambeau des sciences, et changea l'Europe.

Bernard le suivit; Bernard, le prodige de son siècle et Français comme Pierre, homme du monde et cénobite mortifié, orateur, bel esprit, homme d'état, *solitaire, qui avait lui-même au dehors plus d'occupations que la plupart des hommes n'en auront jamais; consulté de toute la terre, chargé d'une infinité de négociations importantes, pacificateur des États, appelé aux conciles, portant des paroles aux rois, instruisant les évêques, réprimandant les papes,*

gouvernant un ordre entier, prédicateur et oracle de son temps[1].

On ne cesse de nous répéter qu'aucune de ces fameuses entreprise ne réussit. Sans doute *aucune croisade ne réussit*, les enfants même le savent; mais *toutes ont réussi*, et c'est ce que les hommes même ne veulent pas voir.

Le nom français fit une telle impression en Orient, qu'il y est demeuré comme synonyme de celui d'*Européen*; et le plus grand poète de l'Italie, écrivant dans le XVIe siècle, ne refuse point d'employer la même expression.

Le sceptre français brilla à Jérusalem et à Constantinople. Que ne pouvait-on pas en attendre? Il eût agrandi l'Europe, repoussé l'Islamisme et suffoqué le schisme; malheureusement il ne sut pas se maintenir.

. . . . . *Magnis tamen excidit ausis.*

Une grande partie de la gloire littéraire des Français, surtout dans le grand siècle, appartient au clergé. La science s'opposant en général à la propagation des familles et des noms, rien n'est plus conforme à l'ordre qu'une direction cachée de la science vers l'état sacerdotal et par conséquent célibataire.

Aucune nation n'a possédé un plus grand nombre d'établissements ecclésiastiques que la nation française, et nulle souveraineté n'employa, plus avantageusement pour elle, un plus grand nombre de prêtres que la cour de France. Ministres, ambassadeurs, négociateurs, instituteurs, etc., on les trouve partout. De Suger à Fleury, la France n'a qu'à se louer d'eux. On regrette que le plus fort et le plus éblouissant de tous se soit élevé quelquefois jusqu'à l'inexorable

1. Bourdaloue.

sévérité; mais il ne la dépassa pas; et je suis porté à croire que, sous le ministère de ce grand homme, le supplice des Templiers et d'autres événements de cette espèce n'eussent pas été possibles.

La plus haute noblesse de France s'honorait de remplir les grandes dignités de l'Église. Qu'y avait-il en Europe au-dessus de cette Église gallicane, qui possédait tout ce qui plaît à Dieu et tout ce qui captive les hommes, la vertu, la science, la noblesse et l'opulence?

Veut-on dessiner la grandeur idéale? qu'on essaie d'imaginer quelque chose qui surpasse Fénelon, on n'y réussira pas.

Charlemagne, dans son testament, légua à ses fils la tutelle de l'Église romaine. Ce legs, répudié par les empereurs allemands, avait passé comme une espèce de fidéicommis à la couronne de France. L'Église catholique pouvait être représentée par une ellipse. Dans l'un des foyers on voyait saint Pierre, et dans l'autre Charlemagne : l'Église gallicane avec sa puissance, sa doctrine, sa dignité, sa langue, son prosélytisme, semblait quelquefois rapprocher les deux centres et les confondre dans la plus magnifique unité.

LA LANGUE LATINE

Rien n'égale la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le *peuple-roi* qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues même les plus parfaites n'ont jamais pu saisir. Le terme de *majesté* appartient au latin. La Grèce l'ignore; et c'est par la *majesté* seule qu'elle demeura au-dessous de Rome, dans les lettres comme dans les camps [1]. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui

la parlèrent. C'est la langue des conquérants romains et celle des missionnaires de l'Église romaine. Ces hommes ne diffèrent que par le but et le résultat de leur action. Pour les premiers, il s'agissait d'asservir, d'humilier, de ravager le genre humain, les seconds venaient l'éclairer, le rassainir et le sauver; mais toujours il s'agissait de vaincre et de conquérir, et de part et d'autre c'est la même puissance,

.... Ultra Garamantas et Indos
Proferet imperium.......... [2].

Trajan, qui fut le dernier effort de la puissance romaine, ne put cependant porter sa langue que jusqu'à l'Euphrate. Le Pontife romain l'a fait entendre aux Indes, à la Chine et au Japon.

C'est la langue de la civilisation. Mêlée à celle de nos pères les Barbares, elle sut raffiner, assouplir, et, pour ainsi dire, *spiritualiser* ces idiomes grossiers qui sont devenus ce que nous voyons. Armés de cette langue, les envoyés du Pontife romain allèrent eux-mêmes chercher ces peuples qui ne venaient plus à eux. Ceux-ci l'entendirent parler le jour de leur baptême, et depuis ils ne l'ont plus oubliée. Qu'on jette les yeux sur une mappemonde, qu'on trace la ligne où *cette langue universelle se tut* : là sont les bornes de la civilisation et de la fraternité européenne; au delà vous ne trouverez que la parenté humaine qui se trouve heureusement partout. Le signe euro-

1. Fatale id Græciæ videtur, ut cùm MAJESTATIS ignoraret nomen, sola hâc quemadmodùm in castris, ita in poesi cæderetur. Quod quid sit, ac quanti, nec intelligunt qui alia non pauca sciunt, nec ignorant qui Græcorum scripta cum judicio legerunt. (Dan. Heinsii, Ded. ad filium, à la tête du Virgile d'Elzevir, in-16, 1636.)

2. ..... Super et Garamantas et Indos
Proferet imperium.... (*Virgil. Æn.*, VI, 794.)

péen, c'est la langue latine. Les médailles, les monnaies, les trophées, les tombeaux, les annales primitives, les lois, les canons, tous les monuments parlent latin : faut-il donc les effacer, ou ne plus les entendre? Le dernier siècle qui s'acharna sur tout ce qu'il y a de sacré ou de vénérable, ne manqua pas de déclarer la guerre au latin. Les Français, qui donnent le ton, oublièrent presque entièrement cette langue; ils se sont oubliés eux-mêmes jusqu'à la faire disparaître de leur monnaie, et ne paraissent point encore s'apercevoir de ce délit commis tout à la fois contre le bon sens européen, contre le goût et contre la religion. Les Anglais même, quoique sagement obstinés dans leurs usages, commencent aussi à imiter la France; ce qui leur arrive plus souvent qu'on ne le croit, et qu'ils ne le croient même, si je ne me trompe. Contemplez les piédestaux de leurs statues modernes : vous n'y trouverez plus le goût sévère qui grava les épitaphes de Newton et de Christophe Wren. Au lieu de ce noble laconisme, vous lirez des histoires en langue vulgaire. Le marbre, condamné à bavarder, pleure la langue dont il tenait ce beau style qui avait un nom entre tous les autres styles, et qui, de la pierre où il s'était établi, s'élançait dans la mémoire de tous les hommes.

Après avoir été l'instrument de la civilisation, il ne manquait plus au latin qu'un genre de gloire, qu'il s'acquit en devenant, lorsqu'il en fut temps, la langue de la science. Les génies créateurs l'adoptèrent pour communiquer au monde leurs pensées. Copernic, Képler, Descartes, Newton, et cent autres très importants encore, quoique moins célèbres, ont écrit en latin. Une foule innombrable d'historiens, de publicistes, de théologiens, de médecins, d'antiquaires, etc., inondèrent l'Europe d'ouvrages latins de tous les genres. De charmants poètes, des littéra-

teurs du premier ordre, rendirent à la langue de Rome ses formes antiques, et la reportèrent à un degré de perfection qui ne cesse d'étonner les hommes faits pour comparer les nouveaux écrivains à leurs modèles. Toutes les autres langues, quoique cultivées et comprises, se taisent cependant dans les monuments antiques, et très probablement pour toujours.

Seule entre toutes les langues mortes, celle de Rome est véritablement ressuscitée; et semblable à celui qu'elle célèbre depuis vingt siècles, *une fois ressuscitée, elle ne mourra plus* [1].

L'HOMME ENTRE L'AUTORITÉ ET LA LIBERTÉ COMME ENTRE DEUX ABIMES

Maistre est partisan de l'autocratie, mais il reconnaît qu'elle entraîne de graves inconvénients. Il croit, plus loin, y trouver un remède dans l'intervention du Pape, qui peut déposer un souverain devenu insupportable.

Quoique la souveraineté n'ait pas d'intérêt plus grand et plus général que celui d'être juste, et quoique les cas où elle est tentée de ne l'être pas, soient sans comparaison moins nombreux que les autres, cependant ils le sont malheureusement beaucoup; et le caractère particulier de certains souverains peut augmenter ces inconvénients, au point que, pour les trouver supportables, il n'y a guère d'autre moyen que de les comparer à ceux qui auraient lieu, si le souverain n'existait pas.

Il était donc impossible que les hommes ne fissent pas de temps en temps quelques efforts pour se mettre à l'abri des excès de cette énorme prérogative; mais

1. *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.* (Rom. VI, 9.)

sur ce point, l'univers s'est partagé en deux systèmes d'une diversité tranchante.

La race audacieuse de Japhet n'a cessé [1], s'il est permis de s'exprimer ainsi, *de graviter* vers ce qu'on appelle *la liberté*, c'est-à-dire vers cet état où le gouvernant est aussi peu gouvernant, et le gouverné aussi peu gouverné qu'il est possible. Toujours en garde contre ses maîtres, tantôt l'Européen les a chassés, et tantôt il leur a opposé des lois. Il a tout tenté, il a épuisé toutes les formes imaginables de gouvernement, pour se passer de maîtres, ou pour restreindre leur puissance.

L'immense postérité de Sem et de Cham a pris une autre route. Depuis les temps primitifs jusqu'à ceux que nous voyons, toujours elle a dit à un homme : *Faites tout ce que vous voudrez, et lorsque nous serons las, nous vous égorgerons.*

Du reste, elle n'a jamais pu ni voulu comprendre ce que c'est qu'une république; elle n'entend rien à la balance des pouvoirs, à tous ces privilèges, à toutes ces lois fondamentales dont nous sommes si fiers. Chez elle l'homme le plus riche et le plus maître de ses actions, le possesseur d'une immense fortune mobilière, absolument libre de la transporter où il voudrait, sûr d'ailleurs d'une protection parfaite sur le sol européen, et voyant déjà arriver à lui le cordon ou le poignard, les préfère cependant au malheur de mourir d'ennui au milieu de nous.

Personne sans doute n'imaginera de conseiller à l'Europe le droit public, si court et si clair, de l'Asie et de l'Afrique; mais puisque le pouvoir chez elle est toujours craint, discuté, attaqué ou transporté; puisqu'il n'y a rien de si insupportable à notre orgueil que le gouvernement despotique, le plus grand pro-

1. *Audax Iapeti genus.* (Horat. I. Od. III, 27.)

blème européen est donc de savoir : *Comment on peut restreindre le pouvoir souverain sans le détruire.*

On a bientôt dit : « *Il faut des lois fondamentales, il faut une constitution.* » Mais qui les établira, ces lois fondamentales, et qui les fera exécuter? le corps ou l'individu qui en aurait la force, serait souverain, puisqu'il serait plus fort que le souverain; de sorte que, par l'acte même de l'établissement, il le détrônerait. Si la loi constitutionnelle est une concession du souverain, la question recommence. Qui empêchera un de ses successeurs de la violer? Il faut que le droit de résistance soit attribué à un corps ou à un individu; autrement il ne peut être exercé que par la révolte, remède terrible, pire que tous les maux.

D'ailleurs, on ne voit pas que les nombreuses tentatives faites pour restreindre le pouvoir souverain aient jamais réussi d'une manière propre à donner l'envie de les imiter. L'Angleterre seule, favorisée par l'Océan qui l'entoure, et par un caractère national qui se prête à ces expériences, a pu faire quelque chose dans ce genre; mais sa constitution n'a point encore subi l'épreuve du temps; et déjà même cet édifice fameux qui nous fait lire dans le fronton, M.DCLXXXVIII, semble chanceler sur ses fondements encore humides. Les lois civiles et criminelles de cette nation ne sont point supérieures à celles des autres. Le droit de se taxer elle-même, acheté par des flots de sang, ne lui a valu que le privilège d'être la nation la plus imposée de l'univers. Un certain esprit soldatesque, qui est la gangrène de la liberté, menace assez visiblement la constitution anglaise; je passe volontiers sous silence d'autres symptômes. Qu'arrivera-t-il? je l'ignore; mais quand les choses tourneraient comme je le désire, un exemple isolé de l'histoire prouverait peu en faveur des monarchies constitutionnelles, d'autant

que l'expérience universelle est contraire à cet exemple unique.

Une grande et puissante nation vient de faire sous nos yeux le plus grand effort vers la liberté, qui ait jamais été fait dans le monde : qu'a-t-elle obtenu? Elle s'est couverte de ridicule et de honte pour mettre enfin sur le trône un gendarme corse à la place d'un roi français; et chez le peuple, la servitude, à la place de l'obéissanee. Elle est tombée ensuite dans l'abîme de l'humiliation; et n'ayant échappé à l'anéantissement politique que par un miracle qu'elle n'avait pas droit d'attendre, elle s'amuse, sous le joug des étrangers, à lire sa charte qui ne fait honneur qu'à son roi, et sur laquelle d'ailleurs le temps n'a pu s'expliquer.

Le dogme catholique, comme tout le monde sait, proscrit toute espèce de révolte sans distinction; et pour défendre ce dogme, nos docteurs disent d'assez bonnes raisons, philosophiques même, et politiques.

Le protestantisme, au contraire, partant de la souveraineté du peuple, dogme qu'il a transporté de la religion dans la politique, ne voit, dans le système de la *non-résistance*, que le dernier avilissement de l'homme. Le docteur *Beattie* peut être cité comme un représentant de tout son parti. Il appelle le système catholique de la *non-résistance* une *doctrine détestable.* Il avance que l'homme, lorsqu'il s'agit de résister à la souveraineté, doit se déterminer *par les sentiments intérieurs d'un certain instinct moral dont il a la conscience en lui-même, et qu'on a tort de confondre avec la chaleur du sang et des esprits vitaux.* Il reproche à son fameux compatriote, le docteur Barkeley, d'avoir méconnu cette puissance intérieure, et d'avoir cru que *l'homme, en sa qualité d'être raisonnable, doit se laisser diriger par les préceptes d'une sage et impartiale raison.*

J'admire fort ces belles maximes; mais elles ont le défaut de ne fournir aucune lumière à l'esprit pour se décider dans les occasions difficiles, où les théories sont absolument inutiles. Lorsqu'on a décidé (je l'accorde par supposition) qu'on a droit de résister à la puissance souveraine, et de la faire rentrer dans ses limites, on n'a rien fait encore, puisqu'il reste à savoir *quand* on peut exercer ce droit, et *quels* hommes ont celui de l'exercer.

Les plus ardents fauteurs du droit de résistance conviennent (et qui pourrait en douter?) qu'il ne saurait être justifié que par la tyrannie. Mais qu'est-ce que la tyrannie? Un seul acte, s'il est atroce, peut-il porter ce nom? s'il en faut plus d'un, combien en faut-il, et de quel genre? Quel pouvoir dans l'état a le droit de décider *que le cas de résistance est arrivé*? si le tribunal préexiste, il était donc déjà portion de la souveraineté, et en agissant sur l'autre portion, il l'anéantit; s'il ne préexiste pas, par quel tribunal ce tribunal serait-il établi? Peut-on d'ailleurs exercer un droit, même juste, même incontestable, sans mettre dans la balance les inconvénients qui peuvent en résulter? L'histoire n'a qu'un cri, pour nous apprendre que les révolutions commencées par les hommes les plus sages sont toujours terminées par les fous; que les auteurs en sont toujours les victimes, et que les efforts des peuples pour créer ou accroître leur liberté, finissent presque toujours par leur donner des fers. On ne voit qu'abîmes de tous côtés.

Mais, dirait-on, voulez-vous donc démuseler le tigre, et vous réduire à l'obéissance passive? Eh bien! voici ce que fera le roi : « Il prendra vos enfants pour conduire ses chariots; il s'en fera des gens de cheval et les fera conduire devant son char; il en fera des officiers et des soldats; il prendra les uns pour labourer

ses champs et recueillir ses blés, et les autres pour lui fabriquer des armes. Il fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères à son usage ; il prendra pour lui et les siens ce qu'il y a de meilleur dans vos champs, dans vos vignes et dans vos vergers, et se fera payer la dîme de vos blés et de vos raisins pour avoir de quoi récompenser ses eunuques et ses domestiques. Il prendra vos serviteurs, vos servantes, vos jeunes gens les plus robustes et vos bêtes de somme pour les faire travailler ensemble à son profit ; il prendra aussi la dîme de vos troupeaux, et vous serez ses esclaves[1]. »

Je n'ai jamais dit que le pouvoir absolu n'entraîne de grands inconvénients sous quelque forme qu'il existe dans le monde. Je le reconnais au contraire expressément, et ne pense nullement à les atténuer; je dis seulement qu'on se trouve placé entre deux abîmes.

SUR LES GRECS

Toute la sympathie de Maistre va aux Romains. De là ce réquisitoire injuste, mais divertissant, contre les Grecs.

Je crois qu'on peut dire de la Grèce en général ce que l'un des plus graves historiens de l'antiquité a dit d'Athènes en particulier, « que sa gloire est grande à la vérité, mais cependant inférieure à ce que la renommée nous en raconte ».

Un autre historien, et si je ne me trompe, le premier de tous, a dit ce mot en parlant des Thermopyles : « Lieu célèbre par la mort plutôt que par la résistance des Lacédémoniens ». Ce mot extrêmement fin se rapporte à l'observation générale que j'ai faite.

1. I. Reg. VIII, 11-17.

La réputation militaire des Grecs proprement dits fut acquise surtout aux dépens des peuples d'Asie, que les premiers ont déprimés dans les écrits qu'ils nous ont laissés, au point de se déprimer eux-mêmes. En lisant le détail de ces grandes victoires qui ont tant exercé le pinceau des historiens grecs, on se rappelle involontairement cette fameuse exclamation de César sur le champ de bataille où le fils de Mithridate venait de succomber : — « O heureux Pompée! quels ennemis tu as eu à combattre! » Dès que la Grèce rencontra le génie de Rome, elle se mit à genoux pour ne plus se relever.

Les Grecs d'ailleurs célébraient les Grecs : aucune nation contemporaine n'eut l'occasion, les moyens, ni la volonté de les contredire ; mais lorsque les Romains prirent la plume, ils ne manquèrent pas de tourner en ridicule « ce que les Grecs menteurs osèrent dans l'histoire ».

Les Macédoniens seuls, parmi les familles grecques, purent s'honorer par une courte résistance à l'ascendant de Rome. C'était un peuple à part, un peuple monarchique ayant un dialecte à lui (que nulle muse n'a parlé), étranger à l'élégance, aux arts, au génie poétique des Grecs proprement dits, et qui finit par les soumettre, parce qu'il était fait autrement qu'eux. Ce peuple cependant céda comme les autres. Jamais il ne fut avantageux aux Grecs, en général, de se mesurer militairement avec les nations occidentales. Dans un moment où l'empire grec jeta un certain éclat et possédait au moins un grand homme, il en coûta cher cependant à l'empereur Justinien pour avoir pris la liberté de s'intituler *Francique*. Les Français, sous la conduite de Théodebert, vinrent en Italie lui demander compte de cette vaniteuse licence ; et si la mort ne l'eût heureusement débarrassé de Théodebert, le véritable *Franc* serait probable-

ment rentré en France avec le surnom légitime de *Byzantin*.

Il faut ajouter que la gloire militaire des Grecs ne fut qu'un éclair. *Iphicrate*, *Chabrias* et *Timothée* ferment la liste de leurs grands cipitaines, ouverte par *Miltiade*. De la bataille de Marathon à celle de Leucade, on ne compte que cent quatorze ans. Qu'est-ce qu'une telle nation comparée à ces Romains qui ne cessèrent de vaincre pendant mille ans, et qui possédèrent le monde connu? Qu'est-elle même, si on la compare aux nations modernes qui ont gagné les batailles de Soissons et de Fontenoi, de Créci et de Waterloo, etc., et qui sont encore en possession de leurs noms et de leurs territoires sans avoir jamais cessé de grandir en forces, en lumières et en renommée?

Les lettres et les arts furent le triomphe de la Grèce. Dans l'un et dans l'autre genre, elle a découvert le beau; elle en a fixé les caractères : elle nous en a transmis des modèles qui ne nous ont guère laissé que le mérite de les imiter : il faut toujours faire comme elle sous peine de mal faire.

Dans la philosophie, les Grecs ont déployé d'assez grands talents; cependant ce ne sont plus les mêmes hommes, et il n'est plus permis de les louer sans mesure. Leur véritable mérite dans ce genre est d'avoir été, s'il est permis de s'exprimer, les *courtiers* de la science entre l'Asie et l'Europe. Je ne dis pas que ce mérite ne soit grand; mais il n'a rien de commun avec le génie de l'invention, qui manqua totalement aux Grecs. Ils furent incontestablement le dernier peuple instruit; et comme l'a très bien dit Clément d'Alexandrie, « la philosophie ne parvint aux Grecs qu'après avoir fait le tour de l'univers ». Jamais ils n'ont su que ce qu'ils tenaient de leurs devanciers; mais avec leur style, leur grâce et l'art

de se faire valoir, ils ont *occupé nos oreilles*, pour employer un latinisme fort à propos.

Le docteur Long a remarqué « que l'astronomie ne doit rien aux académiciens et aux péripatéticiens ». C'est que ces deux sectes étaient exclusivement grecques, ou plutôt *attiques*; en sorte qu'elles ne s'étaient nullement approchées des sources orientales où l'on savait sans disputer sur rien, au lieu de disputer sans rien savoir, comme en Grèce.

La philosophie antique est directement opposée à celle des Grecs, qui n'était au fond qu'une dispute éternelle. La Grèce était la patrie du syllogisme et de la déraison. On y passait le temps à produire de faux raisonnements, tout en montrant comment il fallait raisonner.

Le même Père grec que je viens de citer, a dit encore avec beaucoup de vérité et de sagesse : « Le caractère des premiers philosophes n'était pas d'ergoter ou de douter comme ces philosophes grecs qui ne cessent d'argumenter et de disputer par une vanité vaine et stérile, qui ne s'occupent enfin que d'inutiles fadaises ».

C'est précisément ce que disait longtemps auparavant un philosophe indien : « Nous ne ressemblons point du tout aux philosophes grecs qui débitent de grands discours sur les petites choses; notre coutume à nous est d'annoncer les grandes choses en peu de mots, afin que tout le monde s'en souvienne ».

C'est en effet ainsi que se distingue le pays des dogmes de celui de l'argumentation. Tatien, dans son fameux discours aux Grecs, leur disait déjà, avec un certain mouvement d'impatience : « Finissez donc de nous donner des imitations pour des inventions ».

Lanzi, en Italie, et Gibbon, de l'autre côté des Alpes, ont répété l'un et l'autre la même observation

sur le génie grec dont ils ont reconnu tout à la fois l'élégance et la stérilité.

Si quelque chose paraît appartenir en propre à la Grèce, c'est la musique; cependant tout dans ce genre lui venait d'Orient. Strabon remarque que la *cithare* avait été nommée l'*asiatique*, et que tous les instruments de musique portaient en Grèce des noms étrangers, tels que la *nablie*, la *sambuque*, le *barbiton*, la *magade*, etc.

Les boues d'Alexandrie même se montrèrent plus favorables à la science que les terres classiques de Tempé et de la Céramique. On a remarqué avec raison que depuis la fondation de cette grande ville égyptienne, il n'est aucun des astronomes grecs qui n'y soit né ou qui n'y ait acquis ses connaissances et sa réputation. Tels sont Timocharis, Denys l'astronome, Eratosthène, le fameux Hipparque, Possidonius, Sosigène, Ptolémée enfin, le dernier et le plus grand de tous.

La même observation a lieu à l'égard des mathématiciens. Euclide, Pappus, Diophante étaient d'Alexandrie; et celui qui paraît les avoir tous surpassés, Archimède, fut Italien.

Lisez Platon; vous ferez à chaque page une distinction bien frappante. Toutes les fois qu'il est Grec il ennuie, et souvent il impatiente. Il n'est grand, sublime, pénétrant que lorsqu'il est théologien; c'est-à-dire lorsqu'il énonce des dogmes positifs et éternels séparés de toute chicane, et qui portent si clairement le cachet oriental que, pour le méconnaître, il faut n'avoir jamais entrevu l'Asie. Platon avait beaucoup lu et beaucoup voyagé : il y a dans ses écrits mille preuves qu'il s'était adressé aux véritables sources des véritables traditions. Il y avait en lui un sophiste et un théologien, ou, si l'on veut, un Grec et un Chaldéen. On n'entend pas ce philosophe, si on

ne le lit pas avec cette idée toujours présente à l'esprit.

Sénèque, dans sa CXIIIe épître, nous a donné un singulier échantillon de la philosophie grecque; mais personne à mon avis ne l'a caractérisée avec tant de vérité et d'originalité que le philosophe chéri du XVIIIe siècle. « Avant les Grecs, dit-il, il y avait des hommes bien plus savants qu'eux, mais qui *fleurirent en silence*, et qui sont demeurés inconnus, parce qu'ils n'ont jamais été *cornés* et *trompetés* par les Grecs..... Les hommes de cette nation réunissent invariablement la précipitation du jugement à la rage d'endoctriner : double défaut mortellement ennemi de la science et de la sagesse. Le prêtre égyptien eut grande raison de leur dire : *Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants*. En effet, *ils ignoraient et l'antiquité de la science, et la science de l'antiquité;* et leur philosophie porte les deux caractères essentiels de l'enfance : *elle jase beaucoup, et n'engendre point.* » Il serait difficile de mieux dire.

Si l'on excepte Lacédémone qui fut un très beau point dans un point du globe, on trouve les Grecs dans la politique, tels qu'ils étaient dans la philosophie, jamais d'accord avec les autres, ni avec eux-mêmes. Athènes, qui était pour ainsi dire le cœur de la Grèce et qui exerçait sur elle une véritable magistrature, donne dans ce genre un spectacle unique. On ne conçoit rien à ces Athéniens légers comme des enfants et féroces comme des hommes : espèces de moutons enragés, toujours menés par la nature, et toujours par nature dévorant leurs bergers. On sait de reste que tout gouvernement suppose des abus; que dans les démocraties surtout, et surtout dans les démocraties antiques, il faut s'attendre à quelque excès de la démence populaire : mais qu'une république n'ait pu pardonner à un seul de ses grands

hommes; qu'ils aient été conduits, à force d'injustices, de persécutions, d'assassinats juridiques, *à ne se croire en sûreté qu'à mesure qu'ils étaient éloignés de ses murs;* qu'elle ait pu emprisonner, amender, accuser, dépouiller, bannir, mettre ou condamner à mort *Miltiade*, *Thémistocle*, *Aristide*, *Cimon*, *Timothée*, *Phocion* et *Socrate* : c'est ce qu'on n'a jamais pu voir qu'à Athènes.

Voltaire a beau s'écrier « que les Athéniens étaient un peuple aimable »; Bacon ne manquerait pas de dire encore, « comme un enfant ». Mais qu'y aurait-il donc de plus terrible qu'un *enfant* robuste, fût-il même très aimable?

On a tant parlé des orateurs d'Athènes, qu'il est devenu presque ridicule d'en parler encore. La tribune d'Athènes eût été la honte de l'espèce humaine si Phocion et ses pareils, en y montant quelquefois avant de boire la ciguë ou de partir pour l'exil, n'avaient pas fait un peu d'équilibre à tant de loquacité, d'extravagance et de cruauté.

LA PAPAUTÉ

Nulle institution humaine n'a duré dix-huit siècles. Ce prodige, qui serait frappant partout, l'est plus particulièrement au sein de la mobile Europe. Le repos est le supplice de l'Européen, et ce caractère contraste merveilleusement avec l'immobilité orientale. Il faut qu'il agisse, il faut qu'il entreprenne, il faut qu'il innove et qu'il change tout ce qu'il peut atteindre. La politique surtout n'a cessé d'exercer le génie innovateur *des enfants audacieux de Japhet.* Dans l'inquiète défiance qui les tient sans cesse en garde contre la souveraineté, il y a beaucoup d'orgueil sans doute, mais il y a aussi une juste

conscience de leur dignité : Dieu seul connaît les quantités respectives de ces deux éléments. Il suffit ici de faire observer le caractère qui est un fait incontestable, et de se demander quelle force cachée a donc pu maintenir le trône pontifical, au milieu de tant de ruines et contre toutes les règles de la probabilité. A peine le christianisme s'est établi dans le monde, et déjà d'impitoyables tyrans lui déclarent une guerre féroce. Ils baignent la nouvelle Religion dans le sang de ses enfants. Les hérétiques l'attaquent de leur côté dans tous ses dogmes successivement. A leur tête éclate Arius qui épouvante le monde, et *le fait douter s'il est chrétien.* Julien avec sa puissance, son astuce, sa science, et ses philosophes complices, portent au christianisme des coups mortels pour tout ce qui eût été mortel. Bientôt le Nord verse ses peuples barbares sur l'empire romain ; ils viennent venger les martyrs, et l'on pourrait croire qu'ils viennent étouffer la Religion pour laquelle ces victimes moururent ; mais c'est le contraire qui arrive. Eux-mêmes sont apprivoisés par ce culte divin qui préside à leur civilisation, et se mêlant à toutes leurs institutions, enfante la grande famille européenne et sa monarchie dont l'univers n'avait nulle idée. Les ténèbres de l'ignorance suivent cependant l'invasion des barbares ; mais le flambeau de la foi étincelle d'une manière plus visible sur ce fond obscur, et la science même concentrée dans l'Église, ne cesse de produire des hommes éminents pour leur siècle. La noble simplicité de ces temps illustrés par de hauts caractères valait bien mieux que la demi-science de leurs successeurs immédiats. Ce fut de leur temps que naquit ce funeste schisme qui réduisit l'Église à chercher son chef visible pendant quarante ans. Ce fléau des contemporains est un trésor pour nous dans l'histoire. Il sert à prouver

que le trône de saint Pierre est inébranlable. Quel établissement humain résisterait à cette épreuve!

APOTHÉOSE DE L'ÉGLISE ROMAINE

Nous donnons ici la conclusion subtile et grandiose qui termine *le Pape*. Joseph de Maistre amène son lecteur au vestibule de Saint-Pierre de Rome.

« O sainte Église romaine! » s'écriait jadis le grand Évêque de Meaux, devant des hommes qui l'entendirent sans l'écouter; « ô sainte Église de Rome! si je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même! que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche! »

« O sainte Église romaine! » s'écriait à son tour Fénelon, dans ce mémorable mandement où il se recommandait au respect de tous les siècles, en souscrivant humblement à la condamnation de son livre; « ô sainte Église de Rome! si je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même! que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche! »

Les mêmes expressions tirées de l'Écriture sainte se présentaient à ces deux génies supérieurs, pour exprimer leur foi et leur soumission à la grande Église. C'est à nous, heureux enfants de cette Église, mère de toutes les autres, qu'il appartient aujourd'hui de répéter les paroles de ces deux hommes fameux, et de professer hautement une croyance que les plus grands malheurs ont dû nous rendre encore plus chère.

Qui pourrait aujourd'hui n'être pas ravi du spectacle superbe que la Providence donne aux hommes, et de tout ce qu'elle promet encore à l'œil d'un véritable observateur?

O sainte Église de Rome! tant que la parole me

sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, mère immortelle de la science et de la sainteté! SALVE, MAGNA PARENS! C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation. Les grands hommes t'appartiennent. MAGNA VIRUM! Tes doctrines purifient la science de ce venin d'orgueil et d'indépendance, qui la rend toujours dangereuse et souvent funeste. Les Pontifes seront bientôt universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européennes, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs-nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain. Si quelquefois ils ont prouvé qu'ils étaient des hommes : SI QUID ILLIS HUMANITUS ACCIDERIT, ces moments furent courts : *Un vaisseau qui fend les eaux laisse moins de traces de son passage*, et nul trône de l'univers ne porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu. Au milieu de tous les bouleversements imaginables, Dieu a constamment veillé sur toi, ô VILLE ÉTERNELLE! Tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout; et comme tu fus jadis le centre de l'erreur, tu es depuis dix-huit siècles le centre de la vérité. La puissance romaine avait fait de toi la citadelle du paganisme qui semblait invincible dans la capitale du monde connu. Toutes les erreurs de l'univers convergeaient vers toi, et le premier de tes empereurs, les rassemblant en un seul point resplendissant, les consacra toutes dans le

PANTHÉON. Le temple de TOUS LES DIEUX s'éleva dans les murs, et seul de tous ces grands monuments, il subsiste dans toute son intégrité. Toute la puissance des empereurs chrétiens, tout le zèle, tout l'enthousiasme, et si l'on veut même, tout le ressentiment des chrétiens, se déchaînèrent contre les temples. Théodose ayant donné le signal, tous ces magnifiques édifices disparurent. En vain les plus sublimes beautés de l'architecture semblaient demander grâce pour ces étonnantes constructions; en vain leur solidité lassait les bras des destructeurs; pour détruire les temples d'Apamée et d'Alexandrie, il fallut appeler les moyens que la guerre employait dans les sièges. Mais rien ne put résister à la proscription générale. Le *Panthéon* seul fut préservé. Un grand ennemi de la foi, en rapportant ces faits, déclare *qu'il ignore par quel concours de circonstances heureuses le Panthéon fut conservé* jusqu'au moment où, dans les premières années du VIIe siècle, un Souverain Pontife le consacra A TOUS LES SAINTS. Ah! sans doute *il l'ignorait* : mais nous, comment pourrions-nous l'ignorer? La capitale du paganisme était destinée à devenir celle du christianisme; et le temple qui, dans cette capitale, concentrait *toutes* les forces de l'idolâtrie, devait réunir *toutes* les lumières de la foi. TOUS LES SAINTS à la place de TOUS LES DIEUX! quel sujet intarissable de profondes méditations philosophiques et religieuses! C'est dans le PANTHÉON que le paganisme est rectifié et ramené au système primitif dont il n'était qu'une corruption visible. Le nom de DIEU sans doute est exclusif et incommunicable; cependant *il y a plusieurs DIEUX dans le ciel et sur la terre*. Il y a des intelligences, *des natures meilleures*, des hommes divinisés. *Les dieux* du christianisme sont LES SAINTS. Autour de DIEU se rassemblent TOUS LES DIEUX, pour le servir à la place et dans l'ordre qui leur sont assignés.

O spectacle merveilleux, digne de celui qui nous l'a préparé, et fait seulement pour ceux qui savent le contempler!

Pierre, avec ses clefs expressives, éclipse celles du vieux Janus. Il est le premier partout, *et tous les saints* n'entrent qu'à sa suite. *Le Dieu de l'iniquité*, Plutus, cède la place au plus grand des Thaumaturges, à l'humble François dont l'ascendant inouï créa la pauvreté volontaire, pour faire équilibre aux crimes de la richesse. Au lieu du fabuleux conquérant de l'Inde, voyez le miraculeux Xavier qui la conquit réellement. Pour se faire suivre par des millions d'hommes, il n'appela point à son aide l'ivresse et la licence, il ne s'entoura point de bacchantes impures : il ne montra qu'une croix; il ne prêcha que la vertu, la pénitence, le martyre des sens. Jean de Dieu, Jean de Matha, Vincent de Paul (que toute langue, que tout âge les bénissent!) recevront l'encens qui fumait en l'honneur de l'homicide Mars, de la vindicative Junon. *La Vierge immaculée*, la plus excellente de toutes les créatures dans l'ordre de la grâce et de la sainteté; *la première de la nature humaine, qui prononça le nom de* SALUT; *celle dont l'Éternel bénit les entrailles en soufflant son esprit en elle, et lui donnant un fils qui est le miracle de l'univers*, celle à qui il fut donné d'enfanter son Créateur, qui ne voit que Dieu au-dessus d'elle, et que tous les siècles proclameront heureuse; la divine Marie monte sur l'autel de Vénus pandémique. Je vois le Christ entrer dans le *Panthéon*, suivi de ses évangélistes, de ses apôtres, de ses docteurs, de ses martyrs, de ses confesseurs, comme un roi triomphateur entre, suivi des GRANDS de son empire, dans la capitale de son ennemi vaincu et détruit. A son aspect, tous ces *dieux-hommes* disparaissent devant l'Homme-Dieu. Il sanctifie le *Panthéon* par sa présence, et l'inonde de sa majesté. C'en est fait : *toutes* les

vertus ont pris la place de *tous* les vices. L'erreur aux cent têtes a fui devant l'indivisible Vérité : Dieu règne dans le *Panthéon*, comme il règne dans le ciel, au milieu DE TOUS LES SAINTS.

Quinze siècles avaient passé sur la ville sainte, lorsque le génie chrétien, jusqu'à la fin vainqueur du paganisme, osa porter le *Panthéon* dans les airs [1], pour n'en faire que la couronne de son temple fameux, le centre de l'unité catholique, le chef-d'œuvre de l'art humain, et la plus belle demeure terrestre de CELUI qui a bien voulu demeurer avec nous, PLEIN D'AMOUR ET DE VÉRITÉ.

1. Allusion au fameux mot de Michel-Ange : *Je le mettrai en l'air.*

CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE[1]

FRAGMENT D'UNE LETTRE AU ROI DE SARDAIGNE APRÈS LA BATAILLE D'AUSTERLITZ

(Commencée à la fin de décembre 1805, achevée le 31 janvier 1806.)

Buonaparte avait une extrême envie de s'aboucher aussi avec l'empereur Alexandre déjà avant la bataille; il lui avait fait des avances que j'aurai l'honneur de faire connaître à Votre Majesté par une communication à part, car je crains que la multitude des objets ne jette de l'embarras dans ma narration.

Après le combat, son aide de camp Savary, qui avait été porteur des premières paroles, retourna auprès de l'empereur pour lui demander une entrevue. L'empereur ne jugea point à propos d'accepter la proposition; il dit à Savary qu'il envoyait le prince Pierre de Dolgorouky, auquel le *chef de la nation française* pourrait parler comme à l'empereur lui-même. Buonaparte reçut le prince en plein champ et environné de sa garde; au moment où le Russe

1. Lettres et fragments publiés avec l'autorisation de M. Calmann-Lévy (*Correspondance diplomatique* [*1811-1817*], 2 vol., et *Mémoires politiques et correspondance diplomatique*, 1 vol., publiés par M. Albert Blanc) et de M. Vitte (Édition définitive).

approcha, Napoléon fit un signe impératif, s'il n'était pas impérial, qui fit écarter sa garde. On entra en conversation. Le prince lui dit que son maître ne pouvait concevoir quel pourrait être l'objet de l'entrevue proposée. « C'est la paix », dit Buonaparte; « je ne conçois pas pourquoi votre maître ne veut pas s'entendre avec moi, je ne demande qu'à le voir et à lui présenter une feuille blanche signée : *Napoléon*, sur laquelle il écrira lui-même les conditions de la paix. »

A ces beaux discours, il se mêla cependant quelques grains de jactance; il dit *que ce serait peut-être au vainqueur à dicter des lois, mais que cependant*, etc. Le prince Dolgorouky répliqua que les intentions de Sa Majesté Impériale étant connues, elle ne voyait pas la nécessité d'une entrevue. Quelques personnes ont vu dans ces démarches de Buonaparte un piège tendu à l'empereur de Russie pour l'engager dans quelque démarche précipitée et se donner au moins le plaisir de faire écrire dans les gazettes françaises *que l'empereur de Russie s'était rendu chez celui des Français*. Je crois bien que l'intention de Buonaparte était de tirer parti de l'entrevue, si elle avait été accordée : rien de plus naturel; mais je crois aussi qu'il eût été moins difficile qu'on ne le croit sur les conditions qu'on aurait pu proposer.... Je ne doute pas un moment qu'il ne se fût rendu lui-même chez l'empereur de Russie ou qu'il n'eût fait volontiers la moitié du chemin. Cette représentation entrait dans ses vues, et sûrement il n'aurait pas été fâché d'en finir d'une manière sûre et honorable. Mais enfin l'empereur n'a pas voulu de cette conversation, ni faire dans cette circonstance d'autre proposition. Il est, au reste, le prince le plus fait pour adresser la parole à l'heureux usurpateur. Il n'y a entre eux aucune aigreur de caractère, de circonstance ou de

nation. La puissance d'Alexandre, ses vertus personnelles et la loyauté de sa conduite font une grande impression sur l'esprit des Français et en particulier sur celui de Buonaparte, qui affecte même à son égard des procédés chevaleresques. Savary dit à l'empereur, après la bataille, les choses les plus délicates, entre autres *que les Français ne l'avaient jamais perdu de vue sur le champ de bataille, qu'il avait changé deux fois de cheval, et qu'à tel moment et à tel endroit il montait un cheval bai.* (Vrai ou faux, on ne peut rien dire de plus agréable.) L'empereur, ayant trouvé le soir sur son chemin sept officiers français qu'on menait prisonniers, leur rendit sur-le-champ la liberté, et Buonaparte, piqué d'honneur, a renvoyé tous les prisonniers. Le fait est sûr quant aux officiers, mais je ne puis assurer si la courtoisie s'est étendue, comme on l'assure, jusqu'aux soldats.

Joseph de Maistre écrivit quelques jours plus tard : « Tout s'est borné aux chevaliers-gardes ».

UN DÉBRIS DE LA COUR DE CATHERINE II. STROGONOFF

Au roi de Sardaigne.

31 octobre/12 novembre 1811.

Sire,

Le 27 septembre/9 octobre la cour de Catherine II a pris fin par la mort du comte Alexandre Strogonoff, grand chambellan, cordon bleu, président de l'assemblée des beaux-arts, etc., etc., mort à l'âge de soixante-dix-sept ans après une courte maladie. Il laisse à peu près 600 000 roubles de rente et 3 millions de dettes, des tableaux, des médailles, des curiosités de toute espèce, un mobilier inappréciable. Outre les invitations extraordinaires, il avait chaque dimanche

quarante ou cinquante personnes à table. Catherine II disait au comte de Falkenstein, en lui présentant le comte Strogonoff : *Monsieur le comte, je vous présente le comte de Strogonoff, qui fait depuis quarante ans tout ce qu'il peut pour se ruiner sans pouvoir y réussir.* A la fin cependant il commençait à réussir, et il laisse beaucoup d'embarras à son fils unique, d'abord sénateur, puis adjoint du ministre de l'intérieur, puis capitaine de cosaques, puis colonel des grenadiers du corps, puis aide de camp général de Sa Majesté Impériale, et tout cela avant trente-six ans. Je supplie très humblement Votre Majesté de se représenter un président ou un avocat général se montrant tout à coup à elle en uniforme de hussard, le sabre au poing; ici personne n'est surpris de ce spectacle, et si l'Église était de bonne compagnie ils se feraient évêques pour se distraire.

J'étais reçu de la manière la plus aimable chez le comte Strogonoff. Depuis que je suis ici, sire, jamais il ne me vit entrer chez lui sans une exclamation d'amitié : *Ah! mon cher ami!* et il m'embrassait de tout son cœur. Catherine, qui le connaissait, l'avait admis dans sa société la plus intime; mais elle savait bien qu'il y a loin d'un homme aimable et même d'un homme aimé à un homme d'État : jamais elle ne lui permit de mettre le pied dans les affaires. Vers le milieu du siècle dernier il avait vécu longtemps à Paris où il avait fait une grande figure; il y vécut beaucoup dans la société des philosophes dont il faisait de fort bons contes. Sa femme, séparée de lui depuis longtemps, vivait et vit encore sans le moindre voile avec un autre homme à qui elle a donné des enfants; et lui, de son côté, menait la vie la plus libre.

Il était grand protecteur des arts et des jeunes gens qui s'y consacraient, mais avec un grand fanatisme russe pour les talents nationaux, du moins fanatisme

extérieur; car, dans le fond, je crois qu'il savait fort bien à quoi s'en tenir. Son tic, sa passion, l'objet principal de ses pensées habituelles était l'église cathédrale de Notre-Dame de Cazan, qu'on élevait ici à grands frais depuis dix ans, au lieu d'une bicoque bâtie par Pierre Ier et dont tout village un peu huppé du Piémont aurait eu honte. L'empereur actuel est le Salomon de ce temple, mais le David fut Paul Ier. Lorsqu'on lui demanda son goût et ses ordres, il répondit, à ce qu'on m'a assuré : *Je veux un peu de Saint-Pierre et un peu de Sainte-Marie-Majeure de Rome.* Il serait difficile d'avoir plus de goût. On lui présenta je ne sais combien de plans, et même il en signa un que je connais; mais l'intrigue s'en mêla : le comte de Strogonoff se mit en avant avec un jeune architecte nommé Varanikin, qui était attaché à sa personne et qui passe publiquement pour être son fils. Il écarta, je ne sais comment, tous les plans étrangers, et Varanikin fut chargé de l'ouvrage sous la direction de son protecteur, quoiqu'il n'eût jamais bâti une maison. Quel homme, et même quel fou, oserait parmi nous débuter par une basilique? Ici encore cela n'étonne point : le Russe entreprend tout et ne s'embarrasse de rien. Le plan ayant été arrêté, et l'exécution commencée, Alexandre, par respect pour la mémoire de son père, n'a voulu entendre à aucune objection, et l'ouvrage a été achevé. Le comte de Strogonoff y mettait un *impegno* inouï : il appelait cet ouvrage *mon église*, et en effet elle était bien à lui. Un jour qu'il avait l'honneur d'avoir l'Empereur à table chez lui, il lui dit dans un moment d'enthousiasme : « Enfin, sire, nous n'avons plus besoin de talents étrangers; nous les possédons tous ». L'Empereur répondit : *Cela étant, donnez-moi du vin de Madère*, et il présenta son verre. Ce prince se moque le plus sincèrement de toutes ces sottises nationales,

et c'est peut-être un mal qu'il ne soit pas assez Russe.

L'église, au reste, est un assemblage de solécismes contre l'architecture, et d'ailleurs elle est de beaucoup trop petite pour une capitale telle que Saint-Pétersbourg ; mais elle frappe par la beauté des matériaux qui n'ont rien d'égal et par quelques détails qui font honneur au talent russe.

Le jour que le pauvre comte de Strogonoff attendait depuis dix ans arriva enfin le 15/27 du mois de septembre dernier ; une pompeuse dédicace rassembla un monde infini ; la cour y vint : le comte de Strogonoff présenta les clefs à l'Empereur, qui lui remit le diplôme de *conseiller privé actuel de la première classe.* C'est le plus haut grade dans le civil, égal à celui des maréchaux, et très rare ; ordinairement, le chancelier seul en est revêtu. Alors il y en eut trois : le comte de Romanzoff, le prince Alexis Kurakin, à Paris, et le comte de Strogonoff; mais ce dernier devait peu durer. Trois ou quatre jours après la cérémonie, une colique d'entrailles vint se joindre à une hernie qui le tourmentait habituellement, et d'abord on craignit pour sa vie. Il n'avait point de chambre à coucher dans son vaste hôtel, ni même de lit fixe ; il couchait à la manière des anciens Russes, sur un divan ou sur un petit lit de camp qu'il faisait dresser ici et là, suivant sa fantaisie. De la chambre où il s'était d'abord couché dans sa dernière maladie, il se fit transporter dans une chaise à roulettes jusque dans sa galerie de tableaux, attenante à sa bibliothèque : c'est une pièce immense magnifiquement décorée, et où il recevait habituellement ; en arrivant, il alla visiter un tableau qu'un de ses jeunes gens copiait, et il en dit son avis. La conversation était toujours la même. Il se faisait lire diverses choses, un jour entre autres le *Voyage d'Anacharsis.* Le 26 octobre/8 novembre il pria le gouverneur de son fils,

qui est Français, et un de ses amis nommé Moravieff de lui chanter quelque chose : ils s'approchèrent d'un clavecin et chantèrent une romance à deux voix ; ils ne furent pas peu surpris de s'entendre applaudir par le malade, qui battait des mains comme en pleine santé. Peu de moments après, il appela M. Moravieff et lui serra la main en lui disant : *Ne' giorni tuoi felici ricordati di me.* Puis il dit à son secrétaire de confiance : *Ne me quittez pas, car demain est un grand jour pour moi et il faut que vous soyez toujours prêt pour envoyer chercher les prêtres au moment où je vous le dirai.* De grand matin, le 27, il les envoya chercher : ils arrivèrent ; il se mit sur son séant et lut lui-même toutes les prières des mourants, il reçut les sacrements, il fit appeler son fils et sa belle-fille, les bénit, les embrassa tendrement et les congédia expressément, voulant être dès ce moment tout à lui-même. A une heure après midi il passa tranquillement. Cette mort a paru superbe, et peu s'en faut qu'on n'ait canonisé le saint homme. Mme de Narischkin, sa nièce, femme du grand maître des cérémonies, me disait avec un sang-froid admirable : *Ah! quelle mort, monsieur le comte! On peut bien dire qu'il est mort comme il a vécu.* Votre Majesté remarquera qu'à son âge il entretenait encore une petite fille allemande que tout le monde connaît. Voilà encore, sire, comment sont faits les Russes : ils croient que le geste d'un pope efface les péchés comme le savon efface les souillures matérielles, par une opération purement mécanique, qu'en tout cela le *linge sale* est purement passif et qu'il suffit de laisser faire : il n'y a de viril chez le Russe que la baïonnette, tout le reste est enfant.

Les funérailles du comte de Strogonoff ont coûté 50 000 roubles ; il est demeuré exposé pendant six jours dans une chapelle ardente qu'on avait dressée

au milieu de son grand salon à manger, où il m'avait dit tant de folies; presque tous les jours je me suis rendu à l'office qu'on célébrait soir et matin devant le corps. Je devais cette attention à la manière dont je suis traité dans cette maison.

La coutume est, dans ce pays, que le jour des funérailles on se rende chez le mort et on l'accompagne jusqu'au lieu de la sépulture; on suit généralement en voiture; la grande politesse est de suivre à pied et chapeau bas, mais les parents seuls et les amis particuliers s'imposent cette corvée. Les plus proches parents et les fils, s'il y en a, sont à la tête de ce triste cortège. De l'hôtel Strogonoff au couvent de Newsky, où sont les sépultures de la noblesse, il y a trois ou quatre werstes; c'est une promenade d'une heure et demie au pas de procession, le long de la grande perspective de Newsky. Quoique le temps fût assez mauvais, il y avait certainement plus de cinquante personnes à pied : j'étais du nombre et je ne pouvais pas m'en dispenser, car lorsque je me présentai, le soir de la mort, chez la princesse Gallitzin-Waldemar, belle-mère du fils chez qui il s'était retiré avec sa femme, croyant laisser seulement là mon billet d'étiquette, je fus reçu à mon grand étonnement, et le comte Grégoire Orloff, qui était chargé de toutes les cérémonies comme proche parent, me dit que j'étais excepté à la porte, *n'étant point considéré comme étranger*; ce qui est une grande déclaration russe, sire, car malgré l'hospitalité dont Votre Majesté entend parler (et qui est réellement grande) le Russe a cependant toujours une certaine crainte de l'étranger, et dans toutes les occasions où il est extrêmement triste il ne le reçoit plus.

Contre la coutume générale, le service funèbre ne s'est point fait dans l'église de Newsky, mais dans celle de Cazan. Le comte l'avait demandé et l'Empe-

reur (qui est le pape) y a consenti; la nouvelle église étant sur le chemin de l'autre, le convoi n'a point été détourné. Pendant le service, le mort est exposé à découvert et dans ses plus beaux habits sur une estrade élevée de plusieurs gradins. Quatre piliers portent au-dessus un magnifique poêle en velours cramoisi chargé d'ornements en or; car l'Église grecque n'emploie point la couleur lugubre dans les funérailles, et je me chargerais volontiers de justifier cette coutume. Après le service et avant que le corps soit couvert pour être emporté à la sépulture, les parents, à commencer par les plus proches, et ensuite les amis montent à l'estrade et vont baiser la main ou la poitrine du mort : ceci s'appelle *prendre congé*, et c'est une cérémonie extrêmement touchante; après quoi on couvre le cercueil, et tout est dit. J'ai donc été avec un très petit nombre de personnes *prendre congé* du pauvre comte. Je ne crois pas que semblable chose soit jamais arrivée à un ministre étranger; le comte Litta a rendu le même devoir au mort, mais il est Russe, mari d'une Russe et grand-maître de la cour : c'est bien différent. Ma règle, sur ce point, sire, est de ne jamais précéder l'opinion, mais de la suivre toujours.

Je ne crois pas que jamais les obsèques d'un particulier aient été honorées par une telle foule; toute l'immense perspective de Newsky était couverte de monde, et quelques personnes m'ont dit qu'il y en avait moins aux funérailles de Catherine II. Il était bon, populaire, et il faisait une grande dépense. En lui finit ce qu'on appelle la *vieille cour* et l'antique représentation russe. Son nom cependant n'appartient point aux anciennes souches, et il ne soutiendrait pas nos preuves ordinaires; mais dans ce pays deux mots font tout : *terres* et *grades*; ajoutons de grandes alliances et l'usage magnifique d'une fortune immense : il n'y manquait rien.

L'Empereur et l'Impératrice régnante sont venus, pendant l'exposition, saluer le corps et assister aux prières, mais non pas ensemble. L'Empereur n'est venu qu'au moment même où le convoi allait partir; l'Impératrice avait précédé de deux ou trois jours. Cette simple visite n'a rien d'extraordinaire ici, mais si je ne me trompe beaucoup, la famille espérait que l'Empereur accompagnerait le cercueil jusqu'à l'église de Cazan, en quoi elle s'est trompée. On peut avoir plus d'un avis sur ce point; mais, pour moi, je crois que l'Empereur a refusé cet honneur à un homme qui n'était *que* grand seigneur. Ses idées, qui me sont parfaitement connues, et ce qu'il a fait dans d'autres occasions ne me laissent presque aucun doute à cet égard.

On a débité depuis qu'au moment où le cercueil descendait l'escalier de l'hôtel Strogonoff, on avait vu une poule blanche qui s'était jetée sur le lit funèbre, et que cette poule était l'âme du comte : qu'elle avait reparu ensuite au cimetière de Newsky, mais que tout à coup elle s'était changée en un grand et magnifique papillon qui avait même voltigé beaucoup autour de ma tête, au point que j'avais été obligé de le chasser. On m'a demandé dans le monde si cela était vrai, en riant, comme Votre Majesté l'imagine assez, mais peut-être en croyant un peu, car il y a encore beaucoup de superstition dans ce pays. J'ai répondu que j'étais sûr de n'avoir point vu de poule, mais qu'à l'égard des papillons, je n'affirmais rien, à cause de l'extrême facilité de prendre une chose pour l'autre au milieu de tant de dames.

Ces détails appartenant aux mœurs et coutumes du pays où Votre Majesté m'a envoyé, et un peu aussi à la considération qu'on m'y accorde, je ne les ai pas crus au-dessous de Votre Majesté, puisque j'ai l'honneur de l'y représenter...

APRÈS LA BATAILLE DE LA MOSKOWA

Au comte de Front(?).

14 septembre.

Je croyais, monsieur le comte, terminer ici ma dépêche, lorsque les plus grandes nouvelles m'obligent de reprendre la plume.

Avant de partir de la capitale, la nuit du 20 au 21 août, le prince Kutusoff dit à sa femme : *Nous nous reverrons heureux, ou jamais;* il se prosterna sur le parquet et se recommanda à Dieu en pleurant. Ceci, monsieur le comte, vous paraîtra s'accorder peu avec d'autres endroits de ma lettre; mais ces sortes de disparates sont fort communs dans ce pays, et je pourrais vous en raconter de plus singuliers. Il arriva à l'armée le 29, et tout de suite il lui donna une nouvelle disposition, qui fut très agréable aux Russes, parce qu'elle se trouvait plus conforme à leurs anciens usages. Prenez une carte, monsieur le comte, cherchez le bourg de Mojaïsk, à quatre-vingt-dix-neuf verstes au sud-ouest de Moscou, à la pointe d'un angle assez aigu que forme la Moskowa; à dix verstes plus haut, sur la rive droite de cette rivière, se trouve le village de Borodino, trop insignifiant pour être désigné sur les cartes, mais qui vient d'acquérir un renom immortel.

Le prince avait en face ce village, et devant lui encore un ruisseau qui se décharge dans la Moskowa; sa droite était adossée à cette rivière, qui donne son nom à l'ancienne capitale de l'empire; à l'égard de sa gauche, il disait lui-même à Sa Majesté Impériale, dans sa relation du 3 septembre : *elle est un peu en l'air, mais l'art peut la soutenir;* en effet, il la flanqua par quelques fortications d'usage; cette gauche était

commandée par le général en chef prince Bagration ; derrière lui étaient les généraux Touczkoff et comte de Strogonoff, plus bas encore les milices de Moscou ; enfin le prince Kutusoff avait caché dans les bois, et toujours du même côté, une grande quantité de troupes et d'artillerie ; le centre occupait des hauteurs en face du ruisseau ; le prince avait derrière lui une profonde colonne de sept corps, entre autres toute la garde. A la droite étaient les chasseurs.

Le 3 septembre, le prince parcourut l'armée ; il fit porter dans les rangs l'image miraculeuse de Smolensk ; il dit aux soldats : *Frères* (c'est le mot russe), *il n'y a plus que vous entre l'ennemi et la sainte ville* (Moscou). On s'écria de tous côté : *Nous mourrons tous où tu nous as placés.* Pendant cette espèce de revue, un aigle plana sur la tête du prince : il ôta son chapeau et le salua ; sur quoi tout ce qui l'entourait cria : *Hurrah!* Le 5 septembre, la gauche fut attaquée, comme on s'y attendait ; le combat fut déjà long et acharné, mais le prince Bagration en sortit vainqueur et prit même seize pièces de canon ; le lendemain se passa en escarmouches où l'on ne fit que se tâter ; mais le 7 était le jour fixé par la Providence pour une des plus mémorables batailles qui se soient jamais livrées. Les Français vinrent fondre sur la gauche et sur le centre, et rencontrèrent les Russes qui venaient à eux. La gauche des Français, comme vous le sentez assez, et la droite des Russes ne demeurèrent pas oisives, et il résulta de là des attaques obliques et un certain pêle-mêle dont nous n'aurons pas de sitôt une idée juste.

Le combat, c'est-à-dire la boucherie, commença à quatre heures du matin et ne cessa de sévir que vers la nuit. 1500 pièces d'artillerie tiraient du côté des Russes ; cela vous paraîtra exagéré, mais lorsque j'ai voulu dire *huit cents* à l'homme le plus à portée de

savoir cela, il m'a dit en riant : *doublez.* Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'artillerie était formidable et qu'elle a été servie avec une terrible précision. Napoléon avait dit, avec l'inébranlable obstination qui est le fond de son caractère : *Ou toute mon armée y périra, ou je tournerai cette gauche;* et les Russes, de leur côté, avaient dit : *Nous y périrons tous ou tu ne passeras pas.* Ceux-ci ont gagné leur formidable pari, au prix de trente mille vies, car ils n'avouent pas un moindre nombre de morts, en soutenant que l'ennemi ne saurait en avoir perdu moins du double; on s'est battu corps à corps, la même batterie a été prise et reprise jusqu'à cinq fois, mais, à la fin, la valeur russe l'a emporté; ils ont repoussé les Français à 12 verstes et leur ont pris 30 canons. Sept généraux russes ont été blessés, mais la Russie même l'a été dans la personne du prince Bagration : une balle s'est logée profondément dans l'os de sa jambe; on l'a transporté à Moscou, d'où il écrit lui-même : *Je ne sais s'il faudra me couper la jambe.* Quand on pourrait la sauver, l'armée n'en serait pas moins privée de lui pour toute la campagne, et c'est un grand malheur : c'est un compagnon de Souvarof, il a beaucoup d'expérience et il est l'idole des soldats. 22 officiers du régiment des chasseurs de la garde ont été tués ou blessés; on a fait peu de prisonniers sur les Français, l'acharnement n'ayant rien épargné. Je pense, monsieur le comte, que vous lirez avec intérêt la courte lettre qu'un homme d'esprit a écrite à son ami pendant la bataille; la voici : « Lundi 26 (N. S.). Avant-hier, une affaire de héros; hier, une escarmouche insignifiante; aujourd'hui, combat de héros. La terre tremble à dix-huit verstes. Les Français ont été attaqués sur leur flanc droit, étant en marche sur notre gauche et attaquant en outre. J'espère en Dieu et en nos braves, et que demain nous recevrons l'ordre d'avancer ; mais

tout ceci, les détails de l'armée vous l'apprendront bien mieux. Quant à moi, je vous raconterai que le premier jour où le prince Kutusoff a reconnu la position, un aigle a plané sur sa tête; il le salua et la troupe dorée cria : *Hurrah!* Quand les Romains combattent, il faut citer les augures. » : *Signé* Ansted (de Strasbourg), personnage employé à la diplomatie de l'armée.

Vous pensez bien, monsieur le comte, qu'on ne saurait encore avoir rien de certain sur le nombre des morts, mais, pour se former une idée de cette bataille, il suffit de citer les expressions de ceux qui l'ont vue ou qui en étaient près. L'un dit, comme vous voyez, *la terre tremblait à dix-huit verstes*; un officier qui a combattu dit que *Preisich-Eylau fut un jeu d'enfants, comparé à Borodino*. Un officier général d'un grand mérite et de ma connaissance particulière mande en propres termes : *Ceux qui ont vu cette bataille ont une idée de l'enfer.*

La nuit du 10 au 11 septembre fut terrible pour l'Empereur et pour nombre d'autres personnes, que le premier courrier du prince Kutusoff avait instruits de la bataille commencée, et qui ignoraient le succès. Enfin, le 11 au matin, jour de la fête de l'Empereur (heureux hasard!), le courrier triomphant arriva. Tout de suite on nous invita à un *Te Deum*; mais plusieurs ne furent pas avertis à temps. L'Empereur a fait le prince Kutusoff maréchal et lui a donné 100 000 roubles; sa femme a reçu le portrait; c'est de part et d'autre le *nec plus ultrà* des honneurs. L'Empereur a donné de plus 100 000 roubles au prince Bagration et 5 roubles à chaque soldat qui a combattu à Borodino.

Cette bataille, monsieur le comte, ne saurait être assez célébrée; elle a été livrée avec une valeur au-dessus de tout éloge, contre l'ennemi du genre

humain, et pour tout ce qui reste dans l'univers de religion, d'indépendance, et de civilisation. Tout homme, et surtout tout Européen, doit de vives actions de grâce à ceux qui l'ont gagnée. Cependant, si Votre Excellence me demande où nous en sommes, je me garderai bien de répondre autrement que par ces mots : *Je n'en sais rien.*

L'opinione regina del mondo est reine surtout à la guerre, et surtout encore depuis que les armes à feu ont égalisé les hommes,

> Et qu'un plomb dans un tube enchâssé par des sots
> Comme un soldat obscur va tuer le héros.

Peu de batailles sont perdues physiquement. Vous tirez, je tire : quel avantage y a-t-il entre nous? D'ailleurs, qui peut connaître le nombre des morts? Les batailles se perdent presque toujours moralement; le véritable vainqueur, comme le véritable vaincu, c'est celui qui croit l'être. Les bataillons qui avancent savent-ils qu'il y a moins de morts de leur côté? Ceux qui reculent savent-ils qu'ils en ont davantage? La bataille d'Austerlitz, donnée en Moravie, fut perdue quatre jours après à Ujhely, en Hongrie, sur quatre feuilles de papier; celles de Pultusk et de Preisich-Eylau furent bièn gagnées matériellement dans toute la force du terme; des causes purement morales annulèrent ces victoires complètement. Et précédemment, à Marengo, n'avait-on pas eu l'ineffable talent de *perdre une bataille gagnée*? Il faudrait donc savoir avant tout quel sentiment la bataille de Borodino a laissé dans les cœurs des deux partis. Le Russe a-t-il dit dans le sien : *Le Français ne peut me résister*? Celui-ci a-t-il dit : *C'est vrai*? Voilà la question; mais le temps seul peut la résoudre. Si le découragement s'approche seulement du cœur des Français, ils sont perdus; s'ils tiennent bon et s'ils peuvent avancer,

nous pouvons encore voir d'étranges malheurs. Les événements nous ont révélé un grand et terrible secret, celui de l'infériorité du nombre de notre côté; elle est grande, monsieur le comte, et Dieu veuille qu'elle diminue. Cependant l'Empereur payait au mois de janvier 942 000 hommes. Où sont-ils? J'en parle souvent à des Russes fort instruits, et qui cependant ne savent pas répondre. Le grand-duc a dit ouvertement, et même il a répété : *A quoi nous sert cette grande victoire? à n'avoir plus d'armée.* Ce discours est étrange dans cette bouche. Le prince Kutusoff n'a pourtant employé qu'un bataillon de chaque régiment; il lui reste plusieurs corps intacts, entre autres la garde, et la plus grande partie des miliciens de Moscou, dont les compagnons ont déjà fait des merveilles.

Dans l'espoir d'adresser bientôt à Votre Excellence un heureux supplément, je la prie d'agréer la haute et respectueuse considération avec laquelle je suis, etc.

RETRAITE DE RUSSIE

Saint-Pétersbourg, 8/20 novembre 1812.

Il serait inutile de s'appesantir sur cette foule d'affaires particulières qui ont lieu depuis que Bonaparte est en retraite. La plus remarquable est celle du 27 octobre (8 novembre), dans laquelle le général Platow a pris 62 pièces de canon aux Français. Des relations telles que celles que j'envoie ne peuvent guère marquer que les résultats. Depuis l'affaire de Wiasma, du 22 octobre (vieux style), on a fait 10 000 prisonniers sur les Français. Le major de Beckendorf ayant eu le bonheur d'intercepter deux lettres du vice-roi d'Italie à Berthier, l'Empereur les a fait imprimer; je les joins à cette relation, afin

qu'elles amusent au moins en passant Son Excellence M. le comte de Front. On y voit une véritable *agonie militaire*, et en effet, la défaite du vice-roi date du lendemain. Le combat eut lieu sur la grande route de Smolensk, près du village de Sapritino, entre Dorogobourg et Duchowschtina; les Français y perdirent 3 000 prisonniers, 62 canons et une grande quantité d'hommes tués par les Cosaques, qui ne firent pas de quartier. Platow, à la fin de son dernier bulletin, parle comme se tenant à peu près sûr de prendre le beau-fils Eugène, mais s'il n'échappe pas, ce sera un homme embarrassant : il vaudrait mieux qu'il fût tué. D'un autre côté, le comte de Wittgenstein vient de battre encore les maréchaux Saint-Cyr et Victor; j'en reçois la nouvelle en écrivant ceci, mais les détails ne nous parviendront que demain. Avant ce dernier coup, la route n'était pas fermée, puisqu'un renfort de 2 000 hommes de la garde a pu arriver de Vilna jusqu'à une distance assez médiocre de Smolensk; mais là il a été enveloppé par le général comte Orloff-Denisoff, et obligé de mettre bas les armes, avec 69 officiers. La cause de ces désastres et de tous ceux qui suivront se trouve dans l'inflexible obstination de Bonaparte, qui n'a jamais écouté un seul avis; ces sortes de caractères font merveille pendant qu'ils ont le vent en poupe; mais, s'il vient à tourner, leur nature intraitable amène d'incalculables désastres. Ses généraux lui avaient dit : « Sire, vous ne pouvez sauver l'armée qu'en sacrifiant l'artillerie »; jamais il n'y a eu moyen de le persuader; il perdra l'armée et l'artillerie. Tout ce qui suit est incontestable : il a commencé la guerre avec 390 000 hommes et une artillerie immense; avant de commencer, les préparatifs seuls lui coûtaient 200 millions; au moment où j'écris, les Russes tiennent 70 000 prisonniers, 246 pièces d'artillerie bien comptées, et il faut

de plus tenir compte de celles qui ont été précipitées ou enterrées : la lettre du vice-roi montre que le nombre en est grand. Celui des hommes morts par le fer, les maladies et l'intempérie, ne peut s'élever à moins de 100 000 hommes. Je ne crois pas qu'il reste à Napoléon, de Vilna à Smolensk, plus de 80 000 hommes, ni que dans cette dernière ville il en ait plus de 50 000 autour de lui. Quant à l'artillerie, il est difficile de savoir ce qu'il lui en reste; on me soutenait qu'à la bataille de Borodino il y avait 2 000 pièces de chaque côté : quoique je ne sois pas militaire, cela me paraissait absurde, cependant je ne savais que répondre aux personnes qui me l'affirmaient; maintenant je vois beaucoup moins encore ce qu'on peut objecter aux bulletins français qui nous annoncent 500 pièces de chaque côté. Je regarde comme certain qu'en s'avançant sur Moscou Napoléon avait laissé en arrière toutes ses pièces de position ou à peu près; tout cela sera revenu à Smolensk. Depuis ses malheurs, il a perdu au moins 300 pièces de canon; je crois que si on lui en accorde autant de tout calibre et sur toute la route jusqu'à Vilna, c'est encore beaucoup. Mais que faire de pièces de position dans une retraite précipitée? Et d'ailleurs, où sont les chevaux? La lettre du vice-roi prouve qu'il en a perdu 1 220 dans deux jours. L'état des Français ne peut s'exprimer; on en raconte des choses qui ressemblent au siège de Jérusalem. Ils passent universellement pour avoir mangé de la chair humaine. On assure qu'on les a vus faire rôtir un homme; toutes les relations au moins, tant écrites que de vive voix, s'accordent pour affirmer qu'on a vu des Français couchés sur une charogne de cheval et la dévorer à belles dents. Voici encore qui est sûr : on a fait prisonnier un soldat vétéran portant sur sa manche les *chevrons brisés*, marques d'un service ancien et dis-

tingué, et qui a fait toutes les campagnes de Bonaparte, y compris celle d'Égypte ; depuis plusieurs jours il n'avait vécu que d'un peu de chair morte, et depuis deux ou trois, il n'avait rien mangé du tout. Il a été présenté à M. Demidoff, homme puissamment riche, qui a levé un régiment à ses frais et qui sert comme volontaire ; un dîner élégant était servi ; il a dit au Français prisonnier qu'il pouvait s'asseoir et manger. A la vue de cette vaisselle, de ces vins, de ces mets délicats, le pauvre soldat a été saisi d'un tremblement subit et universel, tel que certainement il n'en avait jamais éprouvé devant l'ennemi ; — c'est un singulier effet de la faim ; — ensuite il a dit : *Est-il possible qu'un officier russe me fasse l'honneur de m'inviter à ce bon repas, après toutes les horreurs que nous avons commises dans les États de son Empereur?* J'ai interrogé une foule de témoins oculaires sur l'état moral de cette foule de prisonniers, dont on ne sait que faire ; on m'a répondu diversement. Les uns m'ont dit qu'ils étaient toujours fort impertinents, et que surtout ils ne demandaient jamais rien ; d'autres m'ont dit le contraire. Une dame de ma connaissance ayant offert un billet bleu (cinq roubles) à l'un de ces prisonniers, il a répondu : *Madame, je l'accepte et je vous remercie infiniment; si jamais vous venez en France, mes parents s'empresseront de vous les restituer.* Mais un exemple n'est qu'un exemple. D'ailleurs il pourrait se faire, grâce à la conscription, que cet homme fût d'une étoffe plus ou moins distinguée. Un point sur lequel on s'accorde assez, c'est qu'ils ne se plaignent pas de leur maître. L'un d'eux disait : « Il est trop ambitieux » ; le jugement n'est pas sévère.

Il est bien prouvé maintenant que Moscou, du moins en très grande partie, n'a été brûlé que par les Russes ; il y a même des doutes sur le palais de

Pétrosky ; le seul crime *direct* de ce genre qui demeure incontestablement à la charge de Napoléon, c'est la destruction du Kremlin. Au reste, si les Russes ont brûlé leur capitale de désespoir, le crime ne retombe pas moins indirectement sur le féroce envahisseur.

Il est impossible de savoir où se trouve ce moderne Attila. On aime à croire qu'il s'est arrêté à Smolensk ; dans ce cas, il est pris. Il peut bien encore faire cette faute après toutes celles qu'il a commises. Celle de profanation des églises est du genre le plus grossier : dès qu'on arrivait dans un village, l'église était convertie en écurie ou en boucherie ; on égorgeait quelque animal et l'on pendait les entrailles sur les images des saints. Il faut avoir perdu le sens commun pour agir ainsi, et cette conduite, indépendamment du crime, est encore l'excès du ridicule de la part d'un homme qui a eu tant de bontés pour la religion mahométane.

Monseigneur le grand-duc est parti pour l'armée il y a deux jours, et il passe pour certain que l'Empereur le suivra de près ; on veut apparemment le rendre témoin de quelque triomphe. Et il y a moins d'un mois et demi que nous fûmes avertis officiellement de faire nos paquets, après que l'Empereur aurait fait les siens !

Que dire ? Que penser ? Dans l'attente de ce qui peut arriver, on a peine à respirer. Je suis obligé de finir, mais d'autres dépêches se feront peu attendre. Je laisse toujours M. le comte de Front parfaitement libre, en lui renouvelant mes hommages, de supprimer dans mes dépêches tout ce qu'il croirait superflu ou peu nécessaire.

INCENDIE DE MOSCOU

Au roi de Sardaigne.

(Fragment.)

Saint-Pétersbourg, 8/20 octobre 1812.

Je puis enfin avoir l'honneur d'apprendre à Sa Majesté, avec une certitude parfaite, que l'incendie de Moscou est entièrement l'ouvrage des Russes, et n'est dû qu'à la politique terrible et profonde qui avait résolu que l'ennemi, s'il entrait à Moscou, ne pourrait s'y nourrir ni s'y enrichir. Dans une campagne très proche de la capitale, on fabriquait depuis plusieurs jours toutes sortes d'artifices incendiaires, et l'on disait au bon peuple qu'on préparait un ballon pour détruire d'un seul coup toute l'armée française. M. le comte Rostopchin, avant de partir, fit ouvrir les prisons et emmener les pompes, ce qui est assez clair; ce qui ne l'est pas moins, c'est que sa maison a été épargnée et que sa bibliothèque même n'a pas perdu un livre. Voilà qui n'est pas équivoque. En y réfléchissant, on voit qu'il ne convenait nullement à Napoléon de brûler cette superbe ville, et en réalité il a fait ce qu'il a pu pour la sauver; mais tout a été inutile, les incendiaires observant trop bien les ordres reçus, et le vent à son tour ne servant que trop les incendiaires. La ville a brûlé constamment du 3 au 7, et de 10 000 maisons (parmi lesquelles 800 hôtels) il ne reste qu'un peu plus de 2 000. Napoléon a fait exécuter à mort, je ne sais de quelle manière, une grande quantité de Russes dont il a fait suspendre les cadavres, portant l'inscription : *incendiaires*; il a fait exécuter aussi un grand nombre de ses soldats; mais le tout a été vain. Je doute que depuis l'in-

cendie de Rome, sous Néron, l'œil humain ait rien vu de pareil. Ceux qui en ont été témoins ne trouvent aucune expression pour le décrire. Il me suffira de dire qu'à la distance de quatre-vingt-quatre verstes on apercevait distinctement cette espèce de splendeur livide que les nuées réfléchissent dans les grands incendies, et qu'un naturaliste allemand attaché au comte Alexis Razumoffsky lui écrit qu'à une distance de quinze verstes il lisait aisément au cœur de la nuit, à la triste lueur de cet embrasement. Je répète que la perte en richesses de toute espèce se refuse à tout calcul; mais la Russie et peut-être le monde ont été sauvés par ce grand sacrifice. Le comte de Rostopchin, avant de quitter la ville, a fait venir devant lui deux détenus : l'un, Russe, dont le nom m'échappe en ce moment, était convaincu d'avoir traduit en russe une proclamation française qui annonçait l'arrivée de Napoléon : celui-ci l'avait comblé de bontés dans un collège de Paris où ce marchand avait été élevé. — Le grand comédien sait bien ce qu'il fait, comme on voit. — L'autre était un nommé Mouton, Français, convaincu d'avoir tenu des propos séditieux. Rostopchin a dit au premier : *Vous êtes un scélérat abominable, un traître indigne même d'être puni par le knout et la Siberie, comme la patrie punit les traîtres; je vous livre à la vengeance du peuple.* Aussitôt la foule, avertie ou non, Dieu le sait, a percé ce malheureux de mille coups, et a traîné par les pieds dans toutes les rues son cadavre sanglant. Le gouverneur, d'autre part, dit à Mouton : *Vous êtes coupable, mais je vous pardonne; allez chez les vôtres leur dire comment nous traitons ici les traîtres.* Ce second jugement avait visiblement pour but d'adoucir les Français; le premier est une infamie au premier chef, aussi éloignée de l'état de civilisation que le lit de Procuste ou le taureau de Phalaris. Le comte de Rostopchin est le beau-

frère de la princesse Alexis Gallitzin et ami intime des Golovin; mais quoique je sois très assidu dans ces deux maisons, où je suis comblé d'amitiés, j'observe cependant que depuis plus d'un mois on ne m'y nomme plus ce personnage qui est en effet inexcusable sous ce rapport.

Mon aimable compatriote, saint François de Sales, défendant quelque part de dire même du diable plus de mal qu'il ne faut, je dois dire que Napoléon a fait ce qu'il a pu pour éviter le comble du malheur. Il est allé lui-même dans les hôpitaux, il a parlé aux blessés russes et a fait ce qu'il a pu pour alléger de si grands malheurs; mais il pouvait peu, et il a été peu obéi. Quant au pillage, outre qu'il était puissamment favorisé par l'incendie, Napoléon ne pouvait l'empêcher, car c'était la grande proie dont il avait leurré son armée, et il n'avait plus d'autres moyens de prévenir une révolte plus que commencée. La destruction du Kremlin est purement son ouvrage. L'explosion fut épouvantable; un mot suffit : elle détacha la cloche de Veliki-Ivan, qui tomba. Le clocher lui-même est demeuré sur pied, ainsi que la cathédrale, mais c'est uniquement parce que les mines ne partirent pas, soit qu'elles eussent quelque défaut, soit que les Cosaques, par une heureuse témérité, aient pu couper les boyaux de communication, comme on me l'a assuré sans me persuader beaucoup.

Les Français, en entrant, envoyèrent une sauvegarde de cinq hommes à l'église catholique de Saint-Louis; c'est la seule qui ait été épargnée, et elle a servi d'asile à beaucoup d'hommes et de choses. Tout le clergé russe avait disparu, excepté un seul pope qui était demeuré en place et qui vint demander au curé catholique s'il lui conseillait de célébrer. Celui-ci l'y exhorta beaucoup. Le pope alla demander la permission — et il l'obtint — de célébrer librement, comme

il l'entendrait. Il pria pour son Empereur, et le jour de la naissance de ce prince, au milieu des flammes, il chanta le *Te Deum*; ce trait est beau, mais il est unique. Il prouve après mille autres que le courage de la conscience a de grands droits toujours et partout.

Il peut être intéressant d'observer que dans une armée de 400 00 hommes il n'y a jamais eu un seul ministre de la religion ni aucun signe de culte quelconque, ce qui, je crois, ne s'est jamais vu, même chez les peuples païens. A Moscou, aucun Français n'a paru dans l'église pendant les six semaines du règne français, excepté (ceci est remarquable) cinq ou six officiers appartenant à des maisons de l'ancienne noblesse de France. Le reste ne paraît avoir aucune idée quelconque de religion; quelques-uns, à ce qu'on m'a rapporté, ont dit : *Qu'est-ce que Dieu? que voulez-vous dire*? Et ce qu'il y a d'extrêmement singulier, c'est qu'ils paraissent encore tenir au baptême, on ne sait pas trop pourquoi. Tous les enfants nés pendant ces six semaines ont été portés à l'église et baptisés.

Je sortirais du style des relations et je prendrais celui de la poésie si j'entreprenais de décrire les cinq ou six premiers jours. Toutes les caves enfoncées à la fois; une innombrable quantité de brigands déchaînés et furieux; le sang coulant dans les rues avec le vin et l'eau-de-vie; les deux partis s'entr'égorgeant au milieu des flammes; des malheureux brûlés dans leurs maisons; les autres fuyant sans savoir où ils allaient, et dépouillés dans les rues des lambeaux qu'ils emportaient pour se couvrir, etc., etc. Aucune langue ne peut rendre ce spectacle ni même en approcher. Malheur mille fois à l'homme exécrable qui a causé ces effroyables malheurs s'il ne les a pas voulus expressément! Au reste, le bélier immolé était sans prix, mais il paraît qu'Isaac est sauvé!

De tout côté on se demande : *Où est Napoléon?* On a voulu dire qu'il avait échappé, mais rien ne le prouve et tout fait croire le contraire. Depuis l'arrivée de l'amiral à Minsk un homme seul passerait difficilement. Le moment solennel de la vengeance divine est-il arrivé? Il m'en coûte beaucoup de fermer ce paquet sans pouvoir répondre, mais je l'ai toujours annoncée comme certaine et inévitable; la date seule me tenait en suspens. Quoi qu'il doive arriver, je crois de mon devoir de laisser un peu courir ma plume et de ne rien laisser ignorer sur l'un des plus grands événements du monde.

Voilà la vérité à l'égard de Moscou : Sa Majesté peut y compter comme si elle avait été témoin de tout; je la tiens de l'autorité la plus irrécusable et sous le sceau du plus grand secret, car ici il faut dire que *les Français ont tout fait*, quoique les gens sensés ne me semblent guère les dupes de cette jonglerie politique.

Napoléon a donné 6 000 roubles à un Russe, qui a eu la lâcheté de les accepter, pour détacher la croix fixée sur le faîte de Veliki-Ivan et qui a été portée à Paris comme un trophée. On m'a assuré de plus qu'à quelques pas de la tour cet homme si lâchement courageux a été dépouillé par les brigands, qui ne lui ont pas laissé un kopeck.

ROLE DE LA FRANCE

(Extrait d'un mémoire sur la situation du roi de Sardaigne, 17/29 décembre 1812.)

Après tout ce que la France a fait souffrir à nous et à l'Europe, le sentiment qui nous écarterait d'elle serait assez naturel; cependant ce sentiment serait trompeur, et l'axiome prêché depuis dix ans semble

plus vrai que jamais : *Point de salut que par la France.*

Lorsqu'on examine les Français un à un, lorsqu'on réfléchit sur les inconcevables extravagances dont leur histoire est remplie, on se demande à quoi tient donc cette espèce de suprématie qu'ils exercent sur les autres peuples? Cependant il est impossible de la nier. Par leurs armes et par leur langage, ils dominent en Europe. C'est un fait qu'il faut prendre comme il est et dont il faut tirer parti, puisqu'il n'y a pas le moindre signe qu'il doive changer.

Les Français ont surtout deux privilèges bien extraordinaires : celui d'entrer chez les autres quand ils le veulent et de ne laisser entrer personne chez eux, et celui d'être destinés par la Providence à frapper d'une manière plus ou moins décisive toutes les puissances qui menacent l'indépendance des autres. Ils ont arrêté Attila, ils ont arrêté les Sarrasins en Europe. Ils sont allés depuis attaquer le Croissant chez lui en Asie et en Afrique; ils ont fondé un empire français à Constantinople et un autre à Jérusalem. Ils ont fait dans tout l'Orient une telle impression sur tous les esprits qu'on y appelle encore tous les Européens *Francs*, et que le Tasse lui-même appelle constamment l'armée chrétienne *il popolo franco*. Quelle puissance que celle de l'Autriche sous Charles V! Elle semblait marcher droit à la monarchie universelle. La France n'était point son égale à beaucoup près; cependant, dans une lutte d'abord inégale, sous François Ier elle arrêta d'abord sa grande rivale; bientôt, avec son Richelieu, elle reprit la supériorité; au commencement du XVIIIe siècle, quoique totalement épuisée d'hommes et de trésors, et humiliée même par de grandes défaites, elle parvint à la couper en deux; enfin, au commencement de notre siècle, elle a brisé l'équilibre au point de nous faire douter s'il pourra jamais être rétabli. Une réflexion

seule peut nous tranquilliser : c'est que le Français, excellent pour conquérir, n'a pas à beaucoup près le même talent pour retenir, et qu'il a toujours laissé échapper ses conquêtes lointaines avec autant de facilité qu'il se les était procurées; mais de là à l'espérance de l'humilier et de le dépouiller, il y a loin. Il n'y a pas de siècle peut-être où l'on ne se soit flatté d'écraser ou de morceler la France. Quelles espérances n'avait-on pas conçues à cet égard au commencement du dernier siècle! Tout annonçait qu'on était sur le point de réussir, et plusieurs Français, même parmi les plus sages, commençaient à perdre courage : cependant tout changea en un clin d'œil; le trône d'Espagne resta aux Bourbons, et le territoire français demeura notablement augmenté.

Dans le moment présent, où nous voyons la France épuisée d'hommes et d'argent, où Bonaparte vient de perdre en quatre ou cinq mois cinq cent mille hommes, mille pièces d'artillerie et sa réputation, il est naturel de spéculer de nouveau sur l'affaiblissement de la France et d'espérer que c'en est fait de sa prééminence; on sera cependant trompé aujourd'hui comme on le fut alors, et tant pis pour les puissances voisines qui auront appuyé des plans sur cette vaine espérance.

APRÈS LA BÉRÉSINA

Saint-Pétersbourg, 17/29 décembre 1812.

J'ai laissé Napoléon de l'autre côté de la Bérésina. Pour traverser cette rivière, il lui en a coûté des milliers d'hommes et presque tout le butin de Moscou. A peine eut-il mis le pied sur la rive droite, qu'il ordonna de rompre le pont. On lui montra tout ce qu'il laissait derrière lui; il répondit : « Que m'im-

portent ces crapauds! qu'ils se tirent d'affaire comme ils voudront ». Il est charmant. Ici s'élèvent de grands cris contre l'amiral Tchitchagoff qui, venant de Minsk, où on l'accusait déjà d'être arrivé trop tard, aurait pu, dit-on, arrêter et prendre Napoléon. Comme il a beaucoup d'ennemis, que ses malheurs domestiques et les faveurs de l'Empereur avaient un peu assoupis, ils se sont réveillés à cette occasion et l'ont extrêmement maltraité. Il a bien échappé à Sa Majesté de dire en très petit comité : *Le plan est manqué;* mais il n'a point fait tomber sa critique sur l'amiral en particulier, et jamais il ne lui a donné aucun signe de mécontentement, soit que réellement il n'ait pas tort, soit qu'il exerce toujours la même influence sur l'esprit de l'Empereur, soit que le maître veuille soutenir son ouvrage. Autant que j'en puis juger, je crois bien que les troupes russes n'ont point de supérieurs dans le monde pour la valeur et l'impétuosité de l'attaque. Quant à ce qu'on appelle *manœuvre*, je les crois un peu en arrière, et je doute que Napoléon démentît cette opinion. Enfin Napoléon passa la Bérésina près de la petite ville de Studianka, le 29 novembre (toujours nouveau style), et il continue sa marche sur Vilna toujours suivi et harcelé par les troupes russes. Pour aller droit aux résultats, je dirai seulement que, dans son chemin de la Bérésina à Vilna inclusivement, l'ennemi perdit encore près de 30 000 hommes et 400 pièces de canon. Il paraît certain que Napoléon n'est point entré à Vilna, mais seulement dans ses faubourgs. Du reste, on s'accorde peu sur la route précise qu'il a tenue et sur les précautions qu'il a prises pour sauver sa personne. On s'accorde assez à dire qu'en s'éloignant de Vilna il n'avait parmi ses affidés que son beau-fils le vice-roi, Murat et Berthier; qu'il était vêtu d'un simple frac sans aucune distinction; qu'Eugène au

contraire était en grande tenue, et que toute sa suite se réduisait à 15 lanciers polonais et 14 gardes napolitains. Je ne réponds d'aucun de ces détails, et dans les grands événements il ne faut s'attacher qu'aux masses et aux grands résultats. Les Français ne croyaient pas, à beaucoup près, que les Russes fondraient sur Vilna avec tant de célérité; ils ont été trompés à cet égard au point qu'ils prirent l'avant-garde des Russes pour l'arrière-garde française qui n'existait plus, et qu'un aide de camp de Davoust envoyé pour la reconnaître fut extrêmement surpris de se trouver prisonnier. Cette extrême célérité a produit un grand bien, c'est que les Français n'eurent le temps de commettre aucun désordre et ne purent brûler aucun magasin. Les Russes ont trouvé à Vilna des provisions immenses de tous les genres. La poursuite a continué jusqu'à Kowno sur le Niémen, et dans cet intervalle ils ont encore fait 5 à 6 000 prisonniers et pris 22 canons, *parce qu'il n'y en avait pas* 23, comme on l'a dit ici à la cour. Grodno est occupé; les Russes marchent sur Varsovie et Kœnigsberg, et comme on ne sait point encore quel parti aura pris Napoléon, ce qu'il aura fait de 1 500 hommes à peu près, nus et affamés, qui ont passé le Niémen avec lui, et quelle sera la résolution des nations qu'il doit traverser, il faut s'arrêter ici. Le 25 juin dernier, il est entré en Russie avec 480 000 hommes; plus de 100 000 sont venus le joindre; il a brûlé ou fait brûler l'ancienne capitale, après avoir parcouru en triomphateur l'immense espace qui la sépare de la frontière; il a effrayé la Russie et l'Europe; il a forcé le chef de l'Empire à nous avertir qu'il ne se croyait pas sûr à Saint-Pétersbourg, et à préparer publiquement le transport de tout ce qu'il avait de plus précieux; il avait amené des femmes, des enfants, des ouvriers de toute espèce pour fonder une colonie française; il

avait remis son entrée publique à Saint-Pétersbourg au printemps prochain, il s'en tenait sûr, etc.; — et le 10 décembre de la même année, c'est-à-dire trois mois après son entrée à Moscou, il est sorti de Vilna comme un bandit subalterne, sans argent et sans soldats. Il s'est trompé sur tout, et cependant il a fort bien raisonné; voilà le grand phénomène qu'on n'aura jamais assez admiré. Dans les malheureuses conférences d'Erfürth et de Tilsitt, il s'était convaincu, avec trop de raison, de son ascendant sur l'Empereur. Il disait, avant de commencer cette dernière guerre : « C'est un enfant; je le ferai pleurer en larmes de sang ». Il l'a répété dans une lettre qui est tombée en original entre les mains de l'Empereur. C'est lui qui a pleuré en larmes de sang congelé; mais qui le lui aurait dit? Voici donc la suite de ses pensées : 1° mon génie écrase celui d'Alexandre, il n'osera pas me résister; 2° je romprai les négociations par une attaque brusque, et je lui ferai perdre la tête; 3° je couperai un ou plusieurs de ces corps disséminés avec tant d'imprudence sur un espace de plus de huit cents verstes et je les enlèverai avec leurs magasins; 4° je livre une grande bataille qui termine la guerre avec un prince aussi timide; 5° j'appellerai tous les paysans à la liberté, et l'insurrection sera générale; 6° le prince Bagration étant coupé de Barclay de Tolly, jamais ils ne pourront se réunir, car en Russie comme ailleurs, pour se rendre d'un point à l'autre, la ligne droite est la plus courte; 7° les Russes, pour sauver leur capitale, livreront une bataille qu'ils perdront sûrement, eu égard à leur infériorité incontestable, surtout en cavalerie; 8° Moscou qui renferme un peuple, et ce peuple qui renferme la plus nombreuse et la plus opulente noblesse de l'univers, me fournira seul assez de trésors pour achever la conquête de la Russie et de

l'Europe; 9° si tout me manquait enfin, le chancelier est à moi et je ferai la paix. — Chacune de ces propositions est plausible; réunies, elles semblent rigoureusement démonstratives, et cependant toutes l'ont trompé. L'Empereur a dit : « Je me rappelle un de ses discours d'Erfürth : *à la guerre, c'est l'obstination qui fait tout, c'est par elle que j'ai vaincu;* je lui prouverai que je me rappelle ses propres leçons ». La noblesse et le peuple se sont également sacrifiés. Les noms d'*impôts*, de *contributions*, de *subventions*, etc., sont trop faibles; celui de *partage* même ne suffit pas : on a donné sans bornes comme sans murmures. Mais c'est Moscou qui a perdu Napoléon; s'il avait suivi le conseil de ses généraux, de ne pas y entrer et de voler sur le maréchal à Kalouga, c'en était fait de la Russie ou de son honneur, suivant toutes les apparences, vu l'infériorité notoire du maréchal et la désorganisation de son armée qui était telle qu'après la bataille de Borodino il y avait 17 000 maraudeurs sur lesquels il fallut enfin faire feu, et que dans une lettre confidentielle dont j'ai eu connaissance, Kutusoff écrivait : « Mon armée me donne plus d'embarras que l'ennemi ». Mais Napoléon voulut entrer à Moscou. Trois motifs purent le déterminer : l'orgueil, l'espoir du pillage, et celui de la paix qu'il croyait pouvoir acheter là plus commodément; — mais tout devait le tromper. Rien ne le surprit d'abord autant que l'absence de toute autorité. Il passa trois jours à attendre des députations qui ne se présentaient point. Son étonnement était extrême. — Mais où sont donc les autorités? — Il n'y en a point. — Le gouverneur? — Il est parti après avoir ouvert les prisons et emmené les pompes. — Et le Sénat? — Il a disparu de même. — Mais les officiers subalternes, civils et militaires, le clergé, les chefs de quartiers, etc.? — Tout est loin. — Enfin, l'homme le plus marquant

de Moscou se trouva être le directeur de je ne sais quelle maison d'orphelins, qui n'avait pas voulu quitter ces pauvres enfants. On alla chercher cet homme, on l'habilla et on le présenta à Napoléon. Ce fut sous cette brillante escorte qu'il entra dans la grande capitale. Cet abandon total rendait excessivement difficile toute communication avec le peuple environnant, dont il ne pouvait absolument se passer : il voulut bien envoyer des députés dans les villages voisins pour avertir les paysans que tout était tranquille, qu'ils pouvaient amener leurs denrées, que tout serait payé exactement, etc.; mais les paysans massacrèrent les députés, quoique russes, et n'apportèrent rien. En même temps les flammes s'allumèrent. Il faut l'avouer : ces flammes ont brûlé la fortune de Napoléon. Richelieu, conseillé par Machiavel, n'aurait pu inventer rien de plus décisif que cette épouvantable mesure. Dans son dépit, Napoléon fit juger par une commission militaire vingt malheureux qu'il appelait incendiaires, et il en fit exécuter huit ou dix qui n'avaient fait qu'exécuter des ordres légitimes. Cependant il s'obstina encore dans la capitale détruite. Il s'amusa à loger dans le Kremlin et à y faire des bulletins. Qu'est-ce qui se passait dans cette tête infernale? C'est ce qu'on ne saura jamais peut-être, du moins parfaitement. Quelques personnes pensent que le maréchal-prince de Smolensk, qu'on n'appelle point en vain *le vieux renard*, a joué Napoléon, ce qui n'est pas un petit honneur; qu'il est faux que le premier ait répondu à celui-ci d'une manière aussi tranchante et aussi hautaine qu'on le disait universellement et que je l'ai écrit moi-même ; qu'il répondait au contraire *qu'il ne pouvait*, lui Kutusoff, *rien prendre sur lui, suivant les ordres qu'il avait reçus; que tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'envoyer à Pétersbourg*, ET, EN ATTENDANT, DE NE RIEN ENTREPRENDRE (voilà le

renard!). Je n'ai pas de peine à me prêter à cette supposition. Quoi qu'il en soit, Napoléon passa trente-huit jours à Moscou, et pendant ce temps le maréchal organisa parfaitement son armée, se procura 60 000 hommes d'excellentes recrues, en plaça derrière lui un nombre pareil (dont même il n'a pas eu besoin) et se procura une ambulance de 30 000 chevaux. De ce moment l'équilibre fut rompu, et jamais Napoléon n'a pu le rétablir, quoiqu'il ait trouvé 50 000 hommes sur sa route à Orcha. Il paraît sûr qu'ayant enfin mesuré de l'œil le précipice qui s'ouvrait sous ses pas, il avait pris la résolution d'abandonner sa ligne d'opérations, devenue plus que chanceuse par les manœuvres décisives du comte de Wittgenstein sur Polock et sur Wittebsk, et de se jeter sur les gouvernements riches et plantureux de Toula et de Kalouga. De là l'attaque du 24 octobre sur Malojaroslawetz (gouvernement de Moscou), dont on n'a pas assez parlé parce qu'on n'a pas vu d'abord que c'était le plus haut point d'une parabole qui allait rebrousser. On nous dit même que *c'était une fausse attaque*; mais quand on fait une fausse attaque, on ne revient pas huit fois à la charge. Enfin, il fallut reculer, et ce moment commence une suite de calamités que je crois sans exemple. Pour trouver quelque chose de semblable on remonte jusqu'à la défaite des Sarrasins par Charles-Martel, à celle des Huns par Clovis et Aétius, à celle des Cimbres et des Teutons par Marius; on s'élève jusqu'à Cambyse, mais sans trouver de comparaison parfaite. En cinq mois, ou pour mieux dire en trois, nous avons vu disparaître un demi-million d'hommes, 1 500 pièces d'artillerie, 6 000 officiers, tous les bagages, tous les équipages, des trésors immenses, tout ce que les Français emportaient et tout ce qu'ils avaient apporté. On m'a nommé un régiment de Cosaques,

de 500 hommes environ, dont chaque soldat a pour sa part 84 ducats. On a donné des berlines pour 50 roubles et des montres de Bréguet pour 25. Mais les souffrances de l'homme passent toute imagination et ne laissent, même à l'égard du plus féroce ennemi, de place que pour la pitié. Les hommes les plus irréligieux sont frappés de cette épouvantable catastrophe à la suite d'une guerre qui a pris plaisir à faire des plus révoltants sacrifices un chapitre de sa tactique; et pour moi, je crois que jamais Dieu n'a dit aux hommes d'une voix plus haute et plus distincte : C'EST MOI. Les Français ont fait les plus grands et les derniers efforts de bravoure et de patience, ils ne se sont surtout jamais révoltés (chose incroyable!); mais que peut l'homme contre le fer, la faim et le froid réunis? Il a fallu périr et rendre les armes par milliers, 300 000 hommes sont morts; 200 000 sont prisonniers et répandus jusque sur la frontière de la Sibérie; 1 000 canons sont au pouvoir des Russes, et vont former un monument pyramidal à Moscou; plus de 500 autres ont été enfouis ou précipités dans les rivières par les Français eux-mêmes. Ceux qui ont vu le spectacle de près ne savent comment s'exprimer. L'un écrit : *J'ai fait deux cents verstes sur des cadavres.* L'autre : *Nous sommes entrés à Vilna à travers un défilé de cadavres*, etc. Je suis persuadé que Sa Majesté lira avec intérêt une lettre qui lui tiendra lieu de toutes; elle est de mon frère Xavier, et je la choisis parce qu'elle part d'un témoin oculaire et d'une plume étrangère à l'ombre même de l'exagération.

« Vilna, 9/21 décembre. Je ne puis te donner une idée de la route que j'ai faite. Les cadavres des Français obstruent le chemin qui, depuis Moscou jusqu'à la frontière (environ huit cents verstes), a l'air d'un champ de bataille continu. Lorsqu'on approche des

villages, pour la plupart brûlés, le spectacle devient plus effrayant. Là les corps sont entassés, et, dans plusieurs endroits où les malheureux s'étaient rassemblés dans les maisons, ils y ont brûlé sans avoir la force d'en sortir. J'ai vu des maisons où plus de 50 cadavres étaient rassemblés, et parmi eux trois ou quatre hommes encore vivants, dépouillés jusqu'à la chemise, par quinze degrés de froid. L'un d'eux me dit : Monsieur, tirez-moi d'ici ou tuez-moi ; je m'appelle Normand de Flageac, je suis officier comme vous. Il n'était pas en mon pouvoir de le secourir. On lui fit donner des habits, mais il n'y avait aucun moyen de le sauver ; il fallut le laisser dans cet horrible lieu. Un comte Berzetti de Turin s'est dit mon parent et m'a fait demander des secours. Je lui ai envoyé aussitôt et mon cheval et un Cosaque pour l'amener, mais le dépôt des prisonniers était parti : je ne sais ce qu'il est devenu. (Je le fais chercher de tout côté.) De tout côté et dans tous les chemins on rencontre de ces malheureux qui se traînent encore, mourant de faim et de froid ; leur grand nombre fait qu'on ne peut pas toujours les recueillir à temps, et ils meurent pour la plupart en se rendant aux dépôts. Je n'en voyais pas un sans songer à cet homme infernal qui les a conduits à cet excès de malheur. »

La lettre touche la circonstance la plus affreuse, c'est l'impossibilité de porter des secours. Qu'on imagine un désert où l'on ne voit que de la neige, des corbeaux, des loups et des cadavres ; voilà la scène depuis Moscou jusqu'à la frontière, et l'humanité n'y peut rien. Le prisonnier meurt de froid et de faim, et il est tué par la chaleur et par les aliments. Monseigneur le grand-duc Constantin a fait conduire lui-même quelques-uns de ces malheureux dans ses propres cuisines, donnant ordre qu'on en eût tout le soin possible : aux premières cuillerées de soupe ils

sont morts. Vivant depuis deux mois et plus de nourritures abominables, de charognes d'animaux et même d'hommes (car il n'y a plus de doute sur ce point), ils exhalent pour la plupart une odeur si fétide que trois ou quatre de ces malheureux suffisent pour rendre une maison inabordable. L'immense quantité de cadavres a justement attiré l'attention du gouvernement : à Moscou, où chaque maison a son puits comme à Turin, chaque puits était encombré de cadavres français. On a ordonné qu'on achèverait de les combler avec des matériaux et qu'ils seraient irrévocablement fermés, sauf à en ouvrir d'autres. Les commissaires du gouvernement ont compté à Borodino et dans les environs 42 000 cadavres de chevaux, et quand on songe que tout cela n'est rien en comparaison des cadavres humains, on pâlit. Le gouvernement a pris le parti de les brûler, mais il faut des forêts et beaucoup de temps. Déjà de plusieurs côtés se sont manifestées des maladies assez malignes, tandis que la peste continue ses ravages à Odessa. Dieu nous soit en aide!

L'Empereur, qui est arrivé à Vilna le 22 décembre (N. S.), mande qu'il n'oubliera de sa vie l'horrible spectacle dont il a été témoin. Tout de suite il a chargé le général comte de Saint-Priest, officier français du plus grand mérite (au service de la Russie), de l'inspection générale sur tous les prisonniers, afin qu'on leur fasse le moins de mal et le plus de bien possible. Les premiers pourront être sauvés, mais pour tous ceux qui ont été faits depuis deux mois, j'en doute. Il y en a tout au moins 200 000. Qui sait si 20 ou 30 000 seulement reverront leurs foyers?

Plusieurs noms très distingués se trouvent dans cette funeste barque. Le comte Alfred de Noailles, aide de camp du *prince de Neuchâtel* (Berthier), a été tué sur la Bérésina. On a trouvé sur lui le portrait de sa femme.

Je l'ai vu. Le sang de l'infortuné jeune homme a pénétré dans la boîte et formé un hideux croissant au bas du portrait. Il avait vingt-sept ans et sa femme en a vingt. Pendant qu'il était tué sous les drapeaux de Bonaparte, son frère cadet (le comte Alexis) s'échappait de France et se rendait ici pour passer de là en Angleterre et tâcher de servir de quelque manière son maître Louis XVIII. — *L'un sera pris et l'autre sera laissé.*

Sa Majesté Impériale a donné à Vilna mille preuves de bonté et de munificence. Le prince de Smolensk a reçu le grand cordon de Saint-George, qui est le *nec plus ultrà* des honneurs militaires. Il a dit aux seigneurs polonais : « Messieurs, j'ai tout oublié ; passons l'éponge sur tout ce qui s'est passé ; j'espère qu'à l'avenir... » On raconte diversement la fin de cette phrase ; mais comme les souverains, obligés de dire ces sortes de choses, les disent mieux que les autres hommes, on leur doit de ne pas les répéter, à moins qu'on ne les ait entendues ou qu'on en soit très sûr.

Où est Napoléon, et que va-t-il faire ? C'est ce que tout le monde demande sans savoir répondre. L'un dit qu'il va à Vienne, l'autre à Dresde, l'autre à Paris tout droit. — Il n'y a rien de sûr encore. Quelques personnes croient qu'il pourra refaire une armée ; mais la chose paraît impossible. Qui voudra le suivre après cette épouvantable catastrophe ? La France et l'Allemagne sont en deuil. Je ne considère qu'un seul objet, celui des officiers : tout bien examiné, il en a perdu à peu près 8 000. C'est toute la science et toute l'expérience française. Comment remplir cette terrible lacune ? etc. — Enfin, nous verrons.

Voilà un beau champ ouvert à la diplomatie si elle est sage. L'Empereur a dit à Vilna : Messieurs, nous avons vaincu ; maintenant il faut prouver que nous

sommes dignes de la victoire. — Je le désire et l'espère de tout mon cœur.

Que fera l'Autriche? L'Empereur sera-t-il père ou souverain? Que feront les Français? Je vois un parti républicain qui n'est pas mort; un parti constitutionnel de quelques ambitieux qui s'empareront du poupon pour régner par une régence; un parti royaliste, etc. Que fera l'Angleterre, qui craint la Russie en se servant d'elle, et qui a pour intérêt d'empêcher que les deux couronnes de France et d'Espagne n'appartiennent à la même famille? Que fera l'Espagne, qui, en quatre ans de révolution, n'a pas encore produit un véritable talent dans l'ordre militaire comme dans le civil, et dont la constitution n'est qu'une œuvre d'avocats?

Il serait téméraire de prophétiser sur des événements qui seront décidés par tant d'intérêts et de passions combinées et mises en jeu. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que la Révolution continuera comme elle a continué jusqu'ici, c'est-à-dire sans que les étrangers puissent s'en mêler efficacement; que les Français souffriront beaucoup, comme il est extrêmement juste, mais qu'ils rétabliront les Bourbons en France et en Espagne et le Pape à Rome; et qu'en acceptant d'eux ou en leur arrachant par la victoire de grandes possessions, on ne les privera pas cependant d'une grande augmentation de territoire.

Je dis, comme le préteur romain, *Paret*. L'avenir jugera ces conjectures.

UN BAL A LA COUR DU TSAR

Saint-Pétersbourg, 5/17 janvier 1817.

Monsieur le comte,

Le premier jour de l'an (V. S.; 13, style vrai) a vu le retour de la fête ordinaire, bien connue de Votre Excellence. — Gala le matin et, le soir, bal masqué au grand Palais d'hiver et souper à l'Ermitage. Il faut avoir vu ce rassemblement pour s'en former une idée. Je le crois unique en Europe. Dans le fait, c'est une saturnale monarchique, et, sous ce point de vue, l'Empereur y attache une juste et sage importance. Tous les états sont mêlés dans le palais du souverain : le paysan y vient coudoyer le prince; on approche les maîtres, on les voit, on les contemple; le peuple y prend un extrême plaisir, et il faudrait connaître peu l'Empereur pour n'être pas sûr qu'il prend plaisir à ce plaisir.

L'année dernière nos dames coururent des risques dans la foule : elles s'en sont souvenues cette année et ont demandé la permission d'attendre le souper dans les salons de l'Ermitage, ce qui n'a pas souffert la moindre difficulté. Il s'est mêlé aussi à cette résolution un peu d'étiquette. Plus d'une fois j'ai eu l'honneur de faire observer à Votre Excellence qu'ici le ministre étranger, s'il n'est pas protégé par quelque circonstance favorable et personnelle, a souvent besoin de philosophie. Les dames du corps diplomatique ont éprouvé depuis quelque temps un tel oubli et une telle inattention, que leur imagination et même celle de leurs maris pouvaient, sans être extrêmement coupables, y voir de l'intention. D'ailleurs, monsieur le comte, je dois vous présenter une

observation qui pourrait bien vous avoir échappé malgré sa haute importance, tant vous êtes distrait par les affaires courantes, — c'est que les ambassadrices ont quelquefois des filles qui ne peuvent cependant être, dans les règles, totalement séparées de leurs mamans; d'où il arrive que, tout naturellement et en vertu de la filiation, elles participent jusqu'à un certain point aux honneurs maternels : il ne serait donc pas impossible que la femme d'un envoyé extraordinaire se trouvât debout, à côté de la fille d'un ambassadeur assise. — Ceci fait dresser les cheveux. Les dames traitent ce point de droit public avec une profondeur devant laquelle nous ne sommes que des enfants. Il serait superflu de dire à Votre Excellence que ces grandes questions n'intéressant point notre sexe, nous avons fait notre cour à l'ordinaire. Les filles de l'ambassadeur étaient fort bien debout, à quelque distance même de leur mère, assise comme de raison.

Un personnage qui m'a extrêmement amusé, c'est un négociant de Cachemire qui a transporté ici une pacotille immense de châles, à ce qu'on m'a dit; à force de pousser comme les autres, il était arrivé jusqu'à nous. Il faut se mettre, si l'on peut, dans l'esprit d'un Levantin qui voit un spectacle de cette espèce; il doit le prendre pour une fantasmagorie. Il nous parlait comme si nous l'avions entendu; lorsque Sa Majesté l'Impératrice régnante arriva toute rayonnante de grâce et de diamants, et me fit l'honneur de m'adresser la parole; le Cachemirien, dans l'excès de son admiratien, continua à parler à haute voix en regardant la souveraine; et je crois même, à son attitude et à la direction de ses regards, qu'il lui adressait la parole. *Qu'est-ce qu'il dit?* me dit Sa Majesté l'Impératrice. *Madame, je suis très sûr de ce qu'il dit, mais je ne pourrais traduire.* Je ne sais ce que j'aurais

donné pour être un instant dans la tête de cet homme. Un autre personnage bien différent qui se trouvait à ce bal, c'était le fameux *Czerny Georges* (George le Maudit), chef servien qui a tant fait parler de lui ; il a tué son père, et ce fut après ce crime exécrable que sa mère l'honora de l'épithète de *maudit* ; depuis, pour la mériter davantage, il a tué son frère et l'a pendu même de ses propres mains, à ce que je tiens de bonne source; cet homme était pour moi un étrange spectacle. Je me disais que c'est le fumier musulman qui produit ces plantes étrangères à l'Europe.

L'illumination de la salle de l'Ermitage est une chose nouvelle inventée par un Italien et que Votre Excellence ne connaît pas : l'œil n'aperçoit aucune lumière, toutes sont placées derrière des pilastres et des ornements formés par des tubes de verre qui se touchent tous; ces tubes sont travaillés intérieurement en spirales, de manière que la lumière en les traversant donne à l'œil l'idée d'un feu toujours ascendant; je ne comprends pas trop le *comment* de cette décoration, qui est magnifique. Il y avait à peu près soixante personnes à la table des ministres. L'empereur en a fait le tour comme à l'ordinaire; il a bien voulu adresser des paroles pleines de bonté à mon fils, en le touchant par derrière; et lorsqu'il a passé devant nous, se retirant, il a daigné me répéter : *Nous sommes très fâchés de voir partir le jeune homme.* Ma femme a eu sa part de la courtoisie souveraine, et non sans admirer beaucoup l'empereur de Russie suivant invariablement le système de cacher entièrement le souverain dans ces sortes de fêtes. Il a le ton, l'aisance et les formules ordinaires de la bonne société; *il a l'honneur d'être présenté à une dame; il prie qu'on veuille bien l'excuser*; il dit : *Voulez-vous bien permettre*, aussi bien qu'un autre. Avec les dames surtout, il n'est que gentilhomme. Au fond, il

a raison, car il est bien gentilhomme, ce qui n'est pas tout à fait aussi aisé qu'on pourrait le croire : la puissance d'ailleurs a toujours bonne grâce.

A la lueur de mille flambeaux, j'ai fait une revue de ces tableaux que j'ai tant vus et tant admirés aux rayons du soleil ; j'ai pris congé surtout d'un pope de *Carlo Maratta*, auquel j'ai demandé cent fois sa bénédiction depuis que je suis ici, sans avoir jamais pu comprendre pourquoi il s'obstinait à ne pas étendre la main. Enfin, monsieur le comte, j'ai mis le pied hors de la rotonde à minuit, en disant avec un serrement de cœur assez vif : *C'est pour la dernière fois.* L'homme est toujours attristé par ce mot : c'est un enfantillage dont on ne sait pas se défendre.

Après la cour, les plus belles fêtes ont lieu chez l'ambassadeur d'Angleterre, qui tient ici un état digne de sa fortune et de la puissance qu'il représente. Chaque mardi, il y a un bal chez lui, où tout ce qui est invitable est invité. Parmi nous, le souper n'est pas d'étiquette dans ces sortes d'assemblées ; ici il en est autrement : un bal de cent billets suppose un souper de cent couverts. Ce luxe, invariable pour toute assemblée du soir, augmente infiniment les frais de toute maison quelconque, depuis le marchand jusqu'à l'ambassadeur. Une fois par semaine encore milord Catheart a chez lui une assemblée beaucoup moins nombreuse, mais plus agréable ; elle se borne à peu près au corps diplomatique et l'on y fait de la musique ; les dames et les demoiselles de cette classe qui ont ce talent en font les frais.

M. l'ambassadeur de France a pris une marche tout opposée ; nous n'avons point vu encore de fêtes chez lui. On ne manque pas de l'en blâmer ; cependant il me semble qu'il a de fort bonnes raisons pour agir : il est en deuil. — D'ailleurs il ne comprend pas ce pays, du moins je le crains.

DE L'ÉGLISE GALLICANE

(1820)

LES JÉSUITES ET LA MORALE RELÂCHÉE

Dans son livre de *l'Église gallicane*, très curieux, mais si injurieusement partial que nous n'en pouvons citer beaucoup de passages, Maistre défend les Jésuites contre les Jansénistes. Toutefois il ne peut retenir cet aveu.

On a toujours fait grand bruit de cette *morale relâchée*; mais il faut savoir que les opinions de ce genre, attribuées aux Jésuites, leur appartiennent bien moins *en général* qu'aux théologiens qui les avaient précédés, ou aux contemporains dont ils n'ont fait que suivre les traces. Le probabilisme, qu'on présente comme le père de toutes ces opinions relâchées, avait été enseigné avant les Jésuites par de grands théologiens de l'ordre de Saint-Dominique, tels que Barthélemi de Médina, Pierre Gonzalès, commentateur de saint Thomas, Bannès, fameux Espagnol, confesseur de sainte Thérèse ; et ce système n'eut pas d'ennemis plus décidés et plus habiles que Thyrse Gonzalès et Comitolo, l'un et l'autre Jésuites, et le premier même général de l'Ordre.

Encore quelques mots sur ce point, puisque j'en trouve l'occasion et que je les crois utiles.

Il n'existe pas de grand caractère qui ne tende à quelque exagération. L'homme éminemment prudent sera quelquefois faible et quelquefois dissimulé. Le courage exalté touche à la témérité, etc. Telle est la loi de notre faible nature : il faut savoir la subir. Si quelquefois des qualités sublimes et d'un caractère opposé se trouvent réunies dans le même sujet en parfait équilibre, ce sont des prodiges qui viennent de temps en temps honorer l'humanité, sans donner, hélas! aucune espérance au grand nombre.

Les nations qui sont de grandes corporations, et les corporations qui sont de petites nations, répètent la même loi Il est impossible qu'une société aussi nombreuse, aussi active, et d'un caractère aussi prononcé que celle des Jésuites, brûlant de foi, de zèle et de prosélytisme; ne travaillant, ne pensant, n'existant que pour faire des conquêtes à l'Église, pour s'emparer de tous les esprits, obtenir toutes les confiances, aplanir toutes les voies, écarter tous les obstacles; qui ne respirait qu'indulgence, et qui avait transporté dans ses bannières la devise apostolique TOUT A TOUS; il est impossible, dis-je, qu'un tel ordre n'ait pas produit de loin en loin quelques hommes (je le crois sans l'avoir vérifié) trop enclins à soumettre la morale rigide et inflexible de sa nature au souffle brûlant d'une charité ambitieuse, pour forcer la règle de se plier, jusqu'à un certain point, aux temps, aux lieux, aux caractères, et gagner ainsi des hommes à tout prix, ce qui n'est pas permis.

FÉNELON

Fénelon voyait ce que personne ne pouvait s'empêcher de voir : des peuples haletants sous le poids des impôts, des guerres interminables, l'ivresse de

l'orgueil, le délire du pouvoir, les lois fondamentales de la monarchie mises sous les pieds de la licence presque couronnée; la race de l'*altière Vasthi*, menée en triomphe au milieu d'un peuple ébahi, battant des mains *pour le sang de ses maîtres*; ignorant sa langue au point de ne pas savoir ce que c'est que le *sang*; et cette race enfin présentée à l'aréopage effaré qui la déclarait légitime, en frissonnant à l'aspect d'une apparition militaire.

Alors le zèle qui dévorait le grand archevêque savait à peine se contenir. Mourant de douleur, ne voyant plus de remède pour les contemporains, et courant au secours de la postérité, il ranimait les morts, il demandait à l'allégorie ses voiles, à la mythologie ses heureuses fictions; il épuisait tous les artifices du talent pour instruire la souveraineté future, sans blesser celle qu'il aimait tendrement en pleurant sur elle. Quelquefois aussi il put dire comme l'ami de Job : *Je suis plein de discours : il faut que je parle et que je respire un moment*. Semblable à la vapeur brûlante emprisonnée dans l'airain, la colère de la vertu, bouillonnant dans ce cœur virginal, cherchait, pour se soulager, une issue dans l'oreille de l'amitié. C'est là qu'il déposait ce lamentable secret : *Il n'a pas la moindre idée de ses devoirs;* et s'il y a quelque chose de certain, c'est qu'il ne pouvait adresser ce mot qu'à celle qui le croyait parfaitement vrai. Rien n'empêchait donc Fénelon d'articuler un de ses gémissements auprès de cette femme célèbre, *qui depuis... mais alors elle était son amie.*

Cependant qu'est-il arrivé? Ce grand et aimable génie paie encore aujourd'hui les efforts qu'il fit, il y a plus d'un siècle, pour le bonheur des rois, encore plus que pour celui des peuples. L'oreille superbe de l'autorité redoute encore la pénétrante douceur des vérités prononcées par cette Minerve envoyée sous la

figure de Mentor; et peu s'en faut que dans les cours Fénelon ne passe pour un républicain. C'est en vain qu'on pourrait s'en flatter, jamais on n'y saura distinguer la voix du respect qui gémit de celle de l'audace qui blasphème.

LES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG

ou entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence.

(Posthume.)

FRAGMENT DU PREMIER ENTRETIEN

Joseph de Maistre résume ainsi le passage qui suit :

Pour venger la Providence, il suffirait de prouver que le bien et le mal tombent également sur les bons et sur les méchants.

Car Dieu ne peut pas suspendre les lois générales qui gouvernent le monde, en faveur des bons, sans un miracle continuel.

Mais on peut aller plus loin, et affirmer que la plus grande masse de bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu;

Car 1° *Par la justice humaine* Dieu punit le crime.

Portrait du Bourreau.

2° *Par les maladies* Dieu punit le vice, le péché.

Au mois de juillet 1809, à la fin d'une journée des plus chaudes, je remontais la Néva dans une chaloupe, avec le conseiller privé de T***, membre du sénat de Saint-Pétersbourg, et le chevalier de B***, jeune Français que les orages de la révolution de son pays et une foule d'événements bizarres avaient poussé dans cette capitale. L'estime réciproque, la conformité de goûts, et quelques relations précieuses de services et d'hospitalité avaient formé entre nous une liaison

intime. L'un et l'autre m'accompagnaient ce jour-là jusqu'à la maison de campagne où je passais l'été. Quoique située dans l'enceinte de la ville, elle est cependant assez éloignée du centre pour qu'il soit permis de l'appeler *campagne* et même *solitude*; car il s'en faut de beaucoup que toute cette enceinte soit occupée par les bâtiments; et quoique les vides qui se trouvent dans la partie habitée se remplissent à vue d'œil, il n'est pas possible de prévoir si les habitations doivent un jour s'avancer jusqu'aux limites tracées par le doigt hardi de Pierre Ier.

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile que nous vîmes *badiner*. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier; soit que, réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque environné de vapeurs rougeâtres roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect

sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles

plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrange à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'*Isaac*. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semble avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblaient se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu; si une femme, des enfants, des frères séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces

belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers.

Sans nous communiquer nos sensations, nous jouissions avec délices de la beauté du spectacle qui nous entourait, lorsque le chevalier de B***, rompant brusquement le silence, s'écria : « Je voudrais bien voir ici, sur cette même barque où nous sommes, un de ces hommes pervers, nés pour le malheur de la société ; un de ces monstres qui fatiguent la terre...

— Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît (ce fut la question de ses deux amis parlant à la fois)? — Je lui demanderais, reprit le chevalier, si cette nuit lui paraît aussi belle qu'à nous. »

L'exclamation du chevalier nous avait tirés de notre rêverie : bientôt son idée originale engagea entre nous la conversation suivante, dont nous étions fort éloignés de prévoir les suites intéressantes.

Le comte. — Mon cher chevalier, les cœurs pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours. Ils peuvent s'amuser, ou plutôt s'étourdir ; jamais ils n'ont de jouissances réelles. Je ne les crois point susceptibles d'éprouver les mêmes sensations que nous. Au demeurant, Dieu veuille les écarter de notre barque.

Le chevalier. — Vous croyez donc que les méchants ne sont pas heureux? Je voudrais le croire aussi ; cependant j'entends dire chaque jour que tout leur réussit. S'il en était ainsi réellement, je serais un peu fâché que la Providence eût réservé entièrement pour un autre monde la punition des méchants et la récompense des justes : il me semble qu'un petit acompte de part et d'autre dès cette vie même n'aurait rien gâté. C'est ce qui me ferait désirer au moins que les méchants, comme vous le croyez, ne fussent pas susceptibles de certaines sensations qui nous ravissent. Je vous avoue que je ne vois pas trop clair dans cette

question. Vous devriez bien me dire ce que vous en pensez, vous, messieurs, qui êtes si forts dans ce genre de philosophie.

Pour moi qui, dans les camps nourri dès mon enfance,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,

je vous avoue que je ne me suis pas trop informé de quelle manière il plaît à Dieu d'exercer sa justice, quoique, à vous dire vrai, il me semble, en réfléchissant sur ce qui se passe dans le monde, que s'il punit dès cette vie, au moins il ne se presse pas.

Le comte. — Pour peu que vous en ayez d'envie, nous pourrions fort bien consacrer la soirée à l'examen de cette question, qui n'est pas difficile en elle-même, mais qui a été embrouillée par les sophismes de l'orgueil et de sa fille aînée l'irréligion. J'ai grand regret à ces *symposiaques*, dont l'antiquité nous a laissé quelques monuments précieux. Les dames sont aimables sans doute; il faut vivre avec elles, pour ne pas devenir sauvages. Les sociétés nombreuses ont leur prix; il faut même savoir s'y prêter de bonne grâce; mais quand on a satisfait à tous les devoirs imposés par l'usage, je trouve fort bon que les hommes s'assemblent quelquefois pour raisonner, même à table. Je ne sais pourquoi nous n'imitons plus les anciens sur ce point. Croyez-vous que l'examen d'une question intéressante n'occupât pas le temps d'un repas d'une manière plus utile et plus agréable même que les discours légers ou répréhensibles qui animent les nôtres? C'était, à ce qu'il me semble, une assez belle idée que celle de faire asseoir Bacchus et Minerve à la même table, pour défendre à l'un d'être libertin et à l'autre d'être pédante. Nous n'avons plus de Bacchus, et d'ailleurs notre petite *symposie* le rejette expressément; mais nous avons une Minerve bien meilleure que celle des anciens; invitons-la à

prendre le thé avec nous : elle est affable et n'aime pas le bruit; j'espère qu'elle viendra.

Vous voyez déjà cette petite terrasse supportée par quatre colonnes chinoises au-dessus de l'entrée de ma maison : mon cabinet de livres ouvre immédiatement sur cette espèce de belvédère, que vous nommerez si vous voulez un grand balcon: c'est là qu'assis dans un fauteuil antique, j'attends paisiblement le moment du sommeil. Frappé deux fois de la foudre, comme vous savez, je n'ai plus de droit à ce qu'on appelle vulgairement *bonheur* : je vous avoue même qu'avant de m'être raffermi par de salutaires réflexions, il m'est arrivé trop souvent de me demander à moi-même : *Que me reste-t-il?* Mais la conscience, à force de me répondre MOI, m'a fait rougir de ma faiblesse, et depuis longtemps je ne suis pas même tenté de me plaindre. C'est là surtout, c'est dans mon observatoire que je trouve des moments délicieux. Tantôt je m'y livre à de sublimes méditations : l'état où elles me conduisent par degrés tient du ravissement. Tantôt j'évoque, innocent magicien, des ombres vénérables qui furent jadis pour moi des divinités terrestres, et que j'invoque aujourd'hui comme des génies tutélaires. Souvent il me semble qu'elles me font signe; mais lorsque je m'élance vers elles, de charmants souvenirs me rappellent ce que je possède encore, et la vie me paraît aussi belle que si j'étais encore dans l'âge de l'espérance.

Lorsque mon cœur oppressé me demande du repos, la lecture vient à mon secours. Tous mes livres sont là sous ma main : il m'en faut peu, car je suis depuis longtemps bien convaincu de la parfaite inutilité d'une foule d'ouvrages qui jouissent encore d'une grande réputation...

Les trois amis ayant débarqué et pris place autour de la table à thé, la conversation reprit son cours.

Le sénateur. — Je suis charmé qu'une saillie de M. le chevalier nous ait fait naître l'idée d'une *symposie* philosophique. Le sujet que nous traiterons ne saurait être plus intéressant : *le bonheur des méchants, le malheur des justes!* C'est le grand scandale de la raison humaine. Pourrions-nous mieux employer une soirée qu'en la consacrant à l'examen de ce mystère de la métaphysique divine? Nous serons conduits à sonder, autant du moins qu'il est permis à la faiblesse humaine, *l'ensemble des voies de la Providence dans le gouvernement du monde moral.* Mais je vous en avertis, monsieur le comte, il pourrait bien vous arriver, comme à la sultane *Schéerazade*, de n'en être pas quitte pour une soirée : je ne dis pas que nous allions jusqu'à *mille et une*; il y aurait de l'indiscrétion; mais nous y reviendrons au moins plus souvent que vous ne l'imaginez.

Le comte. — Je prends ce que vous me dites pour une politesse et non pour une menace. Au reste, messieurs, je puis vous renvoyer ou l'une ou l'autre, comme vous me l'adressez. Je ne demande ni n'accepte même de partie principale dans nos entretiens; nous mettrons, si vous le voulez bien, nos pensées en commun : je ne commence même que sous cette condition.

Il y a longtemps, messieurs, qu'on se plaint de la Providence dans la distribution des biens et des maux; mais je vous avoue que jamais ces difficultés n'ont pu faire la moindre impression sur mon esprit. Je vois avec une certitude d'intuition, et j'en remercie humblement cette Providence, que sur ce point l'homme SE TROMPE dans toute la force du terme et dans le sens naturel de l'expression.

Je voudrais pouvoir dire comme Montaigne : *L'homme se pipe*, car c'est le véritable mot. Oui, sans doute, l'homme *se pipe*; il est dupe de lui-même; il

prend les sophismes de son cœur naturellement (hélas! rien n'est plus certain) pour les doutes réels nés dans son entendement. Si quelquefois la superstition *croit de croire*, comme on le lui a reproché, plus souvent encore, soyez-en sûrs, l'orgueil *croit ne pas croire*. C'est toujours l'homme qui *se pipe*; mais, dans le second cas, c'est bien pire.

Enfin, messieurs, il n'y a pas de sujet sur lequel je me sente plus fort que celui du gouvernement temporel de la Providence : c'est donc avec une parfaite conviction, c'est avec une satisfaction délicieuse que j'exposerai à deux hommes que j'aime tendrement quelques pensées utiles que j'ai recueillies sur la route, déjà longue, d'une vie consacrée tout entière à des études sérieuses.

Le chevalier. — Je vous entendrai avec le plus grand plaisir, et je ne doute pas que notre ami commun ne vous accorde la même attention; mais permettez-moi, je vous en prie, de commencer par vous chicaner avant que vous ayez commencé, et ne m'accusez point de *répondre à votre silence*; car c'est tout comme si vous aviez déjà parlé, et je sais très bien ce que vous allez me dire. Vous êtes, sans le moindre doute, sur le point de commencer par où les prédicateurs finissent, *par la vie éternelle*. « Les méchants sont heureux dans ce monde; mais ils seront tourmentés dans l'autre : les justes, au contraire, souffrent dans celui-ci; mais ils seront heureux dans l'autre. » Voilà ce qu'on trouve partout. Et pourquoi vous cacherai-je que cette réponse tranchante ne me satisfait pas pleinement? Vous ne me soupçonnerez pas, j'espère, de vouloir détruire ou affaiblir cette grande preuve; mais il me semble qu'on ne lui nuirait point du tout en l'associant à d'autres.

Le sénateur. — Si M. le chevalier est indiscret ou trop précipité, j'avoue que j'ai tort comme lui et

autant que lui; car j'étais sur le point de vous quereller aussi avant que vous eussiez entamé la question : ou, si vous voulez que je vous parle plus sérieusement, je voulais vous prier de sortir des routes battues. J'ai lu plusieurs de vos écrivains ascétiques du premier ordre, que je vénère infiniment; mais, tout en leur rendant la justice qu'ils méritent, je ne vois pas sans peine que, sur cette grande question des voies de la justice divine dans ce monde, ils semblent presque tous passer condamnation sur le fait, et convenir qu'il n'y a pas moyen de justifier la Providence divine dans cette vie. Si cette proposition n'est pas fausse, elle me paraît au moins extrêmement dangereuse; car il y a beaucoqp de danger à laisser croire aux hommes que la vertu ne sera récompensée et le vice puni que dans l'autre vie. Les incrédules, pour qui ce monde est tout, ne demandent pas mieux, et la foule même doit être rangée sur la même ligne : l'homme est si distrait, si dépendant des objets qui le frappent, si dominé par ses passions, que nous voyons tous les jours le croyant le plus soumis braver les tourments de la vie future pour le plus misérable plaisir. Que sera-ce de celui qui ne croit pas ou qui croit faiblement? Appuyons donc tant qu'il vous plaira sur la vie future qui répond à toutes les objections; mais s'il existe dans ce monde un véritable gouvernement moral, et si, dès cette vie même, le crime doit trembler, pourquoi le décharger de cette crainte?

Le comte. — Pascal observe quelque part que *la dernière chose qu'on découvre en composant un livre, est de savoir quelle chose on doit placer la première* : je ne fais point un livre, mes bons amis; mais je commence un discours qui peut-être sera long, et j'aurais pu balancer sur le début : heureusement vous me dispensez du travail de la délibération; c'est vous-mêmes qui m'apprenez par où je dois commencer.

L'expression familière qu'on ne peut adresser qu'à un enfant ou à un inférieur, *vous ne savez ce que vous dites*, est néanmoins le compliment qu'un homme sensé aurait droit de faire à la foule qui se mêle de disserter sur les questions épineuses de la philosophie.

Avez-vous jamais entendu, messieurs, un militaire se plaindre qu'à la guerre les coups ne tombent que sur les honnêtes gens, et qu'il suffit d'être un scélérat pour être invulnérable? Je suis sûr que non, parce que en effet chacun sait que les balles ne choisissent personne. J'aurais bien droit d'établir au moins une parité parfaite entre les maux de la guerre par rapport aux militaires, et les maux de la vie en général par rapport à tous les hommes; et cette parité, supposée exacte, suffirait seule pour faire disparaître une difficulté fondée sur une fausseté manifeste; car il est non seulement faux, mais évidemment FAUX *que le crime soit en général heureux, et la vertu malheureuse en ce monde* : il est, au contraire, de la plus grande évidence que les biens et les maux sont une espèce de loterie où chacun sans distinction peut tirer un billet blanc ou noir. Il faudrait donc changer la question et demander *pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable ; et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir*? Mais cette question est tout à fait différente de l'autre, et je suis même fort étonné si le simple énoncé ne vous en démontre pas l'absurdité; car c'est une de mes idées favorites que l'homme droit est assez communément averti, par un sentiment intérieur, de la fausseté ou de la vérité de certaines propositions avant tout examen, souvent même sans avoir fait les études nécessaires pour être en état de les examiner avec une parfaite connaissance de cause.

Le sénateur. — Je suis si fort de votre avis et si amoureux de cette doctrine, que je l'ai peut-être exagérée en la portant dans les sciences naturelles; cependant je puis, au moins jusqu'à un certain point, invoquer l'expérience à cet égard. Plus d'une fois il m'est arrivé, en matière de physique ou d'histoire naturelle, d'être choqué, sans trop savoir dire pourquoi, par de certaines opinions accréditées, que j'ai eu le plaisir ensuite (car c'en est un) de voir attaquées, et même tournées en ridicule par des hommes profondément versés dans ces mêmes sciences, dont je me pique peu, comme vous savez. Croyez-vous qu'il faille être l'égal de Descartes pour avoir droit de se moquer de ses tourbillons? Si l'on vient me raconter que cette planète que nous habitons n'est qu'une éclaboussure du soleil, enlevée, il y a quelques millions d'années, par une comète extravagante courant dans l'espace; ou que les animaux se font comme des maisons, en mettant ceci à côté de cela; ou que toutes les couches de notre globe ne sont que le résultat fortuit d'une précipitation chimique, et cent autres belles choses de ce genre qu'on a débitées dans notre siècle, faut-il donc avoir beaucoup lu, beaucoup réfléchi; faut-il être de quatre ou cinq académies pour sentir l'extravagance de ces théories? Je vais plus loin: je crois que dans les questions mêmes qui tiennent aux sciences exactes, ou qui paraissent reposer entièrement sur l'expérience, cette règle de la conscience intellectuelle n'est pas à beaucoup près nulle pour ceux qui ne sont point initiés à ces sortes de connaissances; ce qui m'a conduit à douter, je vous l'avoue en baissant la voix, de plusieurs choses qui passent généralement pour certaines. L'explication des marées par l'attraction luni-solaire, la décomposition et la recomposition de l'eau, d'autres théories encore que je pourrais vous citer et qui pas-

sent aujourd'hui pour des dogmes, refusent absolument d'entrer dans mon esprit, et je me sens invinciblement porté à croire qu'un savant de bonne foi viendra quelque jour nous apprendre que nous étions dans l'erreur sur ces grands objets, et qu'on ne s'entendait pas. Vous me direz peut-être (l'amitié en a le droit) : *C'est pure ignorance de votre part.* Je me le suis dit mille fois à moi-même. Mais dites-moi à votre tour pourquoi je ne serais pas également indocile à d'autres vérités? Je les crois sur la parole des maîtres, et jamais il ne s'élève dans mon esprit une seule idée *contre la foi.*

D'où vient donc ce sentiment intérieur qui se révolte contre certaines théories? On les appuie sur des arguments que je ne saurais pas renverser, et cependant cette conscience dont nous parlons n'en dit pas moins : *Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

Le comte. — Vous parlez latin, monsieur le sénateur, quoique nous ne vivions point ici dans un pays latin. C'est très bien fait à vous de faire des excursions sur des terres étrangères; mais vous auriez dû ajouter dans les règles de la politesse, *avec la permission de monsieur le chevalier.*

Le chevalier. — Vous me plaisantez, monsieur le comte : sachez, s'il vous plaît, que je ne suis point du tout aussi brouillé que vous pourriez le croire avec la langue de l'ancienne Rome. Il est vrai que j'ai passé la fin de mon bel âge dans les camps, où l'on cite peu Cicéron ; mais je l'ai commencé dans un pays où l'éducation elle-même commence presque toujours par le latin. J'ai fort bien compris le passage que je viens d'entendre, sans savoir cependant à qui il appartient. Au reste, je n'ai pas la prétention d'être sur ce point, ni sur tant d'autres, l'égal de M. le sénateur dont j'honore infiniment les grandes et

solides connaissances. Il a bien le droit de me dire, même avec une certaine emphase :

> .... Va dire à ta patrie
> Qu'il est quelque *savoir* aux bords de la Scythie.

Mais permettez, je vous prie, messieurs, au plus jeune de vous de nous ramener dans le chemin dont nous nous sommes étrangement écartés. Je ne sais comment nous sommes tombés de la Providence au latin.

Le comte. — Quelque sujet qu'on traite, mon aimable ami, on parle toujours d'elle. D'ailleurs une conversation n'est point un livre; peut-être même vaut-elle mieux qu'un livre, précisément parce qu'elle permet de divaguer un peu. Mais pour rentrer dans notre sujet par où nous en sommes sortis, je n'examinerai pas dans ce moment jusqu'à quel point on peut se fier à ce sentiment intérieur que M. le sénateur appelle, avec une si grande justesse, *conscience intellectuelle*.

Je me permettrai encore moins de discuter les exemples particuliers auxquels il l'a appliquée; ces détails nous conduiraient trop loin de notre sujet. Je dirai seulement que la droiture du cœur et la pureté habituelle d'intention peuvent avoir des influences secrètes et des résultats qui s'étendent bien plus loin qu'on ne l'imagine communément. Je suis donc très disposé à croire que chez des hommes tels que ceux qui m'entendent, l'instinct secret dont nous parlions tout à l'heure devinera juste assez souvent, même dans les sciences naturelles; mais je suis porté à le croire à peu près infaillible lorsqu'il s'agit de philosophie rationnelle, de morale, de métaphysique et de théologie naturelle. Il est infiniment digne de la suprême sagesse, qui a tout créé et tout réglé, d'avoir dispensé l'homme de la science dans tout ce

qui l'intéresse véritablement. J'ai donc eu raison d'affirmer que la question qui nous occupe étant une fois posée exactement, la détermination intérieure de tout esprit bien fait devait nécessairement précéder la discussion.

Le chevalier. — Il me semble que M. le sénateur approuve, puisqu'il n'objecte rien. Quant à moi, j'ai toujours eu pour maxime de ne jamais contester sur les opinions utiles. Qu'il y ait une conscience pour l'esprit comme il y en a une pour le cœur, qu'un sentiment intérieur conduise l'homme de bien, et le mette en garde contre l'erreur dans les choses mêmes qui semblent exiger un appareil préliminaire d'études et de réflexions, c'est une opinion très digne de la sagesse divine et très honorable pour l'homme : ne jamais nier ce qui est utile, ne jamais soutenir ce qui pourrait nuire, c'est, à mon sens, une règle sacrée qui devrait surtout conduire les hommes que leur profession écarte comme moi des études approfondies. N'attendez donc aucune objection de ma part : cependant, sans nier que le sentiment chez moi ait déjà pris parti, je n'en prierai pas moins M. le comte de vouloir bien encore s'adresser à ma raison.

Le comte. — Je vous le répète ; je n'ai jamais compris cet argument éternel contre la Providence, tiré du malheur des justes et de la prospérité des méchants. Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait de même parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble; il tombe à terre si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont distribués indifféremment à tous les hommes. Mais les fausses opinions ressemblent à la fausse monnaie qui est frappée d'abord par de grands coupables, et dépensée ensuite par d'honnêtes gens qui perpétuent le crime sans savoir ce qu'ils font. C'est l'impiété qui a d'abord fait grand bruit de cette

objection; la légèreté et la bonhomie l'ont répétée : mais en vérité ce n'est rien. Je reviens à ma première comparaison : un homme de bien est tué à la guerre, est-ce une injustice? Non, c'est un malheur. S'il a la goutte ou la gravelle; si son ami le trahit; s'il est écrasé par la chute d'un édifice, etc., c'est encore un malheur; mais rien de plus, puisque tous les hommes sans distinction sont sujets à ces sortes de disgrâces. Ne perdez jamais de vue cette grande vérité : *Qu'une loi générale, si elle n'est injuste pour tous, ne saurait l'être pour l'individu.* Vous n'aviez pas une telle maladie, mais vous pouviez l'avoir; vous l'avez, mais vous pouviez en être exempt. Celui qui a péri dans une bataille pouvait échapper; celui qui en revient pouvait y rester. Tous ne sont pas morts; mais tous étaient là pour mourir. Dès lors plus d'injustice : la loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous; l'effet sur tel ou tel individu n'est plus qu'un accident. Pour trouver des difficultés dans cet ordre de choses, il faut les aimer; malheureusement on les aime et on les cherche : le cœur humain, continuellement révolté contre l'autorité qui le gêne, fait des contes à l'esprit qui les croit; nous accusons la Providence, pour être dispensés de nous accuser nous-mêmes; nous élevons contre elle des difficultés que nous rougirions d'élever contre un souverain ou contre un simple administrateur dont nous estimerions la sagesse. Chose étrange! il nous est plus aisé d'être justes envers les hommes qu'envers Dieu.

Il me semble, messieurs, que j'abuserais de votre patience si je m'étendais davantage pour vous prouver que la question est ordinairement mal posée, et que réellement *on ne sait ce qu'on dit* lorsqu'on se plaint que le vice est heureux, et la vertu malheureuse dans ce monde; tandis que, en faisant même la supposition

la plus favorable aux murmurateurs, il est manifestement prouvé que les maux de toute espèce pleuvent sur tout le genre humain comme les balles sur une armée, sans aucune distinction de personnes. Or, si l'homme de bien ne souffre pas *parce qu'il est homme de bien*, et si le méchant ne prospère pas *parce qu'il est méchant*, l'objection disparaît, et le bon sens a vaincu.

Le chevalier. — J'avoue que si l'on s'en tient à la distribution des maux physiques et extérieurs, il y a évidemment inattention ou mauvaise foi dans l'objection qu'on en tire contre la Providence; mais il semble qu'on insiste bien plus sur l'impunité des crimes : c'est là le grand scandale, et c'est l'article sur lequel je suis le plus curieux de vous entendre.

Le comte. — Il n'est pas temps encore, monsieur le chevalier. Vous m'avez donné gain de cause un peu trop vite sur ces maux que vous appelez *extérieurs*. Si j'ai toujours supposé, comme vous l'avez vu, que ces maux étaient distribués également à tous les hommes, je l'ai fait uniquement pour me donner ensuite plus beau jeu; car, dans le vrai, il n'en est rien. Mais, avant d'aller plus loin, prenons garde, s'il vous plaît, de ne pas sortir de la route ; il y a des questions qui se touchent, pour ainsi dire, de manière qu'il est aisé de glisser de l'une à l'autre sans s'en apercevoir : de celle-ci, par exemple : *Pourquoi le juste souffre-t-il?* on se trouve insensiblement à une autre : *Pourquoi l'homme souffre-t-il?* La dernière cependant est toute différente; c'est celle de l'origine du mal. Commençons donc par écarter toute équivoque. *Le mal est sur la terre*; hélas! c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être prouvée; mais de plus : *Il y est très justement, et Dieu ne saurait en être l'auteur*; c'est une autre vérité dont nous ne doutons, j'espère, ni vous ni moi, et que je puis me dispenser de prouver, car je sais à qui je parle.

Le sénateur. — Je professe de tout mon cœur la même vérité, et sans aucune restriction; mais cette profession de foi, précisément à cause de sa latitude, exige une explication. Votre saint Thomas a dit avec ce laconisme logique qui le distingue : *Dieu est l'auteur du mal qui punit, mais non de celui qui souille*[1]. Il a certainement raison dans un sens; mais il faut s'entendre : Dieu est l'auteur du mal *qui punit*, c'est-à-dire du mal physique ou de la douleur, comme un souverain est l'auteur des supplices qui sont infligés sous ses lois. Dans un sens reculé et indirect, c'est bien *lui* qui pend et qui roue, puisque toute autorité et toute exécution légale part de lui; mais, dans le sens direct et immédiat, c'est le voleur, c'est le faussaire, c'est l'assassin, etc., qui sont les véritables auteurs de ce *mal qui les punit*; ce sont eux qui bâtissent les prisons, qui élèvent les gibets et les échafauds. En tout cela le souverain agit, comme la Junon d'Homère, *de son plein gré, mais fort à contre-cœur*[2]. Il en est de même de Dieu (en excluant toujours toute comparaison rigoureuse qui serait insolente). Non seulement il ne saurait être, dans aucun sens, l'auteur du mal moral, ou du *péché*; mais l'on ne comprend pas même qu'il puisse être originairement l'auteur du mal physique, qui n'existerait pas si la créature intelligente ne l'avait rendu nécessaire en abusant de sa liberté. Platon l'a dit, et rien n'est plus évident de soi : *L'être bon ne peut vouloir nuire à personne*[3]. Mais comme on ne s'avisera jamais de soutenir que l'homme de bien cesse d'être tel parce qu'il châtie justement son fils, ou parce qu'il tue un ennemi sur le champ de bataille, ou parce qu'il envoie un scé-

1. *Deus est auctor mali quod est pœna, non autem mali quod est culpa.* (S. Thom., S. théol., p. 1, Quæst. 49, art. 11.)
2. Ἑκὼν ἀέκοντί γε θυμῷ. *Iliad.*, IV, 43.
3. *Probus invidet nemini.* In Tim.

lérat au supplice, gardons-nous, comme vous le disiez tout à l'heure, monsieur le comte, d'être moins équitables envers Dieu qu'envers les hommes. Tout esprit droit est convaincu par intuition que le mal ne saurait venir d'un être tout-puissant. Ce fut ce sentiment infaillible qui enseigna jadis au bon sens romain de réunir, comme par un lien nécessaire, les deux titres augustes de TRÈS BON et de TRÈS GRAND. Cette magnifique expression, quoique née dans le sein du paganisme, a paru si juste, qu'elle a passé dans votre langue religieuse, si délicate et si exclusive. Je vous dirai même en passant qu'il m'est arrivé plus d'une fois de songer que l'inscription antique IOVI OPTIMO MAXIMO pourrait se placer tout entière sur le fronton de vos temples latins; car qu'est-ce que IOV-I, sinon IOV-AH?

LE COMTE. — Vous sentez bien que je n'ai pas envie de disputer sur tout ce que vous venez de dire. Sans doute, *le mal physique n'a pu entrer dans l'univers que par la faute des créatures libres; il ne peut y être que comme remède ou expiation, et par conséquent, il ne peut avoir Dieu pour auteur direct*; ce sont des dogmes incontestables pour nous. Maintenant je reviens à vous, monsieur le chevalier. Vous conveniez tout à l'heure qu'on chicanait mal à propos la Providence sur la distribution des biens et des maux, mais que le scandale roule surtout sur l'impunité des scélérats. Je doute cependant que vous puissiez renoncer à la première objection sans abandonner la seconde; car s'il n'y a point d'injustice dans la distribution des maux, sur quoi fonderez-vous les plaintes de la vertu? Le monde n'étant gouverné que par des lois générales, vous n'avez pas, je crois, la prétention que, si les fondements de la terrasse où nous parlons étaient mis subitement en l'air par quelque éboulement souterrain, Dieu fût obligé de suspendre en notre faveur

les lois de la gravité, parce que cette terrasse porte dans ce moment trois hommes qui n'ont jamais tué ni volé; nous tomberions certainement, et nous serions écrasés. Il en serait de même si nous avions été membres de la loge des illuminés de Bavière, ou du comité du salut public. Voudriez-vous lorsqu'il grêle que le champ du juste fût épargné? voilà donc un miracle. Mais si, par hasard, ce juste venait à commettre un crime après la récolte, il faudrait encore qu'elle pourrît dans ses greniers : voilà un autre miracle. De sorte que chaque instant exigeant un miracle, le miracle deviendrait l'état ordinaire du monde ; c'est-à-dire qu'il ne pourrait plus y avoir de miracle; que l'exception serait la règle, et le désordre l'ordre. Exposer de pareilles idées, c'est les réfuter suffisamment.

Ce qui nous trompe encore assez souvent sur ce point, c'est que nous ne pouvons nous empêcher de prêter à Dieu, sans nous en apercevoir, les idées que nous avons sur la dignité et l'importance des personnes. Par rapport à nous, ces idées sont très justes, puisque nous sommes tous soumis à l'ordre établi dans la société ; mais lorsque nous les transportons dans l'ordre général, nous ressemblons à cette reine qui disait : *Quand il s'agit de damner les gens de notre espèce, croyez que Dieu y pense plus d'une fois.* Elisabeth de France monte sur l'échafaud : Robespierre y monte un instant après. L'ange et le monstre s'étaient soumis en entrant dans le monde à toutes les lois générales qui le régissent. Aucune expression ne saurait caractériser le crime des scélérats qui firent couler le sang le plus pur comme le plus auguste de l'univers ; cependant, par rapport à l'ordre général, il n'y a point d'injustice; c'est toujours un malheur attaché à la condition de l'homme, et rien de plus. *Tout homme, en qualité d'homme, est sujet à tous les*

malheurs de l'humanité : la loi est générale ; donc elle n'est pas injuste. Prétendre que la dignité ou les dignités d'un homme doivent le soustraire à l'action d'un tribunal inique ou trompé, c'est précisément vouloir qu'elles l'exemptent de l'apoplexie, par exemple, ou même de la mort.

Observez cependant que, malgré ces lois générales et nécessaires, il s'en faut de beaucoup que la prétendue égalité, sur laquelle j'ai insisté jusqu'à présent, ait lieu réellement. Je l'ai supposée, comme je vous l'ai dit, *pour me donner plus beau jeu*; mais rien n'est plus faux, et vous allez le voir.

Commencez d'abord par ne jamais considérer l'individu : la loi générale, la loi visible et visiblement juste est *que la plus grande masse de bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme vertueux, mais à la vertu*. S'il en était autrement, il n'y aurait plus ni vice ni vertu, ni mérite ni démérite, et par conséquent plus d'ordre moral. Supposez que chaque action vertueuse soit *payée*, pour ainsi dire, par quelque avantage temporel, l'acte, n'ayant plus rien de surnaturel, ne pourrait plus mériter une récompense de ce genre. Supposez, d'un autre côté, qu'en vertu d'une loi divine, la main d'un voleur doive tomber au moment où il commet un vol, on s'abstiendra de voler comme on s'abstiendrait de porter la main sous la hache d'un boucher; l'ordre moral disparaîtrait entièrement. Pour accorder donc cet ordre (le seul possible pour des êtres intelligents, et qui est d'ailleurs prouvé par le fait) avec les lois de la justice, il fallait que la vertu fût récompensée et le vice puni, même temporellement, mais non toujours, ni sur-le-champ; il fallait que le lot incomparablement plus grand de bonheur temporel fût attribué à la vertu, et le lot proportionnel de malheur, dévolu au vice; mais que l'individu ne fût jamais sûr de rien :

et c'est en effet ce qui est établi. Imaginez toute autre hypothèse; elle vous mènera directement à la destruction de l'ordre moral, ou à la création d'un autre monde.

Pour en venir maintenant au détail, commençons, je vous prie, par la justice humaine. Dieu ayant voulu faire gouverner les hommes par des hommes, du moins extérieurement, il a remis aux souverains l'éminente prérogative de la punition des crimes; et c'est en cela surtout qu'ils sont ses représentants. J'ai trouvé sur ce sujet un morceau admirable dans les lois de Menu; permettez-moi de vous le lire dans le troisième volume des *Œuvres du chevalier William Jones*, qui est là sur ma table.

Le chevalier. — Lisez, s'il vous plaît; mais avant, ayez la bonté de me dire ce que c'est que le roi Menu, auquel je n'ai jamais eu l'honneur d'être présenté.

Le comte. — Menu, monsieur le chevalier, est le grand législateur des Indes. Les uns disent qu'il est fils du Soleil, d'autres veulent qu'il soit fils de Brahma, la première personne de la Trinité indienne. Entre ces deux opinions, également probables, je demeure suspendu sans espoir de me décider. Malheureusement encore il m'est également impossible de vous dire à quelle époque l'un ou l'autre de ces deux pères engendra Menu. Le chevalier Jones, de docte mémoire, croit que le code de ce législateur est peut-être antérieur au Pentateuque, et *certainement* au moins antérieur à tous les législateurs de la Grèce. Mais M. Pinkerton, qui a bien aussi quelque droit à notre confiance, a pris la liberté de se moquer des Brahmes, et s'est cru en état de leur prouver que Menu pourrait fort bien n'être qu'un honnête légiste du XIII[e] siècle. Ma coutume n'est pas de disputer pour d'aussi légères différences; ainsi, messieurs, je vais

vous lire le morceau en question, dont nous laisserons la date en blanc : écoutez bien.

« Brahma, au commencement des temps, créa pour l'usage des rois le génie des peines, il lui donna un corps de pure lumière : ce génie est son fils; il est la justice même et le protecteur de toutes les choses créées. Par la crainte de ce génie tous les êtres sensibles, mobiles ou immobiles, sont retenus dans l'usage de leurs jouissances naturelles, et ne s'écartent point de leur devoir. Que le roi donc, lorsqu'il aura bien et dûment considéré le lieu, le temps, ses propres forces et la loi divine, inflige les peines justement à tous ceux qui agissent injustement : le châtiment est un gouverneur actif; il est le véritable administrateur des affaires publiques, il est le dispensateur des lois, et les hommes sages l'appellent le *répondant* des quatre ordres de l'état, pour l'exact accomplissement de leurs devoirs. Le châtiment gouverne l'humanité entière; le châtiment la préserve; le châtiment veille pendant que les gardes humaines dorment. Le sage considère le châtiment comme la perfection de la justice. Qu'un monarque indolent cesse de punir, et le plus fort finira par faire rôtir le plus faible. La race entière des hommes est retenue dans l'ordre par le châtiment; car l'innocence ne se trouve guère, et c'est la crainte des peines qui permet à l'univers de jouir du bonheur qui lui est destiné. Toutes les classes seraient corrompues, toutes les barrières seraient brisées : il n'y aurait que confusion parmi les hommes si la peine cessait d'être infligée ou l'était injustement : mais lorsque la Peine, au teint noir, à l'œil enflammé, s'avance pour détruire le crime, le peuple est sauvé si le juge a l'œil juste. »

Le sénateur. — Admirable! magnifique! vous êtes un excellent homme de nous avoir déterré ce mor-

ceau de philosophie indienne : en vérité la date n'y fait rien.

Le comte. — Il a fait la même impression sur moi. J'y trouve la raison européenne avec une juste mesure de cette emphase orientale qui plaît à tout le monde quand elle n'est pas exagérée : je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer avec plus de noblesse et d'énergie cette divine et terrible prérogative des souverains : *La punition des coupables.*

Mais permettez qu'averti par ces tristes expressions, j'arrête un instant vos regards sur un objet qui choque la pensée sans doute, mais qui est cependant très digne de l'occuper.

De cette prérogative redoutable dont je vous parlais tout à l'heure résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtiments décernés par la justice humaine; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment; car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession. Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine il faut un décret particulier, un Fiat de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des

hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons; la tête pend; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalles qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux*, *qu'il est honnête homme*, *qu'il est estimable*, etc. Nul éloge moral ne peut lui convenir; car

tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtiment : il a jeté notre terre sur ces deux pôles; *car Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde.*

Il y a donc dans le cercle temporel une loi divine et visible pour la punition du crime; et cette loi, aussi stable que la société qu'elle fait subsister, est exécutée invariablement depuis l'origine des choses : le mal étant sur la terre, il agit constamment; et par une conséquence nécessaire il doit être constamment réprimé par le châtiment; et en effet, nous voyons sur toute la surface du globe une action constante de tous les gouvernements pour arrêter ou punir les attentats du crime : le glaive de la justice n'a point de fourreau; toujours il doit menacer ou frapper. Qu'est-ce donc qu'on veut dire lorsqu'on se plaint de l'*impunité du crime*? Pour qui sont le knout, les gibets, les roues et les bûchers? Pour le crime apparemment. Les erreurs des tribunaux sont des exceptions qui n'ébranlent point la règle : j'ai d'ailleurs plusieurs réflexions à vous proposer sur ce point. En premier lieu, ces erreurs fatales sont bien moins fréquentes qu'on ne l'imagine : l'opinion étant, pour peu qu'il soit permis de douter, toujours contraire à l'autorité, l'oreille du public accueille avec avidité les moindres bruits qui supposent un meurtre judiciaire; mille passions individuelles peuvent se joindre à cette inclination générale; mais j'en atteste votre longue

expérience, monsieur le sénateur; c'est une chose excessivement rare qu'un tribunal homicide par passion ou par erreur. Vous riez, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER. — C'est que dans ce moment j'ai pensé aux *Calas*; et les Calas m'ont fait penser *au cheval et à toute l'écurie* [1]. Voilà comment les idées s'enchaînent, et comment l'imagination ne cesse d'interrompre la raison.

LE COMTE. — Ne vous excusez pas, car vous me rendez service en me faisant penser à ce jugement fameux qui me fournit une preuve de ce que je vous disais tout à l'heure. Rien de moins prouvé, messieurs, je vous l'assure, que l'innocence de Calas. Il y a mille raisons d'en douter, et même de croire le contraire [2]; mais rien ne m'a frappé comme une lettre originale de Voltaire au célèbre Tronchin de Genève, que j'ai lue tout à mon aise, il y a quelques années. Au milieu de la discussion publique la plus animée, où Voltaire se montrait et s'intitulait le tuteur de l'innocence et le vengeur de l'humanité, il bouffonnait dans cette lettre comme s'il avait parlé de l'opéra-comique. Je me rappelle surtout cette phrase qui me frappa : *Vous avez trouvé mon mémoire trop chaud, mais je vous en prépare un autre* AU BAIN-MARIE. C'est dans ce style grave et sentimental que le digne homme parlait à l'oreille d'un homme qui avait sa confiance, tandis que l'Europe retentissait de ses *Trénodies* fanatiques.

1. A l'époque où la mémoire de Calas fut réhabilitée, le duc d'A... demandait à un habitant de Toulouse *comment il était possible que le tribunal de cette ville se fût trompé aussi cruellement*; à quoi ce dernier répondit par le proverbe trivial : *Il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche.* — A la bonne heure, répliqua le duc, *mais toute une écurie!*

2. Il est inutile, je pense, de mettre le lecteur en garde contre de tels passages. Voilà où en arrivent les autoritaires! (Note de l'éditeur.)

Mais laissons là *Calas*. Qu'un innocent périsse, c'est un malheur comme un autre, c'est-à-dire commun à tous les hommes. Qu'un coupable échappe, c'est une autre exception du même genre. Mais toujours il demeure vrai, généralement parlant, *qu'il y a sur la terre un ordre universel et visible pour la punition temporelle des crimes*; et je dois encore vous faire observer que les coupables ne trompent pas à beaucoup près l'œil de la justice aussi souvent qu'il serait permis de le croire si l'on n'écoutait que la simple théorie, vu les précautions infinies qu'ils prennent pour se cacher. Il y a souvent dans les circonstances qui décèlent les plus habiles scélérats, quelque chose de si inattendu, de si surprenant, de si *imprévoyable*, que les hommes, appelés par leur état ou par leurs réflexions à suivre ces sortes d'affaires, se sentent inclinés à croire que la justice humaine n'est pas tout à fait dénuée, dans la recherche des coupables, d'une certaine assistance extraordinaire.

Permettez-moi d'ajouter encore une considération pour épuiser ce chapitre des peines. Comme il est très possible que nous soyons dans l'erreur lorsque nous accusons la justice humaine d'épargner un coupable, parce que celui que nous regardons comme tel ne l'est réellement pas; il est, d'un autre côté, également possible qu'un homme envoyé au supplice pour un crime qu'il n'a pas commis, l'ait réellement mérité par un autre crime absolument inconnu. Heureusement et malheureusement il y a plusieurs exemples de ce genre prouvés par l'aveu des coupables; et il y en a, je crois, un plus grand nombre que nous ignorons. Cette dernière supposition mérite surtout grande attention; car quoique les juges, dans ce cas, soient grandement coupables ou malheureux, la Providence, pour qui tout est moyen, même l'obstacle, ne s'est pas moins servi du crime ou de l'igno-

rance pour exécuter cette justice temporelle que nous demandons; et il est sûr que les deux suppositions restreignent notablement le nombre des exceptions. Vous voyez donc combien cette prétendue égalité que j'avais d'abord supposée se trouve déjà dérangée par la seule considération de la justice humaine.

De ces punitions corporelles qu'elle inflige, passons maintenant aux maladies. Déjà vous me prévenez. Si l'on ôtait de l'univers l'intempérance dans tous les genres, on en chasserait la plupart des maladies, et peut-être même il serait permis de dire toutes. C'est ce que tout le monde peut voir en général et d'une manière confuse ; mais il est bon d'examiner la chose de près. S'il n'y avait point de mal moral sur la terre, il n'y aurait point de mal physique; et puisqu'une infinité de maladies sont le produit immédiat de certains désordres, n'est-il pas vrai que l'analogie nous conduit à généraliser l'observation? Avez-vous présente par hasard la tirade vigoureuse et quelquefois un peu dégoûtante de Sénèque sur les maladies de son siècle? Il est intéressant de voir l'époque de Néron marquée par une affluence de maux inconnus aux temps qui la précédèrent. Il s'écrie plaisamment : « Seriez-vous par hasard étonné de cette innombrable quantité de maladies? comptez les cuisiniers ». Il se fâche surtout contre les femmes : « Hippocrate, dit-il, l'oracle de la médecine, avait dit que les femmes ne sont point sujettes à la goutte. Il avait raison sans doute de son temps, aujourd'hui il aurait tort. Mais puisqu'elles ont dépouillé leur sexe pour revêtir l'autre, qu'elles soient donc condamnées à partager tous les maux de celui dont elles ont adopté tous les vices. *Que le ciel les maudisse pour l'infâme usurpation que ces misérables ont osé faire sur le nôtre!* » Il y a sans doute des maladies qui ne sont, comme on ne l'aura jamais assez dit, que les résultats accidentels

d'une loi générale : l'homme le plus moral doit mourir; et deux hommes qui font une course forcée, l'un pour sauver son semblable et l'autre pour l'assassiner, peuvent l'un et l'autre mourir de pleurésie; mais quel nombre effrayant de maladies en général et d'accidents particuliers qui ne sont dus qu'à nos vices! Je me rappelle que Bossuet, prêchant devant Louis XIV et toute sa cour, appelait la médecine en témoignage sur les suites funestes de la volupté. Il avait grandement raison de citer ce qu'il y avait de plus présent et de plus frappant; mais il aurait été en droit de généraliser l'observation; et pour moi je ne puis me refuser au sentiment d'un nouvel apologiste qui a soutenu que toutes les maladies ont leur source dans quelque vice proscrit par l'Évangile; que cette loi sainte contient la véritable médecine du corps autant que celle de l'âme; de manière que, dans une société de justes qui en feraient usage, la mort ne serait plus que l'inévitable terme d'une vieillesse saine et robuste; opinion qui fut, je crois, celle d'Origène. Ce qui nous trompe sur ce point, c'est que lorsque l'effet n'est pas immédiat, nous ne l'apercevons plus; mais il n'est pas moins réel. Les maladies, une fois établies, se propagent, se croisent, s'amalgament par une affinité funeste; en sorte que nous pouvons porter aujourd'hui la peine physique d'un excès commis il y a plus d'un siècle. Cependant, malgré la confusion qui résulte de ces affreux mélanges, l'analogie entre les crimes et les maladies est visible pour tout observateur attentif. Il y a des maux comme il y a des crimes *actuels* et *originels*, *accidentels*, *habituels*, *mortels* et *véniels*. Il y a des maladies de paresse, de colère, de gourmandise, d'incontinence, etc. Observez de plus qu'il y a des crimes qui ont des caractères, et par conséquent des noms distinctifs dans toutes les langues, comme le meurtre, le sacri-

lège, l'inceste, etc.; et d'autres qu'on ne saurait désigner que par des termes généraux, tels que ceux de fraude, d'injustice, de violence, de malversation, etc. Il y a de même des maladies caractérisées, comme l'hydropisie, la phtisie, l'apoplexie, etc.; et d'autres qui ne peuvent être désignées que par les noms généraux de malaises, d'incommodités, de douleurs, de fièvres *innommées*, etc. Or, plus l'homme est vertueux, et plus il est à l'abri des maladies *qui ont des noms*.

LE SAUVAGE

Maistre voit dans le sauvage un homme déchu pour quelque grand crime de sa race.

On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable appesantie sur ces races dévouées efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. Le sauvage coupe l'arbre pour cueillir le fruit; il dételle le bœuf que les missionnaires viennent de lui confier, et le fait cuire avec le bois de la charrue. Depuis plus de trois siècles il nous contemple sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même; encore n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses: il s'en repose sur notre avarice, qui ne lui manquera jamais. Comme les substances les plus abjectes et les plus révoltantes sont cependant encore susceptibles d'une certaine dégénération, de même les vices

naturels de l'humanité sont encore viciés dans le sauvage. Il est voleur, il est cruel, il est dissolu, mais il l'est autrement que nous. Pour être criminels, nous surmontons notre nature : le sauvage la suit, il a l'appétit du crime, il n'en a point les remords. Pendant que le fils tue son père pour le soustraire aux ennuis de la vieillesse, sa femme détruit dans son sein le fruit de ses brutales amours pour échapper aux fatigues de l'allaitement. Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant; il le déchire, il le rôtit, et le dévore en chantant; s'il tombe sur nos liqueurs fortes, il boit jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fièvre, jusqu'à la mort, également dépourvu de la raison qui commande à l'homme par la crainte, et de l'instinct qui écarte l'animal par le dégoût. Il est visiblement dévoué; il est frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale; il fait trembler l'observateur qui sait voir : mais voulons-nous trembler sur nous-mêmes et d'une manière très salutaire? songeons qu'avec notre intelligence, notre morale, nos sciences et nos arts, nous sommes précisément à l'homme primitif ce que le sauvage est à nous.

UN RIGORISTE

Le chevalier. — On ne saurait imaginer rien de plus déraisonnable que cette prétention sourde qui voudrait que chaque juste fût trempé dans le Styx, et rendu inaccessible à tous les coups du sort.

Le comte. — Je ne sais pas trop ce que c'est que le *sort*; mais je vous avoue que, pour mon compte, je vois quelque chose encore de bien plus déraisonnable que ce qui vous paraît à vous l'excès de la déraison : c'est l'inconcevable folie qui ose fonder des arguments contre la Providence, sur les malheurs de l'innocence *qui n'existe pas*. Où est donc l'innocence,

je vous en prie? Où est le juste? est-il ici, autour de cette table? Grand Dieu, eh! qui pourrait donc croire un tel excès de délire, si nous n'en étions pas les témoins à tous les moments? Souvent je songe à cet endroit de la Bible où il est dit : « *Je visiterai Jérusalem avec des lampes* ». Ayons nous-mêmes le courage de visiter nos cœurs *avec des lampes*, et nous n'oserons plus prononcer qu'en rougissant les mots de *vertu*, de *justice* et d'*innocence*. Commençons par examiner le mal qui est en nous, et pâlissons en plongeant un regard courageux au fond de cet abîme; car il est impossible de connaître le nombre de nos transgressions, et il ne l'est pas moins de savoir jusqu'à quel point tel ou tel acte coupable a blessé l'ordre général et contrarié les plans du Législateur éternel. Songeons ensuite à cette épouvantable communication de crimes qui existe entre les hommes, *complicité*, *conseil*, *exemple*, *approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse? Quel homme sensé pourra songer sans frémir à l'action désordonnée qu'il a exercée sur ses semblables, et aux suites possibles de cette funeste influence? Rarement l'homme se rend coupable seul; rarement un crime n'en produit pas un autre. Où sont les bornes de la responsabilité? De là ce trait lumineux qui étincelle entre mille autres dans le livre des Psaumes : *Quel homme peut connaître toute l'étendue de ces prévarications? O Dieu, purifiez-moi de celles que j'ignore, et pardonnez-moi même celles d'autrui.*

Après avoir ainsi médité sur nos crimes, il se présente à nous un autre examen encore plus triste, peut-être, c'est celui de nos vertus : quelle effrayante recherche que celle qui aurait pour objet le petit nombre, la fausseté et l'inconstance de ces vertus! il faudrait avant tout sonder les bases : hélas! elles sont bien plutôt déterminées par le préjugé que par les

considérations de l'ordre général fondé sur la volonté divine. Une action nous révolte bien moins parce qu'elle est *mauvaise*, que parce qu'elle est *honteuse*. Que deux hommes du peuple se battent, armés chacun de son couteau, ce sont deux *coquins* : allongez seulement les armes et attachez au crime une idée de noblesse et d'indépendance, ce sera l'action d'un gentilhomme; et le souverain, vaincu par le préjugé, ne pourra s'empêcher *d'honorer lui-même* le crime commis contre *lui-même* : c'est-à-dire la rébellion ajoutée au meurtre. L'épouse criminelle parle tranquillement de *l'infamie* d'une infortunée que la misère conduisit à une faiblesse visible; et du haut d'un balcon doré, l'adroit dilapidateur du trésor public voit marcher au gibet le malheureux serviteur qui a volé un écu à son maître. Il y a un mot bien profond dans un livre de pur agrément : je l'ai lu, il y a quarante ans précis, et l'impression qu'il me fit alors ne s'est point effacée. C'est dans un conte moral de Marmontel. Un paysan, dont la fille a été déshonorée par un grand seigneur, dit à ce brillant corrupteur : *Vous êtes bien heureux, monsieur, de ne pas aimer l'or autant que les femmes : vous auriez été un Cartouche.* Que faisons-nous communément pendant toute notre vie? *ce qui nous plaît.* Si nous daignons nous abstenir de voler et de tuer, c'est que nous n'en avons nulle envie; *car cela ne se fait pas :*

Sed si
Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit... [1]?

Ce n'est pas le crime que nous craignons, c'est le déshonneur; et pourvu que l'opinion écarte la honte,

1. « Mais si la blanche fille du voisin t'adresse un sourire voluptueux, ton cœur continue-t-il à battre sagement? » (*Pers.*, sat. III, 110-111.)

ou même y substitue la gloire, comme elle en est bien la maîtresse, nous commettons le crime hardiment, et l'homme ainsi disposé s'appelle sans façon *juste*, ou tout au moins *honnête homme* : et qui sait s'il ne remercie pas Dieu *de n'être pas comme un de ceux-là*? C'est un délire dont la moindre réflexion doit nous faire rougir. Ce fut sans doute avec une profonde sagesse que les Romains appelèrent du même nom la *force* et la *vertu*. Il n'y a en effet point de vertu proprement dite, sans victoire sur nous-mêmes, et tout ce qui ne nous coûte rien, ne vaut rien. Otons de nos misérables vertus ce que nous devons au tempérament, à l'honneur, à l'opinion, à l'orgueil, à l'impuissance et aux circonstances; que nous restera-t-il? Hélas! bien peu de chose. Je ne crains pas de vous le confesser; jamais je ne médite cet épouvantable sujet sans être tenté de me jeter à terre comme un coupable qui demande grâce; sans accepter d'avance tous les maux qui pourraient tomber sur ma tête, comme une légère compensation de la dette immense que j'ai contractée envers l'éternelle justice. Cependant vous ne sauriez croire combien de gens, dans ma vie, m'ont dit que j'étais *un fort honnête homme*.

LE GÉNIE ET LA LANGUE DE LA FRANCE

LE COMTE. — Tel est le privilège des grandes nations : qu'il plût aux Français de dire : *Corneille* et *Vadé!* ou même *Vadé* et *Corneille!* si l'euphonie, qui décide de bien des choses, avait la bonté d'y consentir, je suis prêt à croire qu'ils nous forceraient à répéter avec eux : *Vadé* et *Corneille!*

LE CHEVALIER. — Vous nous accordez une grande puissance, mon cher ami; je vous dois des remercîments au nom de ma nation.

Le comte. — Je *n'accorde* point cette puissance, mon cher chevalier, je la *reconnais* seulement : ainsi vous ne me devez point de remercîments. Je voudrais d'ailleurs n'avoir que des compliments à vous adresser sur ce point; mais vous êtes une terrible puissance! jamais, sans doute, il n'exista de nation plus aisée à tromper ni plus difficile à détromper, ni plus puissante pour tromper les autres. Deux caractères particuliers vous distinguent de tous les peuples du monde : l'esprit d'association et celui de prosélytisme. Les idées chez vous sont toutes nationales et toutes passionnées. Il me semble qu'un prophète, d'un seul trait de son fier pinceau, vous a peints d'après nature, il y a vingt-cinq siècles, lorsqu'il a dit : *Chaque parole de ce peuple est une conjuration*[1]; l'étincelle électrique, parcourant, comme la foudre dont elle dérive, une masse d'hommes en communication représente faiblement l'invasion instantanée, j'ai presque dit fulminante, d'un goût, d'un système, d'une passion parmi les Français qui ne peuvent vivre *isolés*. Au moins, si vous n'agissiez que sur vous-mêmes, on vous laisserait faire; mais le penchant, le besoin, la fureur d'agir sur les autres, est le trait le plus saillant de votre caractère. On pourrait dire que ce trait est *vous-mêmes*. Chaque peuple a sa mission : telle est la vôtre. La moindre opinion que vous lancez sur l'Europe est un bélier poussé par trente millions d'hommes. Toujours affamés de succès et d'influence, on dirait que vous ne vivez que pour contenter ce besoin; et comme une nation ne peut avoir reçu une destination séparée du moyen de l'accomplir, vous avez reçu ce moyen dans votre langue, par laquelle vous régnez bien plus que par vos armes, quoiqu'elles aient ébranlé l'univers. L'empire de cette langue ne tient point à ses

1. *Omnia quæ liquitur populus iste, conjuratio est.* (Isaïe, VIII, 12.)

formes actuelles : il est aussi ancien que la langue même; et déjà, dans le XVIIIe siècle, un Italien écrivait en français l'histoire de sa patrie, *parce que la langue française courait parmi le monde, et était la plus délittable à lire et à oïr que nulle autre*[1]. Il y a mille traits de ce genre. Je me souviens d'avoir lu jadis une lettre du fameux architecte *Christophe Wren*, où il examine les dimensions qu'on doit donner à une église. Il les déterminait uniquement par l'étendue de la voix humaine; ce qui devait être ainsi, la prédication étant devenue la partie principale du culte, et presque tout le culte dans les temples qui ont vu cesser le sacrifice. Il fixe donc ses bornes, au delà desquelles la voix, pour toute oreille anglaise, n'est plus que du bruit; *mais*, dit-il encore : *un orateur français se ferait entendre de plus loin, sa prononciation étant plus distincte et plus ferme.* Ce que Wren a dit de la parole orale me semble encore bien plus vrai de cette parole bien autrement pénétrante qui retentit dans les livres. Toujours celle des Français est entendue de plus loin : car le style est un accent. Puisse cette force mystérieuse, mal expliquée jusqu'ici, et non moins puissante pour le bien que pour le mal, devenir bientôt l'organe d'un prosélytisme salutaire!

LA GUERRE

Maistre résume ainsi ce passage :

La guerre est mystérieuse; on ne peut l'expliquer humainement.

Parallèle du *soldat* et du BOURREAU.

Éloge du militaire : il est facilement religieux.

Au milieu du sang qu'il verse il est humain.

Pourquoi Dieu est appelé *le Dieu des armées*?

1. Le frère *Martin de Canal*, dit J. de Maistre. N'est-ce pas plutôt Brunetto Latini?

Comment s'accomplit sans cesse la destruction violente des êtres vivants.

La guerre est divine; c'est une loi du monde.

Ce que c'est qu'une bataille perdue. — La Peur.

Le *Te Deum*.

Le chevalier. — Pour cette fois, monsieur le sénateur, j'espère que vous dégagerez votre parole, et que vous nous lirez quelque chose sur la guerre.

Le sénateur. — Je suis tout prêt : car c'est un sujet que j'ai beaucoup médité. Depuis que je pense, je pense à la guerre, ce terrible sujet s'empare de toute mon attention, et jamais je ne l'ai assez approfondi.

Le premier mal que je vous en dirai vous étonnera sans doute; mais pour moi c'est une vérité incontestable : « *L'homme étant donné avec sa raison, ses sentiments et ses affections, il n'y a pas moyen d'expliquer comment la guerre est possible humainement* ». C'est mon avis très réfléchi. La Bruyère décrit quelque part cette grande extravagance humaine avec l'énergie que vous lui connaissez. Il y a bien des années que j'ai lu ce morceau; cependant je me le rappelle parfaitement : il insiste beaucoup sur la folie de la guerre; mais plus elle est folle, moins elle est explicable.

Le chevalier. — Il me semble qu'on pourrait dire, avant d'aller plus loin : *que les rois vous commandent et qu'il faut marcher*.

Le sénateur. — Oh! pas du tout, mon cher chevalier, je vous en assure. Toutes les fois qu'un homme, qui n'est pas absolument un sot, vous présente une question comme très problématique après y avoir suffisamment songé, défiez-vous de ces solutions subites qui s'offrent à l'esprit de celui qui s'en est ou légèrement, ou point du tout occupé : ce sont ordinairement de simples aperçus sans consistance,

qui n'expliquent rien et ne tiennent pas devant la réflexion. Les souverains ne commandent efficacement et d'une manière durable que dans le cercle des choses avouées par l'opinion; et ce cercle, ce n'est pas eux qui le tracent. Il y a dans tous les pays des choses bien moins révoltantes que la guerre, et qu'un souverain ne se permettrait jamais d'ordonner. Souvenez-vous d'une plaisanterie que vous me fîtes un jour sur une nation *qui a une académie des sciences, un observatoire astronomique et un calendrier faux.* Vous m'ajoutiez, en prenant votre sérieux, ce que vous aviez entendu dire à un homme d'État de ce pays : *Qu'il ne serait pas sûr du tout de vouloir innover sur ce point; et que sous le dernier gouvernement, si distingué par ses idées libérales* (comme on dit aujourd'hui), *on n'avait jamais osé entreprendre ce changement.* Vous me demandâtes même ce que j'en pensais. Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il y a des sujets bien moins essentiels que la guerre, sur lesquels l'autorité sent qu'elle ne doit point se compromettre; et prenez garde, je vous prie, qu'il ne s'agit pas d'expliquer la *possibilité*, mais la *facilité* de la guerre. Pour couper des barbes, pour raccourcir des habits, Pierre I[er] eut besoin de toute la force de son invincible caractère; pour amener d'innombrables légions sur le champ de bataille, même à l'époque *ou il était battu pour apprendre à battre*, il n'eut besoin, comme tous les autres souverains, que de parler. Il y a cependant dans l'homme, malgré son immense dégradation, un élément d'amour qui le porte vers ses semblables : la compassion lui est aussi naturelle que la respiration. Par quelle magie inconcevable est-il toujours prêt, au premier coup de tambour, à se dépouiller de ce caractère sacré pour s'en aller sans résistance, souvent même avec une certaine allégresse, qui a aussi son caractère particulier,

mettre en pièces, sur le champ de bataille, son frère qui ne l'a jamais offensé, et qui s'avance de son côté pour lui faire subir le même sort, s'il le peut? Je concevrais encore une guerre nationale : mais combien y a-t-il de guerres de ce genre? une en mille ans, peut-être : pour les autres, surtout entre nations civilisées qui raisonnent et qui savent ce qu'elles font, je déclare n'y rien comprendre. On pourra dire : *La gloire explique tout;* mais, d'abord, la gloire n'est que pour les chefs; en second lieu, c'est reculer la difficulté : car je demande précisément d'où vient cette gloire extraordinaire attachée à la guerre. J'ai souvent eu une vision dont je veux vous faire part. J'imagine qu'une intelligence, étrangère à notre globe, y vient pour quelque raison *suffisante* et s'entretient avec quelqu'un de nous sur l'ordre qui règne dans ce monde. Parmi les choses curieuses qu'on lui raconte, on lui dit que la corruption et les vices dont on l'a parfaitement instruite, exigent que l'homme, dans de certaines circonstances, meure par la main de l'homme; que ce droit de tuer sans crime n'est confié, parmi nous, qu'au bourreau et au soldat. « L'un, ajoutera-t-on, donne la mort aux coupables, convaincus et condamnés; et ses exécutions sont heureusement si rares, qu'un de ces ministres de mort suffit dans une province. Quant aux soldats, il n'y en a jamais assez : car ils doivent tuer sans mesure, et toujours d'honnêtes gens. De ces deux *tueurs* de profession, le soldat et l'exécuteur, l'un est fort honoré, et l'a toujours été parmi toutes les nations qui ont habité jusqu'à présent ce globe où vous êtes arrivé; l'autre, au contraire, est tout aussi généralement déclaré infâme; devinez, je vous prie, sur qui tombe l'anathème? »

Certainement le génie voyageur ne balancerait pas un instant; il ferait du bourreau tous les éloges que

vous n'avez pu lui refuser l'autre jour, monsieur le comte, malgré tous nos préjugés, lorsque vous nous parliez de ce *gentilhomme* comme disait Voltaire. « C'est un être sublime, nous dirait-il ; c'est la pierre angulaire de la société : puisque le crime est venu habiter votre terre, et qu'il ne peut être arrêté que par le châtiment, ôtez du monde l'exécuteur, et tout ordre disparaît avec lui. Quelle grandeur d'âme, d'ailleurs ! quel noble désintéressement ne doit-on pas nécessairement supposer dans l'homme qui se dévoue à des fonctions si respectables sans doute, mais si pénibles et si contraires à votre nature ! car je m'aperçois, depuis que je suis parmi vous, que, lorsque vous êtes de sang-froid, il vous en coûte pour tuer une poule. Je suis donc persuadé que l'opinion l'environne de tout l'honneur dont il a besoin, et qui lui est dû à si juste titre. Quant au soldat, c'est, à tout prendre, un ministre de cruautés et d'injustices. Combien y a-t-il de guerres évidemment justes ? Combien n'y en a-t-il pas d'évidemment injustes ! Combien d'injustices particulières, d'horreurs et d'atrocités inutiles ! J'imagine donc que l'opinion a très justement versé parmi vous autant de honte sur la tête du soldat, qu'elle a jeté de gloire sur celle de l'exécuteur impassible des arrêts de la justice souveraine. »

Vous savez ce qui en est, messieurs, et combien le génie se serait trompé ! Le militaire et le bourreau occupent en effet les deux extrémités de l'échelle sociale ; mais c'est dans le sens inverse de cette belle théorie. Il n'y a rien de si noble que le premier, rien de si abject que le second : car je ne ferai point un jeu de mots en disant que leurs fonctions ne se rapprochent qu'en s'éloignant ; elles se touchent comme le premier degré dans le cercle touche le 360ᵉ, précisément parce qu'il n'y en a pas de plus éloigné.

Le militaire est si noble, qu'il ennoblit même ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opinion générale, puisqu'il peut exercer les fonctions de l'exécuteur sans s'avilir, pourvu cependant qu'il n'exécute que ses pareils, et que, pour leur donner la mort, il ne se serve que de ses armes.

LE CHEVALIER. — Ah! que vous dites là une chose importante, mon cher ami! Dans tout pays où, par quelque considération que l'on puisse imaginer, on s'aviserait de faire exécuter par le soldat des coupables qui n'appartiendraient pas à cet état, en un clin d'œil, et sans savoir pourquoi, on verrait s'éteindre tous ces rayons qui environnent la tête du militaire : on le craindrait, sans doute; car tout homme qui a, pour contenance ordinaire, un bon fusil muni d'une bonne platine, mérite grande attention : mais ce charme indéfinissable de l'honneur aurait disparu sans retour. L'officier ne serait plus rien comme officier : s'il avait de la naissance et des vertus, il pourrait être considéré, *malgré* son grade, au lieu de l'être *par* son grade; il l'ennoblirait, au lieu d'en être ennobli; et, si ce grade donnait de grands revenus, il aurait le prix de la richesse, jamais celui de la noblesse; mais vous avez dit, monsieur le sénateur : « *Pourvu cependant que le soldat n'exécute que ses compagnons, et que, pour les faire mourir, il n'emploie que les armes de son état* ». Il faudrait ajouter : *et pourvu qu'il s'agisse d'un crime militaire* : dès qu'il est question d'un crime *vilain*, c'est l'affaire du bourreau.

LE COMTE. — En effet, c'est l'usage. Les tribunaux ordinaires ayant la connaissance des crimes civils, on leur remet les soldats coupables de ces sortes de crimes. Cependant, s'il plaisait au souverain d'en ordonner autrement, je suis fort éloigné de regarder comme certain que le caractère du soldat en serait

blessé ; mais nous sommes tous les trois bien d'accord sur les deux autres conditions; et nous ne doutons pas que ce caractère ne fût irrémissiblement flétri si l'on forçait le soldat à fusiller le simple citoyen, ou à faire mourir son camarade par le feu ou par la corde. Pour maintenir l'honneur et la discipline d'un corps, d'une association quelconque, les récompenses privilégiées ont moins de force que les châtiments privilégiés : les Romains, le peuple de l'antiquité à la fois le plus sensé et le plus guerrier, avaient conçu une singulière idée au sujet des châtiments militaires de simple correction. Croyant qu'il ne pouvait y avoir de discipline sans bâton, et ne voulant cependant avilir ni celui qui frappait, ni celui qui était frappé, ils avaient imaginé de consacrer, en quelque manière, la bastonnade militaire : pour cela ils choisirent un bois, le plus inutile de tous aux usages de la vie, *la vigne*, et ils le destinèrent uniquement à châtier le soldat. La vigne, dans la main du centurion, était le signe de son autorité et l'instrument des punitions corporelles non capitales. La bastonnade, en général, était, chez les Romains, une peine avouée par la loi ; mais nul homme non militaire ne pouvait être frappé avec la vigne, et nul autre bois que celui de la vigne ne pouvait servir pour frapper un militaire. Je ne sais comment quelque idée semblable ne s'est présentée à l'esprit d'aucun souverain moderne. Si j'étais consulté sur ce point, ma pensée ne ramènerait pas la vigne; car les imitations serviles ne valent rien : je proposerais le laurier.

Le chevalier. — Votre idée m'enchante, et d'autant plus que je la crois très susceptible d'être mise à exécution. Je présenterais bien volontiers, je vous l'assure, à S. M. I. le plan d'une vaste serre qui serait établie dans la capitale, et destinée exclusivement à produire le laurier nécessaire pour fournir

des baguettes de discipline à tous les bas officiers de l'armée russe. Cette serre serait sous l'inspection d'un officier général, chevalier de Saint-Georges, au moins de la seconde classe, qui porterait le titre de *haut inspecteur de la serre aux lauriers* : les plantes ne pourraient être soignées, coupées et travaillées que par de vieux invalides d'une réputation sans tache. Le modèle des baguettes, qui devraient être toutes rigoureusement semblables, reposerait à l'office des guerres dans un étui de vermeil; chaque baguette serait suspendue à la boutonnière du bas officier par un ruban de Saint-Georges, et sur le fronton de la serre on lirait : *C'est mon bois qui produit mes feuilles*. En vérité, cette niaiserie ne serait point bête. La seule chose qui m'embarrasse un peu, c'est que les caporaux...

Le sénateur. — Mon jeune ami, quelque génie qu'on ait et de quelque pays qu'on soit, il est impossible d'improviser un *Code* sans respirer et sans commettre une seule faute, quand il ne s'agirait même que du *Code de la baguette*; ainsi, pendant que vous y songerez un peu plus mûrement, permettez que je continue.

Quoique le militaire soit en lui-même dangereux pour le bien-être et les libertés de toute nation, car la devise de cet état sera toujours plus ou moins celle d'Achille : *Jura nego mihi nata*; néanmoins les nations les plus jalouses de leurs libertés n'ont jamais pensé autrement que le reste des hommes sur la prééminence de l'état militaire; et l'antiquité sur ce point n'a pas pensé autrement que nous : c'est un de ceux où les hommes ont été constamment d'accord et le seront toujours. Voici donc le problème que je vous propose : *Expliquez pourquoi ce qu'il y a de plus honorable dans le monde, au jugement de tout le genre humain sans exception, est le droit de verser innocemment le sang*

innocent. Regardez-y de près, et vous verrez qu'il y a quelque chose de mystérieux et d'inexplicable dans le prix extraordinaire que les hommes ont toujours attaché à la gloire militaire ; d'autant que, si nous n'écoutions que la théorie et les raisonnements humains, nous serions conduits à des idées directement opposées. Il ne s'agit donc point d'expliquer la possibilité de la guerre par la gloire qui l'environne : il s'agit avant tout d'expliquer cette gloire même, ce qui n'est pas aisé. Je veux encore vous faire part d'une autre idée sur le même sujet. Mille et mille fois on nous a dit que les nations, étant les unes à l'égard des autres dans l'état de nature, elles ne peuvent terminer leurs différends que par la guerre. Mais, puisque aujourd'hui j'ai l'humeur interrogante, je demanderai encore : *Pourquoi toutes les nations sont demeurées respectivement dans l'état de nature, sans avoir fait jamais un seul essai, une seule tentative pour en sortir?* Suivant les folles doctrines dont on a bercé notre jeunesse, il fut un temps où les hommes ne vivaient point en société ; et cet état imaginaire, on l'a nommé ridiculement *l'état de nature.* On ajoute que les hommes, ayant balancé doctement les avantages des deux états, se déterminèrent pour celui que nous voyons...

Le comte. — Voulez-vous me permettre de vous interrompre un instant pour vous faire part d'une réflexion qui se présente à mon esprit contre cette doctrine, que vous appelez si justement *folle*? Le sauvage tient si fort à ses habitudes les plus brutales que rien ne peut l'en dégoûter. Vous avez vu sans doute, à la tête du *Discours sur l'inégalité des conditions*, l'estampe gravée d'après l'historiette, vraie ou fausse, du Hottentot qui retourne chez ses égaux. Rousseau se doutait peu que ce frontispice était un puissant argument contre le livre. Le sauvage voit nos arts,

nos lois, nos sciences, notre luxe, notre délicatesse, nos jouissances de toute espèce, et notre supériorité surtout qu'il ne peut se cacher, et qui pourrait cependant exciter quelques désirs dans des cœurs qui en seraient susceptibles; mais tout cela ne le tente seulement pas, et constamment *il retourne chez ses égaux*. Si donc le sauvage de nos jours, ayant connaissance des deux états, et pouvant les comparer journellement en certains pays, demeure inébranlable dans le sien, comment voulez-vous que le sauvage primitif en soit sorti, par voie de délibération, pour passer dans un autre état dont il n'avait nul connaissance! Donc la société est aussi ancienne que l'homme, donc le sauvage n'est et ne peut être qu'un homme dégradé et puni. En vérité, je ne vois rien d'aussi clair pour le bon sens qui ne veut pas sophistiquer.

Le sénateur. — *Vous prêchez un converti*, comme dit le proverbe; je vous remercie cependant de votre réflexion : on n'a jamais trop d'armes contre l'erreur. Mais pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, si l'homme a passé *de l'état de nature*, dans le sens vulgaire de ce mot, à l'état de civilisation, ou par délibération ou *par hasard* (je parle encore la langue des insensés), pourquoi les nations n'ont-elles pas eu autant d'esprit ou autant de bonheur que les individus; et comment n'ont-elles jamais convenu d'une société générale pour terminer les querelles des nations, comme elles sont convenues d'une souveraineté nationale pour terminer celles des particuliers? On aura beau tourner en ridicule *l'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre* (car je conviens qu'elle est impraticable), mais je demande pourquoi? je demande pourquoi les nations n'ont pu s'élever à l'état social comme les particuliers? comment la raisonnante Europe surtout n'a-t-elle jamais rien tenté dans ce

genre? J'adresse en particulier cette même question aux croyants avec encore plus de confiance : comment Dieu, qui est l'auteur de la société des individus, n'a-t-il pas permis que l'homme, sa créature chérie, qui a reçu le caractère divin de la perfectibilité, n'ait pas seulement essayé de s'élever jusqu'à la société des nations? Toutes les raisons imaginables, pour établir que cette société est impossible, militeront de même contre la société des individus. L'argument qu'on tirerait principalement de l'impraticable universalité qu'il faudrait donner à la grande souveraineté n'aurait point de force : car il est faux qu'elle dût embrasser l'univers. Les nations sont suffisamment classées et divisées par les fleuves, par les mers, par les montagnes, par les religions, et par les langues surtout qui ont plus ou moins d'affinité. Et quand un certain nombre de nations conviendraient seules de passer à *l'état de civilisation*, ce serait déjà un grand pas de fait en faveur de l'humanité. Les autres nations, dira-t-on, tomberaient sur elles : eh! qu'importe? elles seraient toujours plus tranquilles entre elles et plus fortes à l'égard des autres, ce qui est suffisant. La perfection n'est pas du tout nécessaire sur ce point : ce serait déjà beaucoup d'en approcher, et je ne puis me persuader qu'on n'eût jamais rien tenté dans ce genre, sans une loi occulte et terrible qui a besoin du sang humain.

Le comte. — Vous regardez comme un fait incontestable que jamais on n'a tenté cette *civilisation des nations* : il est cependant vrai qu'on l'a tentée souvent, et même avec obstination; à la vérité sans savoir ce qu'on faisait, ce qui était une circonstance très favorable au succès, et l'on était en effet bien près de réussir, autant du moins que le permet l'imperfection de notre nature. Mais les hommes se trompèrent : ils prirent une chose pour l'autre, et tout manqua,

en vertu, suivant toutes les apparences, de cette loi occulte et terrible dont vous nous parlez.

LE SÉNATEUR. — Je vous adresserais quelques questions, si je ne craignais de perdre le fil de mes idées. Observez donc, je vous prie, un phénomène bien digne de votre attention : c'est que le métier de la guerre, comme on pourrait le croire ou le craindre, si l'expérience ne nous instruisait pas, ne tend nullement à dégrader, à rendre féroce ou dur, au moins celui qui l'exerce : au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête, et, pour mon compte, j'ai toujours fait un cas particulier, comme je vous le disais dernièrement, du bon sens militaire. Je le préfère infiniment aux longs détours des gens d'affaires. Dans le commerce ordinaire de la vie, les militaires sont plus aimables, plus faciles, et souvent même, à ce qu'il m'a paru, plus obligeants que les autres hommes. Au milieu des orages politiques, ils se montrent généralement défenseurs intrépides des maximes antiques; et les sophismes les plus éblouissants échouent presque toujours devant leur droiture : ils s'occupent volontiers des choses et des connaissances utiles, de l'économie politique, par exemple : le seul ouvrage peut-être que l'antiquité nous ait laissé sur ce sujet est d'un militaire, Xénophon; et le premier ouvrage du même genre qui ait marqué en France est aussi d'un militaire, le maréchal de Vauban. La religion chez eux se marie à l'honneur d'une manière remarquable; et lors même qu'elle aurait à leur faire de graves reproches de conduite, ils ne lui refuseront point leur épée, si elle en a besoin. On parle beaucoup de la *licence des camps* : elle est grande sans doute, mais le soldat communément ne trouve pas ces vices dans les camps; il les y porte. Un peuple moral et austère

fournit toujours d'excellents soldats, terribles seulement sur le champ de bataille. La vertu, la piété même, s'allient très bien avec le courage militaire; loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Le cilice de saint Louis ne le gênait point sous la cuirasse. Voltaire même est convenu de bonne foi qu'une armée prête à périr pour obéir à Dieu serait invincible. Les lettres de Racine vous ont sans doute appris que lorsqu'il suivait l'armée de Louis XIV en 1691, en qualité d'historiographe de France, jamais il n'assistait à la messe dans le camp sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification.

Cherchez dans les œuvres spirituelles de Fénelon la lettre qu'il écrivait à un officier de ses amis. Désespéré de n'avoir pas été employé à l'armée, comme il s'en était flatté, cet homme avait été conduit, probablement par Fénelon même, dans les voies de la plus haute perfection : il en était à *l'amour pur* et à *la mort des Mystiques*. Or, croyez-vous peut-être que l'âme tendre et aimante du *Cygne de Cambrai* trouvera des compensations pour son ami dans les scènes de carnage auxquelles il ne devra prendre aucune part; qu'il lui dira : *Après tout, vous êtes heureux; vous ne verrez point les horreurs de la guerre et le spectacle épouvantable de tous les crimes qu'elle entraîne*? Il se garde bien de lui tenir ces propos de femmelette; il le console, au contraire, et s'afflige avec lui. Il voit dans cette privation un malheur accablant, une croix amère, toute propre à le détacher du monde.

Et que dirons-nous de cet autre officier, à qui M[me] Guyon écrivait qu'il ne devait point s'inquiéter, s'il lui arrivait quelquefois de perdre la messe les jours ouvriers, *surtout à l'armée*? Les écrivains de qui nous tenons ces anecdotes vivaient

cependant dans un siècle passablement guerrier, ce me semble : mais c'est que rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire.

Le chevalier. — Je suis fort éloigné de contredire cette vérité; cependant il faut convenir que si la vertu ne gâte point le courage militaire, il peut du moins se passer d'elle : car l'on a vu, à certaines époques, des légions d'athées obtenir des succès prodigieux.

Le sénateur. — Pourquoi pas, je vous prie, si ces athées en combattaient d'autres? Mais permettez que je continue. Non seulement l'état militaire s'allie fort bien en général avec la moralité de l'homme, mais, ce qui est tout à fait extraordinaire, c'est qu'il n'affaiblit nullement ces vertus douces qui semblent le plus opposées au métier des armes. Les caractères les plus doux aiment la guerre, la désirent et la font avec passion. Au premier signal, ce jeune homme aimable, élevé dans l'horreur de la violence et du sang, s'élance du foyer paternel, et court les armes à la main chercher sur le champ de bataille ce qu'il appelle *l'ennemi*, sans savoir encore ce que c'est qu'un *ennemi*. Hier il se serait trouvé mal s'il avait écrasé par hasard le canari de sa sœur : demain vous le verrez monter sur un monceau de cadavres, *pour voir de plus loin*, comme disait Charron. Le sang qui ruisselle de toutes parts ne fait que l'animer à répandre le sien et celui des autres : il s'enflamme par degrés, et il en viendra jusqu'à *l'enthousiasme du carnage*.

Le chevalier. — Vous ne dites rien de trop : avant ma vingt-quatrième année révolue, j'avais vu trois fois *l'enthousiasme du carnage* : je l'ai éprouvé moi-même, et je me rappelle surtout un moment terrible où j'aurais passé au fil de l'épée une armée entière, si j'en avais eu le pouvoir.

Le sénateur. — Mais si, dans le moment où nous parlons, on vous proposait de saisir la blanche colombe avec le sang-froid d'un cuisinier, puis...

Le chevalier. — Fi donc! vous me faites mal au cœur!

Le sénateur. — Voilà précisément le phénomène dont je vous parlais tout à l'heure. Le spectacle épouvantable du carnage n'endurcit point le véritable guerrier. Au milieu du sang qu'il fait couler, il est humain comme l'épouse est chaste dans les transports de l'amour. Dès qu'il a remis l'épée dans le fourreau, la sainte humanité reprend ses droits, et peut-être que les sentiments les plus exaltés et les plus généreux se trouvent chez les militaires. Rappelez-vous, monsieur le chevalier, le grand siècle de la France. Alors la religion, la valeur et la science s'étant mises pour ainsi dire en équilibre, il en résulta ce beau caractère que tous les peuples saluèrent par une acclamation unanime comme le modèle du caractère européen. Séparez-en le premier élément, l'ensemble, c'est-à-dire toute la beauté, disparaît. On ne remarque point assez combien cet élément est nécessaire à tout, et le rôle qu'il joue là même où les observateurs légers pourraient le croire étranger. L'esprit divin qui s'était particulièrement reposé sur l'Europe adoucissait jusqu'aux fléaux de la justice éternelle, et la *guerre européenne* marquera toujours dans les annales de l'univers. On se tuait, sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même si vous voulez mille et mille crimes inutiles, mais cependant on commençait la guerre au mois de mai; on la terminait au mois de décembre; on dormait sous la toile; le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre, et tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur.

C'était cependant un magnifique spectacle que

celui de voir tous les souverains d'Europe, retenus par je ne sais quelle modération impérieuse, ne demander jamais à leurs peuples, même dans le moment d'un grand péril, tout ce qu'il était possible d'en obtenir : ils se servaient doucement de l'homme, et tous, conduits par une force invisible, évitaient de frapper sur la souveraineté ennemie aucun de ces coups *qui peuvent rejaillir* : gloire, honneur, louange éternelle à la loi d'amour proclamée sans cesse au centre de l'Europe! Aucune nation ne triomphait de l'autre : la guerre antique n'existait plus que dans les livres ou chez les peuples *assis à l'ombre de la mort*; une province, une ville, souvent même quelques villages, terminaient, en changeant de maître, des guerres acharnées. Les égards mutuels, la politesse la plus recherchée, savaient se montrer au milieu du fracas des armes. La bombe, dans les airs, évitait le palais des rois; des danses, des spectacles, servaient plus d'une fois d'intermèdes aux combats. L'officier ennemi invité à ces fêtes venait y parler en riant de la bataille qu'on devait donner le lendemain; et, dans les horreurs mêmes de la plus sanglante mêlée, l'oreille du mourant pouvait entendre l'accent de la pitié et les formules de la courtoisie. Au premier signal des combats, de vastes hôpitaux s'élevaient de toutes parts : la médecine, la chirurgie, la pharmacie, amenaient leurs nombreux adeptes; au milieu d'eux s'élevait le génie de *saint Jean de Dieu*, de *saint Vincent de Paul*, plus grand, plus fort que l'homme, constant comme la foi, actif comme l'espérance, habile comme l'amour. Toutes les victimes vivantes étaient recueillies, traitées, consolées : toute plaie était touchée par la main de la science et par celle de la charité!... Vous parliez tout à l'heure, monsieur le chevalier, de légions d'*athées* qui ont obtenu des succès prodigieux : je crois que si l'on pouvait enrégimenter

des tigres, nous verrions encore de plus grandes merveilles : jamais le Christianisme, si vous y regardez de près, ne vous paraîtra plus sublime, plus digne de Dieu, et plus fait pour l'homme qu'à la guerre. Quand vous dites, au reste, *légions d'athées*, vous n'entendez pas cela à la lettre ; mais supposez ces légions aussi mauvaises qu'elles peuvent l'être, savez-vous comment on pourrait les combattre avec le plus d'avantage? ce serait en leur opposant le principe diamétralement contraire à celui qui les aurait constituées. Soyez bien sûr que des *légions d'athées* ne tiendraient pas contre des *légions fulminantes*.

Enfin, messieurs, les fonctions du soldat sont terribles; mais il faut qu'elles tiennent à une grande loi du monde spirituel, et l'on ne doit pas s'étonner que toutes les nations de l'univers se soient accordées à voir dans ce fléau quelque chose encore de plus particulièrement divin que dans les autres; croyez que ce n'est pas sans une grande et profonde raison que le titre de Dieu des armées brille à toutes les pages de l'Écriture sainte. Coupables mortels, et malheureux, parce que nous sommes coupables! c'est nous qui rendons nécessaires tous les maux physiques, mais surtout la guerre : les hommes s'en prennent ordinairement aux souverains, et rien n'est plus naturel. Horace disait en se jouant :

Du délire des rois les peuples sont punis.

Mais J.-B. Rousseau a dit avec plus de gravité et de véritable philosophie :

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,
C'est le courroux du Ciel qui fait armer les rois.

Observez de plus que cette loi déjà si terrible de la guerre n'est cependant qu'un chapitre de la loi générale qui pèse sur l'univers.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera* : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tuées* ! mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile ; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du mont Blanc ou du Chimboraço ; il empaille le crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane

sous la peau de ce même animal; l'homme demande tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe, à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge, au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art, à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant : ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? non sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les exterminera tous? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux; lui qui est né pour aimer; lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer, et qui finit par inventer des fictions pour se faire pleurer; lui enfin à qui il a été déclaré *qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il aura versé injustement*? c'est la guerre qui accomplira le *décret*. N'entendez-vous pas la *terre* qui crie et demande du sang? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme? Rien n'est plus contraire

à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais? il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV; mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : *Nous ne voulons plus vous servir.* Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, *il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort.*

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à la mort de la mort.

Mais l'anathème doit frapper plus directement et plus visiblement sur l'homme : l'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe, et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre; d'autres fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible, il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang. N'attendez pas

qu'elles fassent aucun effort pour l'abréger. On croit voir ces grands coupables, éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir; et bientôt une *rare jeunesse* se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères.

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde.

La guerre est divine par ses conséquences d'un ordre surnaturel tant générales que particulières; conséquences peu connues parce qu'elles sont peu recherchées, mais qui n'en sont pas moins incontestables. Qui pourrait douter que la mort trouvée dans les combats n'ait de grands privilèges? et qui pourrait croire que les victimes de cet épouvantable jugement aient versé leur sang en vain? Mais il n'est pas d'insister sur ces sortes de matières; notre siècle n'est pas mûr encore pour s'en occuper : laissons-lui sa physique, et tenons cependant toujours nos yeux fixés sur ce monde invisible qui expliquera tout.

La guerre est divine dans la gloire mystérieuse qui l'environne, et dans l'attrait non moins inexplicable qui nous y porte.

La guerre est divine dans la protection accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui sont rarement frappés dans les combats, et seulement lorsque leur renommée ne peut plus s'accroître et que leur mission est remplie.

La guerre est divine par la manière dont elle se déclare. Je ne veux excuser personne mal à propos; mais combien ceux qu'on regarde comme les auteurs immédiats des guerres sont entraînés eux-mêmes par les circonstances! Au moment précis amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont

commise contre lui. *La terre avide de sang*, comme nous l'avons entendu il y a quelques jours, *ouvre la bouche pour le recevoir et le retenir dans son sein jusqu'au moment où elle devra le rendre.* Applaudissons donc autant que possible au poète estimable qui s'écrie :

> Au moindre intérêt qui divise
> Ces foudroyantes majestés,
> Bellone porte la réponse,
> Et toujours le salpêtre annonce
> Leurs meurtrières volontés.

Mais que ces considérations très inférieures ne nous empêchent point de porter nos regards plus haut.

La guerre est divine dans ses résultats qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine : car ils peuvent être tout différents entre deux nations, quoique l'action de la guerre se soit montrée égale de part et d'autre. Il y a des guerres qui avilissent les nations, et les avilissent pour des siècles; d'autres les exaltent, les perfectionnent de toutes manières, et remplacent même bientôt, ce qui est fort extraordinaire, les pertes momentanées, par un surcroît visible de population. L'histoire nous montre souvent le spectacle d'une population riche et croissante au milieu des combats les plus meurtriers ; mais il y a des guerres vicieuses, des guerres de malédictions, que la conscience reconnaît bien mieux que le raisonnement : les nations en sont blessées à mort et dans leur puissance et dans leur caractère; alors pouvez vous voir le vainqueur même dégradé, appauvri, et gémissant au milieu de ses tristes lauriers, tandis que sur les terres du vaincu vous ne trouverez, après quelques moments, pas un atelier, pas une charrue qui demande un homme.

La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine les succès. C'était sûrement sans y réfléchir, mon cher chevalier, que vous répétiez l'autre jour la célèbre maxime, que *Dieu est toujours pour les gros bataillons*. Je ne croirai jamais qu'elle appartienne réellement au grand jeune homme[1] à qui on l'attribue; il peut se faire enfin qu'il ait avancé cette maxime en se jouant, ou sérieusement dans un sens limité et très vrai; car Dieu, dans le gouvernement temporel de sa providence, ne déroge point (le cas de miracle excepté) aux lois générales qu'il a établies pour toujours. Ainsi, comme deux hommes sont plus forts qu'un, cent mille hommes doivent avoir plus de force et d'action que cinquante mille. Lorsque nous demandons à Dieu la victoire, nous ne lui demandons pas de déroger aux lois générales de l'univers; cela serait trop extravagant; mais ces lois se combinent de mille manières, et se laissent vaincre jusqu'à un point qu'on ne peut assigner. Trois hommes sont plus forts qu'un seul sans doute : la proposition générale est incontestable; mais un homme habile peut profiter de certaines circonstances, et un seul Horace tuera les trois Curiaces. *Un corps qui a plus de masse qu'un autre a plus de mouvement :* sans doute, si les vitesses sont égales; mais il est égal d'avoir trois de masse et deux de vitesse, ou trois de vitesse et deux de masse. De même une armée de 40 000 hommes est inférieure physiquement à une autre armée de 60 000 : mais si la première a plus de courage, d'expérience et de discipline, elle pourra battre la seconde; car elle a plus d'action avec moins de masse, et c'est ce que nous voyons à chaque page de l'histoire. Les guerres d'ailleurs supposent toujours une certaine égalité;

1. Turenne.

autrement il n'y a point de guerre. Jamais je n'ai lu que la république de Raguse ait déclaré la guerre aux sultans, ni celle de Genève au roi de France. Toujours il y a un certain équilibre dans l'univers politique, et même il ne dépend pas de l'homme de le rompre (si l'on accepte certains cas rares précis et limités); voilà pourquoi les coalitions sont si difficiles : si elles ne l'étaient pas, la politique étant si peu gouvernée par la justice, tous les jours on s'assemblerait pour détruire une puissance; mais ces projets réussissent peu, et le faible même leur échappe avec une facilité qui étonne dans l'histoire. Lorsqu'une puissance trop prépondérante épouvante l'univers, on s'irrite de ne trouver aucun moyen pour l'arrêter; on se répand en reproches amers contre l'égoïsme et l'immoralité des cabinets qui les empêchent de se réunir pour conjurer le danger commun : c'est le cri qu'on entendit aux beaux jours de Louis XIV; mais, dans le fond, ces plaintes ne sont pas fondées. Une coalition entre plusieurs souverains, faite sur les principes d'une morale pure et désintéressée, serait un miracle. Dieu, qui ne le doit à personne, et qui n'en fait point d'inutiles, emploie, pour rétablir l'équilibre, deux moyens plus simples : tantôt le géant s'égorge lui-même, tantôt une puissance bien inférieure jette sur son chemin un obstacle imperceptible, mais qui grandit ensuite on ne sait comment, et devient insurmontable; comme un faible rameau, arrêté dans le courant d'un fleuve, produit enfin un atterrissement qui le détourne.

En partant donc de l'hypothèse de l'équilibre, du moins approximatif, qui a toujours lieu, ou parce que les puissances belligérantes sont égales, ou parce que les plus faibles ont des alliés, combien de circonstances imprévues peuvent déranger l'équilibre et faire avorter ou réussir les plus grands projets, en dépit de tous les calculs de la prudence humaine! Quatre

siècles avant notre ère, des oies sauvèrent le Capitole; neuf siècles après la même époque, sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre. Je doute que, de part ni d'autre, on comptât sur de pareils ennemis. L'histoire est pleine de ces événements inconcevables qui déconcertent les plus belles spéculations. Si vous jetez d'ailleurs un coup d'œil plus général sur le rôle que joue à la guerre la puissance morale, vous conviendrez que nulle part la main divine ne se fait sentir plus vivement à l'homme : on dirait que c'est un *département*, passez-moi ce terme, dont la providence s'est réservée la direction, et dans lequel elle ne laisse agir l'homme que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès y dépendent presque entièrement de ce qui dépend le moins de lui. Jamais il n'est averti plus souvent et plus vivement qu'à la guerre de sa propre nullité et de l'inévitable puissance qui règle tout. C'est l'opinion qui perd les batailles, et c'est l'opinion qui les gagne. *L'intrépide Spartiate sacrifiait à la peur* (Rousseau s'en étonne quelque part, je ne sais pourquoi); Alexandre sacrifia aussi à la peur avant la bataille d'Arbelles. Certes, ces gens-là avaient grandement raison, et pour rectifier cette dévotion pleine de sens, il suffit de prier *Dieu qu'il daigne ne pas nous envoyer la peur*. La peur! Charles V se moqua plaisamment de cette épitaphe qu'il lut en passant : *Ci-gît qui n'eut jamais peur*. Et quel homme n'a jamais eu peur dans sa vie? qui n'a point eu l'occasion d'admirer, et dans lui, et autour de lui, et dans l'histoire, la toute-puissante faiblesse de cette passion, qui semble souvent avoir plus d'empire sur nous à mesure qu'elle a moins de motifs raisonnables? *Prions donc*, monsieur le chevalier, car *c'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse*, puisque c'est vous qui avez appelé ces réflexions; prions Dieu de toutes nos forces qu'il

écarte de nous et de nos amis la peur qui est à ses ordres, et qui peut ruiner en un instant les plus belles spéculations militaires.

Et ne soyez pas effarouché de ce mot de *peur*; car si vous le preniez dans son sens le plus strict, vous pourriez dire que la chose qu'il exprime est rare, et qu'il est honteux de la craindre. Il y a une peur de femme qui s'enfuit en criant; et celle-là, il est permis, ordonné même de ne pas la regarder comme possible, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait un phénomène inconnu. Mais il y a une autre peur bien plus terrible, qui descend dans le cœur le plus mâle, le glace, et lui persuade qu'il est vaincu. Voilà le fléau épouvantable toujours suspendu sur les armées. Je faisais un jour cette question à un militaire du premier rang, que vous connaissez l'un et l'autre. *Dites-moi, monsieur le Général, qu'est-ce qu'une bataille perdue? je n'ai jamais bien compris cela.* Il me répondit après un moment de silence : *Je n'en sais rien.* Et après un second silence il ajouta : *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue.* Rien n'est plus vrai. Un homme qui se bat avec un autre est vaincu lorsqu'il est tué ou terrassé, et que l'autre est debout; il n'en est pas ainsi de deux armées : l'une ne peut être tuée, tandis que l'autre reste en pied. Les forces se balancent ainsi que les morts, et depuis surtout que l'invention de la poudre a mis plus d'égalité dans les moyens de destruction, une bataille ne se perd plus matériellement; c'est-à-dire parce qu'il y a plus de morts d'un côté que de l'autre; aussi Frédéric II, qui s'y entendait un peu, disait : *Vaincre, c'est avancer.* Mais quel est celui qui avance? c'est celui dont la conscience et la contenance font reculer l'autre. Rappelez-vous, monsieur le comte, ce jeune militaire de votre connaissance particulière, qui vous peignait un jour, dans une de ses lettres, *ce moment solennel où, sans savoir pourquoi,*

une armée se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné. Je me souviens que vous fûtes frappé de cette phrase, qui exprime en effet à merveille le moment décisif ; mais ce moment échappe tout à fait à la réflexion, et prenez garde surtout qu'il ne s'agit nullement du nombre dans cette affaire. Le soldat *qui glisse en avant* a-t-il compté les morts? L'opinion est si puissante à la guerre qu'il dépend d'elle de changer la nature d'un même événement, et de lui donner deux noms différents, sans autre raison que son bon plaisir. Un général se jette entre deux corps ennemis, et il écrit à sa cour : *Je l'ai coupé, il est perdu.* Celui-ci écrit à la sienne : *Il s'est mis entre deux feux, il est perdu.* Lequel des deux s'est trompé? celui qui se laissera saisir par la *froide déesse.* En supposant toutes les circonstances et celle du nombre surtout, égales de part et d'autre, au moins d'une manière approximative, montrez-moi entre les deux positions une différence qui ne soit pas purement morale. Le terme de *tourner* est aussi une de ces expressions que l'opinion *tourne* à la guerre comme elle l'entend. Il n'y a rien de si connu que la réponse de cette femme de Sparte à son fils qui se plaignait d'avoir une épée trop courte : *Avance d'un pas* ; mais si le jeune homme avait pu se faire entendre du champ de bataille, et crier à sa mère : *Je suis tourné*, la noble Lacédémonienne n'aurait pas manqué de lui répondre : *Tourne-toi.* C'est l'imagination qui perd les batailles.

Ce n'est pas même toujours à beaucoup près le jour où elles se donnent qu'on sait si elles sont perdues ou gagnées : c'est le lendemain, c'est souvent deux ou trois jours après. On parle beaucoup de bataille dans le monde sans savoir ce que c'est ; on est surtout assez sujet à les considérer comme des points, tandis qu'elles couvrent deux ou trois lieues

de pays : on vous dit gravement : Comment ne savez-vous pas ce qui s'est passé dans ce combat puisque vous y étiez? tandis que c'est précisément le contraire qu'on pourrait dire assez souvent. Celui qui est à la droite sait-il ce qui se passe à la gauche? sait-il seulement ce qui se passe à deux pas de lui? Je me représente aisément une de ces scènes épouvantables : sur un vaste terrain couvert de tous les apprêts du carnage, et qui semble s'ébranler sous le pas des hommes et des chevaux; au milieu du feu et des tourbillons de fumée; étourdi, transporté par le retentissement des armes à feu et des instruments militaires, par des voix qui commandent, qui hurlent ou qui s'éteignent; environné de morts, de mourants, de cadavres mutilés; possédé tour à tour par la crainte, par l'espérance, par la rage, par cinq ou six ivresses différentes, que devient l'homme? que voit-il? que sait-il au bout de quelques heures? que peut-il sur lui et sur les autres? Parmi cette foule de guerriers qui ont combattu tout le jour, il n'y en a souvent pas un seul, et pas même le général, qui sache où est le vainqueur. Il ne tiendrait qu'à moi de vous citer des batailles modernes, des batailles fameuses dont la mémoire ne périra jamais; des batailles qui ont changé la face des affaires en Europe, et qui n'ont été perdues que parce que tel ou tel homme a cru qu'elles l'étaient; de manière qu'en supposant toutes les circonstances égales, et pas une goutte de sang de plus versée de part et d'autre, un autre général aurait fait chanter le *Te Deum* chez lui, et forcé l'histoire de dire tout le contraire de ce qu'elle dira. Mais, de grâce, à quelle époque a-t-on vu la puissance morale jouer à la guerre un rôle plus étonnant que de nos jours? n'est-ce pas une véritable magie que tout ce que nous vu depuis vingt ans? C'est sans

doute aux hommes de cette époque qu'il appartient de s'écrier :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

Mais, sans sortir du sujet qui nous occupe maintenant, y a-t-il, dans ce genre, un seul événement contraire aux plus évidents calculs de la probabilité que nous n'ayons vu s'accomplir en dépit de tous les efforts de la prudence humaine? N'avons-nous pas fini même par voir perdre des batailles gagnées? au reste, messieurs, je ne veux rien exagérer, car vous savez que j'ai une haine particulière pour l'exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens. Pour peu que vous en trouviez dans ce que je viens de dire, je passe condamnation sans disputer, d'autant plus volontiers que je n'ai nul besoin d'avoir raison dans toute la rigueur de ce terme. Je crois en général que les batailles ne se gagnent ni ne se perdent point physiquement. Cette proposition n'ayant rien de rigide, elle se prête à toutes les restrictions que vous jugerez convenables, pourvu que vous m'accordiez à votre tour (ce que nul homme sensé ne peut me contester) que la puissance morale a une action immense à la guerre, ce qui me suffit. Ne parlons donc plus de *gros bataillons*, monsieur le chevalier; car il n'y a pas d'idée plus fausse et plus grossière, si on ne la restreint dans le sens que je crois avoir expliqué assez clairement.

Le comte. — Votre patrie, monsieur le sénateur, ne fut pas sauvée par de *gros bataillons*, lorsqu'au commencement du XVII[e] siècle, le prince Pajarski et un marchand de bestiaux, nommé Mignin, la délivrèrent d'un joug insupportable. L'honnête négociant promit ses biens et ceux de ses amis, en montrant le ciel à Pajarski, qui promit son bras et son sang; ils commencèrent avec mille hommes et ils réussirent.

Le sénateur. — Je suis charmé que ce trait se soit présenté à votre mémoire; mais l'histoire de toutes les nations est remplie de faits semblables qui montrent comment la puissance du nombre peut être produite, excitée, affaiblie ou annulée par une foule de circonstances qui ne dépendent pas de nous. Quant à nos *Te Deum*, si multipliés et souvent si déplacés, je vous les abandonne de tout mon cœur, monsieur le chevalier. Si Dieu nous ressemblait, ils attireraient la foudre; mais il sait ce que nous sommes, et nous traite selon notre ignorance. Au surplus, quoiqu'il y ait des abus sur ce point comme il y en a dans toutes les choses humaines, la coutume générale n'en est pas moins sainte et louable.

Toujours il faut demander à Dieu des succès, et toujours il faut l'en remercier; or comme rien dans ce monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre; qu'il a restreint sur cet article le pouvoir naturel de l'homme, et qu'il aime à s'appeler *le Dieu de la guerre*, il y a toutes sortes de raisons pour nous de redoubler nos vœux lorsque nous sommes frappés de ce fléau terrible; et c'est encore avec grande raison que les nations chrétiennes sont convenues tacitement, lorsque leurs armes ont été heureuses, d'exprimer leur reconnaissance envers le *Dieu des armées* par un *Te Deum*; car je ne crois pas que, pour le remercier des victoires qu'on ne tient que de lui, il soit possible d'employer une plus belle prière.

SUR LA FORME DONNÉE PAR L'AUTEUR A SON OUVRAGE

Le chevalier. — Trouvez bon, messieurs, qu'avant de poursuivre nos entretiens je vous présente le procès-verbal des séances précédentes.

Le sénateur. — Qu'est-ce donc que vous voulez dire, monsieur le chevalier?

Le chevalier. — Le plaisir que je prends à nos conversations m'a fait naître l'idée de les écrire. Tout ce que nous disons ici se grave profondément dans ma mémoire. Vous savez que cette faculté est très forte chez moi : c'est un mérite assez léger pour qu'il me soit permis de m'en parer; d'ailleurs je ne donne point aux idées le temps de s'échapper. Chaque soir avant de me coucher, et dans le moment où elles me sont encore très présentes, j'arrête sur le papier les traits principaux, et pour ainsi dire la *trame* de la conversation; le lendemain je me mets au travail de bonne heure et j'achève le tissu, m'appliquant surtout à suivre le fil du discours et la filiation des idées. Vous savez d'ailleurs que je ne manque pas de temps, car il s'en faut que nous puissions nous réunir exactement tous les jours; je regarde même comme une chose impossible que trois personnes indépendantes puissent, pendant deux ou trois semaines seulement, faire chaque jour la même chose, à la même heure. Elles auront beau s'accorder, se promettre, se donner parole expressément, et toute affaire cessante, toujours il y aura de temps à autre quelque empêchement insurmontable, et souvent ce ne sera qu'une bagatelle. Les hommes ne peuvent être réunis pour un but quelconque sans une loi ou une règle qui les prive de leur volonté : il faut être religieux ou soldat. J'ai donc eu plus de temps qu'il ne fallait, et je crois que peu d'idées essentielles me sont échappées. Vous ne me refuserez pas d'ailleurs le plaisir d'entendre la lecture de mon ouvrage : et vous comprendrez, à la largeur des marges, que j'ai compté sur de nombreuses corrections. Je me suis promis une véritable jouissance dans ce travail commun; mais je vous avoue qu'en m'imposant cette tâche pénible, j'ai pensé aux autres plus qu'à moi. Je connais beaucoup d'hommes dans le monde, beaucoup de jeunes

gens surtout, extrêmement dégoûtés des doctrines modernes. D'autres flottent et ne demandent qu'à se fixer. Je voudrais leur communiquer ces mêmes idées qui ont occupé nos soirées, persuadé que je serais utile à quelques-uns et agréable au moins à beaucoup d'autres. Tout homme est une espèce de FOI pour un autre, et rien ne l'enchante, lorsqu'il est pénétré d'une croyance et à mesure qu'il en est pénétré, comme de la trouver chez l'homme qu'il estime. S'il vous semblait même que ma plume, aidée par une mémoire heureuse et par une revision sévère, eût rendu fidèlement nos conversations, en vérité je pourrais fort bien faire la folie de les porter chez l'imprimeur.

LE COMTE. — Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'un tel ouvrage réussît.

LE CHEVALIER. — Pourquoi donc, je vous en prie? Vous me disiez cependant, il y a peu de temps : *qu'une conversation valait mieux qu'un livre.*

LE COMTE. — Elle vaut mieux sans doute pour s'instruire, puisqu'elle admet l'interruption, l'interrogation et l'explication; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit faite pour être imprimée.

LE CHEVALIER. — Ne confondons pas les termes : ceux de *conversation*, de *dialogue* et d'*entretien* ne sont pas synonymes. La *conversation* divague de sa nature : elle n'a jamais de but antérieur; elle dépend des circonstances; elle admet un nombre illimité d'interlocuteurs. Je conviendrai donc si vous voulez qu'elle ne serait pas faite pour être imprimée, quand même la chose serait possible, à cause d'un certain *pêle-mêle* de pensées, fruit des transitions les plus bizarres, qui nous mènent souvent à parler, dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'opéra-comique.

Mais l'*entretien* est beaucoup plus sage; il suppose

un sujet, et si ce sujet est grave, il me semble que l'entretien est subordonné aux règles de l'art dramatique, qui n'admettent point un quatrième interlocuteur. Cette règle est dans la nature. Si nous avions ici un quatrième, il nous gênerait.

Quant au *dialogue*, ce mot ne représente qu'une fiction; car il suppose une conversation qui n'a jamais existé. C'est une œuvre purement artificielle : ainsi on peut en écrire autant qu'on voudra; c'est une composition comme une autre, qui part toute formée, comme Minerve, du cerveau de l'écrivain; et les dialogues des *morts*, qui ont illustré plus d'une plume, sont aussi réels, et même aussi probables, que ceux des vivants publiés par d'autres auteurs. Ce genre nous est donc absolument étranger.

Depuis que vous m'avez jeté l'un et l'autre dans les lectures sérieuses, j'ai lu les Tusculanes de Cicéron, traduites en français par le président Bouhier et par l'abbé d'Olivet. Voilà encore une œuvre de pure imagination, et qui ne donne pas seulement l'idée d'un entretien réel. Cicéron introduit un auditeur qu'il désigne tout simplement par la lettre A : il se fait faire une question par cet auditeur imaginaire, et lui répond tout d'une haleine par une dissertation régulière : ce genre ne peut être le nôtre. Nous ne sommes point des lettres majuscules; nous sommes des êtres très réels, très palpables : nous parlons pour nous instruire et pour nous consoler. Il n'y a entre nous aucune subordination; et malgré la supériorité d'âge et de lumières, vous m'accordez une égalité que je ne demande point. Je persiste donc à croire que si nos entretiens étaient publiés fidèlement, c'est-à-dire avec toute cette exactitude qui est possible.... Vous riez, monsieur le sénateur?

Le sénateur. — Je ris, en effet, parce qu'il me semble que, sans vous en apercevoir, vous argu-

mentez puissamment contre votre projet. Comment pourriez-vous convenir plus clairement des inconvénients qu'il entraînerait qu'en nous entraînant nous-mêmes dans une conversation sur les conversations? Ne voudriez-vous pas aussi l'écrire, par hasard?

Le chevalier. — Je n'y manquerais pas, je vous assure, si je publiais le livre; et je suis persuadé que personne ne s'en fâcherait. Quant aux autres digressions inévitables dans tout entretien réel, j'y vois plus d'avantages que d'inconvénients, pourvu qu'elles naissent du sujet et sans aucune violence. Il me semble que toutes les vérités ne peuvent se tenir debout par leurs propres forces : il en est qui ont besoin d'être, pour ainsi dire, *flanquées* par d'autres vérités, et de là vient cette maxime très vraie que j'ai lue je ne sais où : *Que pour savoir bien une chose, il fallait en savoir un peu mille.* Je crois donc que cette facilité que donne la conversation, d'assurer sa route en étayant une proposition par d'autres lorsqu'elle en a besoin; que cette facilité, dis-je, transportée dans un livre, pourrait avoir son prix et mettre de l'art dans la négligence.

Le sénateur. — Ecoutez, monsieur le chevalier, je le mets sur votre conscience, et je crois que notre ami en fait autant. Je crains peu, au reste, que la responsabilité puisse jamais vous ôter le sommeil, le livre ne pouvant faire beaucoup de mal, ce me semble.

LES CAHIERS DE JOSEPH DE MAISTRE
SOUVENIRS QUI S'Y ASSOCIENT

Le comte. — Vous voyez d'ici ces volumes immenses couchés sur mon bureau. C'est là que depuis plus de trente ans j'écris tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. Quelquefois je me borne à de simples indications; d'autres fois je transcris mot

à mot des morceaux essentiels; souvent je les accompagne de quelques notes, et souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces *illuminations soudaines* qui s'éteignent sans fruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais ces recueils ne m'ont abandonné; et maintenant vous ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille dans moi une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que tout ce qu'on est convenu d'appeler *plaisirs*. Je vois des pages datées de Genève, de Rome, de Venise, de Lausanne. Je ne puis rencontrer les noms de ces villes sans me rappeler ceux des excellents amis que j'y ai laissés, et qui jadis consolèrent mon exil. Quelques-uns n'existent plus, mais leur mémoire m'est sacrée. Souvent je tombe sur des feuilles écrites sous ma dictée par un enfant bien-aimé que la tempête a séparé de moi. Seul dans ce cabinet solitaire, je lui tends les bras, et je crois l'entendre qui m'appelle à son tour. Une certaine date me rappelle ce moment où, sur les bords d'un fleuve étonné de se voir pris par les glaces, je mangeai avec un évêque français un dîner que nous avions préparé nous-mêmes. Ce jour-là j'étais gai, j'avais la force de rire doucement avec l'excellent homme qui m'attend aujourd'hui dans un meilleur monde; mais la nuit précédente, je l'avais passée à l'ancre sur une barque découverte, au milieu d'une nuit profonde, sans feu ni lumière, assis sur des coffres avec toute ma famille, sans pouvoir nous coucher ni même nous appuyer un instant, n'entendant que les cris sinistres de quelques bateliers qui ne cessaient de nous menacer, et ne pouvant étendre sur ces têtes chéries qu'une misérable natte pour les préserver d'une neige fondue qui tombait sans relâche...

TOUT TEND A L'UNITÉ

Maistre met ses théories les plus audacieuses dans la bouche du sénateur. Ici son mysticisme l'amène au panthéisme. Il aboutit à absorber entièrement, quoi qu'il dise, la personne humaine en Dieu.

Tout ayant été divisé, tout désire la réunion. Les hommes, conduits par ce sentiment, ne cessent de l'attester de mille manières. Ils ont voulu, par exemple, que le mot *union* signifiât la *tendresse*, et ce mot de *tendresse* même ne signifie que la disposition à l'union. Tous leurs signes d'*attachement* (autre mot créé par le même sentiment) sont des unions matérielles. Ils se touchent la main, ils s'embrassent. La bouche étant l'organe de la parole, qui est elle-même l'organe et l'expression de l'intelligence, tous les hommes ont cru qu'il y avait dans le rapprochement de deux bouches humaines quelque chose de sacré qui annonçait le mélange de deux âmes. Le vice s'empare de tout et se sert de tout, mais je n'examine que le principe.

La religion a porté à l'autel le *baiser de paix* avec grande connaissance de cause : je me rappelle même avoir rencontré, en feuilletant les saints pères, des passages où ils se plaignent que le crime ose faire servir à ses excès un signe saint et mystérieux. Mais soit qu'il assouvisse l'effronterie, soit qu'il effraie la pudeur, ou qu'il rie sur les lèvres pures de l'épouse et de la mère, d'où vient sa généralité et sa puissance?

Notre unité mutuelle résulte de notre unité en Dieu tant célébrée par la philosophie même. Le système de Malebranche de *la vision en Dieu* n'est qu'un superbe commentaire de ces mots si connus de saint Paul : *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Le panthéisme des stoïciens et celui de Spi-

noza sont une corruption de cette grande idée, mais c'est toujours le même principe, c'est toujours cette tendance vers l'unité. La première fois que je lus dans le grand ouvrage de cet admirable Malebranche, si négligé par son injuste et aveugle patrie : *Que Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, je fus ébloui par cet éclair de génie et prêt à me prosterner. Les hommes ont dit peu de choses aussi belles.

J'eus la fantaisie jadis de feuilleter les œuvres de Mme Guyon, uniquement parce qu'elle m'avait été recommandée par le meilleur de mes amis, *François de Cambrai*. Je tombai sur un passage du commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, où cette femme célèbre compare les intelligences humaines aux eaux courantes qui sont toutes parties de l'Océan, et qui ne s'agitent sans cesse que pour y retourner [1].

Mais toutes ces eaux ne peuvent se mêler à l'Océan sans se mêler ensemble, du moins d'une certaine manière que je ne comprends pas du tout. Quelquefois je voudrais m'élancer hors des limites étroites de ce monde; je voudrais anticiper sur le jour des révé-

1. Voici le passage de Mme Guyon, indiqué dans le dialogue : — « Dieu étant notre dernière fin, l'âme peut sans cesse s'écouler dans lui comme dans son terme et son centre, et y être mêlée et tronsformée sans en ressortir jamais. Ainsi qu'un fleuve, qui est une eau sortie de la mer et très distincte de la mer, se trouvant hors de son origine, tâche par diverses agitations de se rapprocher de la mer, jusqu'à ce qu'y étant enfin retombé, il se perde et se mélange avec elle, ainsi qu'il y était perdu et mêlé avant que d'en sortir; et il ne peut plus en être distingué. » (*Comment. sur le Cantique des Cantiques*; in-12, 1687, chap. I, v. I.)

L'illustre ami de Mme Guyon exprime encore la même idée dans son *Télémaque. La* « *raison*, dit-il, *est comme un grand océan de lumières : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retournent pour s'y perdre.* » (Liv. IV.) On sent dans ces deux morceaux deux âmes *mêlées*.

lations et me plonger dans l'infini. Lorsque la double loi de l'homme sera effacée, et que ces deux centres seront confondus, il sera UN : car n'y ayant plus de combat dans lui, où prendrait-il l'idée de la duité? Mais, si nous considérons les hommes les uns à l'égard des autres, qu'en sera-t-il d'eux lorsque le mal étant anéanti, il n'y aura plus de passion ni d'intérêt personnel? Que deviendra le MOI, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, lorsque tous les esprits se verront comme ils sont vus? Qui peut comprendre, qui peut se représenter cette Jérusalem céleste où tous les habitants, pénétrés par le même esprit, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront le bonheur? Une infinité de spectres lumineux de même dimension, s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux; c'est un seul spectre infiniment lumineux. Je me garde bien cependant de vouloir toucher à la *personnalité*, sans laquelle l'immortalité n'est rien; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé en voyant comment tout l'univers nous ramène à cette mystérieuse unité.

Saint Paul a inventé un mot qui a passé dans toutes les langues chrétiennes; c'est celui d'*édifier*, qui est fort étonnant au premier coup d'œil : car qu'y a-t-il donc de commun entre la construction d'un édifice et le bon exemple qu'on donne à son prochain?

Mais on découvre bientôt la racine de cette expression. Le vice écarte les hommes, comme la vertu les unit. Il n'y a pas un acte contre l'ordre qui n'enfante un intérêt particulier contraire à l'ordre général; il n'y a pas un acte pur qui ne sacrifie un intérêt particulier à l'intérêt général, c'est-à-dire qui ne tende à créer une volonté une et régulière à la place de ces myriades de volontés divergentes et coupables. Saint Paul partait donc de cette idée fondamentale, que

nous sommes tous *l'édifice de Dieu ; et que cet édifice que nous devons élever est le corps du Sauveur.* Il tourne cette idée de plusieurs manières. Il veut qu'on s'*édifie* les uns les autres ; c'est-à-dire que chaque homme prenne la place volontairement comme une pierre de cet édifice spirituel, et qu'il tâche de toutes ses forces d'y appeler les autres, afin que tout homme *édifie et soit édifié.* Il prononce surtout ce mot célèbre : *La science enfle, mais la charité édifie* : mot admirable, et d'une vérité frappante : car la science réduite à elle-même divise au lieu d'unir, et toutes ses constructions ne sont que des apparences : au lieu que la vertu *édifie* réellement, et ne peut même agir sans *édifier.* Saint Paul avait lu dans le sublime testament de son maître que les hommes sont un et plusieurs comme Dieu ; de manière que tous *sont terminés et consommés dans l'unité*, car jusque-là l'œuvre n'est pas finie.

Vous disiez l'autre jour, monsieur le comte, qu'il n'y avait pas de dogme chrétien qui ne fût appuyé sur quelque tradition universelle et aussi ancienne que l'homme, ou sur quelque sentiment inné qui nous appartient comme notre propre existence. Rien n'est plus vrai. N'avez-vous jamais réfléchi à l'importance que les hommes ont toujours attachée aux repas pris en commun? *La table*, dit un ancien proverbe grec, *est l'entremetteuse de l'amitié.* Point de traités, points d'accords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. Pourquoi l'invitation adressée à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse? pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du cacique ; passez de la plus haute civilisation aux rudiments de la société ; examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout

vous trouverez les repas placés comme une espèce de religion, comme une théorie d'égards, de bienveillance, d'étiquette, souvent de politique; théorie qui a ses lois, ses observances, ses délicatesses très remarquables. Les hommes n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune. Ce signe a paru exalter l'union jusqu'à l'unité. Ce sentiment étant donc universel, la religion l'a choisi pour en faire la base de son principal mystère; et comme tout repas, suivant l'instinct universel, était une *communion* à la même coupe, elle a voulu à son tour que sa *communion* fût un *repas*. Pour la vie spirituelle comme pour la vie corporelle, une nourriture est nécessaire. Le même organe matériel sert à l'une et à l'autre. A ce banquet, tous les hommes deviennent UN en se rassasiant d'une nourriture qui est une, et qui est toute dans tous. Les anciens pères, pour rendre sensible jusqu'à un certain point cette transformation dans l'unité, firent volontiers leurs comparaison de l'*épi* et de la *grappe*, qui sont les matériaux du mystère. Car tout ainsi que plusieurs grains de blé ou de raisin ne font qu'un pain et une boisson, de même ce pain et ce vin mystiques qui nous sont présentés à la table sainte, brisent le MOI, et nous absorbent dans leur inconcevable unité.

OPUSCULES

DISCOURS A MADAME LA MARQUISE DE COSTA, SUR LA VIE ET LA MORT DE SON FILS

Madame,

Les véritables douleurs ne veulent point être distraites, mais il en est peu de ce genre; et lorsque de prétendus consolateurs portent aux douleurs vulgaires de simples distractions, ils sentent qu'elles veulent être amusées, et qu'elles n'ont pas besoin d'être consolées. C'est un commerce de procédés qui n'a rien de répréhensible, puisque tout le monde s'entend.

Mais s'il est peu de véritables douleurs, les véritables consolateurs sont encore plus rares. L'égoïsme et la légèreté fuient la *maison du deuil* : le crêpe funèbre effarouche l'homme léger, la tristesse le fatigue; et si les lois d'une vaine décence l'amènent devant une victime du malheur, il vient la tourmenter avec son visage glacial, il vient lui défendre de pleurer pour se dispenser de pleurer lui-même; il ne lui permet point de montrer à découvert son cœur déchiré; il dit, sans le croire, qu'elle a besoin d'être distraite, car il veut bien *distraire*, mais non pas *consoler*.

Ne vous effrayez point sur mes intentions, Madame, et ne craignez point que je consacre cet écrit à vous distraire. Votre ami connaît toute la profondeur de la plaie qui déchire votre cœur; il sent ce que vous sentez, il a recueilli vos larmes, vous avez vu couler les siennes. Pleurez, ah! pleurez sans cesse l'ange que le ciel vient de vous ravir. Au lieu de vous dire : *Ne le pleurez plus*, je veux vous dire pourquoi vous devez le pleurer encore. Je sais que la plaie de votre cœur saignera longtemps ; je sais que vous ne jouissez que de ce qui peut entretenir votre douleur; je sais que *vous ne voulez pas être consolée, parce qu'il n'est plus.* Laissez donc approcher de vous l'amitié compatissante, laissez-la poser une couronne de cyprès sur l'urne de votre fils. Comment pourriez-vous la repousser? elle ne veut que s'attrister avec vous.

Et tandis que je vous rappellerai ce que fut cet enfant extraordinaire, vous trouverez quelque douceur à penser que ce chef-d'œuvre fut votre ouvrage et celui d'un époux digne de vous : ce noble orgueil vous est permis. Ne dites point que la nature avait tout fait; sans doute vous n'aviez point fait ce beau caractère, mais votre mérite fut de le deviner et d'en favoriser le développement. Il faut beaucoup de sagesse et d'attention pour ne pas gêner la croissance de la plante humaine par des soins mal entendus; pour écarter d'elle les plantes parasites et vénéneuses qui se hâtent de lui disputer les sucs de la terre et la rosée du ciel; pour ne pas la courber enfin, en cédant mal à propos à l'envie de la diriger.

Peut-être que l'éducation se réduit à cela. Comment se persuader, en effet, que la nature se soit contredite au point de rendre difficile la chose du monde la plus nécessaire? Le bon sens, éclairé par la vertu, suffit pour donner une excellente éducation. Ce qui nous trompe sur ce point, c'est que nous con-

fondons deux éducations absolument différentes : l'éducation morale et l'éducation scientifique. La première seule est nécessaire, et celle-là doit être aisée. On ne peut nier, sans doute, l'importance secondaire et les difficultés de la seconde; mais lorsque le décorateur entre dans un hôtel, l'architecte s'est retiré. Croyez, Madame, que l'homme moral est formé plus tôt qu'on ne pense; et que faut-il pour le former? Éloigner l'enfant des mauvais exemples, c'est-à-dire du grand monde; ramener doucement sa volonté lorsqu'elle s'écarte du pôle, et surtout bien agir devant lui.

C'est pour avoir voulu transposer cet ordre que de faux instituteurs ont fait tant de mal à la génération présente. Au lieu de laisser mûrir le caractère sous le toit paternel, au lieu de le comprimer dans la solitude pour lui donner du ressort, ils ont répandu l'enfance au dehors : ils ont voulu faire des savants avant de faire des hommes; ils ont tout fait pour l'orgueil et rien pour la vertu; ils ont présenté la morale comme une *thèse*, et non comme un *code*; ils ont fait mépriser la simplicité antique et l'éducation religieuse. Qu'en est-il arrivé? Vous le voyez.

Les traités sur l'éducation ont une grande influence sur ce siècle, qui croit si fort aux livres; mais, avant de lire aucune de ces doctes productions, ne faudrait-il pas se demander s'il peut y avoir un système général d'éducation? Celui de votre époux fut toujours de rendre l'enfance de ses fils heureuse; d'écarter d'eux, par tous les moyens possibles, toutes les petites tribulations de leur âge. Et maintenant il s'applaudit, dans sa douleur, d'avoir embelli tous les jours de son fils. « Ne perdez pas une occasion, dit-il, pendant que vous influerez immédiatement sur vos enfants, de leur procurer un plaisir, et de leur épargner un dégoût ou un chagrin. Pour les rendre un peu plus

parfaits dans un âge où peut-être ils n'atteindront pas, ne courez pas le risque d'attrister leur enfance. »

Je n'ai pas le courage d'examiner si ce système peut être généralisé. On doit tenir pour le système de l'amour, quand on a tout fait par l'amour.

Si, dans la langue qui a produit le nom de votre fils, Eugène signifie Bien-né, on pouvait dire justement à cet enfant chéri ce qu'*Ovide* disait autrefois à son ami *Maximus* :

D'un si beau nom tu remplis l'étendue [1].

Jamais, peut-être, un naturel plus heureux ne sortit des mains du Créateur. Souvent je me suis demandé, avec terreur, s'il est donc possible qu'un méchant naisse d'un père et d'une mère vertueux? Il est impossible de répondre à cette question, qui touche à un mystère impénétrable; mais sur plusieurs questions il vaut mieux croire ce qui est bon, ce qui est utile, ce qui tend à nous rendre meilleurs et à nous élever, toutes les fois du moins que cette opinion n'est pas démontrée fausse. Croyons donc que la vertu se communique comme la vie et avec la vie; que nous pouvons en développer le germe dans nos enfants par nos exemples, ou l'étouffer par une conduite opposée; que la volonté ferme de propager le règne de la vertu a de plus grands effets qu'on ne le croit ordinairement. Croyons enfin que si *Marc-Aurèle* donna le jour à *Commode*, et que si *Caligula* le reçut de *Germanicus*, ce sont là des exceptions ou de simples difficultés qui disparaîtraient, si le grand voile était levé.

Vous fûtes un grand exemple, Madame, que les vertus peuvent se communiquer. Portée par l'estime

1. *Maxime, qui tanti mensuram nominis imples.* (Ovid.)

et par la tendresse dans les bras du meilleur des époux, vous jouîtes du plus grand bonheur que puisse goûter une femme raisonnable et sensible, celui de pouvoir s'honorer de son mari. Le caractère, les talents, la réputation de votre époux devinrent votre richesse, votre propriété, votre bonheur, et tous les liens à la fois vous attachèrent à lui.

Le Bien-né fut le premier fruit de cette union fortunée, et le premier réveil de la raison vous annonça d'abord tout ce que vous possédiez en lui. *Aimer* et *connaître*, c'est la véritable destinée de l'homme : bientôt vous vîtes avec transport que votre aimable *Eugène* était né pour la remplir tout entière. L'amour fut le premier sentiment qui l'avertit de son existence, et jamais une passion dure ou haineuse n'a pu habiter dans ce cœur, né pour aimer. A peine pouvait-il balbutier quelques mots, et déjà une conception hâtive lui fournissait des expressions heureuses qui présageaient une intelligence vigoureuse. On ne peut trop examiner ce signe, qui est le plus infaillible de tous, pour juger un enfant. Observez si, dans son discours, il laisse échapper de ces mots qui expriment des nuances délicates de la pensée; observez encore si son discours est figuré, s'il sait revêtir sa pensée de formes palpables, et choisir ses métaphores avec justesse. Je n'ai point oublié la joie de votre époux, un jour qu'*Eugène*, dans sa plus tendre enfance, se servit d'une de ces expressions qui lui parut d'un heureux augure. Le hasard, après une sécheresse extrême, avait dirigé la promenade sur une mare très connue de l'enfant. Au lieu d'un amas d'eau, il ne trouve plus qu'un sol desséché et poudreux. Il s'arrête, avec tous les signes de l'étonnement. Son père, à qui rien n'échappait, saisit le sentiment de son fils et veut le mettre à profit : *Que penses-tu*, lui dit-il, *que soit devenue cette eau*? L'enfant

réfléchit un instant, puis montrant tout à coup sur son visage la joie d'une découverte : *Je crois*, dit-il, *que le soleil l'a bue.*

Rappelez-vous encore cette soirée où vous le trouvâtes occupé à souffler le feu de toutes ses forces dans une chambre sans lumière. « Je travaille, vous dit-il, pour faire revenir mon *nègre.* » Il donnait ce nom à son ombre, dont il s'amusait en faisant des gestes de son âge devant une tapisserie. Personnaliser ainsi son ombre, en saisir les deux caractères principaux, la considérer comme un serviteur, comme un *nègre* fugitif qui disparaît avec la lumière et qu'on rappelle à soi en créant de la flamme, c'est peut-être l'expression la plus originale et la plus étonnante qui ait jamais été rencontrée par un enfant au-dessous de cinq ans.

Tous ces présages ne mentirent point ; chaque jour développa dans cette aimable créature de nouveaux talents et de nouvelles vertus. O jours de votre bonheur ! jours trop vite éclipsés, où, tout entière à vos devoirs, loin de l'air corrompu des cités, fière de seconder votre époux dans les plus nobles et les plus douces fonctions de la nature, vous avez passé quatorze années de l'union la plus intime, sans autre occupation que celle d'élever une famille charmante, sans autre ambition que celle d'y réussir, sans autre jouissance que celle de contempler vos succès !

Comment pourrais-je oublier ces soirées patriarcales, cette table qu'entouraient un père et une mère adorés, des enfants tous occupés et tous joyeux, un ami heureux du bonheur de tous; ces livres, ces compas, ces crayons, cette instruction si douce et si pénétrante, cette joie ineffable que la nature ne donne qu'à ses enfants; ce bon, cet excellent *Eugène* dominant ses trois frères, moins par la taille que par une raison précoce, et leur rendant, sous des formes

enfantines, l'instruction plus sérieuse qu'il recevait de son père? — Mère sensible! mère infortunée! ah! ne permettez point à vos regards de s'égarer sur ce beau *Léman*, qui vous sépare de la terre affligée; vos yeux rencontreraient peut-être sur l'autre rive ce château paisible [1], ce *manoir* de l'honneur antique, où vos mains formèrent le chef-d'œuvre qui devait si peu durer.

Combien de réflexions, Madame, vous avez dû faire dans votre vie sur l'excellence de l'éducation domestique! Je sais aussi combien votre époux tient à cette espèce d'éducation. Mais peut-être que, pour combattre vos systèmes à cet égard, on pourrait se servir précisément de votre exemple. Si vous dites : « Voyez à quel point nous avions réussi! » on répondra : « Puisqu'il faut être *vous* pour réussir, il faut absolument une éducation publique. » Sur ce point au reste, comme sur tant d'autres, on peut tenir un milieu raisonnable qui accorde les partis opposés. Que les parents à qui la Providence a donné tout à la fois les vertus et les talents, la fortune et le loisir; que ces parents, dis-je, conduisent comme vous leurs enfants aussi loin qu'ils le pourront; mais pourvu qu'on possède le premier et le plus important de tous ces dons, qu'on ne se hâte pas au moins d'arracher les enfants de la maison paternelle, l'asile du bonheur et le berceau des vertus. Ne soyons point les meurtriers de l'innocence, en la précipitant de si bonne heure au milieu des dangers qu'accompagnent nécessairement tous les rassemblements nombreux. L'œil du sage s'arrête douloureusement sur ces amas de jeunes gens où les vertus sont isolées et tous les vices mis en commun.

1. Le château de Beauregard, où le marquis de Costa s'était fixé avec sa famille, est situé sur le bord méridional du lac de Genève, où cet opuscule fut écrit.

Si votre fils fut, au pied de la lettre, *un enfant préservé*, vous le dûtes au système de l'éducation domestique; mais si la vertu avait jeté en lui des racines si profondes, s'il parut ensuite dans la société armé de toutes pièces, et si le vice le trouva toujours invulnérable, ce miracle fut votre ouvrage, Madame; ce fut celui de votre époux : vous le devez l'un et l'autre au courage que vous eûtes de contredire les fausses idées de votre siècle, et de rendre l'éducation de vos enfants éminemment religieuse. Les charlatans modernes qui ont usurpé et diffamé le titre de *philosophe* ont dicté des méthodes bien différentes : ils ont travaillé sans relâche à séparer la morale de la religion; ils ont dit qu'il n'y avait point encore de morale, que cette science était encore au berceau. Ils nous ont recommandé surtout de ne pas livrer aux prêtres les premières années de l'homme. Un d'eux même est allé jusqu'à soutenir nettement qu'*on ne devait point parler de Dieu aux enfants;* paradoxe qui s'approche assez près de la démence pour n'exciter que la pitié!

Vous avez des enfants, Madame; ne permettez point qu'ils s'écartent de la route qui avait conduit si loin leur aîné! Les tempêtes soufflent plus que jamais; jetons l'ancre au milieu des incertitudes humaines, et ne permettons point qu'on nous arrache nos vertus. Il s'élève déjà de tout côté un cri contre les corrupteurs de la morale; mais ce cri n'est point encore composé d'assez de voix : contribuons tous à le renforcer. Pour vous, Madame, vous n'avez pas de peine à vous défendre contre les sophistes; pour les réfuter, le souvenir d'Eugène vous suffit.

Votre ouvrage était fini, et vous n'aviez plus qu'à le conserver. Le goût et les talents innés dans votre famille vous avaient permis de conduire votre fils par vos propres forces beaucoup plus loin que ne l'auraient pu faire des instituteurs ordinaires. Mais,

enfin, le moment vint où il fallut dire adieu à votre aimable solitude, et venir, dans une ville considérable, procurer à cet enfant chéri ce qu'on pourrait appeler les embellissements de l'homme. Vous vîntes avec lui dans cette cité célèbre, alors si heureuse parce qu'elle était sage. Il vint, on le vit, on l'aima : on admira cet heureux naturel, cet instinct de vertu, cette sagesse *qui avait fleuri en lui, comme un raisin mûr avant le terme*[1]. Ses talents et ses connaissances n'attirèrent pas moins les regards. A treize ans, il possédait une littérature considérable, une connaissance assez étendue de la langue italienne, une habileté peu commune dans le dessin, des dispositions marquées pour d'autres arts, l'avidité d'apprendre, et le goût du beau dans tous les genres. Votre système de vie vous portait à vous créer une solitude au milieu de trente mille âmes; mais comment échapper à l'œil des bons juges dans une ville où ils se touchaient? Eugène eut une réputation à l'âge où on la cherche.

Des maîtres de tous genres s'emparèrent de lui. Ils purent l'occuper, mais non le lasser. Il eut la double gloire de les étonner et de s'en faire aimer; car on ne l'approchait point sans l'aimer. Il prit bientôt beaucoup de goût pour la musique, il en surmonta les difficultés, et parvint en peu de temps à ce point où l'on n'a plus besoin que du ciel d'Italie. Mais son goût dominant était toujours la peinture; ce goût, qui reproduisait une partie de votre époux, m'a souvent fait rêver. J'aime croire à l'hérédité des talents : elle m'aide à croire à celle des vertus.

Eugène avait surtout succédé à cette verve créatrice qui est la poésie de la peinture comme son premier maître; il voyait ce que les jeunes gens de son âge ne

1. *Ecclés.*, LI, 19.

voient pas, il assemblait ce qu'ils ne savaient pas assembler. J'ai souvent observé que les jeux mêmes de sa première enfance étaient pleins d'invention et d'originalité : ses conceptions dans ce genre intéressaient son père, qui rencontrait son propre talent dans une farce enfantine. Excellent père! ta bonté n'était jamais forcée de descendre jusqu'au cheval d'Agésilas; chez toi l'enfance avait du génie, et ses jeux plaisaient à la raison.

Quoique les différents genres de peinture obtinssent le culte du jeune élève, il parut cependant montrer un goût qui tenait de la passion pour les animaux et les compositions champêtres. Ce genre a je ne sais quel charme, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, je ne sais quelle innocence qui s'accordait avec son caractère : les scènes champêtres reposent l'âme et la délassent. Pour louer un paysage, ne dit-on pas qu'il est *tranquille*? Les beautés du premier ordre n'enlèvent point d'adorateurs à des beautés plus modestes, qui s'emparent du cœur en le caressant. L'Énéide est belle, mais les Bucoliques sont aimables.

Il n'est pas douteux, cependant, que si cet enfant si rare avait été destiné à une plus longue carrière, il n'eût atteint les plus grandes conceptions de l'art, comme ses derniers essais l'ont prouvé : mais, à cet âge tendre, il ne pouvait encore s'emparer du genre de l'histoire, qui commençait seulement à s'emparer de lui. Jamais un enfant n'avait donné de plus grandes espérances; et ses progrès sur tous les objets qui l'occupaient étaient réellement prodigieux, lorsque les circonstances l'appelèrent à choisir un état. Hélas! en vous ramenant sur cette époque, mon cœur se serre, et j'ai peine à retenir mes larmes. Je sens trop que vous devez maudire le moment fatal qui entraîna votre fils dans le tourbillon, et le soumit de si bonne heure à tous les hasards d'un état périlleux;

mais, Madame, les raisonnements sont antérieurs aux événements, et ce n'est point d'eux qu'ils tirent leur justesse. Ce qui est bon l'est toujours. L'honneur et la raison sont à nous, le reste n'en dépend pas. Parmi nous, tout le monde servait le roi de quelque manière, et celui que son inclination n'appelait point au sacerdoce ou aux emplois civils entrait au service militaire. L'usage avait même prévalu de se jeter dans cette carrière au sortir de l'enfance. Il ne dépend point de nous de créer les coutumes; elles nous commandent : leurs suites morales et politiques sont l'affaire du souverain, la nôtre est de les suivre paisiblement, d'en tirer parti pour le bien public, et de ne jamais déclamer contre elles. Votre fils entra dans la *légion des campements*, aujourd'hui si distinguée sous le nom de *régiment des grenadiers royaux*. Il avait contracté une espèce de parenté avec ce corps, qui lui présentait un avantage inestimable, le *souvenir de son père*. Deux ans après, lorsqu'au premier signal de la guerre, toute la jeunesse se précipita sous les drapeaux de son souverain, il est clair qu'il aurait été un des premiers à donner son nom : son sort était donc décidé, et une plus longue attente n'aurait fait que le soumettre sans fruit à l'humiliation de voir ses contemporains placés au-dessus de lui. L'examen qu'il vint subir dans la capitale, pour entrer dans un corps qui exigeait des connaissances, fournit déjà l'occasion de le juger. Renfermé dans une chambre, il travaillait à quelques plans qui devaient être le *chef-d'œuvre* de sa réception. Les murs de cette chambre étaient décorés de belles gravures : âgé de treize ans, et amateur passionné du dessin, il ne se permit point, tant que dura son travail, de se lever pour les examiner. Plutarque, en écrivant la vie d'Alcibiade, se garde bien d'oublier l'histoire des *osselets*.

Pour d'autres enfants, l'admission dans l'état militaire n'était qu'une inscription anticipée au rang des hommes, une espèce d'émancipation qui dérogeait à la puissance paternelle, et donnait le droit de ne plus rien apprendre : pour votre fils, ce fut tout autre chose. Il vit dans son nouvel état, non le bonheur d'être libre, mais l'honneur d'être utile et la nécessité d'y travailler. Il eût abhorré un état qui aurait relâché à son égard le lien de l'autorité paternelle. Pour lui, la soumission, fille de l'amour et de la confiance, était un besoin autant qu'un devoir. Le régiment où il venait d'entrer n'étant sous les armes qu'à une certaine époque de l'année, rien n'était plus conforme à ses inclinations. Ses talents mûrissaient en paix sous le toit paternel : il achevait de se former à toutes les vertus domestiques, n'ayant pas seulement l'idée de se répandre au dehors, et moins encore d'attirer les regards; car cet enfant, si fort au-dessus des autres, eut toujours le mérite rare de ne pas s'en douter. Vous ne vîtes en lui qu'un nouvel habit : c'était toujours la même douceur, la même pureté, le même goût pour l'instruction, la même rectitude de jugement : le développement du sens moral précédait toujours l'instruction, et vous surprenait souvent. Vous n'avez pas oublié, par exemple, la solidité des objections qu'il fit un jour à son père contre la comédie, quoiqu'on n'eût jamais pensé à lui présenter cet amusement comme quelque chose de répréhensible. Lorsqu'il paraissait sous ses drapeaux, c'est encore l'Eugène de Beauregard, bon, simple et naïf, n'ayant ni le besoin de se cacher ni la prétention de se montrer : passant sans gêne et sans travail entre le mépris des règles, si révoltant dans la jeunesse, et ce pédantisme de l'exactitude qui dit sans cesse : *Regardez-moi*; toujours prêt à s'instruire, parlant peu et écoutant tout, excepté la licence, qui ne remporta jamais la

moindre victoire sur ses mœurs, pas même celle d'un sourire. Transporté brusquement du foyer paternel au milieu d'une garnison bruyante, il était permis de craindre pour ses mœurs; mais bientôt on fut rassuré. Pour lui, le mauvais exemple était nul, ou changeait de nature : il n'avait d'autre effet que de le porter à la vertu par un mouvement plus rapide, composé de l'attrait du bien et de l'action répulsive du mal sur cette âme, pure comme la lumière!

Mais, tandis que vous observiez avec une complaisance bien légitime les progrès de cette plante précieuse, un épouvantable volcan s'était ouvert à Paris : bientôt son cratère eut pour dimension le diamètre de la France, et les terres voisines commencèrent à trembler. O ma patrie! ô peuple infortuné! comment pourras-tu pleurer assez le voisinage funeste qui a versé sur toi un déluge de maux! Heureux mille fois le Lapon au milieu de ses glaces éternelles! heureux l'Arabe bédouin sur sa terre *écorchée* par un soleil brûlant! Si la nature les sépare de nos vices, peut-elle mettre un prix trop fort à ce bienfait?

La Révolution française commençait à peine, et déjà son caractère était prononcé. La liberté prenait, en naissant, une attitude sacrilège. A la place du chapeau antique, les serpents des Furies se dressaient sur sa tête effroyable; elle agitait des poignards, elle montait sur des cadavres pour se faire entendre de plus loin. Aussi vile que féroce, jamais elle ne sut anoblir un crime ni se faire servir par un grand homme. C'est dans les pourritures du patriciat, c'est surtout parmi les suppôts détestables ou les écoliers ridicules du philosophisme, c'est dans l'antre de la chicane ou de l'agiotage qu'elle avait choisi ses adeptes et ses apôtres : aussi, jamais un abus plus dégoûtant, une prostitution plus révoltante de la raison humaine n'avaient souillé les annales d'aucun

peuple. Ce fut même là le trait primordial et caractéristique de la liberté française : on pardonnait plutôt à cette bacchante ses inexpiables forfaits, que ses efforts philosophiques pour les excuser ou pour leur donner des noms respectables. Elle ne parlait que de vertu, de probité, de patriotisme, de justice; et les sages, consternés, ne voyaient sous ses étendards civiques que des prêtres apostats, des chevaliers félons, des sophistes impurs, des phalanges de bourreaux, un peuple d'insensés, et l'assemblage hideux de tous les crimes qu'on peut commettre sans courage.

Mais c'est précisément parce que la révolution française, dans ses bases, est le comble de l'absurdité et de la corruption morale, qu'elle est éminemment dangereuse pour les peuples. La santé n'est pas *contagieuse* ; c'est la maladie qui l'est trop souvent. Cette révolution, bien définie, n'est qu'une expansion de l'orgueil immoral, débarrassé de tous ses liens : de là cet épouvantable prosélytisme qui agite l'Europe entière. L'orgueil est immense de sa nature; il détruit tout ce qui n'est pas assez fort pour le comprimer : de là encore les succès de ce prosélytisme. Quelle digue opposer à une doctrine qui s'adressa d'abord aux passions les plus chères du cœur humain, et qui, avant les dures leçons de l'expérience, n'avait contre elle que les usages? La souveraineté du peuple, la liberté, l'égalité, le renversement de toute sorte d'autorité : quelles douces illusions! La foule comprend ces dogmes, donc ils sont faux; elle les aime, donc ils sont mauvais. N'importe, elle les comprend, elle les aime. Souverains, tremblez sur vos trônes!!

Avec quelle terreur nous observâmes en Savoie les progrès de ces doctrines funestes! Heureusement, la conscience nationale combattait puissamment les illusions de l'esprit : l'écume seule de la nation

s'avança au-devant des dogmes français ; et aujourd'hui même la Renommée, en nous fatiguant du récit des excès qui déshonorèrent cette malheureuse terre, prononce toujours les mêmes noms, et n'en prononce qu'un petit nombre.

Mais le petit nombre fut suffisant pour nous rendre malheureux : ils vinrent à bout d'engager une querelle avec l'autorité. On ne s'entendit pas. Une dispute de famille fut mal comprise de tout côté. Paris convoita nos montagnes : un petit nombre de scélérats répondit au cri d'appel qui partait de cette ville coupable. Le roi se crut menacé : il arma. Bon prince ! père tendre ! ah ! sans doute tu voulais nous défendre, et tu croyais le pouvoir ; sois béni pour tes intentions, lors même qu'elles ont été si cruellement trompées ! Puisse l'ange de la paix te faire encore goûter le bonheur ! puisse-t-il soulager ton cœur oppressé par nos maux, qui sont tiens, et poser encore l'olive sacrée sur tes cheveux blanchis !

Vous savez, Madame, avec quelle noble impétuosité toute la jeunesse de Savoie accourut, au premier danger, autour du drapeau de l'honneur. Depuis longtemps votre époux, rendu à ses foyers, était libre de préférer les honneurs paisibles de la cour aux honneurs périlleux de la guerre ; mais, dans ce moment critique, l'amour paternel et l'amour exalté de la patrie l'emportèrent sur toute autre considération : il voulut servir le roi ; il voulut être l'*aide de camp* de son fils, et partager tous ses périls. Ce couple chéri s'arracha de vos bras. Qui vous eût dit...? O Dieu, qui commandez de terribles sacrifices, épaississez le voile qui couvre l'avenir ! C'est souvent dans votre bonté que vous nous ôtez même la prévoyance.

La guerre était déterminée, et il était encore permis de n'y pas croire. Les bruits réfutaient les bruits. L'opinion flottait au gré de mille préjugés aveugles.

L'un ne voyait pas, l'autre ne voulait pas voir; on passait mille fois de l'espoir à la crainte, et de la crainte à l'espoir : et tous ces balancements cruels nous conduisaient enfin au *22 septembre* 1792.

Jour effroyable! sujet éternel de larmes et de désespoir! nous emporterons tous au tombeau le souvenir que tu nous as laissé. Qui pourrait se rappeler sans frémir ce moment où l'on nous dit : *La Savoie est envahie!* cette dissolution subite et terrible de toutes les autorités, espèce d'agonie qui précéda la mort; la joie transparente des lâches et des traîtres, l'inexprimable douleur des bons, cette force indéfinissable qui fut sentie comme un coup électrique, et qui entraînait tout, même la valeur; ce fracas sinistre de toutes les colonnes du gouvernement s'abîmant à la fois devant le drapeau tricolore; et la fidélité sans armes, meurtrie sous les ruines, se débarrassant de tous ces débris, et prenant tristement son vol vers les Alpes?

Au milieu du désordre universel, Eugène, échappé aux premiers dangers avec une partie de son corps, emportait le drapeau du régiment à travers les précipices des Bauges. Un temps affreux, des chemins effroyables, des fatigues au-dessus des forces de son âge, rien ne put l'engager à se débarrasser de ce fardeau précieux : « Et qui me répondra, disait-il, qu'un soldat ne l'abandonnera point? » Il arriva au delà de ces montagnes, portant sur l'épaule l'honorable meurtrissure imprimée par son drapeau. A peine il était dans le duché d'Aoste, et déjà son père fut dans le cas de trembler pour ses jours. L'explosion de plusieurs livres de poudre, tout à fait étrangère aux opérations de la guerre, le mit dans un très grand danger. C'est une chose remarquable qu'il n'y a pas eu peut-être d'enfant de son âge qui, par des accidents malheureux ou des maladies aiguës, ait plus fait souffrir ses parents (hélas! il ne pouvait leur

causer d'autres chagrins). On dirait que la Providence voulait les tenir continuellement en alarmes, et pour ainsi dire *les accoutumer à le perdre*. Bientôt il fut appelé à défendre ce mont Saint-Bernard qu'il avait escaladé en quittant la Savoie : c'est là que son père devait encore subir une épreuve terrible. Au moment où l'ennemi avait fait tous les préparatifs d'une attaque formidable, une maladie mortelle vint de nouveau menacer les jours de son fils : un instant il le crut perdu. Obligé de se séparer de lui pour défendre les retranchements du Saint-Bernard contre une attaque générale qui paraissait décidée, il souhaitait qu'un boulet ennemi vînt lui épargner le malheur de voir mourir son fils : mais l'instant n'était pas arrivé. La maladie ne fit que déployer le caractère d'Eugène. Il prouva qu'il savait braver la mort, même celle que donne la fièvre, parce qu'il avait assez de force en lui pour n'avoir pas besoin de s'appuyer sur l'orgueil.

Les neiges avaient terminé une campagne sanglante ; le régiment des grenadiers royaux vint prendre ses quartiers d'hiver à Asti. Votre fils y trouva, au milieu d'une excellente compagnie, la considération qui le suivait partout. Il se livra aux plaisirs de l'hiver avec une vivacité innocente, un abandon sage qui n'appartenaient qu'à lui. Mais ses loisirs étaient toujours occupés, et chaque jour ajoutait à ses connaissances, comme chaque jour affermissait ses vertus. On ne vit pas sans admiration un jeune homme, et presque un enfant, à la fois simple et habile ; réunissant la bonhomie à la pénétration ; observant tout et parlant peu ; toujours prêt à écouter, ne rivalisant avec personne, ne se préférant à personne, remplissant ses devoirs pour être heureux, et ne voulant être applaudi que par son père et sa conscience.

Tout annonçait que les loisirs du quartier d'hiver

devaient se prolonger fort avant dans le printemps. Les neiges couvraient nos montagnes, et paraissaient s'opposer pour longtemps à toute entreprise militaire; mais les complots de l'intérieur touchaient à leur maturité, et le crime était prêt. La puissance qui le soudoie dans tout l'univers jugea qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il fallait à tout prix attaquer le Piémont. Au fond, il ne devait lui en coûter que des hommes; et certes, elle les méprise trop pour les épargner. Les Français firent donc, de très bonne heure, des mouvements qui décidèrent les nôtres. Le régiment de votre fils fut appelé un des premiers sur les cimes glaciales de cette partie des Alpes qui sépare le Piémont du comté de Nice. Il avait laissé le printemps dans la plaine, il trouva dans son nouveau poste l'hiver de Sibérie. Le service, dans ces régions glacées, est ce qu'on peut imaginer de plus accablant : il en supporta les fatigues avec le courage d'un vieux grenadier. Joyeux sur les glaces et dans les tanières qui servaient de retraite aux soldats, son calme inaltérable ne l'abandonna jamais; il en serait descendu sain et sauf avec ses braves compagnons d'armes, des flots de sang précieux auraient été épargnés, si la chaîne de nos postes, si bien liés et si bien fortifiés, avait pu en imposer assez à l'ennemi par le nombre des défenseurs. Mais le roi est quitte envers son peuple, envers l'Europe, et envers lui-même.

Il est bien remarquable, Madame, que, malgré tous nos désavantages, si le droit des gens avait été respecté, nous serions encore en possession des Alpes maritimes; mais l'invasion du territoire génois rendit notre position si difficile, qu'il fallut renoncer à tout autre espoir qu'à celui de céder honorablement. Par cette manœuvre exécutée le 6 *avril*, l'ennemi prenait nos postes à revers, et nous obligeait d'en prendre de

plus étendus. Il nous affaiblit en nous forçant de nous étendre, et prépara la grande attaque du 27. Au premier signal, votre fils se porta en hâte sur une sommité appelée *la Saccarella*, qui domine le *Col-Ardent*. Il était accompagné de son père, qui ne le quittait jamais. S'il arrivait à son fils d'être commandé seul pour une expédition hasardeuse, il le suivait comme volontaire. L'un et l'autre n'avaient qu'une tente, le même lit les recevait, le même manteau les couvrait au bivac : ce père tendre n'osait pas concevoir la possibilité de lui survivre. Revenir avec son fils ou mourir du même coup, c'était tout ce qu'il avait la force de supposer. Hélas! il se trompait : il était condamné à mourir deux fois.

Du sommet de *la Saccarella*, on vit distinctement l'attaque de la redoute de *Fels*; elle était défendue par le deuxième bataillon du régiment : ne pouvant vaincre, il se fit détruire. Ce poste était décisif, et coupait la retraite de la droite, qui se trouva dans le plus grand danger. C'était sur cette cime funeste que votre Eugène devait trouver le dernier théâtre de sa valeur et le terme de sa noble carrière. Une balle l'atteignit à la jambe au moment où il donnait un ordre aux soldats, et se logea profondément dans les chairs. Il n'eut que le temps de se jeter dans les bras de son père, qui le soutint. Malheureux père! oh! qui pourrait décrire tes angoisses? D'un côté, un ennemi furieux, supérieur en nombre; de l'autre, un fils blessé dangereusement, et, suivant les apparences, point d'espoir de retraite. O vous qui lisez peut-être ces tristes lignes, êtes-vous père? vous sentez ce tourment; ne l'êtes-vous pas? il serait inutile de vous le décrire. Heureusement la droite de l'armée fit une défense superbe; elle repoussa quatre fois les Français quoique très supérieurs en nombre; et, après en avoir fait une boucherie terrible, elle exécuta une

retraite qui serait célèbre si nous savions louer : mais tout nous manque à cette époque désastreuse, et les âmes affaissées n'ont de force que pour gémir.

Le jeune homme, transporté au camp, y reçut les premiers secours de l'art. On parvint ensuite, à travers mille obstacles, à le porter jusqu'à la *Briga*, et de là à Coni, où il fut possible pour la première fois, après trois jours de marche, de lui procurer un chariot couvert de paille. Détournez les yeux, Madame, s'il est possible, de ce chariot, qui était un luxe dans ce moment, pour les arrêter sur cette foule de soldats mutilés étendus sur des roches glacées, invoquant en vain le secours d'un petit nombre de mains impuissantes ou malhabiles. Donnez une larme, Madame, à ces hommes dont on ne sait pas le nom, et qui aimaient tant votre fils ! Il est beau de se distraire de la douleur par la pitié.

Enfin, il est à Turin, au milieu des secours de toute espèce. L'art ne croyait point au danger de votre fils; mais cette fois encore l'instinct fut plus habile que l'art. La sœur de votre époux veillait auprès du lit du jeune guerrier, son cœur y remplaçait le vôtre : son cœur infaillible l'avertissait de craindre. Longtemps ses alarmes excitèrent le souris de la science. Hélas ! la tendresse n'était que trop clairvoyante; on ne croyait point devoir tout attendre de la nature : la balle ne paraissait point, on la chercha; toujours elle se déroba aux yeux et aux mains habiles qui la cherchaient, et le malade souffrait des douleurs atroces. — Mais que fais-je et pourquoi raconter moi-même ces tristes détails? Laissons plutôt parler Eugène. Plaçons ici cette lettre si simple et si extraordinaire, qui charma ses souffrances tandis qu'il la traçait, et qui suspendit un instant vos inquiétudes mortelles :

« Ma chère maman, j'ai été blessé à la jambe, comme papa te l'aura appris. Je vais te raconter comment l'affaire s'est passée. Le 25 avril, les Français attaquèrent chaudement une redoute qui appuyait notre droite. Elle était occupée par le corps franc, qui repoussa vigoureusement l'ennemi. La nuit suivante, nous attaquâmes à notre tour la montagne du *Pèlerin*; l'expédition alla très bien : nous prîmes ce poste; mais, à la pointe du jour, l'ennemi vint en force pour le reprendre, ce qu'il fit après un combat très chaud de deux heures. Le reste de la journée fut assez tranquille ; mais le 27, à l'aube du jour, l'ennemi attaqua tous les postes du comté de Nice, sur une étendue de vingt lieues. Mon bataillon se porta tout de suite au secours d'une cime très élevée, appelée *Saccarella*, où l'on avait construit deux *barracons* avec un bout de retranchement. Nous vîmes de là la colonne française, à une portée de fusil de notre poste avancé, qui buvait et mangeait pour se préparer à l'attaque. Ma compagnie fut mise de réserve, mais non à l'abri : au contraire, on la mit à ventre découvert sur le point le plus éminent. Nous commençâmes à être fusillés assez vivement par l'ennemi, qui courut sur nous à toutes jambes; et comme j'étais occupé à ranger ma troupe, *zac!* j'attrape une balle dans la jambe. Je la regarde, et je vois mon sang qui sortait à gros bouillons de ma botte. Je fis trois ou quatre pas vers papa, qui me soutint pardessous les bras; et tout de suite on me porta au camp, où je fus pansé : puis, comme les autres postes avaient plié, ne sachant comment passer, on fit avec deux bâtons de tente une civière, où l'on me jucha sur mon matelas, et l'on me porta par monts et par vaux à la *Briga*. On m'y saigna, et on dilata la plaie. On continua de me porter jusqu'à Tende, où papa me quitta, à mon grand regret. Moi, je passai le col et je

vins à Limon, où l'on me saigna encore. Après un jour de repos, je vins à Coni. Le chirurgien fit encore une dilatation, et planta tout son doigt dans la plaie pour toucher la balle. Le lendemain, on me trouva un chariot, qu'on remplit de paille, et j'allai en deux jours à Turin. Le meilleur chirurgien fut appelé, lequel me fendit la jambe par devant; mais la balle, il ne put la trouver [1]. Il espère qu'elle sortira d'elle-même par la suppuration. Nos troupes sont sur le col de Tende. Papa écrit qu'il se porte bien. J'ai un grand plaisir que *Victor* (son frère) vienne nous joindre. Embrasse de ma part tous mes frères; mes amitiés aux gens de la maison. Quand Victor viendra, je voudrais bien qu'il apportât ces deux livres de musique qui étaient restés en Savoie, si pourtant on a pu les avoir. Adieu, ma bonne, ma chère maman : ne t'inquiète pas sur mon compte, Adieu! porte-toi bien.

« Ton affectionné fils,

EUGÈNE ».

Je plaindrais beaucoup l'homme qui ne sentirait pas le mérite prodigieux de cette lettre. Quel calme! quelle sérénité, au milieu des douleurs les plus aiguës! mais surtout quel oubli de lui-même! Conçoit-on qu'un jeune homme de seize ans, infiniment sensible à l'honneur, qui a fait son devoir comme un vieil officier, ne laisse pas échapper une expression capable de faire sentir qu'il est content de lui-même? Il ne pense nullement à se mettre en vue, à se faire valoir : il ne sait pas dire seulement qu'il *a eu l'honneur* d'être blessé. Cette balle qui déchira ses chairs,

1. Après deux ans de séjour en Piémont, l'italien commence à poindre dans cet endroit à travers les formes françaises; mais on sent assez qu'il n'est pas permis de corriger cette lettre.

ce n'est que du bruit, *zac!* Il parle de son aventure comme un égoïste parlerait du malheur d'autrui. La fièvre qui commençait ses ravages, un traitement nécessairement cruel, rien ne peut répandre dans cette âme la plus légère teinture d'humeur ou d'impatience. Tous ses goûts sont vivants; toutes ces affections douces ne périront qu'avec lui. Il s'occupe de son père, de ce frère qui vient, à l'âge de treize ans, offrir ses jeunes bras à son souverain; de ces domestiques, qu'il n'appelle cependant point des *domestiques*, parce qu'ils étaient ses amis; de ces soldats dont il était les délices, dont l'un s'est exposé de lui-même, dans la retraite, au danger imminent d'être pris ou tué pour sauver le violon d'Eugène, *afin qu'il pût se désennuyer pendant sa convalescence.* Il n'y a pas de place dans sa mémoire pour les meubles précieux laissés en Savoie à la merci des brigands. Portez-lui seulement *ces deux livres de musique, si pourtant ils ont pu échapper.* Après cela, tout est dit : il n'a plus de soucis. *Adieu, ma bonne, ma chère maman : ne t'inquiète pas sur mon compte. Adieu!* Hélas! adieu pour toujours.

Il est probable qu'un accès de joie abrégea ses jours. Le 13 mai, il éprouva un serrement de cœur extraordinaire et une inquiétude mortelle sur le sort de son père, dont on n'entendait plus parler depuis la retraite de Tende. Dans ce moment d'angoisse, il en reçut trois lettres à la fois; il en fut ému au point de jeter des cris de joie : cette émotion fut très nuisible, et les effets ne tardèrent pas à le prouver. Le 14, la fièvre sévit : de violents frissons, un épanchement de bile, un mal de cœur pénible, annoncèrent tout ce qu'on avait à craindre. Le lendemain, on essaya l'émétique. La journée du 15 fut calme; mais toujours cette cardialgie cruelle, et point d'appétit. Le 16, on tira la balle; le malade souffrit peu, et parut content,

Tout le monde espéra, excepté celle dont la tendresse inquiète ne put jamais être trompée, sa tante[1]. Un quart d'heure après, il survint une hémorragie qui dissipa toutes les illusions : la qualité du sang révéla l'arrêt du ciel. La consternation fut au comble autour de ce lit de douleurs. Eugène, calme au milieu du désespoir qui l'entourait, servit de consolateur à ses amis. La mort, qui commença à se montrer à lui, le trouva tel qu'elle l'avait vu au Col-Ardent, calme, serein, et n'ayant pas même besoin de la braver. Son âme, *naturellement chrétienne*, se tourna entièrement vers le ciel. L'espèce de sympathie qui rapproche les belles âmes avait amené près de lui un prêtre tel qu'il le lui fallait. Depuis quinze siècles, on ne demandait que la sainteté à cette classe d'hommes; aujourd'hui l'héroïsme qui fait braver la mort est encore leur apanage, comme au siècle de *Dèce* et de *Dioclétien*. Celui qui obtint la confiance de votre Eugène lui accorda la sienne. Il lui apprit comment un gouffre s'était ouvert au milieu de la *grande cité*, et comment il était du nombre de ceux qui voulaient s'y précipiter pour obtenir qu'il se refermât. Eugène se sentit ranimé, exalté, ravi par cette piété intrépide; car tout ce qui portait le caractère de l'héroïsme a fait battre jusqu'à la dernière heure son généreux cœur. Il vit approcher, sans pâlir, le moment terrible. Sa piété tendre, sa conscience pure, sa foi vive, le soutinrent constamment. Il ne doutait point qu'au sortir de cette vie il ne dût s'envoler au séjour de la félicité éternelle. Il souhaita à tous ceux qui l'environnaient le bonheur dont il allait jouir. Il pria pour ses parents, les nomma tous, et ne plaignit qu'eux.

L'orage de la révolution avait poussé jusqu'à Turin un solitaire de l'ordre de la Trappe. L'homme de

1. La marquise de Faverges.

Dieu, présent à ce spectacle, défendait, de la part du ciel, la tristesse et les pleurs : séparé de la terre avant le temps, il ne pouvait plus descendre jusqu'aux faiblesses de la nature. Il accusait nos vœux indiscrets et notre tendresse cruelle; il n'osait point unir ses prières aux nôtres; il ne savait pas s'il était permis de désirer la guérison de l'ange. Son enthousiasme religieux effraya celle qui vous remplaçait auprès de votre fils : elle pria l'anachorète exalté de diriger ailleurs ses pensées, et de ne former aucun vœu dans son cœur, *de peur que son désir ne fût une prière* : beau mouvement de tendresse, et bien digne d'un cœur parent de celui d'Eugène.

La nuit du 18 fut pénible; il éprouva des spasmes violents, et ne prit plus de nourriture, seulement quelques cordiaux. Le 20, le pouls s'éleva encore, mais ce fut le dernier élan d'une flamme prête à s'éteindre. Le soir, tous les symptômes favorables disparurent, et l'espérance s'avanouit : le pouls baissa, la tête s'égara; — il revint à lui; — il embrassa sa tante; — il reçut le dernier sacrement; — il parla beaucoup de son père; — de sa mère; — bientôt...

Oh! s'il avait pu les serrer encore l'un et l'autre dans ses bras défaillants, et coller sur leurs joues humides ses lèvres blanchissantes, quels torrents de délices auraient inondé ce cœur aimant [1] ! Auteurs chéris de ses jours et de ses vertus, vous fûtes son dernier désir, sa dernière pensée! Il eût pardonné plus aisément à la mort qui le séparait de vous, s'il eût pu l'attendre dans vos bras. Sans doute le sang et l'amitié, se surpassant à l'envi, lui prodiguèrent sans relâche les soins les plus tendres, et l'intérêt profond qu'il inspirait de toute part illustra sa der-

1. Assidere valetudini, fovere deficientem, satiari vultu, complexu, non contigit... noster hic dolor, nostrum vulnus. (Tacite, *Agric.*).

nière heure. Cependant son lit ne fut point arrosé d'assez de larmes, et ses yeux, en s'éteignant, désirèrent quelque chose [1].

Sa vie fut trop courte, mais elle fut une suite de jours sereins. Il fut heureux seize ans; ces seize années ont été remplies par de douces occupations, par d'innocents plaisirs, par de glorieux services rendus à sa patrie et à son roi. Il ne connut point les orages des passions ; mais il ressentit vivement l'aiguillon de la gloire, l'exaltation de l'honneur et l'enthousiasme de la vertu : il jouit enfin du plus grand de tous les biens, celui de porter jusqu'à la mort une conscience exempte de reproche, et de ne pas quitter la vie sans avoir acquis dans un âge si tendre des droits à l'estime publique. Il termina sa carrière au lit d'honneur, en finissant sa seizième année et en commençant sa troisième campagne. Il devait, suivant l'expression d'un grand homme, *continuer son père*, et faire longtemps l'ornement de sa patrie : le ciel nous l'a envié ; il ne nous reste que son souvenir.

On imaginerait difficilement un caractère plus parfait. Jamais cet enfant extraordinaire ne montra un seul caprice; jamais le nuage de l'humeur ne s'arrêta sur son front. Plus simple, plus franc, plus gai que ne le sont les enfants de douze ans, il avait à seize le jugement et la force d'âme d'un homme fait, et chaque jour sa raison acquérait une nouvelle vigueur, tandis que son imagination se parait de nouvelles grâces, de grâces franches et naturelles comme lui.

Son extrême modestie le rendait circonspect avec les personnes plus âgées que lui, et il parlait peu dans le monde ; mais, dans le particulier, sa conversation

1. Omnia sine dubio optima parentum assidente amantissima uxore superfuere honori tuo, paucioribus tamen lacrymis compositus es, et novissima in luce desideravere aliquid oculi tui. (Tacite, *Agric.*).

était pleine d'âme, d'intérêt et de raison; on aurait pu le faire opiner dans toute question délicate, où l'expérience n'aurait pas été nécessaire.

Quel tact inné de l'honneur il avait reçu de la nature! Un sentiment douteux ne pouvait germer dans son cœur. C'était toujours vers les voies les plus droites et les plus honnêtes que son inclination l'entraînait. Ah! s'il fût né dans d'autres temps, s'il eût vécu l'âge ordinaire des hommes, il eût été la fleur des chevaliers.

Le spectacle de la vertu le jetait dans l'enchantement et dans l'exaltation, et le mauvais exemple lui était à peu près aussi utile; il mûrissait son jugement et affirmïssait sa morale.

Il avait pour le mensonge, pour l'affectation même et pour l'exagération, qui sont aussi des mensonges, une antipathie inexprimable; cette antipathie était portée au point qu'affectueux et sensible, il se refusait au plaisir d'être caressant, de crainte de paraître outré dans ses démonstrations.

Sa discrétion, sa prudence naturelles, le rendaient le confident le plus sûr qu'on eût jamais pu choisir. Sa modestie et son tact infaillible l'empêchaient toujours de se tromper sur les choses qui, hasardées devant lui ne devaient point être répétées : jamais il ne fut tenté de se faire valoir par la révélation d'un secret qu'il tenait de la confiance ou même de la légèreté d'autrui; et jamais il n'employa de ruse que pour défendre son secret contre l'homme indiscret qui voulait le surprendre.

Le trait le plus marquant de son caractère, celui dont il tirait une véritable originalité, c'était l'absence totale d'amour-propre. Il n'avait nul besoin de ce ressort puissant, si nécessaire aux talents médiocres : mais si son extrême simplicité le dépréciait quelquefois au premier coup d'œil, il en était plus sûrement

aimé et estimé par ceux qui se donnaient le temps de l'observer. Toujours prêt à s'oublier pour les autres, toujours heureux d'obliger ceux mêmes avec lesquels il était le moins lié, il était impossible de le haïr et difficile de ne pas l'aimer. Ses talents le mettaient souvent à même d'obliger ses camarades. Il avait fait un jour, pour deux officiers, deux copies de la dernière ordonnance pour les camps, avec les plans démonstratifs. Son père fut curieux de savoir à qui était destiné un troisième exemplaire qu'il voyait là, tout aussi parfait que les autres. Il était pour *Brisefer*, soldat de sa compagnie, qui le lui avait demandé pour le montrer à son curé, quand il retournerait chez lui.

Les services qu'il s'efforçait de rendre étaient sans faste et sans empressement affecté. Souvent il lui est arrivé, pour n'avoir pas voulu s'excuser, de demeurer chargé des fautes d'autrui, et de garder sur ce point un secret inviolable, sans l'avoir promis.

C'était par pur instinct qu'il était généreux : il n'était point obligé de remporter une victoire sur lui-même, pour être bienfaisant. C'était sa manière d'être : c'était la suite de ce caractère qui le portait toujours à s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des autres. Au camp, sa tente était toujours la dernière tendue ; dans les marches, il ne songeait jamais à son propre bien-être qu'après s'être occupé de celui des soldats. Cet oubli de lui-même, cette candeur, le rendaient cher aux mauvais comme aux bons. Mais, sans repousser personne, il répugnait, par un sentiment inné, à toute liaison vicieuse. Son cœur aimant cherchait un ami de son âge : s'il l'eût trouvé, si cet ami eût été doué d'une âme telle que la sienne, il s'y serait livré sans réserve. — Ah! sans doute il vaut mieux qu'il n'ait pas connu cette douceur : un cœur de plus saignerait dans ce moment; sa mort a fait assez couler de larmes.

Son esprit était aussi juste que son cœur était droit et bon. Observateur attentif, rien n'échappait à son discernement. Souvent une ironie fine assaisonnait ses remarques ; mais c'était toujours l'ironie du goût et de la raison, jamais celle de la causticité.

Ce n'était pas seulement avec exactitude, c'était avec *amour* qu'il se livrait à ses devoirs. Souvent, il s'était trouvé chargé seul de l'administration de sa compagnie, et pendant ce temps rien n'y était négligé : il comptait dans son régiment pour un des officiers les plus exacts et les plus intelligents dans les manœuvres; enfin, il recueillait avec avidité tout ce qui pouvait ajouter à ses connaissances militaires. Cette ardeur infatigable, jointe à une intelligence rare, en avait fait un bon officier dans un âge où l'on tient de si près à l'enfance. Mais cette heureuse avidité d'apprendre ne se bornait point à son métier : elle s'était étendue à toutes les parties de son éducation. A seize ans il savait trois langues; il avait étudié plusieurs parties des mathématiques, et la fortification; il avait un fonds considérable de lecture, et des connaissances assez étendues en histoire naturelle et en géographie. L'air d'Italie avait développé en lui un goût vif pour la musique, et il commençait à jouer agréablement du violon. La culture des arts faisait ses délices, et ses talents étaient aussi vrais que ses vertus : ils étaient, ainsi qu'elles, au-dessus de son âge. Son goût pour la peinture le rendait heureux, et déjà il avait passé de beaucoup, dans ce bel art, les bornes de la médiocrité. Ses derniers dessins, faits dans les huttes de *Laution*, représentaient des groupes de soldats dessinés à la plume d'après nature : plusieurs seraient dignes de *Salvator Rosa*. Le choix de ses sujets aurait seul indiqué la trempe de son âme. Le paysage héroïque, les objets simples et grands de la nature étaient ceux qu'il préférait, et les plus beaux

traits de l'histoire venaient d'eux-mêmes s'offrir à ses crayons. Ses dernières compositions historiques furent *la Mort d'Épaminondas* et celle de *Cléobis* et *Biton*, recompensés de leurs vertus par une mort douce et prématurée. Aimable Eugène! lorsque dans les derniers loisirs d'*Asti*, ton père te voyait traiter ces deux sujets, il ne prévoyait pas que tu dusses montrer sitôt la constance d'*Épaminondas*, et t'endormir du sommeil de *Cléobis*.

Son exactitude à remplir ses devoirs militaires, sa vigueur et sa patience au milieu des plus grandes fatigues, sa tranquillité dans le péril, sa modération et son esprit de justice, lui avaient acquis le respect autant que l'affection des soldats, appréciateurs intègres du mérite de ceux qui les commandent. L'estime de ses braves compagnons d'armes, et les pleurs qu'ils donnèrent à sa mort, sont pour lui le plus bel éloge funèbre. La nouvelle de sa mort répandit une véritable affliction dans le camp : le chevalier B., sous-lieutenant dans sa compagnie, grièvement blessé dans la même affaire, s'écria, en apprenant sa mort : *Ah! ne valait-il pas mieux que je périsse? Ma mort n'eût pas été irréparable comme celle de ce brave Eugène.* Généreux chevalier! vous faisiez ainsi votre éloge sans vous en douter : il faut beaucoup de mérite pour sentir vivement celui des autres.

La valeur, en lui, n'avait rien de théâtral; elle était naturelle comme toutes ses autres qualités. On le voyait aussi calme dans les combats que dans toutes les autres actions de sa vie. Son œil observateur en saisissait l'ensemble, et il faisait, au milieu de la tempête, des remarques qui annonçaient le talent. La première fois qu'il fut exposé au feu du canon, il en compta les coups : il déterra et mit dans sa poche un boulet de six livres, qui s'était enfoncé à ses pieds; il sauta au cou de son père : « Je suis bien heureux, lui

dit-il; je craignais d'avoir peur : tout ceci ne m'a pas fait baisser la tête. » Il a fait de tous les combats où il s'est trouvé des dessins précieux par leur vérité, esquissés quelquefois dans l'action même. A *Versoix*, à *Saint-Germain*, à *Rocca-Barbona*, il dessina et prit des notes au milieu des coups de fusil. Enfin, son courage n'était pas seulement celui d'un guerrier : c'était la fermeté d'un sage, et cette fermeté s'étendait à tout. Il envisageait d'un œil serein la perte de tous les agréments de la vie, et la destruction de la fortune qui l'attendait. Il ne concevait pas seulement qu'il fût possible de balancer entre le devoir de suivre ses drapeaux, et la tentation de conserver l'héritage de ses pères. Dans les derniers jours de sa vie il montra un autre genre de stoïcisme, en supportant la douleur avec fermeté, en bravant le fer cruellement secourable des chirurgiens, qui s'étonnaient de sa patience. En vain l'humanité même semble leur défendre la sensibilité : celui qui le soignait s'était attaché à lui au point de le pleurer. L'inaltérable douceur, le courage héroïque de cette excellente créature avaient gagné son affection.

Enfin, il envisagea sa dernière heure d'un œil fixe et tranquille; et quoiqu'il n'eût éprouvé aucun chagrin sur la terre, quoiqu'il eût joui de tout le bonheur que peuvent donner la nature et la vertu, il ne gémit, en nous quittant, que sur la douleur qui allait empoisonner la vie des amis qu'il laissait.

Il semble que toutes les âmes rares doivent s'annoncer par un extérieur frappant; et c'est dans la physionomie surtout qu'on cherche des signes de cette supériorité. Celui de votre fils, Madame, n'avait cependant rien d'extraordinaire [1]. Les roses de la jeu-

1. Quod si habitum quoque ejus posteri noscere velint, decentior quam sublimior fuit. (TACITE, *Agric.*).

nesse s'étaient même fanées pour lui avant le temps, soit que le hâle et les fatigues les eussent fait disparaître de bonne heure, soit que la nature, qui n'aime pas mentir, se fût hâtée de lui donner une apparence virile. Il ne possédait point ce qu'on appelle la *beauté*; mais il avait je ne sais quelle grâce d'innocence, *plus belle que la beauté* [1]. Toutes ses attitudes respiraient la modestie et la réserve. Sa voix était douce, et d'un timbre qui ne pouvait exprimer la colère ni aiguiser le sarcasme. Son œil bleu tendre était grand, lucide, virginal, plein d'une sage intelligence; et lorsqu'il l'arrêtait sur les objets de son estime ou de son affection, son regard était une caresse. Enfin, quoiqu'il n'eût rien de frappant pour le premier coup d'œil, dès qu'on l'avait observé quelque temps on croyait aisément à ses talents, et volontiers à ses vertus [2].

Tel fut, Madame, l'incomparable enfant que vous avez perdu à seize ans; il a pu illustrer un nom illustre, et laisser de lui un long souvenir. Il n'était pas né, il n'était pas élevé pour les temps abominables où nous vivons : il a quitté ce monde absurde et pervers au moment où l'existence est devenue pour nous un fardeau pénible. Heureux Eugène! le ciel ne t'a rien refusé, puisqu'il t'a donné de vivre sans tache et de mourir à propos [3].

Il n'a point vu, Madame, les derniers crimes du monstre révolutionnaire [4]. Il n'a point vu en Piémont la trahison appelant les hordes dévastatrices sur ce superbe pays, sur ce jardin d'Éden, où toutes les richesses accumulées proclament le gouvernement

1. Gratia oris supererat. (Tacite, *Agric.*).
2. Bonum virum facile crederes, magnum libenter. (Id., *ibid.*)
3. Tu vero, felix Agricola, non vitæ tantum claritate, sed etiam opportunitate mortis. (Id., *ibid.*).
4. Non vidit obsessam curiam, clausum armis senatum. (Id., *ibid.*).

paternel qui le vivifie; il n'a point vu l'auguste Clotilde, sous l'habit du deuil et de la pénitence, parcourant à pied les rues de la capitale, pour aller dans nos temples pleurer les crimes commis et ceux qu'on voulait commettre. Il n'a pas vu en Savoie les restes déplorables d'une noblesse généreuse entassés par d'autres traîtres dans les maisons d'arrêts [1], et, par un raffinement de cruauté inouï, l'épouse séparée de l'époux et la fille du père. Il n'a pas vu son aïeul vénérable traîné dans le cachot des scélérats [2]; de crédules infortunés arrachés du Piémont par un décret solennel de la nation, menacés de perdre leurs biens s'ils n'obéissaient à ce décret tyrannique, et dépouillés sans pudeur de ces mêmes biens après avoir obéi; condamnés à être les témoins silencieux [3] de la destruction de tout ce qu'ils possèdent, et à manger le pain de la misère au milieu de leurs biens, usurpés et saccagés par des brigands. Il n'a pas vu le sexe [4], l'enfance, la vieillesse, la maladie même et la douleur traitées avec une barbarie insultante qui eût fait horreur à des sauvages. Et si notre exil doit finir, si nous devons enfin revoir notre patrie, il ne gémira point avec nous sur des ruines que les mains de deux générations peut-être ne pourront relever. Il ne verra point cette terre flétrie par l'athéisme et par l'anarchie; cette terre naguère florissante, aujourd'hui sans culte et sans lois, dépouillée de tous ses ornements, comme une veuve désolée tendant les mains au ciel,

1. Mox nostræ duxere Helvidium in carcerem manus. (TACITE, *Agric.*).
2. Le marquis de Costa, aïeul du jeune homme, fut longtemps enfermé dans les grandes prisons de Chambéry avec des scélérats, et souffrant des choses qu'on n'a pas la force d'écrire. Il baissa sensiblement dans cette horrible captivité, et mourut peu de temps après.
3. Cum suspiria nostra subscriberentur. (TACITE, *Agric.*).
4. Tot nobilissimarum fœminarum exilia et fugas. (ID., *ibid.*).

qui refuse toujours de l'entendre. Il ne verra point sa fortune abîmée, l'héritage de ses pères dévasté, et par quelles mains, grand Dieu! Ah! pleurons sur nous, pleurons sur tout ce que nous devons encore voir et souffrir, et non sur l'ange qui plane au-dessus de ce fleuve de sang et de fange où nous flottons entraînés, sans savoir où nous aborderons!

Il faut avoir le courage de l'avouer, Madame : longtemps nous n'avons point compris la révolution dont nous sommes les témoins; longtemps nous l'avons prise pour un *événement*. Nous étions dans l'erreur : c'est une *époque*; et malheur aux générations qui assistent aux époques du monde! Heureux mille fois les hommes qui ne sont appelés à contempler que dans l'histoire les grandes révolutions, les guerres générales, les fièvres de l'opinion, les fureurs des partis, les chocs des empires et les funérailles des nations! Heureux les hommes qui passent sur la terre dans un de ces moments de repos qui servent d'intervalles aux convulsions d'une nature condamnée et souffrante! Fuyons, Madame! Mais où fuir? Ne sommes-nous pas attachés par tous les liens de l'amour et du devoir? Souffrons plutôt, souffrons avec une résignation réfléchie, si nous savons unir notre raison à la raison éternelle : au lieu de n'être que des *patients*, nous serons au moins des *victimes*.

Certainement, Madame, ce chaos finira, et probablement par des moyens tout à fait imprévus. Peut-être même pourrait-on déjà, sans témérité, indiquer quelques traits des plans futurs qui paraissent décrétés. Mais par combien de malheurs la génération présente achètera-t-elle le calme pour elle ou pour celle qui la suivra? C'est ce qu'il n'est pas possible de prévoir. En attendant, rien ne nous empêche de contempler déjà un spectacle frappant : celui de la foule des grands coupables immolés les uns par les autres

avec une précision vraiment surnaturelle. Je sens que la raison humaine frémit à la vue de ces flots de sang innocent, qui se mêlent à celui des coupables. Les maux de tout genre qui nous accablent sont terribles, surtout pour les aveugles, qui disent que *tout est bien*, et qui refusent de voir dans tout cet univers un état violent, absolument *contre nature*, dans toute l'énergie du terme. Pour nous, Madame, contentons-nous de savoir que tout a sa raison, que nous connaîtrons un jour. Ne nous fatiguons point à savoir les *pourquoi*, même lorsqu'il serait possible de les entrevoir. La nature des êtres, les opérations de l'intelligence et les bornes des possibles nous sont inconnues. Au lieu de nous dépiter follement contre un ordre de choses que nous ne comprenons pas, attachons-nous aux vérités pratiques. Songeons que l'épithète de *très bon* est nécessairement attachée à celle de *très grand*, et c'est assez pour nous. Nous comprendrons que, sous l'empire de l'être qui réunit ces deux qualités, tous les maux dont nous sommes les témoins ou les victimes ne peuvent être que des actes de justice, ou des moyens de régénération également nécessaires. N'est-ce pas lui qui a dit, par la bouche de ses envoyés : « Je vous aime d'un amour éternel[1]? » Cette parole doit nous servir de solution générale pour toutes les énigmes qui pourraient scandaliser notre ignorance. Attachés à un point de l'espace et du temps, nous avons la manie de rapporter tout à ce point : nous sommes tout à la fois ridicules et coupables.

Qui plus que vous, Madame, a besoin de s'élever à ces hautes et consolantes pensées? Au milieu de cette masse effroyable de maux que la révolution française a versés sur nos têtes, vos souffrances, par un funeste privilège, s'élèvent au-dessus de mille autres. Le

1. Jérémie.

sacrifice même imposé à votre fils disparaît, si on le compare au vôtre : le sien ne fut que la mort ; le vôtre est de lui survivre. Sans doute toutes les consolations humaines se réunissent autour de vous ; mais combien toutes ces consolations sont vaines ! Arrachez donc vos yeux de cette terre, qui n'est plus pour vous qu'un désert ensanglanté. L'homme ne paraît si petit que parce qu'il est courbé vers sa demeure : la stature de cet être est immense ; et s'il a la force de se relever quelquefois, il peut encore porter sa tête jusque dans les régions de la paix. Nous sommes tous entraînés avec la rapidité de l'éclair vers ce moment, le dernier des moments, où toutes les passions qui nous agitent aujourd'hui ne seront plus pour nous que des souvenirs inutiles ou amers. Anticipons sur l'instant solennel où nous finirons de mourir. Soulevez le voile : Eugène est derrière. Jadis Socrate, avant de boire la ciguë, disait à ses amis : « Lorsqu'on disposera de mon corps, ne dites pas qu'on brûle ou qu'on enterre Socrate ; NE ME CONFONDEZ POINT AVEC MON CADAVRE ». La raison seule n'a jamais rien dit de plus beau. Mais Socrate avait besoin de convaincre ses disciples pour les consoler : plus heureux que lui, je n'ai qu'à vous prier de vous servir de vos principes. *Vous ne confondez point* Eugène *avec son cadavre :* la chrysalide grossière est tombée en poudre ; mais le papillon immortel a déployé ses ailes d'or et d'azur pour s'envoler vers sa patrie. Tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons admiré dans votre fils, vit, et ne mourra jamais [1].

Ombre pure et chérie ! si les sentiments qui ont pénétré nos cœurs dans ce monde survivent à la mort, et nous accompagnent dans l'autre ; si, comme de

1. Quidquid ex Agricola amavimus, quidquid mirati sumus, manet mansurumque est... in æternitatee imporum. (TACITE, *Agric.*)

grandes âmes, des âmes généreuses et sensibles aiment à le croire [1], les objets de nos affections ne deviennent point étrangers à notre intelligence au moment où elle se débarrasse de son enveloppe mortelle, reviens! ah! reviens souvent parmi nous! habite encore la demeure solitaire de tes parents désolés! Descends vers eux comme ces génies bienfaisants, envoyés, dans l'enfance du monde, vers les patriarches exilés et voyageurs pour verser dans leur esprit des instructions utiles et dans leur cœur le baume du courage et de la consolation! Viens! tu ne changeras point de séjour : le ciel est partout où se trouve la vertu. La nuit, quand tout se tait, quand la douleur, seule avec elle-même, baigne sa froide couche de larmes amères, plane sur ces têtes chéries, et de ton aile éthérée secoue sur elles une rosée balsamique qui les avertisse de ta présence, et les remplisse de pensées célestes.

Ombre amie, oh! que ne puis-je encore te donner cette espèce d'immortalité qui dépend de notre faible nature! Que ne puis-je communiquer à cet écrit quelques étincelles de cette flamme qui soulève ma poitrine et fait battre mon cœur! Non, ce n'est point assez pour l'amitié de pleurer sur ta cendre; je voudrais faire reconnaître ton âme dans ce tableau, dont les larmes ont peut-être affaibli les couleurs! je voudrais élever un monument durable à tes vertus précoces, qui n'ont brillé qu'un instant; je voudrais, s'il était possible, *te raconter à la postérité* [2], et te faire aimer de nos descendants.

1. Si quis piorum manibus locus, si ut sapientibus placet, etc. (Tacite, *Agric.*).

2. Agricola, posteritati *narratus* et traditus, superstes erit. (Id., *ibid.*).

CORRESPONDANCE INTIME[1]

S. ÉM. LE CARDINAL MAURY[2]

Venise, 1799.

Dans mon voyage de Venise, pendant l'hiver de 1799, j'ai fait connaissance avec le célèbre cardinal Maury. A la première visite que je lui fis, il me parla avec intérêt de ma position embarrassante, et toujours avec le ton d'un homme qui pouvait la faire cesser. En vain je lui témoignai beaucoup d'incrédulité sur le bonheur dont il me flattait : *Nous arrangerons cela*, me dit-il.

Peu de jours après, je le vis chez la baronne de Juliana, Française émigrée, qui avait une assemblée chez elle. Il me tira à part dans une embrasure de fenêtre; je crus qu'il voulait me communiquer quelque chose qu'il avait imaginé pour me tirer de l'abîme où je suis tombé. — Il sortit de sa poche

1. M. Vitte nous a gracieusement autorisés à reproduire les lettres qui suivent. — La maison Vitte, à Lyon, a donné une édition définitive des œuvres de Joseph de Maistre. Outre la correspondance déjà connue par la publication de 1851, cette édition contient des parties nouvelles et fort curieuses, et elle inclut la correspondance diplomatique.

2. Ces notes ont été insérées dans la Correspondance intime par le même éditeur.

trois pommes, qu'on venait de lui donner, et dont il me fit présent pour mes enfants.

Après avoir vu une fois ma femme et mes enfants, il en fit des éloges si excessifs qu'il m'embarrassa. « Je n'estime jamais à demi », me dit-il un jour, en me parlant de moi (je ne comprends pas cependant pourquoi l'estime ne serait pas graduée comme le mérite).

Le 16 février (j'ai retenu cette date), il vint me voir, et passa une grande partie de la matinée avec moi. Le soir, je le revis encore; nous parlâmes longuement sur différents sujets, qu'il rasa à tire-d'aile; j'ai retenu plusieurs de ses idées. Les voici mot à mot :

ACADÉMIE FRANÇAISE. ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie française était seule considérée en France, et donnait réellement un état. Celle des sciences ne signifiait rien dans l'opinion, non plus que celle des inscriptions. D'Alembert avait honte d'être de l'Académie des sciences : un mathématicien, un chimiste, etc., ne sont entendus que d'une poignée de gens; le littérateur, l'orateur, s'adressent à l'univers. A l'Académie française, *nous regardions les membres de celle des sciences comme nos valets*, etc.

LANGUES.

Les langues sont la science des sots (il parlait à un homme qui en *sait* cinq, et en *déchiffre* deux autres). Je me suis mis en tête, une fois, d'apprendre l'anglais; en trois mois, j'entendis les prosateurs; ensuite, ayant fait l'expérience que, dans une demi-heure, je ne lisais que douze pages anglaises de l'*Histoire de Hume*, in-4°, tandis que, dans le même espace de temps, j'en lisais quarante en français, j'ai laissé là l'anglais.

Jamais je n'ai feuilleté un dictionnaire ni une grammaire.

J'ai appris l'italien comme on apprend sa langue, en écoutant; je conversais avec tout le monde, je prêchais même hardiment dans mon diocèse; mais je ne serais pas en état d'écrire une lettre.

En me décrivant les derniers moments de Ganganelli, Son Éminence me disait, le même jour, qu'on entendit le Saint-Père s'écrier à plusieurs reprises : *Miserere mei maximo peccatori!!!* » On voit qu'en effet elle n'a pas pâli sur Priscien.

ANGLAIS.

Les Anglais ne sont vraiment supérieurs que dans le roman. *Clarisse*, *Tom Jones*, etc., sont leurs véritables titres de gloire. L'*Histoire d'Écosse*, de Robertson, ne peut pas se lire; celle de *Charles Quint* a peu de mérite. Hume est un historien *médiocre*, qui s'est fait une réputation d'impartialité par la manière dont il a parlé des Stuarts. Gibbon est impie. Je préfère beaucoup Vertot aux histoires anglaises, surtout dans ses *Révolutions romaines*.

Addison est fort au-dessous de sa réputation. On ne lit plus *le Spectateur*; j'aime mieux La Bruyère.

FRANÇAIS.

Les Français sont fous, et c'est parce qu'ils sont fous que la Révolution s'est faite. Il m'est impossible de vous décrire ce que leur indiscrétion m'a fait souffrir, surtout pendant mon séjour à Rome. L'un m'envoyait des titres de famille par la poste; l'autre, une brochure; un troisième, une estampe roulée autour d'un bel et bon bâton de chêne; — et toujours par la poste. Je recevais vingt mille lettres par an; ne pas répondre aurait été une grande imprudence.

D'abord, c'étaient autant d'ennemis : et puis, tout homme dont la première lettre restait sans réponse en écrivait une seconde, une troisième : il y avait de l'économie à répondre.

Je me suis brouillé avec mon ancien collègue Cazalès, pour n'avoir pu lui envoyer de Rome un passeport qu'il me demandait. Je suis persuadé qu'il ne me pardonnera jamais de n'avoir pas fait ce qu'il m'était absolument impossible de faire.

Voilà encore une foule d'émigrés français chassés du Piémont par la Révolution, et retenus sur la frontière par les derniers ordres du gouvernement autrichien, qui ne veut point d'étrangers dans l'État de Venise : ils m'écrivent pour avoir des passeports; mais comment faire? Dois-je dire aux gouvernants : « Je vous demande une exception *seulement* pour trente »? Notez que ces messieurs ne m'envoient pas un seul papier, un seul titre pour appuyer leur demande. Quelques-uns même, en m'écrivant, ne me donnent pas leur adresse. — Ils sont fous.

BIBLIOTHÈQUES. LIVRES.

Quand on a vu la bibliothèque du Roi, à Paris, on n'a plus rien à voir; celle même du Vatican ne la valait pas. Le cardinal Borgia me demanda un jour si je n'étais point allé voir la bibliothèque de Saint-Marc; je lui répondis que non, et que même je ne la verrais pas. Ma raison était qu'on ne doit point se compromettre avec des bibliothécaires qui se croient des géants et qui vous croient des pygmées, parce qu'ils sont plus forts que vous dans la science des livres et des manuscrits, qui est la plus facile et la plus insignifiante de toutes. J'ai vu des personnages illustres qui ont fait très mauvaise figure pour avoir voulu raisonner avec ces bibliographes. (J'observai à

Son Éminence que l'inconvénient me paraissait égal à l'égard d'un bibliothécaire de Paris. — Elle passa légèrement sur cette objection.) Ces gens-là vous mépriseront profondément, si vous ne savez pas qu'il y a eu tant d'éditions d'un tel livre dans un siècle, et que la meilleure est celle de telle année.

Que m'importe un manuscrit? je préfère beaucoup l'imprimé, que je lis mieux.

Peu de jours après, la conversation étant tombée chez lui sur l'ordre de Malte, il nous dit au coin du feu :

« Si j'avais l'honneur de conseiller le roi de France, je ne serais pas embarrassé de lui suggérer une loi sur l'ordre de Malte. — *Considérant*, » etc. (et Son Éminence nous improvisa toutes les raisons qui motivaient, selon lui, l'inutilité de l'ordre et la nécessité de l'anéantir); il terminait par réunir tous les biens à l'ordre de Saint-Louis. — Il ajouta :

« Il est bien singulier qu'un *gredin* de gentilhomme portugais, Pinto, donne pour quatre à cinq cent mille livres de bénéfices en France. » — Je ne sais pourquoi il nomma ce pauvre Pinto, qui est mort depuis longtemps, plutôt qu'un autre. Mais je rends ses propres expressions.

A MONSIEUR...

Chambéry, 20 février 1786.

Si je ne vous ai pas parlé de Mlle Saint-Val, votre parente, c'est que j'ai rarement de temps de beaucoup parler par lettres. J'ai trouvé sa réputation prodigieusement exagérée, comme tout ce qui vient de France. Elle rend très mal les sentiments tendres, excepté dans *Mérope*, où l'amour maternel parle assez bien par sa bouche. Quant à l'amour tout court, elle n'y entend rien. Elle pleure les déclara-

tions; je vous assure que je n'ai jamais rien vu d'aussi faible. Ses gestes en général sont faux, guindés, monotones, et tous faits devant le miroir. Parce qu'elle n'est pas jolie (est-ce notre faute?), elle est continuellement cachée derrière ses gestes. Un mouchoir éternel, en paravent, brave toutes les lorgnettes, et nous n'avons pas encore vu les mains de cette actrice au-dessous de son front. Sa prononciation n'est pas non plus à l'abri de la critique; elle est souvent affectée et emphatique, ses accents graves ne valent rien. Elle fait sentir désagréablement certaines consonnes finales. Dans *hélas! murs*, *fers*, *plus*, *fils*, etc., l'*s* siffle comme un serpent dans la canicule; mais son plus grand défaut, c'est une certaine exclamation de son invention et qui ne ressemble à rien. C'est un cri qui prend la place des *eh!* et des *ah!* très communs dans la tragédie. Mme de Morand, qui la contrefait parfaitement, vous donnera ce plaisir quand vous la verrez; en attendant, imaginez un vigoureux Auvergnat qui assène son coup de hache. Prenez la bouffée de respiration qu'il lance du creux de son poumon pour se soulager, joignez-y le ton pleureur, c'est à peu près cela. Les poètes durs sont précisément ceux qu'elle rend le mieux. Elle ne sait pas déclamer Racine, elle rend mieux Voltaire, parce qu'il est plus sentencieux et moins naturel. Elle ne nous a rien donné de Corneille, ni de Crébillon, parce qu'apparemment ces petits écrivains ne sont pas dignes de son talent : mais Du Belloi, Lemierre et compagnie, voilà ses bons amis, et certainement ils lui doivent une statue. Malgré ces défauts, votre belle-sœur peut passer pour une grande actrice, pourvu qu'elle ne sorte pas de son genre. Elle exprime fort bien la fureur, la jalousie, le désespoir, en un mot tous les sentiments fougueux et déchirants; il faudrait seulement l'avertir de ne pas s'em-

porter, car alors elle hurle et fatigue l'oreille. Pour parcourir tout son catalogue, elle a été attendrissante, vraie, même admirable, dans Mérope et Hypermnestre, passable dans Alzire et Aménaïde, grande, excellente dans Zelmire (ceci est sur parole), mais dans Gabrielle de Vergi, naturelle, admirable, déchirante, sublime. Le cri qu'elle fit lorsqu'elle reconnut Raoul n'était pas de l'Auvergnat; c'était celui de la nature, et il résonne encore dans mon oreille; enfin elle me donne une idée de la perfection, et, après ce que je vous ai dit, vous pouvez m'en croire! Conclusion : son talent est grand, mais mêlé de grands défauts, et la sphère en est assez étroite. Il est vrai qu'on a dérogé en sa faveur aux idées patriciennes, au point de la faire inviter solennellement à un bal de noblesse. Le bal était superbe et cette puissante reine de tout pays en fut surprise. Elle eut le bon esprit de venir dans la plus grande simplicité : robe noire, chapeau tout uni, et point de diamants. Il était fort question d'un souper au Casin, mais on n'a pu s'accorder. Oh! c'est cela une grande affaire.

A propos de fête, on vous aura sans doute parlé de celle qui a été donnée l'autre jour chez le marquis d'Yenne, par vingt souscripteurs dont j'étais. On l'a baptisée *journée anglaise*. On s'est assemblé à midi pour se séparer le lendemain à quatre heures du matin. Sur mon honneur je n'y comprends plus rien : je crois qu'à mesure que nous nous ruinons, nous devenons plus grands seigneurs; c'est un assez beau phénomène, mais qu'il faut cependant croire. D'abord, thé, café, chocolat, beurre, etc., jeu de société et concert. A cinq heures, le dîner, soixante-cinq personnes à table, trente autour, et sur la table, tout le premier chapitre de la Genèse. Tout ce qui rampe, tout ce qui nage, tout ce qui vole, tout ce qui chante, tout ce qui beugle, tout ce qui bêle y était. Pour vous

divertir, je vous envoie le menu. Cent personnes servies en vaisselle plate (même les assiettes), et le dessert en vermeil, couteaux, fourchettes et cuillers (en conscience). Ensuite bal, tous les bonbons possibles, et la *macédoine*. Que manquait-il à cela? Vous, mon cher, vous, bon citoyen, qui prenez tant de part à ce qu'on fait de bien ici, et qui êtes fait pour embellir toutes les fêtes. Si par hasard *embellir* vous paraît convenir trop à une femme, effacez, et mettez dessus *compléter*.

J'aurais encore tout plein de choses à vous dire sur la journée anglaise, qui nous coûte 100 louis, par parenthèse, mais je n'ai ni temps ni papier. Adieu, cher et bon ami. Tout à vous. Baisez pour moi la couvée; et comment se porte la poule? Je la prie d'agréer mes respects. Mes frères vous redisent mille choses tendres.

A MADAME CONSTANTIN, SA SŒUR [1]

Chambéry, 17 février 1792.

Non, je ne me priverai point du plaisir d'adresser une lettre à *Madame Constantin*. C'est une jouissance pour moi et j'en veux écrire la date dans mon journal. Eh bien! ma douce Thérésine, te voilà donc *chez toi*. Oh! le grand mot et qu'il est agréable à prononcer! Dis moi, donc, mon cœur, combien as-tu fait de tours dans ta campagne? Combien as-tu de chambres et de cabinets? Combien as-tu de journaux de terre, de bœufs, de vaches, de moutons, de poules et de coqs? J'espère bien qu'on ne dira pas de toi comme de Perrette : « Adieu, veau, vache, cochon, couvée ». Tu ne bâtiras point de châteaux en

1. Elle venait de se marier.

Espagne : plus heureux que Perrette, tu tiens des réalités, et je tiens pour sûr que la sagesse les fera fructifier. Oh! qu'il me tarde de t'embrasser chez toi, ma bonne amie, et d'y voir le bonheur fixé par ta bonne conduite! Après le moment où j'ai vu la certitude de ton établissement, il n'y en aura pas de plus doux pour moi, que celui où je sauterai à bas de ma voiture dans ta cour.

> Courez, volez, heures trop lentes
> Qui retardez cet heureux jour.

J'ai joui d'ici de ton entrée triomphale à la Roche. Quel temps! quel soleil fait exprès! et la preuve que la Providence s'en mêlait, c'est que, d'abord après ton arrivée l'hiver est revenu de plus belle nous faire la guerre à outrance; on se souffle dans les doigts comme au mois de janvier, et même davantage; car il s'est élevé une bise noire ou grise qui nous perce comme cinquante millions d'aiguilles de Paris. Ce qu'il y a de vraiment fatal, c'est que si elle continue à faire la diablesse, elle va nous priver d'une mémorable mascarade, qui doit avoir lieu lundi prochain. Trente chevaliers modernes, habillés en chevaliers anciens, courront la ville et rompront des lances comme dans le XIIe siècle; on portera une bannière, et sur la bannière on lira : *Le roi, l'honneur et les dames*. Les dames seront aussi masquées, je ne sais comment; enfin, ce sera une belle chose, Dieu aidant : mais j'ai peur que quelque cheval ne s'abatte, et que les bourgeois ne disent que la chevalerie est à bas. Enfin nous verrons, et nous introduirons certainement Madame Constantin de la Bâtie, que j'embrasse de tout mon cœur, avec un attachement fraternel, paternel, éternel.

A vous, monsieur Constantin.

Tout est commun entre époux, mon cher ami, jus-

qu'au papier : ainsi, *je vous fais la présente* sur la même feuille, pour vous dire que pour les femmes comme pour les montres on a six mois d'essai ; aussi, mon très cher, si tu n'es pas content de la tienne (femme), si elle ne marche pas exactement, si elle a des quintes, si la répétition t'ennuie, tu peux me la renvoyer. Si, au contraire, tu en es content à midi et à minuit, il faut aussi m'en faire part, que je puisse te témoigner ma satisfaction de voir que tu aies trouvé une bonne pièce dans mon magasin. Raconte-moi un peu ton entrée à la Roche. Sans compliment, ta moitié a-t-elle eu bonne façon à pied le long de cette superbe rue? S'est-on mis aux fenêtres? a-t-on approuvé ton choix? ma vanité est aussi intéressée que la tienne à toutes ces nouvelles; aussi, je veux être instruit. Embrasse Bans et la bonne Nanne. Ces deux personnages sont-ils sages chez toi? S'ils font du désordre dans la paroisse, et si le curé n'en est pas content, je ne les laisserai plus sortir sans moi. — Adieu, très cher frère; ma pensée passe une partie du jour à Truaz, et ton bonheur est devenu pour moi une de mes affaires les plus capitales.

A M. LE BARON VIGNET DES ÉTOLES

Lausanne, 28 octobre 1794.

Rien ne marche au hasard, mon cher ami; tout a sa règle, et tout est déterminé par une puissance qui nous dit rarement son secret. Le monde politique est aussi réglé que le monde physique; mais comme la liberté de l'homme y joue un certain rôle, nous finissons par croire qu'elle y fait tout. L'idée de détruire ou de morceler un grand empire est souvent aussi absurde que celle d'ôter une planète du système pla-

nétaire, quoique nous ne sachions pas pourquoi. Je vous l'ai déjà dit : dans la société des nations comme dans celle des individus, il doit y avoir des grands et des petits. La France a toujours tenu et tiendra longtemps, suivant les apparences, un des premiers rangs dans la société des nations. D'autres nations, ou, pour mieux dire, leurs chefs, ont voulu profiter, contre toutes les règles de la morale, d'une fièvre chaude qui était venue assaillir les Français, pour se jeter sur leur pays et le partager entre eux. La Providence a dit que non ; toujours elle fait bien, mais jamais plus visiblement, à mon avis : notre inclination pour ou contre les Français ne doit point être écoutée. La politique n'écoute que la raison. Votre mémoire n'ébranle nullement mon opinion, qui se réduit uniquement à ceci : « Que l'empire de la coalition sur la France et la division de ce royaume seraient un des plus grands maux qui pussent arriver à l'humanité ». Je me suis formé une démonstration si parfaite de cette proposition, que je ne désespérerais pas de vous convertir vous-même, mais non par écrit, car ce serait un traité dans les formes.

Je vous remercie cependant très fort de ce mémoire, qui est une très bonne pièce historique : faites attention, au reste, que vous prenez presque tous vos exemples dans un seul règne, ce qui n'est pas juste : d'ailleurs, quelle nation n'a pas abusé de son pouvoir quand elle l'a pu? Si vous écoutiez des natifs Mexicains ou Péruviens, ils vous prouveraient que les plus exécrables des hommes sont les Espagnols. Qu'est-ce que l'Europe n'eut pas à souffrir de Charles V, qui l'aurait toute conquise, sans les Français? Tout ce que vous reprochez à Louis XIV ne peut entrer en comparaison avec trois cents vaisseaux pris par les Anglais en 1756 sans déclaration de guerre, encore

moins avec l'exécrable partage de la Pologne. Enfin, mon cher ami, je vous répète que nous sommes d'accord sans le savoir. Il est naturel que vous désiriez les succès de la coalition contre la France, parce que vous y voyez le bien général. Il est naturel que je ne désire ces succès que contre le jacobinisme, parce que je vois dans la destruction de la France le germe de deux siècles de massacres, la sanction des maximes du plus odieux machiavélisme, l'abrutissement irrévocable de l'espèce humaine, et même, ce qui vous étonnerait beaucoup, une plaie mortelle à la religion : mais tout cela exigerait un livre.

Quant à l'autre point sur lequel, à mon véritable regret, il me semble que nous ne sommes pas parfaitement d'accord, c'est la révolution (quelconque) qui me paraît infaillible dans tous les gouvernements. Vous me dites à ce sujet que les peuples auront besoin de gouvernements *forts*, sur quoi je vous demande ce que vous entendez par là? Si la monarchie vous paraît *forte* à mesure qu'elle est plus *absolue*, dans ce cas Naples, Madrid, Lisbonne, etc., doivent vous paraître des gouvernements vigoureux. Vous savez cependant, et tout le monde sait, que ces monstres de faiblesse n'existent plus que par leur aplomb. Soyez persuadé que, pour *fortifier* la monarchie, il faut l'asseoir sur les lois, éviter l'arbitraire, les commissions fréquentes, les mutations continuelles d'emplois et les tripots ministériels. Voyez, je vous prie, ce que nous étions devenus, et comme on avait repoussé vos idées même de bon ordre, quoique très modérées et ne touchant nullement à la prérogative de la couronne.

Tout à vous, mon cher ami.

A MADEMOISELLE ADÈLE DE MAISTRE

Turin, 3 juin 1797.

J'ai été très content, ma bonne petite Adèle, de l'extrait du *Rédacteur* que tu m'as envoyé. Il est très bien choisi, et contient des vérités intéressantes. Quand on cite les journaux, il faut citer le jour et l'an, et même le numéro, si l'on peut, pour le retrouver à volonté; par exemple : *Rédacteur* du samedi 27 mai 1797, n° 185. Quand il s'agit de livres, on cite le tome, le chapitre, et quelquefois la page. Voilà, mon enfant, une petite leçon que je te donne en passant; car, en te louant sur ce que tu fais de bien, je tâche toujours de te conduire à faire encore mieux, rien ne me faisant plus de plaisir que d'avoir de nouvelles raisons de t'aimer.

J'ai aussi été très content du *verbe chérir* que tu m'as envoyé. Je veux te donner un petit échantillon de conjugaison, mais je m'en tiendrai à l'*indicatif*, c'est bien assez pour une fois.

Je *te chéris*, ma chère Adèle : tu *me chéris* aussi, et maman *te chérit* : nous vous *chérissons* également Rodolphe et toi, parce que vous êtes tous les deux nos enfants, et que vous nous *chérissez* aussi également l'un et l'autre; mais c'est précisément parce que vos parents vous *chérissent* tant, qu'il faut tâcher de le mériter tous les jours davantage. Je te *chérissais*, mon enfant, lorsque tu ne me *chérissais* point encore; et ta mère te *chérissait* peut-être encore plus, parce que tu lui as coûté davantage. Nous vous *chérissions* tous les deux lorsque vous ne *chérissiez* encore que le lait de votre nourrice, et que ceux qui vous *chérissaient* n'avaient point encore le plaisir du retour. Si je t'ai *chérie* depuis le berceau, et si tu m'as *chéri*

depuis que tu as pu te dire : Mon papa m'a toujours *chérie ;* si nous vous avons *chéris* également, et si vous nous avez *chéris* de même, je crois fermement que ceux qui *ont tant chéri* ne changeront point de cœur. Je te *chérirai* et tu me *chériras* toujours, et il ne sera pas aisé de deviner lequel des deux *chérira* le plus l'autre. Nous ne *chérirons* cependant nos enfants, ni moi, ni votre maman, que dans le cas où vous *chérirez* vos devoirs. Mais je ne veux point avoir de soucis sur ce point, et je me tiens pour sûr que votre papa et votre maman vous *chériront* toujours.

Marque-moi, mon enfant, si tu es contente de cette conjugaison, et si tous les temps y sont (pour l'indicatif). Adieu, mon cœur.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

Cagliari, 13 janvier 1802.

Mon très cher enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque Dieu ne veut pas encore me donner celui de te voir. Peut-être tu ne sauras pas me lire couramment, mais tu ne manqueras pas de gens qui t'aideront à déchiffrer l'écriture de ton vieux papa. Ma chère petite Constance, comment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis petits bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise? Je ne puis me consoler d'être si loin de toi; mais prends bien garde, mon cher enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi : quand même tu ne me connais pas, je ne suis pas moins dans ce monde, et je ne t'aime pas moins que si tu ne m'avais jamais quitté. Tu dois me traiter de même, ma chère

petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit tout comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue : pour moi, je pense continuellement à toi; et pour y penser avec plus de plaisir, j'ai fabriqué dans ma tête une petite figure espiègle, qui me semble être ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines petites fantaisies; mais tout cela n'est rien, je sais qu'elles ne durent pas. Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout avec ta bonne maman et ta tante, qui ont tant de bontés pour toi : toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait un peu; mais ce sont des discours de mauvaises langues que le bon Dieu ne bénira jamais. Si tu en entends parler, tu n'as qu'à dire que les enfants gâtés réussissent toujours. Je ne veux point que tu te mettes en train pour répondre à cette lettre; je sais que la bonne maman veut ménager ta petite taille, et elle a raison. Tu m'écriras quand tu seras plus forte; en attendant, je suis bien aise de savoir que tu aimes beaucoup la lecture, et que tu sais ton *Télémaque* sur le bout du doigt. Je voudrais bien parler avec toi de la grotte de Calypso et de la nymphe Eucharis que j'aime bien, mais cependant pas autant que toi. Je voudrais aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte. Un bon oncle, que tu ne connais pas encore, te portera bientôt de ma part un livre qui t'amusera beaucoup : il est tout plein de belles images, et, dès qu'on t'aura expliqué comment il faut se servir du livre, tu pourras t'amuser

toute seule. Adèle et Rodolphe s'en sont bien divertis; à présent, c'est ton tour : je te le donne, et quand tu le feuilletteras, tu ne manqueras jamais de penser à ton papa.

Ta maman, ton frère, ta sœur t'embrassent de tout leur cœur; et moi, ma chère enfant, juge si je t'embrasse, si je te serre sur mon cœur, si je pense à toi continuellement! Adieu, mon cœur; adieu, ma Constance. Mon Dieu, quand pourrai-je donc te voir?

A MADAME LA BARONNE DE PONT

Saint-Pétersbourg, ... juillet 1804.

Avec tout le respect que je vous dois, Madame, je ne puis être de votre avis sur le grand événement qui fixe les yeux de l'Europe, et qui me paraît unique dans l'histoire. Vous y voyez l'établissement définitif, la consolidation du mal; moi je persiste à le regarder comme un événement heureux dans toutes les suppositions possibles. Un examen approfondi n'a fait que me confirmer dans ce sentiment, et voici mes raisons :

Tout le monde sait qu'il y a des révolutions heureuses et des usurpations très criminelles dans leur principe, auxquelles cependant il plaît à la Providence d'apposer le sceau de la légitimité par une longue possession. Qui peut douter que Guillaume d'Orange ne fût un très coupable usurpateur? Et qui peut douter encore que George III ne soit un très légitime souverain?

Si la maison de Bourbon est décidément proscrite (*quod abominor*), il est bon que le gouvernement se consolide en France. J'aime bien mieux Bonaparte roi que simple conquérant. Cette farce impériale

n'ajoute rien du tout à sa puissance, et tue sans retour ce qu'on appelle proprement la *révolution française*, c'est-à-dire l'*esprit révolutionnaire*, puisque le plus puissant souverain de l'Europe aura autant d'intérêt à étouffer cet esprit, qu'il en avait à le soutenir et à l'exalter lorsqu'il en avait besoin pour parvenir à son but. Nous n'avons plus à craindre que des révolutions *tamerlaniques*, c'est-à-dire des conquêtes. Mais, à cet égard, le titre n'y fait rien, le danger était le même, et plus grand encore; car le titre légitime (même en apparence) en impose jusqu'à un certain point à celui qui le porte. N'avez-vous pas observé, Madame, que dans la noblesse, qui n'est, par parenthèse, qu'un *prolongement de la souveraineté*, il y a des familles usées au pied de la lettre? La même chose peut arriver dans une famille royale : il y a même une raison physique de cette décadence, raison sur laquelle on s'obstine à fermer les yeux, et qu'il serait cependant très bon de connaître, puisqu'on peut la prévenir; mais ce sujet me mènerait trop loin. La maison de Bourbon est-elle arrivée au point de répéter la chute inévitable des Carlovingiens? Les partisans du *nouvel homme* le disent en France; mais j'ai de très bonnes raisons de croire le contraire, et je me complais à le penser; car c'est la maison à laquelle je suis le plus attaché après celle à laquelle je dois tout. Il y a cependant quelque chose à prendre dans toutes ces déclamations de Paris. Les Bourbons français ne sont certainement inférieurs à aucune race régnante, ils ont beaucoup d'esprit et de bonté; ils ont de plus cette espèce de *considération* qui naît de la grandeur antique, et, enfin, l'utile instruction que donne nécessairement le malheur; mais, quoique je les croie très capables de *jouir* de la royauté, je ne les crois nullement capables de la *rétablir*. Il n'y a certainement qu'un usurpateur de génie qui ait la

main assez ferme et même assez dure pour exécuter cet ouvrage. Ses crimes même y servent infiniment : il y a deux choses qu'une puissance légitime ne peut exécuter. Qu'aurait fait le roi au milieu de tous ces décombres? Soit qu'il eût voulu transiger avec les préjugés ou les fouler aux pieds, ces préjugés l'auraient de nouveau et irrévocablement détrôné. Laissez faire Napoléon. Laissez-le frapper les Français avec sa verge de fer; laissez-le emprisonner, fusiller, déporter tout ce qui lui fait ombrage; laissez-le faire une Majesté et des Altesses impériales, des maréchaux, des sénateurs héréditaires, et bientôt, n'en doutez pas, des chevaliers de l'ordre; laissez-le graver des fleurs de lis sur son écusson vide, etc., etc. Alors, Madame, comment voulez-vous que le peuple, tout sot qu'il est, n'ait pas l'esprit de se dire : « Il est donc vrai qu'une grande nation ne peut être gouvernée en république! Il est donc vrai qu'il faut nécessairement tomber sous un sceptre quelconque, et obéir à celui-ci ou à celui-là! Il est donc vrai que l'égalité est une chimère! » Des idées aussi simples se présenteront à tous les esprits; mais, je vous le répète, jamais le roi n'aurait pu les faire entrer dans les têtes; il n'y aurait eu qu'un cri : *Le voilà qui revient avec ses ducs, ses cordons, etc. Quelle nécessité de rétablir des distinctions odieuses?* etc. Aujourd'hui les Français voient ce qu'il en est, et il ne faut pas autant d'esprit qu'ils en ont pour être parfaitement convertis. L'esprit de l'armée surtout ne peut être mis en question que par des hommes qui n'ont nulle connaissance. — Je reprends donc mon terrible dilemme : — Ou la maison de Bourbon est *usée* et condamnée par un de ces jugements de la Providence dont il est impossible de se rendre raison, et, dans ce cas, il est bon qu'une nouvelle race commence une succession légitime, celle-ci ou celle-là, n'importe à l'univers; — ou

cette famille auguste doit reprendre sa place, et rien ne peut lui être plus utile que l'accession passagère de Bonaparte, qui hâtera sa propre chute et rétablira toutes les bases de la monarchie sans qu'il en coûte la moindre défaveur au prince légitime. Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je sais bien que ceux qui disent : *C'est fini!* n'y entendent rien. Au contraire, le couronnement de Bonaparte augmente la chance en faveur du roi. Ce prince a malheureusement de très grands préjugés contre lui. Il y a longtemps que je les ai combattus, suivant mes forces, d'une manière qui m'a valu de sa part une très honorable approbation que je n'attendais nullement; mais passons. Je dis que *chaque mouvement de haine envers l'usurpateur se tourne en amour pour le prétendant*. C'est ainsi, je l'espère, que se formera l'opinion dont le roi légitime a besoin.

Quant au rétablissement de la maison de Savoie, je persiste toujours à le croire impossible, tant que le *Dæmonium meridianum* tiendra le sceptre; il faut qu'il soit renversé, ou par la maison de France (*quod felix faustumque sit*), ou par un autre pouvoir quelconque, avant que je puisse songer à revoir Turin.

Au reste, Madame, je sens à merveille que je puis être trompé par mon inclination bien naturelle pour la maison de France, dont la restauration serait la cause immédiate de celle de Savoie. Cependant, en me dépouillant, autant qu'il est possible à l'homme, de toute espèce d'illusion, de devoir et d'inclination, je crois qu'il est impossible que Bonaparte établisse une nouvelle dynastie.

Si cette lettre était un livre, et si je pouvais m'enfoncer dans une certaine métaphysique que je me suis faite, peut-être que je vous ferais partager les mêmes opinions; mais prenons la voie la plus courte de l'expérience. La politique est comme la physique;

il n'y en a qu'une de bonne : c'est l'expérimentale. Je dis donc : Ouvrez l'histoire, et montrez-moi un simple particulier qui soit monté subitement au rang suprême, et qui ait commencé une dynastie royale : cela ne s'est jamais vu; donc je suis fondé à croire que la chose est impossible : autrement, comment serait-il possible que, parmi les chances infinies des événements politiques, celle-là ne se fût jamais présentée? Charlemagne était Pépin, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus grand dans l'Europe. Il touchait au trône, et la force seule des choses l'y avait pour ainsi dire placé. Hugues Capet, qui remplaça à son tour les Carlovingiens, était duc de Paris, premier pair de France, fils de Hugues le Grand, et son origine se perdait dans les siècles. Les Stuarts furent renversés par un autre prince, et leur sang même ne quitta pas le trône, puisque la reine Anne était Stuart; enfin, ces familles étaient, pour ainsi dire, *mûres pour la royauté*. Mais voyez Cromwell, qui était dans le cas de Bonaparte, sa race n'a pas tenu : « C'est parce que son fils ne voulut pas régner », disent les bonnes gens. — *O bella* [1] ! — Est-ce qu'il n'y a pas une cause à tout? Mais je dis que ces familles ne tiennent pas, et c'est tout ce que je puis dire : je me crois donc bien fondé à croire que la commission de Bonaparte est de rétablir la monarchie, et d'ouvrir tous les yeux en irritant également les royalistes et les jacobins, après quoi il disparaîtra, lui ou sa race : quant à l'époque, il serait téméraire de conjecturer; tout homme sage doit dire : « *Nescio diem neque horam* ». Mais, à voir la manière dont les choses vont, il est bien permis de faire des suppositions favorables.

Vous voyez, Madame, que si je me trompe, c'est au moins sur de bonnes raisons, et après avoir examiné

1. Exclamation italienne usitée dans le langage familier.

la chose bien attentivement; d'autant plus que, comme vous le sentez assez, je ne fais que raser le sujet.

Malgré la solidité de votre esprit et vos inclinations sérieuses, je m'aperçois cependant que je me suis enfoncé, plus qu'il ne convient avec une dame, dans les hautes régions de la philosophie de l'histoire. Parlons d'autre chose, par exemple, de la pluie et du beau temps, du chaud et du froid : c'est un sujet, comme vous savez, inépuisable.

La belle saison s'étant déclarée à l'ordinaire vers le commencement de mai, et tout le monde étant à la campagne, il s'est élevé un froid dont on m'assure qu'il n'y a pas d'exemple. Hier, j'ai passé la journée chez l'ambassadeur d'Angleterre, qui est à la campagne, sur la route de Cronstadt. Nous ne quittâmes le feu qu'un instant pour regarder quelques vaisseaux dans le golfe, avec sa lunette. Aujourd'hui, j'ai allumé le feu par besoin; je ne sais combien durera cette bizarrerie. Ici, on couvre la campagne d'or pour vaincre la nature de toutes les manières; car il faut vaincre le climat et la qualité du terrain. Je viens de voir dépenser 10 000 roubles pour creuser un fossé autour d'une possession dont le sol n'a coûté que 25 roubles. Tout cela, pour trois mois dans de très belles années, et pour six semaines au plus dans les mauvaises. Rien ne coûte, pourvu qu'on jouisse. En voyant ces magnificences, je vais pensant à tout ce que la bonne nature faisait pour nous *de sa pleine puissance*. Et la vue des serres me rejette dans les mélancoliques idées de la politique. Je vous en fais grâce, Madame, sachant bien que dans ce genre vous n'avez pas besoin d'*excitateur*. J'aime bien mieux vous renvoyer au début de ma lettre, et enfoncer avec vous le regard dans les consolantes perspectives de l'espérance.

A MADEMOISELLE ADÈLE DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 26 décembre 1804.

Voici, je crois, ma très chère enfant, le premier sermon que je t'aurai adressé de ma vie; et encore il te fait honneur, puisqu'il ne roulera guère que sur l'excès du bien. Je suis enchanté de ton goût pour la lecture, et jusqu'à présent je n'avais pas fait grande attention au dégoût qui en résulte pour les ouvrages de ton sexe; mais comme tu as déjà bâti d'assez bons fondements, et que je crains que tu ne sois entraînée trop loin, je veux te dire ma pensée sur ce point important, d'autant plus que, par certaines choses qui me sont revenues par ricochet, je vois que certaines gens commencent à raisonner sur tes goûts.

Tu as probablement lu dans la *Bible*, ma chère Adèle, « *La femme forte entreprend les ouvrages les plus pénibles, et ses doigts ont pris le fuseau* ». Mais que diras-tu de Fénelon, qui décide avec toute sa douceur : « *La femme forte file, se cache, obéit, et se tait* ». Voici une autorité qui ressemble fort peu aux précédentes, mais qui a bien son prix cependant : c'est celle de Molière, qui a fait une comédie intitulée *les Femmes savantes*. Crois-tu que ce grand comique, ce juge infaillible des ridicules, eût traité ce sujet s'il n'avait pas reconnu que le titre de femme savante est en effet un ridicule? Le plus grand défaut pour une femme, mon cher enfant, *c'est d'être homme*. Pour écarter jusqu'à l'idée de cette prétention défavorable, il faut absolument obéir à Salomon, à Fénelon, et à Molière; ce trio est infaillible. Garde-toi bien d'envisager les ouvrages de ton sexe du côté de l'utilité matérielle, qui n'est rien; ils servent à prouver que tu es femme et que tu te tiens pour telle, et c'est beau-

coup. Il y a d'ailleurs dans ce genre d'occupation une coquetterie très fine et très innocente. En te voyant coudre avec ferveur, on dira : « Croiriez-vous que cette jeune demoiselle lit Klopstock et le Tasse? » Partant, ma fille, prie ta mère, qui est si généreuse, de t'acheter une jolie quenouille, un joli fuseau; mouille délicatement le bout de ton doigt, et puis vrrrr! et tu me diras *comment les choses tournent.*

Tu penses bien, ma chère Adèle, que je ne suis pas ami de l'ignorance; mais dans toutes les choses il y a un milieu qu'il faut savoir saisir : le goût et l'instruction, voilà le domaine des femmes. Elles ne doivent point chercher à s'élever jusqu'à la science, ni laisser croire qu'elles en ont la prétention (ce qui revient au même quant à l'effet); et à l'égard même de l'instruction qui leur appartient, il y a beaucoup de mesures à garder : une dame, et plus encore une demoiselle, peuvent bien la laisser apercevoir, mais jamais la montrer.

Voilà ma bonne Adèle, ce que j'avais à te dire sur ce chapitre important; et j'attends de ton bon sens, de ta volonté ferme et de ta tendresse pour moi, que tu me donneras pleine satisfaction. Je suis parfaitement content de toi, mon cher enfant; je m'occupe de toi jour et nuit, imaginant ce qui peut perfectionner ton caractère : c'est dans cet esprit que je t'adresse ce petit sermon paternel. Ainsi, garde-toi de prendre des instructions pour des reproches.

A propos, j'espère que ta mère t'a fait ma commission au sujet des bals. Je sais ce qu'on doit aux circonstances; mais jamais tu ne dois danser dans le palais du roi, je te le défends expressément, et il en faut dire la raison tout haut : *Jamais je ne danserai dans le palais du roi à qui mon père doit tout.* Puisque je te l'écris en toutes lettres, je n'ai pas peur qu'on lise à la poste. La délicatesse, la fidélité, l'honneur

sont respectés partout. D'ailleurs, si l'on vous chasse, vous savez le chemin de Venise.

A M. LE CHEVALIER DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 14 février 1805.

Frère Nicolas, je commençais à croire que tu me méprisais, et je tenais déjà la plume pour t'en demander raison, lorsque voilà la gente épître à l'ami Xavier qui nous a fait un plaisir infini, en nous prouvant que tu ne nous avais point retiré tes bontés. Sur tous ces *nous*, tu vas dire : « Est-ce que vous êtes ensemble, messieurs mes frères? » Nous l'étions, mon cher ami, lorsque ta lettre est arrivée. Un beau matin que je songeais creux dans mon lit, j'entends ouvrir ma porte avant que la sonnette eût donné le signal. Surpris de cette violation de l'étiquette, je crie : *Qu'est-ce que c'est donc que cela*? C'est ton frère, me répond Xavier, en ouvrant mes rideaux. Comme l'heure des apparitions était passée depuis longtemps, je n'eus pas le moindre doute sur la réalité de l'aventure. Je te laisse à penser si nous nous sommes gaudis ensemble. Cette réunion, au reste, n'a pas été de longue durée. Il était venu avec un jeune chambellan qui a ses affaires à Pétersbourg et une jolie femme à Moscou. Ses projets n'ayant pu s'exécuter ici, le contre-poids de Moscou l'a entraîné au bout de seize jours bien comptés; et mon frère, qui lui avait promis de ne pas l'abandonner, a dû repartir aussi. — Il a donc fait quatre cents lieues pour passer seize jours avec moi. Cela s'appelle en Russie *une course*. Je commence à m'y habituer. Moi qui mettais jadis des bottes pour aller à Sonaz, si je trouvais du temps, de l'argent et des compagnons, je me sens tout prêt à faire *une course* à Tobolsk, voire au Kamtschatka. Peu à peu je me suis mis à mépriser

la terre; elle n'a que neuf mille lieues de tour. — Fi donc! c'est une orange. Quelquefois, dans mes moments de solitude, que je multiplie autant qu'il est possible, je jette ma tête sur le dossier de mon fauteuil; et là, seul au milieu de mes quatre murs, loin de tout ce qui m'est cher, en face d'un avenir sombre et impénétrable, je me rappelle ces temps où, dans une petite ville de ta connaissance, la tête appuyée sur un autre dossier, et ne voyant autour de notre cercle étroit (quelle impertinence, juste ciel!) que de petits hommes et de petites choses, je me disais : « Suis-je donc condamné à vivre et mourir ici comme une huître attachée à son rocher? » Alors je souffrais beaucoup : j'avais la tête chargée, fatiguée, *aplatie* par l'énorme poids du *rien*; mais aussi quelle compensation! Je n'avais qu'à sortir de ma chambre pour vous trouver, mes bons amis. Ici tout est grand, mais je suis seul; et, à mesure que mes enfants se forment, je sens plus vivement la peine d'en être séparé. Au reste, je ne sais pas trop pourquoi ma plume, presque à mon insu, s'amuse à te griffonner ces lignes mélancoliques, car il y a bien quelque chose de mieux à t'apprendre. Xavier rentre au service de la manière la plus agréable pour lui et pour nous; cette dissonance qui nous choquait l'oreille n'existe plus, et nous voilà à l'unisson. On vient d'organiser ici le département de l'Amirauté. Il y a une partie militaire et une partie scientifique. De celle-ci dépendent une bibliothèque, un musée, un cabinet de physique, etc., et notre frère a été fait directeur de cet établissement, avec deux mille roubles de traitement; c'est ici la paye d'un général-major. Il était libre de passer dans l'ordre civil avec le rang de lieutenant-colonel; mais il est soldat, il veut toujours l'être : je crois qu'il a raison, d'autant plus qu'il conserve son ancienneté comme s'il ne s'était jamais retiré du service. Te parler de

ma reconnaissance envers S. M. I. serait, je crois, quelque chose de fort inutile. Il y a longtemps que je n'ai pas eu un aussi grand plaisir. Au reste, les traits d'auguste délicatesse et de générosité chevaleresque sont fréquents à cette cour; je veux t'en citer un exemple :

Il y a ici un Français dont le caractère et les aventures méritent de fixer l'attention : c'est M. de Moutiers, l'un des respectables gardes du corps qui accompagnèrent Louis XVI dans sa malheureuse fuite de Varennes; il était masqué en laquais, et s'appelait *Melchior*. Un soir que l'auguste caravane se reposait dans je ne sais quelle auberge, le roi lui dit : « Mon cher de Moutiers, comment pourrai-je récompenser le service que vous me rendez? — Sire (répondit le brave homme avec une espèce d'enthousiasme), je veux que vous donniez à ma famille le nom que je porte aujourd'hui pour vous sauver : je veux qu'elle s'appelle Melchior. — Fort bien, mon ami, reprit le roi; mais je vous fais comte. Vous êtes le comte Melchior de Moutiers. » — Les malheurs qui suivirent ne sont que trop connus; il serait inutile d'en parler. Le comte de Moutiers, ruiné et fugitif comme tant d'autres, échut à Berne, où une demoiselle riche et noble l'aima, le lui dit, l'épousa, et se fit catholique, véritablement pour le récompenser. Bientôt l'abjuration et l'émigration ruinèrent la femme comme le mari. Ils vivaient l'un et l'autre très étroitement à Munich avec trois enfants, lorsqu'il reçut l'ordre d'en partir à l'époque trop mémorable du mois d'avril dernier. La femme était malade; on n'y eut aucun égard. Enfin, après de longs pourparlers, on consentit à laisser tranquille la femme malade (ce que c'est que l'humanité!), à condition que le mari partirait. Celui-ci demande un passeport à l'ambassadeur d'Autriche pour venir en Russie; il est refusé. — Mais, par cha-

rité, laissez-moi passer au moins par transit, comme une marchandise prohibée. — Point de raison. — Il s'adresse à la Prusse. — Permis de passer, à la charge de ne pas séjourner. Enfin, il est ici, sans feu ni lieu, et ne sachant de quel bois faire flèche. Peu à peu on le connaît, on prend intérêt à lui, on l'invite, et il a l'honneur de dîner chez M. de Narichkin avec Mgr le grand-duc, qui lui fait conter son histoire. Le prince apprend qu'un autre Français émigré, nommé M. de Bonsaison, qui est employé dans la maison des cadets, était venu chercher M. de Moutiers, et il lui avait dit : « Monsieur, je n'ai qu'un petit logement et de faibles moyens ; mais je ne puis supporter l'idée d'un homme comme vous à l'auberge : venez chez moi ». Le surlendemain, le grand-duc s'est rendu à l'école des cadets, où il a dit publiquement à M. de Bonsaison : « Monsieur, je suis venu exprès pour vous remercier de votre conduite à l'égard de M. le comte de Moutiers, et je veux avoir le plaisir de vous embrasser » ; ce qu'il a fait. Ensuite, il a donné à M. de Moutiers un logement dans le palais de marbre, qui appartient aujourd'hui à S. A. I., et neuf cents roubles de pension sur sa cassette. Le Français était au comble de ses vœux, d'autant plus que, dans ce pays, le logement emporte toujours la lumière et le bois. Bientôt après il reçoit, sans en avoir eu le plus léger *avant-goût*, une lettre de M. de Mourawieff, ministre du cabinet, par laquelle ce dernier lui transmet l'expédition authentique de S. M. I., qui assigne à M. le comte de Moutiers une pension viagère de quatorze cents roubles, dont la moitié sera reversible à sa femme, comme un témoignage de l'estime de S. M. pour le noble dévouement de M. de Moutiers à la personne de son maître. — Il faut entendre ce père et ce mari qui n'a plus de souci, et qui va jouir de sa famille.

Lorsqu'on a conté de pareils traits, il faut se taire, car il n'y a pas moyen de les louer assez.

Il y a un siècle plus ou moins que je t'ai envoyé une procuration bien inutile, peut-être; cependant il est bon que tu l'aies; mande-moi si tu l'as reçue. Je ne compte plus du tout sur ce drôle de S. L'honnête homme qui va à la messe est plus honnête homme que l'honnête homme qui n'y va pas; mais le fripon qui y va est aussi plus fripon que le fripon qui n'y va pas. Ainsi n'en parlons plus : jamais il ne me donnera un centime.

J'ai été ravi de la belle poésie que vous avez envoyée à Moscou il y a quelques mois. Les strophes sont charmantes, et le révérend *André* Malherbe n'est pas moins parfait dans son genre. Mon frère Xavier dit une fort plaisante chose à ce sujet. Il prétend que vous êtes nécessairement possédés du diable, vu qu'à notre âge les Muses ne s'en mêlent plus. *Sed de his satis.*

Je ne puis écrire autant que je le voudrais, mais jamais je ne vous perds de vue. Vous êtes tous dans mon cœur; vous ne pouvez en sortir que lorsqu'il cessera de battre. A six-cents lieues de distance, les idées de famille, les souvenirs de l'enfance me ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et en t'écrivant ceci je pleure comme un enfant. Il y a bien d'autres personnes que je me rappelle, quoiqu'elles soient infiniment moins intéressantes pour moi; mais ces personnes m'attristent d'une autre manière, je veux dire en m'oubliant. J'en veux surtout à ce glaçon de la *grande place*. Peut-on avoir joué, pensé, vécu, raisonné et travaillé ensemble pendant je ne sais combien d'années, et s'oublier ensuite? S'il y a eu jadis quelque froideur entre nous, je pourrais bien rappeler à ce propos une saillie sublime de mon père. —

Ah! l'animal, il croit que je m'en souviens. — Mais tout dépend du caractère. Mon acier a frappé ce caillou dans tous les sens : jamais je n'ai pu en tirer une étincelle. Il n'en est pas ainsi entre nous ; rien n'a changé, rien ne peut changer. N'ai-je pas bien dit ?

A M. LE CHEVALIER DE...

Saint-Pétersbourg, 14/26 avril 1806.

Monsieur le chevalier,

. . . .

... Je viens de congédier mon valet de chambre, pour me donner un domestique plus simple et moins coûteux. Je verrai s'il y a moyen de faire d'autres économies ; et tout mon désir est que Sa Majesté soit bien persuadée d'une vérité qui pourrait fort bien n'être pas entrée pleinement dans son esprit, quoique je l'aie beaucoup répétée : c'est que, dans tout ce que j'ai dit sur ma situation, jamais je n'ai laissé tomber de ma plume la plus légère exagération. J'ai souffert comme je l'ai dit et autant que je l'ai dit, et maintenant encore, comme je le dis, je n'ai rien, ce qui s'appelle rien ; pas de quoi me faire enterrer, si je venais à mourir : j'excepte la somme qui vient de m'être livrée et qui n'est point à moi, puisqu'elle n'est que la représentation de la subsistance, et qu'à la fin de l'année j'aurai précisément ce que j'avais avant de la recevoir, c'est-à-dire rien. J'ai témoigné, depuis nos derniers malheurs, une grande envie de posséder ma famille. Je n'ai certainement nulle raison de cacher le sentiment qui m'anime, puisqu'il est parfaitement d'accord avec tous les principes. Je ne cacherai pas davantage le tourment que me fait

éprouver cette séparation ; il est tel, que je ne puis vous l'exprimer. Mais je suis déterminé encore par une autre considération que vous pouvez fort bien faire connaître à Sa Majesté. Tout homme qui ne met pas sa mort au rang des événements possibles à chaque instant, n'a pas fait de grands progrès dans la philosophie. Grâce à Dieu, je n'en suis pas là. Or, si je venais à mourir, monsieur le chevalier, pendant que ma famille est éloignée de moi, elle tomberait dans la plus affreuse indigence. Au contraire, si elle se trouvait ici, bien ou mal, d'une manière ou d'une autre, avec plus ou moins d'agrément ou de désagrément, elle se tirerait d'affaire. Voilà mon dernier secret : vous voyez, monsieur, qu'il n'est pas bien machiavélique. Pour éviter l'indiscrétion, tenez, du reste, pour répété tout ce que j'ai dit.

Je ne pourrais vous apprendre, sur les affaires publiques, que ce que Sa Majesté aura sans doute la bonté de vous faire connaître. Cette époque ne ressemble à rien, et l'histoire ne présente aucune donnée, aucune analogie pour aider le jugement. S'il était permis de concevoir des espérances, on les fonderait uniquement sur cette étonnante rapidité des succès, qui semblent n'avoir rien de commun avec sa durée. Mais quand je songe que la postérité dira peut-être : *Cet ouragan ne dura que trente ans*, je ne puis m'empêcher de frémir. Quoique la nature m'ait pourvu d'une assez grande égalité d'humeur, cependant je sens que je commence à plier sous le faix. Je deviens triste et solitaire; je *ne vais* plus dans le monde, je m'y *traîne*, et le plus souvent pour mon fils. Je lis, j'écris, je tâche de m'étourdir, de me fatiguer s'il est possible. En terminant mes journées monotones, je me jette sur un lit, où le sommeil, que j'invoque, n'est pas toujours complaisant. Je me tourne, je m'agite, en disant comme Ézéchias : *De*

mane usque ad vesperam finies me. Alors, des idées poignantes de famille me transpercent. Je crois entendre pleurer à Turin; je fais mille efforts pour me représenter la figure de cette enfant de douze ans que je ne connais pas. Je vois cette fille orpheline d'un père vivant; je me demande si je dois un jour la connaître. Mille noirs fantômes s'agitent dans mes rideaux d'indienne. Enfin, vous êtes père, monsieur le chevalier, vous connaissez ces rêves cruels d'un homme éveillé. Si vous n'étiez pas du métier, je ne permettrais pas à ma plume d'écrire ces jérémiades. Je fais, au reste, les plus grands efforts pour résister au malheur, et ne pas perdre absolument ce qu'on appelle l'*aplomb*. Je pense que vous n'avez pas moins besoin que moi de cette philosophie qui dépend malheureusement bien plus du tempérament que de la raison. J'attends de vos nouvelles avec un extrême empressement. Je ne sais où vous êtes, ni si vous êtes avec le roi. Enfin, je ne sais rien. Si vous êtes allé en Sardaigne, comment vous serez-vous établi dans ce beau pays? et que sera-t-il résulté de cet établissement? Que vous êtes à plaindre! que nous sommes à plaindre! Jamais l'univers n'a vu rien d'égal! et que devons-nous voir encore? Ah! que nous sommes loin du dernier acte ou de la dernière scène de cette effroyable tragédie!

Adieu mille fois, monsieur le chevalier; je n'ai pas le courage de prendre une autre feuille!

A M. LE CHEVALIER DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 7/19 janvier 1808.

Je ne sais, mon cher Nicolas, si tu as jamais lu ou entendu une description de la cérémonie de la bénédiction des eaux : dans le doute, je t'en envoie une

petite narration. Ce ne peut être que du papier perdu, le plus léger des inconvénients.

On bâtit sur la Néva une espèce de pavillon, ou, si tu veux, un temple en rotonde antique, formé par un circuit de colonnes et ouvert de toutes parts. Dans cette enceinte, on fait un trou à la glace, qui met à découvert les eaux de la Néva, et l'on remplit un baquet qu'on bénit, et dont l'eau sert ensuite à baptiser les enfants nouveau-nés qu'on y présente, et à bénir les drapeaux de tous les corps de troupes qui sont à Pétersbourg. La cérémonie faite, on verse l'eau du baquet dans le puits; et voilà comment toute la Néva se trouve bénite par communication. Jadis on apportait une grande importance à faire baptiser les enfants avec cette eau : on les plongeait immédiatement, suivant le rite grec, dans l'eau de la Néva ; et quelques voyageurs ont raconté sérieusement que, lorsque l'archevêque laissait échapper de ses mains, pétrifiées par le froid, quelqu'un de ces enfants, il disait froidement : *Davai drougoi* (Donnez-m'en un autre). C'est un conte fondé, comme il arrive toujours, sur quelques cas particuliers, généralisés par la malice. Au surplus, le Gange voit souvent des choses tout aussi extravagantes.

Le matin de l'Épiphanie, le clergé, avec ses plus beaux habits de cérémonie, part du palais d'hiver en procession pour se rendre sur la Néva, et toute la cour suit à pied. Maintenant les princesses seules et les petits princes se trouvent à cette procession, l'empereur et le grand-duc Constantin, son frère, étant à cheval à la tête des troupes. La cérémonie dure plus d'une heure, et je n'ai pas encore vu, depuis six ans, que les princesses s'en soient dispensées. A leur retour, elles viennent se placer sur un grand balcon, ou pour mieux dire, sur une petite terrasse attenante à l'une des grandes salles du palais. C'est

là où nous leur faisons notre cour, pendant que les troupes défilent devant elles. Cette seconde procession n'a pas duré hier moins de deux heures mortelles ; et je ne doute pas, en considérant ce temps et l'immense espace que les troupes occupaient, et ayant pris d'ailleurs l'avis des hommes les plus instruits, que nous n'ayons vu défiler trente mille hommes. Toutes ces troupes (d'une beauté incomparable) ont fait, pendant la procession, trois salves divisées par corps, et ont tiré d'une manière détestable. Nos milices auraient été punies pour une pareille lourdise. Ici il ne m'a guère paru qu'on y ait fait la moindre attention. J'ai déjà observé ce phénomène d'autres fois. Un tiers des fusils peut-être a gardé le silence. Les yeux français et autrichiens ont bien aperçu cette circonstance, qui a été attribuée au défaut des armes ; mais j'en doute beaucoup. Outre l'envie de garder la poudre, il y a une autre cause qui te paraîtra bien étrange, mais dont je ne suis pas moins parfaitement assuré : c'est la peur des recrues qui craignent de tirer !

Pendant cette marche de deux heures, les impératrices et l'auguste famille n'ont jamais remué. Tu entends bien qu'elles sont enveloppées, de la tête aux pieds, de tout ce qu'il y a de plus chaud et de plus magnifique en fait de pelisses ; cependant c'est une corvée, à cause du visage surtout.

Quant à ceux qui font leur cour, ils ne sont point gênés : ils rentrent dans la salle, se chauffent, boivent du vin, des liqueurs, et mangent toutes les fois qu'ils en ont fantaisie.

Un spectacle précieux était celui de l'ambassadeur de France, pénétré et transi de froid, rouge comme une crête de coq, et tremblant comme un roseau. Il nous a beaucoup divertis ; mais, en récompense, il a été comblé d'honneurs. Le matin, S. M. I. a envoyé chez lui le grand maréchal de la cour (note bien, je

te prie) pour l'inviter à suivre l'empereur à la parade. En même temps il lui était recommandé de ne point s'inquiéter, et de demeurer tranquille chez lui jusqu'à dix heures. — A dix heures donc, S. M. I. lui a envoyé un cheval pour lui, et trois autres pour les trois aides de camp qu'il voudrait choisir. L'un des élus lui a dit : *Mon général, j'aimerais mieux une bataille que la journée d'aujourd'hui!* — Comment donc? — *Mais oui, on se tire des coups de fusil, mais au moins cela sert à quelque chose.* De son côté, monseigneur le grand-duc envoya un message fort poli à monsieur l'ambassadeur, lui faisant dire qu'*il ne lui envoyait point de chevaux, parce qu'il savait que son frère lui en envoyait ; mais qu'il serait enchanté de pouvoir lui être utile à quelque chose.* M. de Caulincourt a donc eu le très grand, mais très froid honneur d'accompagner S. M. I. à la parade; et ce fut de là qu'il nous rapporta ces belles couleurs et ce grelottement qui amusa beaucoup le balcon.

Il n'y avait hier que six degrés de froid; mais il y avait malheureusement du vent, ce qui double l'effet du froid. Les troupes demeurèrent huit heures de suite sous les armes. Parmi cette foule de soldats, aucun peut-être n'avait mangé, et très peu avaient dormi, à cause de la toilette militaire. Ils ont dû beaucoup souffrir; quelques-uns s'évanouirent et tombèrent. Qui sait ce qui se rend aujourd'hui dans les hôpitaux? C'est de quoi on s'embarrasse fort peu; ce qu'on ne voit pas ne fait nul effet. Ce qu'on vit malheureusement très distinctement, ce fut le malheur arrivé à un jeune chevalier-garde, M. Walouieff. Il montait un jeune cheval qui n'avait pas encore vu ou assez vu le feu. Aux premières décharges, l'animal se cabra et s'emporta d'une manière terrible. Le jeune homme était gelé, privé de mouvement et de tact; ne pouvant tenir la bride, il fut renversé comme une

bûche. Le pied resta pris dans l'étrier, et le cheval se mit à traîner ce malheureux officier sur la grande place d'Armes : ce fut un spectacle épouvantable. On arrêta à la fin le cheval, mais le cavalier était bien maltraité. D'abord on le dit mort, comme il arrive toujours; mais aujourd'hui j'entends dire qu'il est mieux. Au reste, on dit qu'il avait mérité son malheur en buvant beaucoup de liqueurs pour s'échauffer, chose qu'il ne faut jamais faire lorsqu'on est dans le cas de s'exposer au froid; nous avions souvent l'occasion de faire cette expérience dans les Alpes. Adieu, cher ami; je joins cette feuille à ma lettre de ce jour pour l'amusement de toi et des nôtres.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 1808.

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité?* Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit se tenir à sa place, et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des

hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poètes de dire :

Le donne son venute in excellenza
Di ciascun arte ove hanno posto cura.

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins ». Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton? » je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope, les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets ». Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela comme argent comptant est bien sotte. Comme tu te trompes, mon cher enfant, en me parlant du *mérite un peu vulgaire de faire des enfants!* Faire des enfants, ce n'est que de la peine; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous. Crois-tu que j'aurais beaucoup d'obligations à ta mère, si elle avait composé un roman au lieu de faire ton frère? Mais *faire ton frère*, ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans son berceau; c'est en faire un brave jeune homme, qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon. Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager, et d'élever ses enfants, c'est-à-dire, de *faire des hommes* : voilà le grand accou-

chement, qui n'a pas été maudit comme l'autre. Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation immense à Saint-Pétersbourg.

Voilà M. *la Tulipe* qui rentre, et qui vous dit mille tendresses.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 24 octobre/5 novembre 1808.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en

vient à bout; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrison, de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de 10000 livres sterling (10000 louis) pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes (si jamais j'ai l'honneur de te voir, je t'expliquerai cela). Harrison se dit à lui-même : *Je veux gagner ce prix*. Il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, TRAVAILLA QUARANTE ANS, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance? cela s'appelle-t-il *vouloir*?

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge je savais Virgile et compagnie par cœur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car, pour moi, je n'en sais rien : jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, etc.*; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les*

femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Énéide, ni la Jérusalem délivrée, ni Phèdre, ni Athalie, ni Rodogune, ni le Misanthrope, ni Tartufe, ni le Joueur, ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée, ni le livre des Principes, ni le Discours sur l'histoire universelle, ni Télémaque. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc.; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme.* Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes; et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître; car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, mon cher enfant, je ne te crois pas forte; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien

je me suis fait d'ennemis jadis, pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge de ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante; car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare; au lieu que pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science chez les femmes, c'est précisément le *taconage*[1] dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction, et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs, et le sucre et la pâte d'amande, etc. Or donc, ma très chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons? Pourquoi même n'en ferais-tu pas, pour avoir part à quelque *élection*? car les *taconeuses* influent beaucoup sur les élections. Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs par an pour sa toilette, quoi-

1. Mot piémontais, qui signifie *ravaudage*.

qu'elle soit grand'mère, comme je pourrais être aussi grand-père, si quelqu'un avait voulu m'aider. Elle est fort aimable, et m'aime beaucoup, n'en déplaise à ta mère; de manière qu'il ne m'arrive jamais de passer six mois sans la voir. Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais point être indiscret, et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance? il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe cinquante mille francs pour ta toilette.

Au reste, j'avoue que, si vous êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé, l'*instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais citer jusqu'à ce que vous soyez *duègnes*.

Voilà, mon très cher enfant, une lettre toute de morale. J'espère que mon petit sermon pourtant ne t'aura pas fait bâiller. Au premier jour, j'écrirai à ta mère. Embrasse ma chère Adèle, et ne doute jamais du très profond respect avec lequel je suis, pour la vie, ton bon père.

Quand tu m'écris en allemand, tu fais fort bien de m'écrire en lettres latines. Ces caractères tudesques n'ont pu encore entrer dans mes yeux, ni, par malheur, la prononciation dans mes oreilles.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 18 décembre 1810.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta lettre du 4 novembre dernier, jointe à celle de ta mère. Je ne sais cependant si je m'exprime bien, car, au lieu d'extrême plaisir, je devrais dire *douloureux plaisir*. J'ai été attendri jusqu'aux larmes par la fin de ta lettre, qui a touché la fibre la plus sensible de mon cœur. Je crois, en effet, qu'il ne me serait pas impossible de te faire venir ici toute seule, malgré les embarras de l'accompagnement indispensable; mais, enfin, supposons que je parvienne à surmonter cette difficulté, tu serais ici pour toujours; car tu comprends bien que ces deux ans dont tu parles sont un rêve. Et comment ferais-tu goûter cette préférence à tes deux compagnes, et même au public? La raison que tu dis serait excellente si nous étions à soixante lieues l'une de l'autre; à huit cents lieues elle ne vaut plus rien, et j'en sèche. Parmi toutes les idées qui me déchirent, celle de ne pas te connaître, celle de ne te connaître peut-être jamais, est la plus cruelle. Je t'ai grondée quelquefois, mais tu n'es pas moins l'objet continuel de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien; car tu pourrais m'être fort utile *col senno e colla mano*. Je n'ai pas de rêve plus charmant; et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, par la raison que tu dis : parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation! Jamais, jamais,

et jamais. Chaque jour, en rentrant chez moi, je trouve ma maison aussi désolée que si vous m'aviez quitté hier; dans le monde, la même idée me suit et ne m'abandonne presque pas. Je ne puis surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé : je le dis lorsqu'il y a là quelqu'un pour m'entendre, ce qui n'arrive pas souvent, surtout dans les compagnies nombreuses. Je traite rarement ce triste sujet avec vous; mais ne t'y trompe pas, ma chère Constance, non plus que tes compagnes, c'est la suite d'un système que je me suis fait sur ce sujet : à quoi bon vous attrister sans raison et sans profit? Mais je n'ai cessé de parler ailleurs, plus peut-être qu'il n'aurait fallu. La plus grande faute que puisse faire un homme, c'est de broncher à la fin de sa carrière, ou même de revenir sur ses pas. Je te le répète, mon cher enfant : quoique je ne parle pas toujours de cette triste séparation, j'y pense toujours. Tu peux bien te fier sur ma tendresse, et je puis aussi t'assurer que l'idée de partir de ce monde sans te connaître est une des plus épouvantables qui puisse se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas; mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, je ne sais quel charme secret qui naît de cette dure destinée qui m'a toujours séparé de toi; c'est la tendresse multipliée par la compassion. Tout en te querellant, j'ai cependant toujours tenu ton parti, et toujours bien pensé de toi. Je ne te gronde point dans cette lettre sur ta *gloriomanie* : c'est une maladie comme la fièvre jaune ou la pleurésie; il faut attendre ce que pourront la nature et les remèdes. D'ailleurs, je ne veux point te faire de chagrin en répondant à une lettre qui m'a fait tant de plaisir. Quoiqu'il y ait un peu, et même plus qu'un peu de ta folie ordinaire, il y a cependant un amendement considérable. Elle est d'ailleurs beaucoup mieux

écrite, dans les deux sens du mot. Je suis bien aise que tu deviennes grammairienne. N'oublie pas les étymologies, et souviens-toi surtout que Babylone vient de *babil*. Je suis bien aise que tu aies découvert une des plus grandes peines du mariage, celle de dire aux enfants : *Taisez-vous*. Mais si toutes les demoiselles s'étaient arrêtées devant ces difficultés, combien de demoiselles ne parleraient pas ! Au reste, mon enfant, comme il y a peu de choses qui écartent les hommes autant que la science, tu prends le bon chemin pour n'être jamais obligée d'imposer silence à personne. Le latin n'est pas des choses qui me choqueraient le plus, mais c'est une longue entreprise.

Hier, on a célébré chez la comtesse... la fête de sainte Barbe, fort à la mode ici, et qui est la patronne de la dame. Il y a eu bal, souper et spectacle. Ton frère, seul acteur de son sexe, a eu tous les honneurs, car il était, comme Molière, auteur et acteur. C'était une nouvelle édition de sa *Cléopâtre*. Il s'est tué en chantant un vaudeville ; puis, au grand contentement de tout le monde, il s'est relevé pour chanter à la comtesse les couplets ci-joints, qui ont été applaudis à tout rompre. Je n'ai pas répondu à la moitié de ta lettre ; mais *plus de quatre pages je ne puis écrire ce soir*. Je t'embrasse tendrement, ma très chère Constance ; je te serre sur mon cœur, où tu occupes une des premières places. Le reste à l'ordinaire prochain.

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

Saint-Pétersbourg, 20 avril 1814.

Je ne sais, ma chère Constance, par quelle voie ta lettre m'est venue : partie le 13 février, elle est arrivée le 5 avril ; c'est beaucoup par le temps qui court. Mais quelle bizarrerie, dans les circonstances ! Au

moment où je lisais vos transports de joie sur l'heureuse santé de Rodolphe, moi j'étais sur les charbons ardents, croyant, par certains signes mal interprétés, que je l'avais perdu et qu'on me le cachait encore. J'étais enfermé chez moi, sans vouloir recevoir personne ni aller dans le monde. Enfin, on me déclare qu'il a été légèrement blessé; mais bientôt après je reçois de lui une lettre de quatre pages, postérieure à la date de cette affaire, et dans laquelle il n'est pas question de blessure. Jusqu'à présent tout va à merveille; mais le plus battu de tous dans cette guerre, c'est moi, ma chère amie; je suis abîmé, écrasé, abêti par cette affreuse solitude à laquelle je suis condamné. Pendant les jours où j'ai pu craindre, représente-toi ma situation, et n'ayant pour témoins de mes angoisses que des valets qui peut-être supputaient ce qu'ils gagneraient à ma mort. Toujours vous m'êtes nécessaires, toujours je pense à vous; mais dans ces moments, et surtout lorsque je me couchais, lorsqu'on éteignait les bougies et que je me disais : « En voilà jusqu'au jour avec la pensée de mon pauvre Rodolphe, avec la certitude de ne pouvoir fermer l'œil, et sans avoir un être à qui parler »; alors je vous désirais avec une telle force, qu'il me semblait quelquefois que vous alliez m'apparaître. Heureusement ces terribles heures n'ont pas duré; mais je n'ose pas me croire aussi près que tu l'imagines de cette bienheureuse réunion vers laquelle mes regards sont fixés depuis si longtemps. . . . . .

. . . .

Au reste, mon cher cœur, quand même tout ira comme nous le désirons, il y aura encore bien des épines à arracher; mais, il me semble, pourvu que vous soyez avec moi, que nous saurons nous en tirer *adhuc modicum* (n'est-ce pas que tu sais le latin?), *adhuc modicum*, et nous y verrons à peu près clair.

J'aime à penser que cette lettre sera surannée lorsqu'elle t'arrivera; tu diras : Fi! Qu'est-ce que ce vieux radoteur nous dit là! c'est la guerre de Troie, ou peu s'en faut.

Si par hasard tu rencontres dans le monde Mme de Le Nôtre[1], tu lui diras de ma part que je la trouve une petite folle parfaite, dans ce qu'elle me dit au sujet d'une certaine somme qu'elle prétend être à moi; car c'est, au contraire, tout ce qui est ici qui est à elle. Je lui ai dit pourquoi ces fonds seraient mieux ici. Du reste, je suis totalement *exproprié*. J'attends Rodolphe pour lui céder le grand maniement des affaires, moyennant une pension alimentaire et un vêtement honnête, ce qui me paraît juste. Venez, venez, tous vos emplois sont fixés : Françoise est ministre de l'intérieur et trésorier général; Rodolphe, ministre au département des affaires étrangères et payeur en chef; Adèle, secrétaire en chef pour la politique; et toi pour la philosophie et la littérature, avec des appointements égaux et communauté de fonctions pour le besoin. Moi, je serai le souverain, avec l'obligation de ne rien faire et la permission de radoter. Si ces conditions sont de votre goût, écrivez : *Accordé*; dans le cas contraire, allez vous promener.

Ce que tu me dis des mariages m'a fort amusé. Pour ce qui te concerne en particulier, ma chère enfant, les figuiers sont faits pour porter des figues; cependant, j'accepte avec beaucoup de plaisir toutes les choses aimables que tu me dis sur notre *inséparabilité*! Je suis transporté de l'idée de te voir, de te connaître, et de jouir de tes soins tant que je me promènerai sur cette petite *boule*. Cependant, je ne

1. Mme de Maistre.

suis point égoïste; et si quelque honnête homme tourné comme je l'imagine vient te demander à moi en parlant bien poliment, je suis prêt à te céder, à condition que tu viendras de temps en temps cultiver ta nouvelle connaissance, ce qui, je pense, ne souffrira pas de difficulté.

Adieu, ma très chère Constance; je te serre sur mon vieux cœur autant que je puis sans t'étouffer. Rien n'égale la joyeuse tendresse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

A M. L'AMIRAL TCHITCHAGOFF, A LONDRES

Saint-Pétersbourg, 14/26 décembre 1814.

Qu'est-ce donc que vous faites, mon très cher amiral? Qu'est-ce que vous devenez? et que projetez-vous? Tout ce qui vous aime ici, ou tout ce qui vous connaît (j'emploie volontiers les synonymes), attendait de vous quelque signe de vie; mais ceci passe mesure. Je romps le silence, et je suis convenu avec Mme de Swetchin, la meilleure des amies, que je vous gronderai pour elle et pour moi. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que votre excellent frère, soit ignorance réelle ou discrétion, prétend n'en savoir pas plus que nous sur votre compte, et ne peut rien nous apprendre sur tout ce qui nous intéressait à votre sujet. Êtes-vous Anglais? Je n'en crois rien, malgré l'attrait de la famille. Je conçois bien qu'elle vous retient, et je conçois encore que ce lien se fortifie chaque jour, à mesure que vos aimables filles acquièrent des idées et des grâces nouvelles : cependant j'ai peine à croire que nous vous ayons perdu

pour toujours. Il n'y a rien que je ne conçoive mieux que le *charme du désespoir*. C'est ce qui vous retient en Angleterre; mille souvenirs tendres et déchirants vous attachent à cette terre, où votre bonheur naquit pour durer si peu.

Moi qui ne suis qu'un ami, je suis cependant visité souvent par l'ombre de votre chère Élisabeth. Elle m'apparaît toujours entre vous et moi; je crois la voir, l'entendre, et lui tenir quelques-uns de ces discours dont elle avait la bonté d'écrire de temps en temps quelques mots dans ce journal que vous feuilletez le jour, et qui vous garde la nuit. Combien ce même souvenir doit être horriblement doux pour l'époux qui l'a perdue, qui se promène sur cette même terre où son cœur rencontra le sien, où il entendit, pour la première fois, ce *oui* sérieux, dont le suivant n'est qu'une répétition légalisée, et que l'homme le plus heureux n'entend qu'une fois dans sa vie! Je voudrais que les objets qui vous environnent, et qui ne vous parlent que de votre perte, vous apprissent à pleurer : vous auriez fait un grand pas vers la consolation, je veux dire vers la douleur sage. Dieu vous a frappé, mon cher ami, très justement comme juge, et très amoureusement comme père; il vous a dit : *C'est moi!* Répondez lui : *Je vous connais*, et venez pleurer avec nous, quand vous aurez assez pleuré ailleurs. Depuis le 11 (23) octobre, je suis réuni à ma femme et à mes enfants, et je loge dans la dernière maison que vous avez habitée. Je passe une partie de ma vie dans ce même cabinet où nous avons si souvent parlé raison. Le bureau de ma femme occupe la place de votre chaise longue. J'ai beaucoup embelli cet appartement, mais je n'ai pu trouver encore un moyen de l'agrandir, et cette malheureuse impuissance m'oblige de le quitter. Venez, monsieur l'amiral, venez nous voir : je n'aurai point honte

d'être heureux devant vous, bien persuadé que vous n'aurez pas vous-même besoin de me pardonner. Au reste, si vous veniez contempler mon ménage, il serait bientôt une nouvelle preuve que *la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.* Tant de bonheur ne pouvait m'être donné *gratis.* Cette résurrection générale, qui a relevé tant de monde, m'enfonce plus profondément dans l'abîme. Ma malheureuse patrie est dépecée et perdue[1]. Je demeure au milieu du monde sans biens, et même, dans un certain sens, sans souverain. Étranger à la France, étranger à la Savoie, étranger au Piémont, j'ignore mon sort futur. Je n'ai demandé qu'à ne pas changer de place, malgré les épines déchirantes sur lesquelles on m'a couché; j'ignore ce qui arrivera, mais celui qui a fait mes affaires jusqu'à présent voudra bien, j'espère, s'en charger encore jusqu'à la fin. Malgré mon envie de ne pas quitter ce pays, je ne sais quel instinct terrible me menace, dans le fond de mon être, de changer encore de place. Je dis *terrible*, car je me défie de moi à l'excès, et je ne puis souffrir l'idée d'entreprendre quelque chose de nouveau et de changer de théâtre. J'aime la Russie, *parce qu'il n'y a point d'abus*, comme nous en sommes convenus souvent; de plus, parce que j'y ai d'excellents amis, et qu'enfin l'habitude a rivé tous les clous qui m'y attachent. J'espère que vous m'approuverez; dans le cas contraire, venez-moi dire que j'ai tort. En attendant, donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre aimable famille. Votre charmante fille cadette parle-t-elle anglais aujourd'hui avec cette même élégance qui m'enchantait dans son français enfantin? Enfin, parlez-moi beaucoup de vous et de tout ce qui vous

1. Ceci se rapporte au traité de 1814, par lequel la Savoie avait été cédée à la France.

intéresse; mais ne m'envoyez point de vinaigre, je veux une lettre toute à l'huile d'olive.

Adieu mille fois, bon et malheureux ami. Votre petit ami Rodolphe vous salue tendrement, et moi je vous serre dans mes bras, monsieur l'amiral, en vous assurant très inutilement, à ce que j'espère, de mon tendre et éternel attachement.

A MONSIEUR LE VICOMTE DE BONALD

Turin, 15 novembre 1817.

Monsieur le vicomte,

Ce qu'on appelle un homme parfaitement *désappointé*, ce fut moi lorsque je ne vous trouvai point à Paris, au mois d'août dernier. Comme on croit toujours ce qu'on désire, je m'étais persuadé que je vous rencontrerais encore; mais il était écrit que je n'aurais pas le plaisir de connaître personnellement l'homme du monde dont j'estime le plus la personne et les écrits. Pour me consoler, autant que la chose était possible, ma bonne fortune me présente deux de vos ouvrages : votre fils et vos pensées, rendues plus intéressantes encore, parce que le second ouvrage était présenté par le premier. Il m'eût été bien agréable, monsieur le vicomte, de pouvoir jouir à mon aise de la société de M. l'abbé de Bonald; mais il m'est arrivé ce qui arrive à tous les étrangers : le tourbillon m'a saisi, et ne m'a abandonné que lorsque, tout étourdi et tout haletant, je suis monté dans ma voiture pour me rendre à Turin. La cour, la ville, les Tuileries, les variétés, le Musée, les Montagnes, les ministres, les marchands, les choses et les hommes se sont si fort disputé ma pauvre personne, qu'il me semble aujourd'hui n'avoir rien fait et n'avoir rien

vu, et que je ne suis pas même bien sûr d'avoir été à Paris. Je crois néanmoins, en y pensant mûrement, que réellement j'y ai été, et que j'ai pu même y faire quelques observations. J'ai bien senti, par exemple, *ce je ne sais quoi* qui fait de Paris la capitale de l'Europe. Il est certain qu'il y a dans cette ville quelque chose qui n'est pas dans les autres; il n'en est pas, je crois, où l'étranger soit plus à son aise, *plus chez lui*, si je puis m'exprimer ainsi; sans doute je n'ai pu y séjourner assez pour... Mais je ne veux pas faire un *essai sur Paris*. Je cours à vos *pensées*, dont j'ai été enchanté : elles sont tour à tour jolies, belles, fines, consolantes, profondes, pointues, etc., etc., etc. Il en est aussi qui sont des *thèses*, des sujets de discours; mais, en choisissant celles qui appartiennent plus particulièrement à la classe des maximes ou qui s'en approchent, on en ferait encore un excellent volume qui vous mettrait à côté des plus excellents *pensiers* français. Après vous avoir exprimé ainsi mon jugement avec une parfaite franchise, je ne sais comment faire pour vous exprimer aussi le plaisir que m'a fait éprouver une coïncidence d'idées telle que peut-être il n'en a jamais existé : j'ai peur qu'il y ait de l'impertinence à faire cette observation. Mais, bon Dieu! je ne sais qu'y faire. La chose est ainsi; et si j'avais l'inexprimable plaisir de vous voir au milieu de tous mes papiers, je vous amuserais vous-même, monsieur le vicomte, en vous montrant dans mes griffonnages ce que les théologiens appellent *loca parallela*. Dites-moi, je vous prie, si vous n'avez point senti que je vous sautais au cou après avoir lu ce que vous dites en deux ou trois endroits de ce détestable Condillac, l'idole fatale de la France, et l'instituteur de votre jeunesse. Vous faites aussi bonne justice de monsieur son frère, et même de Buffon. Mais Buffon me rappelle une anec-

dote que je veux vous conter. Je m'entretenais un jour (il y a bien longtemps que ce jour est passé) avec un terrible répétiteur piémontais, sans goût, ni grâce, ni linge blanc; mais, du reste, profondément instruit. Buffon m'ayant passé dans la tête je ne sais comment, je dis à mon savantasse : *Abbate mio, cosa pensate del nostro gran Buffon?* Alors, avec un ricanement à faire peur, il me répondit, en haussant les épaules et jouant sur le mot : *Gran Buffone!*

Je vous ai trouvé excessivement Français dans quelques-unes de vos pensées. On vous en blâmera; mais pour moi, je vous pardonne. *Je le suis bien, moi qui ne le suis pas.* Pourquoi n'auriez-vous pas le même droit? Buffon, dont nous parlions tout à l'heure, et qui était au moins un très grand écrivain, a dit, dans son discours à l'Académie, que *le style est tout l'homme.* On pourrait dire aussi qu'*une nation n'est qu'une langue.* Voilà pourquoi la nature a naturalisé ma famille chez vous, en faisant entrer la langue française jusque dans la moelle de nos os. Savez-vous bien, monsieur le vicomte, qu'en fait de préjugé sur ce point, je ne le céderais pas à vous-même. — Riez, si vous voulez; mais il ne me vient pas seulement en tête qu'on puisse être éloquent dans une autre langue autant qu'en français. Si vous me chicanez à cet égard, je vous ferai à mon tour mauvais parti sur vos pensées françaises.

Je ne vous ai rien dit encore sur votre second volume; mais c'est un ouvrage d'un autre ordre et déjà jugé. Qui n'a pas admiré les opinions que vous avez émises dans la Chambre? Je m'attends à vous admirer encore incessamment sur le même théâtre; hâtez-vous, je vous prie, et surtout défendez bien le Concordat.

Il y a un temps infini, monsieur le vicomte, que je voulais vous demander des nouvelles de ce fameux

ouvrage posthume de Leibnitz, qu'une dame protestante, tournant au catholicisme, m'avait fait connaître déjà en 1790! Vous me fîtes l'honneur de m'écrire à Saint-Pétersbourg, il y a bien deux ans, je crois, que *l'ouvrage s'imprimait*, et dès lors il ne m'a plus été possible d'en savoir davantage. Au nom de Dieu, monsieur le vicomte, lorsque les *Chambres*, les cabinets, et tous les autres ennemis de votre loisir, vous accorderont trente ou quarante minutes disponibles, profitez-en pour m'apprendre ce qu'il en est de ce livre, et que Dieu vous le rende!

Je ne connais point encore les intentions du roi à mon égard. — Je suis fort bien traité à la cour, mais sans prévoir encore ce que tout cela signifie; il est vrai que je n'y tâche pas. Je n'ai pas fait une demande ni une visite *intentionnelle*. Ma philosophie fait rire le roi, qui me dira son secret quand il voudra. En attendant, le public, dans sa bonté, me donne tous les jours un emploi auquel il ne manque que des *lettres patentes*. Voilà six lignes à prétention bien comptées, car j'ai celle de croire que je ne vous suis pas totalement indifférent.[1]

Agréez, etc., etc.

1. Il écrivait à Bonald le 13 decembre 1814 : « J'ai sauté de joie en lisant ce que vous me dites sur l'opuscule de Leibnitz. Il y a plus de vingt ans qu'une dame suisse de mes amies, qui vient de mourir catholique à Vienne, me dit en propres termes : *Si les gardes de la bibliothèque publique de Hanovre sont d'honnêtes gens, ils peuvent montrer la preuve que Leibnitz croyait à la présence réelle*. Cette phrase n'était jamais sortie de ma tête. Je tâchai, il y a trois ou quatre ans, de profiter du despotisme français pour tirer le manuscrit précieux de l'ombre, mais je ne pus réussir. Aujourd'hui vous m'apprenez que vous en êtes le maître, — qu'on le traduit, — qu'on l'imprime; — vous me faites tout le plaisir possible. Quels superbes arguments pour nous, monsieur, que Grotius et Leibnitz mourant catholiques, et Haller désespéré! — Je brûle d'envie d'avoir cet ouvrage ».

A MONSIEUR LE VICOMTE DE BONALD

Turin, 10 juillet 1818.

Monsieur le vicomte,

Je l'ai lu avec délices votre excellent livre [1]; mais, voyez le malheur! je suis peut-être le seul homme en Europe qui n'ait pas le droit de le louer. Est-il possible, monsieur, que la nature se soit amusée à tendre deux cordes aussi parfaitement d'accord que votre esprit et le mien! c'est l'unisson le plus rigoureux, c'est un phénomène unique. Si jamais on imprime certaines choses, vous retrouverez jusqu'aux expressions que vous avez employées, et certainement je n'y aurai rien changé!

Votre dernier livre, monsieur le vicomte, est une belle démonstration d'une thèse que j'ai souvent soutenue, que *celui qui ne sait pas écrire n'est pas métaphysicien*. Vous avez réellement droit de parler du *verbe*, parce que vous savez *verber*. Je vous sais un gré infini d'avoir commencé une noble attaque contre les faux dieux de notre siècle. Il faudra bien qu'ils tombent; il faudra bien que nous revenions au spiritualisme, et que nous n'accordions pas tout à l'*organe sécréteur des pensées*.

Le plus coupable de tous les conjurés modernes, c'est Condillac. Vous en avez fait justice, cependant avec quelque bonté. Pour moi, je vous l'avoue, je ne serais pas si patient. Je ne puis penser à cet homme sans colère.

Sur Bacon, je vois que nous sommes à peu près d'accord. J'ai fait un ouvrage assez considérable, intitulé *Examen de la philosophie de Bacon*. Je suis

1. Les *Recherches philosophiques*.

persuadé qu'il vous intéresserait, et même qu'il vous étonnerait; car, à moins de s'être livré à une étude particulière et minutieuse de cette étrange philosophie, il est impossible de connaître tout le mal et tout le ridicule qu'elle renferme.

Dans tout ce que vous dites des philosophes anciens et modernes, je ne vois pas qu'il soit possible de vous chicaner, excepté peut-être sur Aristote, auquel il me semble que vous faites un peu tort en le rangeant parmi les *sensibilistes*. Il n'a point dit du tout que toutes nos idées nous viennent par les sens. Il a dit des choses admirables sur l'essence de l'âme : on a besoin d'un grand effort pour les comprendre, et d'un autre effort pour les traduire.

Vous parlez comme un ange, monsieur le vicomte, sur les langues, qui sont à peu près toute la métaphysique. Il faut être possédé de quatre ou cinq diables pour croire à l'invention des langues. Il est dit, dans un vieux cantique que j'appris jadis de ma nourrice :

Le diable, pour punition,
Les prit en sa possession.

Or, c'est ce qui est arrivé, n'en doutez pas, aux idéologues de notre siècle. Tous furent *possédés* ou bien ils demeurèrent inexplicables.

Je ne vous ai pas trouvé moins juste et moins disert sur l'écriture (*mansura vox*) que sur la parole. Vous êtes de l'avis de Pline l'Ancien : *Apparet æternum litterarum usum*. Jamais cet art n'a pu être inventé! Bryant soutient qu'il est né sur le Sinaï; mais cette idée n'est pas soutenable.

Vous avez parfaitement bien attaqué, ou, pour mieux dire, réduit à sa juste valeur, ce terrain mouvant, nommé en général *philosophie*, et sur lequel jamais aucun pied humain n'a pu se tranquilliser.

Vous avez parfaitement exposé nos deux titres principaux de noblesse : l'empire sur les animaux, et l'usage exclusif du feu. L'orang-outang aime le feu comme nous, il s'assied comme nous devant le feu, il présente les mains comme nous; mais, dans les siècles des siècles, il n'avancera pas un tison. Le monde serait visiblement inhabitable pour l'homme, si l'animal pouvait disposer du feu. *C'est une heureuse chance pour nous*, diraient certains philosophes que j'admire de tout mon cœur, autant que j'admire cet homme d'esprit qui disait à Lyon : — *C'est cependant un grand bonheur que le Rhône et la Saône passent dans cette ville!*

Je passe sur une infinité de détails qui me conduiraient trop loin; mais je vous le dirai en général, et sans la moindre flatterie, vous avez fait un excellent livre qui ajoutera grandement à votre grande réputation; il est gravement, purement et éloquemment écrit. La profondeur n'y fait point tort à la clarté; au contraire, elle en résulte. C'est un livre d'ailleurs pratique, et fait pour obtenir sur les esprits une influence préservatrice, rassainissante. *Le père en prescrira la lecture à son fils.* Vous l'avez dit : *Le plus grand crime qu'on puisse commettre, c'est la composition d'un mauvais livre, puisqu'on ne peut cesser de le commettre.* Vous avez parfaitement raison; mais la proposition inverse n'est pas moins incontestable, et je vous en félicite.

Il ne manque pour moi qu'une seule chose à votre livre : c'est votre nom écrit sur la première page. Si vous voulez y suppléer dans la première lettre que vous aurez la bonté de m'écrire, *je vous collerai* avec un très grand plaisir.

Je ne suis pas consolé du tout, monsieur le vicomte, de vous avoir manqué à Paris l'année dernière. Maintenant où êtes-vous, et que faites-vous?

Une nouvelle élection vous a-t-elle reporté dans la représentation nationale? ou bien êtes-vous allé *planter vos choux*, après avoir *planté* tant de bonnes maximes?

Je ne vous donne aucune nouvelle de moi, monsieur le vicomte, excepté le *bene vaieo*, qui se soutient toujours. Mon courage pour toute entreprise littéraire et philosophique s'est extrêmement refroidi. Quelques ouvrages importants dorment dans mes portefeuilles; mais après les tours qu'on m'a joués à Paris, et dont vous avez été témoin, je tremble d'être imprimé *à distance*. Travaillez donc, monsieur, vous qui êtes à l'aise, et qui disposez de cette grande tribune où l'on parle au monde! Comptez-moi toujours au nombre de vos auditeurs les plus attentifs et les plus justes. J'embrasse M. votre fils s'il est à côté de vous, et je lui souhaite toute sorte de succès dans sa noble, sainte et importante carrière. Mon frère, qui vient d'être fait évêque, appartient encore à l'Église gallicane. Il est évêque d'Aoste. Les Jésuites viennent d'être rétablis à Novare et à Turin, où on leur a rendu l'enseignement. Mais l'ordre est-il rétabli? Pour répondre à cette question, un préliminaire indispensable serait de savoir s'il a été détruit.

Je suis pour la vie, monsieur le vicomte, avec tous les sentiments que vous me connaissez, votre, etc.

AU PRINCE KOLOWSKI [1]

Turin, 20 août 1818.

J'espère, mon cher prince, que vous n'attendez pas de moi un sentiment détaillé sur votre lettre à M. le comte de C., dans laquelle vous lui rendez compte

1. Nous n'avons pu nous tenir de donner cette lettre, injuste, amusante et curieuse.

de l'ouvrage de M[me] de Staël. Je serais conduit à vous parler, non pas de la lettre, mais de tous les sujets que vous effleurez dans cette pièce; c'est-à-dire que je vous ferais un livre sur un livre. Je n'ai plus assez de temps pour le dépenser ainsi. J'en serais empêché d'ailleurs par une foule d'occupations qui ne me permettent pas ces parties de plaisir. Voici donc, mon prince, tout ce que j'ai à vous dire d'une manière très générale. Si vous croyez que l'ouvrage d'une impertinente femmelette, qui ne comprend pas une des questions qu'elle traite, mérite un rapport officiel, à la bonne heure; mais, dans ce cas, je pense que votre lettre est précisément une de vos conversations écrites, et qu'elle pèche par une abondance qui vous nuira. Quel que soit le mérite de cette dissertation, ni roi ni ministres ne la liront. Il faut absolument vous restreindre, diviser votre sujet dans votre pensée en certains points : par exemple, ce que dit M[me] de Staël sur son père — sur la révolution en général —, sur tel ou tel homme marquant, etc. Traitez ces différents points d'une manière concise et *pointue* qui reste dans l'esprit, et vous réussirez même au département des affaires étrangères : si vous laissez votre dépêche telle qu'elle est, soyez sûr que vous ne serez pas lu, et que, si on vous lit, on ne vous rendra pas la justice que je vous rends, quoique je pense autrement que vous sur plusieurs points.

Vous êtes, par exemple, évidemment dans l'erreur, lorsque vous croyez que la théorie de la non-résistance dépend du pays auquel on l'applique. Point du tout, mon cher prince : la question est la même dans tous les pays, ce que j'aurai le plaisir de vous démontrer, si vous le voulez, la première fois que j'aurai l'honneur de vous voir; le temps me manque pour verser de semblables dissertations sur le papier.

Je ne crois pas trop non plus à votre formule universelle du *devoir* : c'est une abstraction qui s'évapore dès qu'on en vient à l'application. Personne n'a jamais douté ni surtout soutenu qu'*il ne faille pas faire son devoir*; la question est de savoir *ce que c'est que le devoir*, dans telle ou telle occasion? Et, dans ce cas, que signifie la règle universelle? — Rien; — c'était le cas de M. Necker. Ses amis vous diront et vous embarrasseront peut-être en vous prouvant, à leur manière, qu'il faisait *son devoir* lorsqu'il proposait la constitution anglaise à la France.

Le premier malheur de madame sa fille fut de n'être pas née catholique. Si cette loi réprimante eût pénétré son cœur, d'ailleurs assez bien fait, elle eût été adorable, au lieu d'être fameuse.

Le second malheur pour elle fut de naître dans un siècle assez léger et assez corrompu pour lui prodiguer une admiration qui acheva de la gâter. S'il lui avait plu d'accoucher en public dans la chapelle de Versailles, on aurait battu des mains. Un siècle plus sage aurait bien su la rendre estimable, en la menaçant du mépris.

Quant à ses ouvrages, on peut dire, sans faire un jeu de mots, que le meilleur est le plus mauvais : il n'y a rien de si médiocre que tout ce qu'elle a publié jusqu'à l'ouvrage sur l'Allemagne. Dans celui-ci elle s'est un peu élevée; mais nulle part elle n'a déployé un talent plus distingué que dans ses *Considérations sur la Révolution française*. Par malheur, c'est le talent du mal. Toutes les erreurs de la Révolution y sont concentrées et sublimées. Tout homme qui peut lire cet ouvrage sans colère peut être né en France, mais il n'est pas Français.

Quant aux autres hommes, je n'ai rien à dire. Une de mes dernières conversations avec le frère que je ne cesserai de pleurer, roula sur le dernier ouvrage

de Mme de Staël. Il ne voyait rien de si contraire à nos principes, et certes il avait bien raison. Boive qui voudra l'élixir du protestantisme, du philosophisme, et de toute autre drogue en *isme*. Pour moi, je n'en veux point. Je le mettrai dans ma bouche cependant, car il faut tout connaître; mais je le rejetterai bientôt en disant, devant qui voudra l'entendre : *Je n'aime pas cela.*

Quand on méprisera ces sortes d'ouvrages autant qu'ils le méritent, la révolution sera finie.

Une femme protestante prenant publiquement un archevêque catholique à partie, et le réfutant sur l'origine divine de la souveraineté, peut amuser sans doute certains spectateurs; chacun a son goût : mais, pour moi, je préfère infiniment Polichinelle de la place Château; il est plus décent et non moins raisonnable.

Tout ceci, mon prince, ne déroge nullement au talent qui a rendu compte des *Considérations*; mais si vous jugez cette brillante guenille digne d'un rapport officiel, j'insiste pour que vous lui donniez une forme plus concise et plus pénétrante. J'aurais été moi-même moins concis, si j'avais pu garder le manuscrit plus longtemps; mais c'en est assez pour vous faire connaître ma manière de voir en général, et vous me pardonnerez sûrement ma franchise. Voulez-vous laisser partir votre lettre telle qu'elle est? je vous loue sur ce qu'elle est et ne pense plus à ce qu'elle pourrait être. Elle est pleine d'esprit et de traits raisonnables, qui étincellent sur le fond de la question. Adieu mille fois, mon prince. Je vous prie d'agréer l'assurance des sentiments que vous connaissez, et qui ne finiront jamais.

A M. LE COMTE DE BLACAS, A ROME

Turin, 29 mai 1819.

Comment pourrais-je vous exprimer, rare et excellent homme, inestimable ami, ce que m'a fait éprouver la lecture de votre lettre du 26 septembre? Elle est venue se placer sur mon pauvre cœur oppressé et froissé, comme une espèce de fomentation qui l'a tout à fait ranimé. Lorsqu'au milieu de la triste indifférence, de l'égoïsme glacé, et de quelque chose de pire encore, on vient à rencontrer une âme comme la vôtre, on respire, on se console; on est comme le voyageur qui traverse les déserts de l'Arabie, et qui trouve tout à coup un bosquet et une fontaine : il s'assied à l'ombre, et il boit. Ce qu'il sent alors, c'est à peu près ce que j'ai senti en lisant votre lettre. Croyez bien qu'il ne manque rien à cette comparaison, qui tombe d'elle-même sur ce papier. Sûrement, monsieur le comte, vous n'aurez pas de peine à me croire sur le *désert*; croyez-moi de même sur la *fontaine* : c'est l'amitié la plus pure, c'est la plus tendre reconnaissance qui vous en assure. — Vous me dites : *Finissez donc!* d'accord, puisque vous le voulez; jugez si je voudrais contredire un ami tel que vous! Venons donc au fait. Si je devais tout à coup faire face à une dépense imprévue, s'il s'agissait d'un voyage nécessaire, d'une fille à marier, d'une terre à acheter, et que la somme que vous m'offrez avec tant de grâce me manquât dans le moment, en vérité, mon très cher comte, je m'en prévaudrais sans compliment, bien sûr que, dans certaines occasions et avec certains hommes, *on ne peut remercier dignement qu'en acceptant* (ceci est une maxime). Mais, dans la position où je me trouve, que ferais-je de

votre argent? Vous ne pensez pas sans doute que je veuille l'éparpiller en petites dépenses d'agrément et de commodité; la somme passerait donc sans fruit de votre cassette dans la mienne. J'aime bien mieux qu'elle demeure dans la vôtre, car si jamais j'en ai besoin, elle sera toujours à ma disposition; et si vous ne pouviez pas me la prêter alors, ce serait une preuve que j'aurais mal fait de l'accepter aujourd'hui.

Vous avez la bonté de me gronder sur ce que je n'ai pas fait le voyage de Rome avec le marquis d'A... Soyez bien persuadé que j'en avais une envie mortelle. Mais je n'en ferai pas plus la petite bouche avec vous qu'avec lui. Je n'ai pas droit, dans l'état où je suis réduit, d'ôter à mes enfants le prix d'un voyage de plaisir; voilà tout le mystère. Je ne dois plus me faire illusion : il n'y a plus d'espérance pour moi; la Fortune est femme, elle n'aime que les jeunes gens. Pendant longtemps j'ai pu me flatter de deux influences qui m'auraient sauvé : par des raisons bien différentes, l'une et l'autre m'ont manqué. Seul et sans appui, je ne peux vaincre l'opposition sourde qui redoute mes opinions, et qui est bien plus forte que le roi. Sa main vient enfin de signer notre spoliation définitive en Savoie et à Nice; le parti qui désirait cette signature avec une ardeur toute-puissante l'a obtenue enfin sous le voile d'une indemnisation partielle, et que je crois tout à fait illusoire : le père commun a cru bien faire, c'en est assez pour justifier ses intentions. Après lui avoir sacrifié nos biens et nos personnes, notre devoir est de lui sacrifier encore les révoltes du cœur, et de le servir avec un redoublement de zèle digne de nous, car le roi trompé n'est pas moins notre roi. Ce grand procès perdu me rend cependant ma chère patrie insupportable; je resterai donc ici si je le puis. Heureux père et heureux époux, je suis toujours bien chez moi, et c'est

un grand article; ajoutez les livres, vous trouverez que c'est assez pour m'acheminer tout doucement *vers le diocèse de mon pauvre frère*. En vivant comme vous l'avez vu, c'est-à-dire en capucin bien élevé, j'ai fait quelques économies : je compte m'en servir pour acheter un jardin avec une maison au milieu, où je puisse enfin vivre et mourir même, si je veux, sous un toit qui m'appartienne; voilà toute mon ambition, mon très cher comte, et j'espère que vous ne la trouverez pas monstrueuse.

Dans la seconde page de votre précieuse lettre vous me dites : « *Je voudrais bien savoir si ce sera en deçà ou au delà*, etc. » Vous supposez donc ne savoir rien du tout; et cependant, quelques lignes plus bas, vous ajoutez : « J'en prévois cependant un, etc. » Bon Dieu! qu'est-ce que vous voulez dire? Je ne craindrais rien davantage; mais, en y regardant de bien près, j'ai cru voir que vous étiez trompé par un personnage trompé; car l'idée que vous m'indiquez a bien quatre ou cinq mois d'antiquité, et ce fut, je crois, une idée passagère qui ne tint pas devant les premières réflexions; je vois ici combien le personnage en question est retardé dans ses notions. Si vous voulez dire autre chose que ce que j'imagine, tant pis pour moi; mais j'ose me rassurer. Je décachetai ma dernière lettre du 25 août, pour y insérer un billet destiné à vous apprendre une chose que je croyais certaine. Aujourd'hui, le contraire me paraît certain. Que faire donc? Se croiser les bras, et attendre paisiblement la décision.

Je suis bien aise que vous ayez acquis le voisin que vous me nommez. C'est un véritablement digne homme, chez qui j'ai trouvé ce que je n'ai rencontré dans nulle autre maison de ce pays : il connaît assez ma situation; ainsi j'espère qu'il vous aura mis au fait de tout. A mon tour, j'ai profité de lui pour vous

faire connaître certains détails. Je conçois de reste que vous n'y pouvez répondre que par votre silence; mais je serais bien sourd si je n'entendais pas votre silence.

Puisque vous voulez que *je tire sur vous*, voici ma prétention, monsieur le comte. Vous rappelez-vous qu'en partant de Saint-P..., vous me laissâtes un *Virgile* de Baskerville? J'avais écrit sur ce livre : *Souvenir de M. le comte de Blacas.* On me l'a inhumainement volé ; envoyez-moi, je vous prie, un autre volume latin, français, italien ou anglais, sur lequel vous écrirez votre nom. Je mets à ce don deux conditions : je ne veux qu'un volume; il ne vaudra pas plus d'un louis. Si Votre Excellence passe les conditions, elle ne se courroucera point si je prends la liberté de lui renvoyer brutalement la pacotille. Agréez, je vous prie, cette proposition, qui me tenait au cœur depuis longtemps.

J'envoie ma vieille bénédiction au nouveau-né; car, suivant ce que vous me dites, il sera dans son berceau lorsque cette lettre arrivera. Je mets mes vœux et mes hommages aux pieds de Madame l'ambassadrice. Je croyais avoir l'honneur de la connaître; mais, sur ce point comme sur tant d'autres, le ciel m'a dit : Non. Je me jette au cou de monsieur son époux; je le remercie de nouveau d'une lettre qui m'a comblé de joie autant que de reconnaissance; car rien ne me réjouit, dans cette *vallée de larmes*, comme de trouver une nouvelle occasion d'estimer la nature humaine

A MADAME DE MAISTRE [1]

Chambéry, juillet 1820.

Ma chère Azélie,

Quoique votre galant me donne régulièrement de vos nouvelles, cependant je suis enchanté d'en rece-

1. Sa belle-fille.

voir de votre main. Mon imagination paternelle ne vous abandonne pas un moment; elle s'amuse à côté de vous, et ne s'amuse guère ailleurs. Comment vous exprimer, chère Azélie, tout ce que vous faites éprouver à mon cœur? Je ne suis point en peine du bonheur de Rodolphe : parlez-moi du vôtre. Êtes-vous contente de votre époux? Ne pensez-vous point encore à divorcer? Expliquez-moi bien cela, je vous en prie : c'est sur vous que se réunissent toutes les affections de la famille. Nous vous avons tous épousée, et votre bonheur est notre grande affaire. Je grimpe à Lémens quand je le puis, pour parler de vous avec la bonne tante. Demain, nous faisons ensemble la course d'Aix : jugez, jugez, ma très chère fille, s'il y sera question de vous! Je vous recommande mon Rodolphe; aimez-le de tout votre cœur, et soyez publiquement sa *maîtresse*; une fois qu'on est bien affichée, on ne s'embarrasse plus de rien. Ce mot de *maîtresse* me plaît infiniment. Je veux que vous commandiez à votre ami, que vous soyez despote chez lui (quoique ce mot n'ait point de féminin), et que votre suprême sagesse y mène tout. Comme j'ai une maîtresse aussi, j'ai employé toute mon éloquence à lui vanter sa nouvelle fille; mais le plus grand éloge que je puisse faire de vous, chère Azélie, c'est la tendresse que vous m'avez inspirée. Constance vous fait ses tendres compliments. Adieu mille fois, mes chers et bons enfants, que je ne sais plus séparer; je vous serre, avec mes vieux bras, sur mon jeune cœur.

TABLE DES MATIÈRES

CONSIDÉRATIONS SUR LA FRANCE

ESSAI SUR LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR

**des constitutions politiques
et des autres institutions humaines.**

DU PAPE

CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE

DE L'ÉGLISE GALLICANE

LES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG

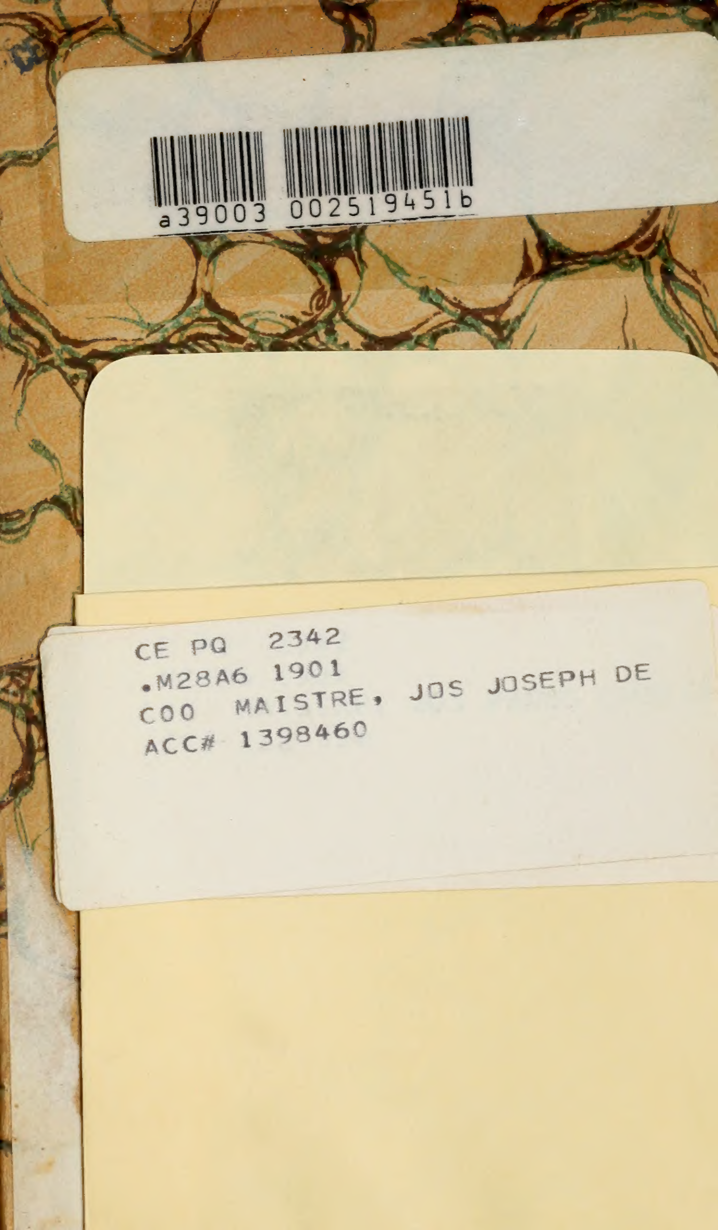
ou entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence

OPUSCULES

CORRESPONDANCE INTIME

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 807-1900.




a39003 002519451b
CE PQ 2342
.M28A6 1901
C00 MAISTRE, JOS JOSEPH DE
ACC# 1398460

